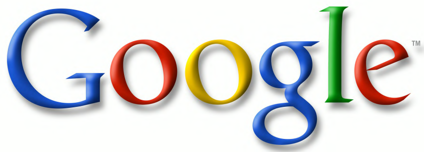




C. Francis –
1860.

6

LES

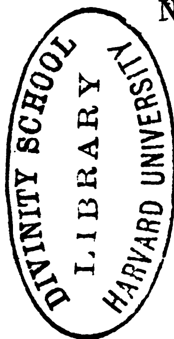
RÉFORMATEURS

DE LA FRANCE ET DE L'ITALIE

AU DOUZIÈME SIÈCLE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT



Je vis dans le ciel, sur un coursier blanc, un guerrier aux regards de feu, à la robe teinte de sang, au front ceint de diadèmes. Son nom est : Le Verbe de Dieu !

(APOCAL. XIX.)

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMP., ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

1860

PROLOGUE

Dans notre *Histoire de Vigilance*, nous recherchâmes, sous les mythes des siècles et sous les nuages des Alpes, la source cachée du fleuve léoniste qui serpente à travers tout le moyen âge. Nous reprenons aujourd'hui son cours lorsque, momentanément englouti, il ressort bruyamment, comme d'un gouffre obscur, des ténèbres de la barbarie, et des frayeurs de la fin du monde. La Réformation descend des mêmes cimes : elle agite la Provence, l'Aquitaine, la France, les rives du Rhin, se perd dans les brumes de l'Allemagne et de l'Angleterre, re-

dernier rang, au banquet des guerriers. C'est le seul salaire que nous attendions de notre travail, et, si nous en sommes jugé digne, il ne saurait tarder longtemps, car voici le soir.

Saint-Germain-en-Laye, le 1er septembre 1860.

I

PIERRE DE BRUEYS

LIVRE PREMIER

PIERRE DE BRUEYS

I

PIERRE DE BRUEYS, SON ORIGINE, SON CARACTÈRE, SON APPARITION EN PROVENCE.

L'an 1000, ce terme prophétique et funèbre, était arrivé. Le siècle qui le précéda, et le siècle qui le suivit, furent troublés de vagues terreurs de la fin du monde. L'intelligence s'éteignait; la barbarie, la violence redoublaient; la guerre, le crime, la mort se multipliaient dans cette nuit lugubre; et tout, effectivement, semblait annoncer la dernière heure de l'univers. Tel qu'un vieillard agonisant, le genre humain se précipitait vers le cloître, vestibule du sépulcre universel. C'est dans ces ténèbres tumultueuses du onzième siècle que la théocratie, couronnement superbe du monachisme occidental, surgit, rayonnante, et saisit le gouvernail de ce navire sombre qui, aux yeux des passagers épou-

vantés, allait échouer sur l'écueil des temps. Elle parut comme l'ange des derniers jours chargé de remettre le genre humain au souverain juge prêt à s'asseoir sur les nuées du ciel.

La papauté produisit, en atteignant son faîte, le plus grand de ses pontifes, Grégoire VII, et par l'impulsion de ce pontife, le plus grand événement guerrier du moyen âge, les croisades. Les croisades inaugurèrent la formation de ce nouvel empire romain, dont le César sacerdotal poussa, comme ses légions, les peuples de l'Occident, marqués de son signe, à la délivrance de Jérusalem. Ainsi la théocratie, qui devait immobiliser le monde, amena, par un contre-coup inattendu, dans sa lutte contre l'islamisme, le plus profond ébranlement de l'esprit humain. Les pèlerins visitèrent Jérusalem; ils se penchèrent sur le tombeau du Christ; ils trouvèrent dans les cendres du sépulcre où l'Homme-Dieu avait été couché, une étincelle, un rayon du Verbe divin. A leur retour, dans notre sombre Occident, une aurore se leva : on vit éclore simultanément l'Evangile avec Pierre de Brueys, la philosophie avec Abailard, la poésie avec les troubadours, la liberté avec les communes, et pour exprimer cette vie nouvelle, une langue, une langue vive, flexible, harmonieuse, éclatante, la langue romane du Midi, sœur aînée de toutes les langues néo-latines. Ainsi, au lieu d'une agonie, ce fut une renaissance du monde.

Le douzième siècle fut effectivement une renaissance comme devait l'être le seizième. Le rayon, le souffle vinrent d'Orient, mais les germes existaient dans notre Occident. Evangile, philosophie, littérature, législation,

civilisation grecque et romaine, le premier débordement de la barbarie avait tout submergé. Après trois siècles, ces semences antiques, recouvertes mais non détruites, car rien ne meurt, levèrent du sein des ruines, sous le rayonnement fécond du génie de Charlemagne, réformateur couronné. Après le César franc, cette floraison éphémère fut engloutie sous la tardive alluvion de la barbarie normande. Mais, trois cents ans plus tard, ces germes enfouis regerment à travers les neiges qui fondent aux tièdes souffles venus de l'Orient. C'est un printemps du monde, mais un printemps hâtif entre deux hivers, une moisson furtive entre deux ouragans. Rien ne meurt, disons-nous, mais rien ne naît sans semence. Les religions ne poussent pas, du soir au matin, comme les champignons. Elles ont leurs racines; et leur pivotement dans le passé est en raison directe de leur force de projection et d'épanouissement dans l'avenir. C'est une loi éternelle qui s'applique aux institutions des peuples comme aux chênes des forêts. Et la théocratie romaine elle-même n'est que la renaissance du vieil empire d'Occident monstrueusement transfiguré dans un mélange fantastique d'idées juives et de rêves de l'Egypte et de l'Inde.

Avec Grégoire VII, Rome avait décidément vaincu. Tout est à ses pieds, peuples et rois. Un moine chante ainsi son triomphe : « Arius n'est plus! Manès s'est évanoui! Le tourbillon musulman est rentré dans le désert [1]! » Il n'avait pas encore achevé son cantique que le léonisme se levait pour lui disputer le monde. Qu'est-il

[1] Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

donc, ce léonisme inconnu? Recueillons les traditions: la légende est la forme originelle de l'histoire; la vérité rayonne sous le nuage transparent du mythe. Un certain Léon, révolté de la corruption et de l'asservissement de l'Eglise de Christ, sous le pape Sylvestre et l'empereur Constantin, se réfugia dans les Alpes où il devint le patriarche évangélique d'une tribu barbare, convertie au christianisme par saint Paul, et issue d'un débris échappé à Marius, de la grande invasion teuto-cymbrique. Les léonistes invoquent, comme preuve de leur origine teutonne, leur nom de Baldes dérivé soit de leur courage, soit de la terre Baltique, leur berceau, soit de leur dieu Balder, le Christ scandinave; leurs pasteurs appelés *Barbes*, oncles; titre, selon Tacite[1], plus vénéré que celui de père chez les peuples du Nord, qui le donnent, encore de nos jours, jusqu'à leurs empereurs; enfin des torrents, des montagnes, la Germanasca, le Vandalin, le Frioland, souvenirs de l'antique terre natale, de la race maternelle, et du refuge de leur liberté. De leur descendance paulinienne, témoignent leurs traditions, leurs symboles dogmatiques, leur génie scripturaire, leur organisation presbytérienne, ou plutôt laïque, car primitivement leurs barbes n'étaient que leurs vieillards. Au cinquième siècle, Vigilance, à son passage dans les Alpes, trouva cette Eglise évangélique dont le principal représentant était Jovinien. Cette Eglise, bien loin de s'éteindre n'a pu que s'accroître, grâce aux affinités de race et de dogme, des émigrations successives des Goths, des

[1] Tacit., *de Morib. Germ.*, XX.

Burgondes, des Lombards, fugitifs devant l'épée de Clovis et de Charlemagne. La barbarie l'enveloppa sans doute de ses ténèbres; mais, invisible, elle rayonne constamment dans les ombres, et ses éclairs percent incessamment le nuage. Son absence serait plus inexplicable encore que sa présence; et comment expliquer notamment l'existence de ces grands évêques indépendants, Exupère de Toulouse, Sérénus de Marseille, Laurentius de Milan, Félix d'Urgel, Agobard de Lyon, Maxime et Claude de Turin, rangés en cercle autour des Alpes, ce Sinaï de l'Evangile. Evidemment, ces illustres personnages, gravement assis dans leurs chaires, inclinés sur l'Ecriture, lisent plus clairement le texte divin, au pur rayonnement de la lampe antique allumée par Léon, et dont ils ravivent tour à tour le lumignon tremblottant sur le Vesulus.

C'est donc à la souche léonienne des Alpes qu'il convient de rattacher la renaissance évangélique du douzième siècle. Elle apparaît pour la première fois dans les troubles inspirés par l'attente de la fin du monde. Les Baldes ou Vaudois, saisis, comme tous les peuples, de cet effroi mystérieux, descendirent de leurs montagnes avec des gémissements. « Frères, disaient-ils, veillez, priez, faites pénitence ! Le monde est près de sa chute! Mille et cent ans sont accomplis! Les signes précurseurs paraissent, la diminution du bien, et l'accroissement du mal! Priez, repentez-vous, voici la fin de l'univers! [1] »

Tel est le début lugubre d'un poëme que les Vaudois

[1] La *Nobla Leyczon*.

nous ont transmis. Il porte sa date en lui-même, et cette date est exactement celle de l'apparition de Pierre de Brueys. Il est vrai qu'on a voulu la déplacer, malgré sa fixité, en donnant pour base au calcul prophétique de la fin du monde, non pas l'année de la naissance du Christ, mais l'époque de la rédaction de l'Apocalypse; et cela, dans le dessein de rattacher ce poëme à Pierre Valdo et de faire de ce réformateur le patriarche des Vaudois. Mais ce système, bien qu'ingénieux, est trop subtil pour la simplicité rustique des barbes qui n'étaient, on en conviendra, ni des critiques ni des philologues. Valdo est le fils et non le père du léonisme déjà antique au douzième siècle; et nous rendons à Pierre de Brueys ou à ses compagnons d'apostolat ce poëme qui leur appartient non-seulement par la date, mais encore par le dialecte, et qui semble le premier cri du réformateur et le manifeste même de la révolution dont il est la personnification superbe.

Pierre de Brueys est le Luther du moyen âge. D'où vient-il? Des Alpes. Qui est-il? Selon les catholiques, un de leurs prêtres; selon les Vaudois, un de leurs barbes. Cette confusion est possible dans un temps où l'Eglise romaine n'a pas encore complété sa hiérarchie, et qui n'avoue jamais d'ailleurs l'existence d'aucune cléricature rivale, ni régulière ni séculière. Le témoignage catholique est contemporain mais unique et transmis par un étranger, un voyageur monastique intéressé à cacher l'existence du léonisme. La tradition vaudoise est confirmée par un témoignage postérieur, il est vrai, mais catholique, recueilli sur les lieux mêmes, et dont rien, si ce n'est le temps, n'a pu altérer la véracité. Cette tradition reçoit

une évidence victorieuse du nom même du réformateur. Au moyen âge, Bald, Vaudois, se prononçait comme Wal, Gaulois, et ces deux mots, devenus identiques, sont synonymes de Bruis, Brueys, Breton. Probablement les cantons léonistes furent appelés les pays des Gaulois ou des Bretons, désignation reconnaissable encore dans le nom celtique d'Embrun. C'est ainsi que le réformateur reçut de sa vallée natale, et de sa tribu maternelle, le surnom de Brueys, synonyme de Gaulois, et par confusion, de Vaudois. Ajoutons que, par une suite de la même confusion, le moyen âge mit sur le compte des léonistes la superstition gallique et bretonne; on les accusa de sortiléges et d'incantations; on leur attribua le pouvoir de commander aux vents, de troubler le cours des astres, et de déchaîner les ouragans des Alpes [1].

Peyre de Brouich, que nous appelons vulgairement Pierre de Bruix ou de Brueys, naquit, selon la tradition vaudoise, dans le Val-Gyron. C'est une gorge froide et sombre, où roule impétueusement le Gyr, un torrent qui du mont Pelvoux se précipite vers la Durance. La vallée gyrontane est signalée, dans une bulle du pape Urbain II, comme un repaire d'hérétiques : c'était évidemment une colonie de Baldes; ils avaient des bourgades sur ces pentes des Alpes. La *Nobla Leyczon*, ce poëme dont nous avons plus haut cité les premiers vers, est écrite en dialecte provençal. Rien n'empêche d'y voir l'œuvre même de Pierre de Brueys. Tous les

[1] Vauldoiserie est synonyme de sorcellerie. Dans le Midi, sorcier se dit encore bruis, breis, et brueys, breton. Bruis pour druis, druide.

instituteurs des peuples, dans les temps barbares, sont poëtes et musiciens. Saint Bernard l'était aussi; et comme ce moine, encore chevalier adolescent et mondain, modulait des chants d'amour qui devaient bientôt s'éteindre dans le cloître, Pierre de Brueys, le réformateur laïque, rude et sombre troubadour, entonnait dans les bercails des Alpes son austère mélopée biblique, que devaient bientôt répéter en chœur et à bouche déployée les populations des cités effervescentes du Midi.

Le caractère du réformateur révèle également son berceau. L'homme primitif adhère à son sol et à son ciel natal comme la tortue à son écaille, et son âme reçoit indélébilement l'empreinte de la terre, des astres et des temps. Or, il y avait en Pierre de Brueys du granit, de l'ouragan et du soleil des Alpes du Midi. Il avait le tempérament montagnard et provençal, vif, prompt, hardi, turbulent, intrépide, inébranlable; son courage ne mesurait pas ses adversaires, son impatience n'attendait pas le temps. Il procédait par l'audace : de là de déplorables excès, non moins que d'inévitables revers; mais aussi des résultats magnifiques, une figure superbe, une attitude invincible, héroïque dans l'histoire. Apre, tourmentée, mais féconde, sa destinée a les aspects pittoresques et bouleversés de la vallée du Rhône; la moisson divine y germe dans la cendre; la grappe évangélique y mûrit sous l'orage, et le regard, à l'horizon de cet Eden, erre, enchanté à la fois et attristé, de volcan en volcan.

Pierre était donc un Provençal des Alpes; mais de plus, et son surnom est pleinement confirmé par sa

doctrine, il appartenait aux colonies vaudoises. Nous ne connaissons de son symbole que quelques fragments conservés par ses adversaires. Mais on peut avec un seul dogme rétablir logiquement tout un système comme on reconstruit avec un seul ossement le squelette d'un animal antédiluvien. C'est ce que nous verrons plus tard en assistant à la lutte magnifique du réformateur méridional contre Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Qu'il nous suffise maintenant de signaler en passant la conformité parfaite de ses doctrines avec celle des Vaudois. Il n'admet d'autre chef que Christ, d'autre loi que l'Ecriture, d'autre salut que la foi, d'autres sacrements que le baptême des adultes, et l'eucharistie sous les deux espèces, ces deux grands signes de toutes les sectes léonistes. Il ramène tout à la Bible et à la nature, ces deux livres de Dieu. Le christianisme pétrobrusien est essentiellement antisacerdotal, comme le christianisme vaudois, mais il est plus radical, plus puritain, ce qui tient au naturel excessif du réformateur, et au caractère exagéré de toute réformation. Le pétrobruséisme est évidemment une reproduction plus vigoureuse, plus austère de l'ancien léonisme émoussé par le temps.

Du mont Pelvoux, il suivit le cours du Gyr, il descendit les bords de la Durance, et s'établit, dit-on, dans un hameau inconnu, mais situé entre les rives de ce dernier fleuve et les sources de la Drôme. Est-ce comme prêtre? Il y prêcha sans doute; mais, de sa nature, Pierre était essentiellement laïque, radicalement anticlérical. Les prêtres et surtout les moines, ces anges du siècle, étaient à ses yeux des monstres. Nous rejetons

donc sa prêtrise comme une fable et le motif de sa révolte comme une erreur et une invraisemblance. Le plus élégant des princes du cloître prétend qu'il ne quitta sa paroisse, la plus pauvre et la plus obscure des Gaules, qu'aiguillonné par l'indigence et l'ambition contre le faste des prélats et l'opulence des cénobites. L'indigence! mais n'était-elle pas son drapeau? Pauvreté! n'était-ce pas le cri de guerre qu'il faisait retentir jusque dans le ciel? Et n'allait-il pas pratiquer le renoncement absolu dans tous les âpres hasards d'une vie errante, proscrite et presque sauvage? Quant à l'ambition, il est juste de tenir compte des passions humaines, même dans les saints; mais Pierre de Brueys, tel que nous le connaissons déjà, ne fût point resté en repos pour une abbaye, pour une mitre épiscopale, pour le siége primatial de la Septimanie; et la pourpre romaine était moins désirable à ses yeux que la flamme du bûcher qui l'attendait, et dont il s'enveloppa triomphalement dans sa mort. C'était un homme fondu d'un seul jet, lancé comme un élément, et qui n'obéissait, comme l'orage, qu'à la voix de Dieu. Les événements de ce monde ont des causes égales à leurs effets; il est absurde d'attribuer à une jalousie de prêtre la Réformation du douzième siècle, comme à une rivalité de moine la Réformation du seizième. La cause, c'était la haine de la papauté; l'occasion, c'est l'effroi toujours croissant de la fin du monde.

Les sources de la Durance qui descend du mont Genèvre, et ses affluents latéraux qui tombent des glaciers du Viso et du Pelvoux; les montagnes qui séparent ces fleuves des fontaines de la Drôme, entendirent les

premières la voix du barbe du Val-Gyr. Il parut d'abord dans les bercails, puis plus hardiment dans les bourgades, puis enfin, tête levée, dans les carrefours des cités. Longtemps il resta confiné sur les hautes pentes des Alpes, dans les diocèses d'Embrun, de Die et de Gap. Puis de ces âpres et froides régions, il descendit dans le tiède Venaissin et dans la brûlante Provence. Franchissant le Rhône, il s'aventura dans les vastes plaines de Nîmes, de Montpellier, de Narbonne; il atteignit Toulouse et s'étendit enfin, le long de la mer, des Alpes aux Pyrénées. Le Midi offrait un sol propice à sa prédication, un fond de population ibère, gothe, juive, arabe; un mélange instinctivement sympathique à sa réforme monothéiste. Pierre dut même y trouver d'anciennes semences léonistes; d'autres ouvriers avaient défoncé ces vieilles terres romanes, depuis Vigilance de Caligurris, jusqu'à Bérenger de Tours. Nous devons donc, avant d'aller plus loin, rappeler les noms et signaler les travaux de ces antiques laboureurs dont les os gisaient avec le froment divin, sous leurs sillons, eux qui n'avaient, comme Elisée, dételé le soir que pour sacrifier leurs bœufs haletants, et s'immoler eux-mêmes sur l'autel de Jéhovah.

II

LA GAULE MÉRIDIONALE ; INVASION DES WISIGOTHS ; CONQUÊTE DES FRANCS.

Les Eglises des Alpes et des Pyrénées se disaient *filles de saint Paul ;* non qu'elles eussent été fondées, comme elles le prétendaient, par l'Apôtre lui-même lors de son voyage en Espagne, mais plus vraisemblablement, et dans des temps postérieurs, par des missionnaires de son école, par des Grecs débarqués dans les ports massaliotes qui bordaient la plage ligurienne. Trophymos d'Arles, Aphrodisios de Béziers, Papoulos de Narbonne, Saturninos de Toulouse, Glycerios du Conserans demeurent leurs patriarches historiques. Elles sont donc grecques, celtes et ibériennes d'origine, et se distinguent par leur génie scripturaire, démocratique et indépendant des Eglises d'origine romaine, *filles de saint Pierre*. Le symbole occidental se distinguait encore par l'énergique affirmation de l'humanité du Christ, qui s'évaporait déjà dans le symbole oriental. Comme saint Paul, il disait : *Christ-homme*, en même temps que *Christ-Dieu*. Cette Eglise apostolique et populaire ne tarda pas d'entrer en lutte avec l'Eglise impériale de Constantin et de Théodose, hybride amalgame de théocratie romaine, d'idolâtrie hellénique et

d'ascétisme indien. L'Eglise ibérienne eut pour ardent champion Vigilance de Caligurris. Son terrible adversaire fut saint Jérôme. Mais le combat du Cantabre et du Dalmate se perd dans l'invasion des barbares, et l'on n'entend plus que l'anachorète qui, de sa grotte de Bethléhem, pleure *aux funérailles du monde*. Jérôme en est le Jérémie sauvage: Il égale ses lamentations aux ruines de l'univers. « Le monde romain croule; mais notre tête n'a point fléchi ! Elle se dresse encore vers l ciel. » Quel tableau que ce vieil et stoïque ascète, immobile dans l'ouragan de Dieu, et debout sur les décombres bouleversés de l'univers.

Mais saint Jérôme se trompait; la barbarie qui renversait l'empire romain, fondait la théocratie romaine elle transformait le patriarche latin en empereur sacerdotal; elle environnait chaque évêque d'une puissance mystérieuse. C'est ainsi que saint Exupère, par ses oraisons, éloigna les Vandales, et que saint Léon, de son regard, fit reculer Attila. A mesure que la civilisation descend, le sacerdoce monte. Revêtus déjà par Constantin de nombreuses attributions municipales, les prêtres se trouvèrent naturellement investis, dans le bouleversement social, des magistratures romaines; ils remplacèrent les décurions, les duumvirs, les édiles, les proconsuls. Cette substitution s'accomplit d'autant plus aisément, que les degrés de l'ordre sacerdotal correspondaient exactement aux degrés de la hiérarchie impériale. C'est donc sans hyperbole que Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, et sénateur arvernien, dit, des pontifes des Gaules : *Nous portons l'ombre de l'empire!* Et c'est ce spectre qui devait revivre

et former au moyen âge la théocratie romaine.

Rome impériale avait commis deux grands crimes : l'idolâtrie et l'oppression universelles. Babel de l'idolâtrie, elle avait adoré toutes les erreurs des nations ; elle s'était divinisée elle-même, leur reine, et encensé son César, pontife souverain du polythéisme. Et quel pontife ! un Tibère, un Néron, un Caligula, une incarnation de Satan ! Voilà son crime envers Dieu. Mais en divinisant l'homme sous son plus monstrueux type, et en s'adorant elle-même, symbole de la force brutale et guerrière, elle avait constamment tendu à détruire les nationalités des races, à éteindre leur génie, à leur arracher l'âme. Voilà son crime envers le genre humain. Ce double crime, elle allait l'expier par un châtiment qui dure depuis quinze siècles, par un abaissement sans mesure et sans terme, où cette reine superbe allait être une misérable esclave, et cette idole devenir le jouet, et, inénarrable ironie, le jouet adoré des nations. Alaric fut chargé d'ouvrir ce supplice de Rome. Les Goths étaient descendus, au deuxième siècle, de la presqu'île scandinave, refoulés, non pas comme les Cimbres, par une inondation de l'Océan, mais par le débordement, non moins orageux, de la théocratie odinique, dont, après de sanglantes guerres, les chefs des clans vaincus se détachèrent pour suivre dans l'exil le rite moins farouche de Balder, sous la conduite de rois qui se prétendaient issus de ce demi-dieu. C'est comme un appel d'en haut, auquel il faut ajouter les instincts belliqueux de ce blond essaim de barbares à l'étroit dans sa ruche boréale, et sans doute impatient de sortir de ses brumeux archipels pour butiner et se répandre au loin vers

le soleil. Cette exode de leurs âpres terres et de leurs sombres mythes, les rapprochant des régions et des religions du Sud, les prédisposait naturellement au christianisme récemment sorti, par une révolution analogue, de l'antique synagogue hébraïque. Après de longues évolutions dans les steppes de l'Europe orientale, ils atteignirent le Danube, et l'un d'eux, né sur ses bords, d'une Gothe et d'un Grec asiatique, descendit, jeune ambassadeur barbare, à Constantinople, où, devenu chrétien, il fut nommé évêque, et consacré dans la basilique même de l'empereur Constantin le Grand. Ulphilas, dont le nom bilingue exprime et sa double origine et sa mission religieuse et politique, fut véritablement un *secours divin* pour ses compatriotes qui, sur son exemple et ses enseignements, passèrent en foule de Balder au Christ. L'évêque traduisit les Écritures en langue tudesque, et ces camps nomades renoncèrent à l'*Edda*, le livre d'Odin, pour la Bible, le livre de Jéhovah. Ce fut comme une nouvelle promulgation de la loi sur quelque cime des Carpathes, Sinaï sauvage, où Ulphilas reçut, de l'enthousiasme reconnaissant de ses néophytes, le titre mérité de nouveau Moïse. Le génie du vieux cosmogone et la sublimité des prophètes d'Israël frappèrent surtout l'imagination gigantesque des scaldes goths. Ces poëtes demeurèrent les prêtres de ces clans du Nord qui renouvelaient l'étonnant spectacle des tribus saintes au désert. A leur tête marchait la Bible, dans son arche, sous un tabernacle roulant, escortée de ses fauves lévites aux noires fourrures, conduits par leur blanc et vénérable patriarche, apôtre de l'Agneau, revêtu d'une peau d'ours; Moïse débonnaire et doux

qui, de la terre du repos, n'eut aussi qu'une tombe inconnue aux bords où le Danube se perd dans l'Euxin, son sépulcre. Cette Eglise gothe, on le voit, est une branche neuve et robuste; tout y est barbare : clergé, peuple, langue, alphabet; barbare et biblique avec un reflet grec. Eh ! qui ne reconnaît tout d'abord, dans ces Scandinaves, les ancêtres religieux des nations modernes du Nord? Alaric, roi des Goths de l'Ouest, semblait chargé de la destruction de tous les sanctuaires païens. Il obéit à la voix de Dieu. Après avoir saccagé Delphes, l'oracle des Grecs, il marche contre le Capitole, la tête du monde romain. Dans les Alpes, un ermite met sa houlette en travers. « Laisse-moi passer, dit le barbare, Dieu m'envoie contre Rome. » Quelque temps après, Paulin, évêque de Nola, vit le roi des Goths, emportant les dépouilles de Rome et du monde, les dieux et les saints d'argent et d'or, le vieil et le nouvel Olympe, entassés sur ses chariots. Puis, comme si la prise du Capitole suffisait à la gloire de ce conquérant, il mourut dans la Calabre; les barbares enterrèrent leur monarque sous un torrent impétueux, symbole de sa course orageuse, mais salutaire, aussi bien que grande et mélancolique image du temps qui continue à rouler tumultueusement ses flots sur nos restes inanimés. Le Cratès est le mausolée d'azur de ce géant biblique, et son nom grec, qui traduit le nom barbare du guerrier, est l'épitaphe éternelle de ce redoutable envoyé du Tout-Puissant[1].

Après ce châtiment de l'Italie, les fils d'Alaric repas-

[1] *All-Ric*, le Tout-Puissant.

sèrent les Alpes et portèrent le jugement de Dieu dans les Gaules. La corruption romaine avait infecté le Midi. Il faut entendre Salvien : « Vignes, vergers, prairies, forêts, fleuves, ruisseaux, tout se trouve dans les Aquitaines. Quel peuple plus heureux, mais aussi quel plus déréglé et moins reconnaissant envers Dieu ! Les villes sont comme des lupanars ; le puissant se roule dans la honte ; la matrone ne diffère pas de l'esclave. L'épouse est confondue avec la concubine. Les filles n'ont plus la liberté d'être chastes. Les Romains se livrent à leurs désordres jusque dans les fers des barbares. Les villes sont en proie à une multitude de petits tyrans ; les riches sont proscrits ; les pauvres dépouillés ; nos crimes les forcent de devenir *Bagaudes* (attroupés dans les bois)... Voyez ces chrétiens ! ils lisent l'Evangile, et sont impudiques ; ils écoutent les apôtres, et ce sont des ivrognes ; ils suivent le Christ, et ce sont des larrons !... Vous jetez des malheureux aux bêtes du cirque ! Vous assistez à leurs supplices ! Des entrailles humaines sont mangées par des animaux féroces ! Ces malheureux sont dévorés par les dents des lions et les regards de leurs semblables ! O honte ! ô honte ! Venez, Saxons et Huns[1] ! » Ainsi se lamente ce prêtre de Marseille, rival pour la douleur éloquente du solitaire de Bethléhem, mais plus intelligent que lui de la mission des barbares que Dieu convie à la curée du monde romain.

Toulouse, *cette Rome de la Garonne,* vainement couverte de sa haute muraille de brique rouge chantée par

[1] Salv., *De gub. Dei.*

Ausone, dont le vaste hémicycle, de distance en distance flanqué de larges tours, se terminait au sud par deux forteresses qui dominaient le fleuve pyrénéen; Toulouse se rendit aux barbares, et devint la métropole de l'empire des Goths de l'Ouest ou Wisigoths. Les Pyrénées formaient comme l'épine dorsale de ce royaume qui, successivement accru pendant un siècle par des princes de génie, s'étendit entre la Méditerranée et l'Océan depuis la Loire au nord jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'Espagne. C'était l'antique territoire primitivement recouvert par le flot des Ibères et des Celtes, dont la double nationalité, fusionnée par le temps, revivait étendue et complétée sous l'épée intelligente des fils d'Alaric. Ces Wisigoths étaient les plus doux des barbares; ces géants à la blonde chevelure étaient candides, sincères et chastes; leur turbulence guerrière était au fond moins oppressive que les rigueurs de l'administration impériale. Les conquérants sympathisaient avec les conquis, mais ils trouvaient un sourd et tenace antagonisme parmi les évêques. Les Wisigoths, d'après les catholiques, étaient ariens. Mais il est évident que le prétendu arianisme de ces barbares dérivait moins des spéculations métaphysiques des Grecs que des traditions religieuses du scandinavisme. Leur Christ n'était que le doux Balder, ce gracieux fils d'Odin, blessé mortellement par Loki, le sombre génie du mal, et, selon les prédictions des scaldes, ressuscité dans le Sauveur. Ce Christ scandinave, *inégal* au Père, il est vrai, mais pourtant *engendré*, et non pas *créé*, comme le Christ arien, repose encore sur une double base ontologique et scripturaire. Un Christ *issu du néant* inspirait

la plus profonde horreur à ces théologiens des steppes et des déserts. Le génie des races persiste sous les transformations de leur foi : ainsi ces peuples du Nord, dont le paganisme déjà spiritualiste adorait le *secret des bois* et le *vague fantastique des nuées,* ne prêtèrent jamais à Dieu, dans leur christianisme plus spiritualiste encore, des figures de métal ou de pierre, et n'emprisonnèrent qu'à regret, sous les sombres voûtes des basiliques, le culte de l'Esprit que leur rêve poursuivait dans l'azur infini du ciel. Protestants du sacerdoce odinique, et naturellement indépendants, ils n'accordèrent à leurs évêques qu'une autorité restreinte, non plus qu'à leurs rois; les chefs de clans conservèrent, à côté même des pasteurs, les attributions de leur culte essentiellement patriarcal et domestique; car, en principe, tous étaient *serviteurs de Dieu,* comme l'indique leur titre de Goths. Les Wisigoths étaient les puritains de leur race, et leur nom exprime encore dans notre langue un rigorisme qui paraissait étroit et ridicule à la conscience élastique du Romain[1]. Et pourtant leur christianisme ne participait nullement de la sécheresse scolastique de l'arianisme byzantin. C'était un mélange où le dogme grec disparaissait sous les fortes mœurs bibliques et sous la vague et rêveuse mysticité tudesque; d'ailleurs tellement indigène et national, qu'il était commun à tous les rameaux purs de la grande famille germanique, les Burgondes, les Vandales, les Suèves, les Lombards, et qu'il s'est transmis, comme un héri-

[1] De Wisigoth, bigot. Cagot, chien de Goth. Goth est encore synonyme de chien dans le Midi; de là ce proverbe : *Pel ros, pel de Gos,* poil fauve, poil de chien ou de Goth.

tage, à leurs descendants, qui peuplent de nos jours les rives de la Baltique et de l'océan du Nord. En somme, le gothisme, variété barbare, quant à la notion du Christ, du nestorianisme grec, nous semble dogmatiquement et hiérarchiquement remonter au delà du concile de Nicée, et se rapprocher du paulinisme aquitain, défendu par Vigilance, avec les sectateurs duquel ses propres sectateurs se confondront plus tard sur les deux versants des Pyrénées.

L'arianisme goth n'existe donc pas, ou se perd dans une distinction subtile, moins scripturaire que métaphysique sur la nature du Christ. Le grief réel, c'était la rivalité d'Eglise, l'antipathie de sacerdoce, et l'antagonisme radical du christianisme germanique et du christianisme romain. L'un traditionnel, clérical; l'autre laïque, investigateur, biblique. Celui-ci indépendant, soumis au *Livre*, et subordonné volontairement au magistrat; celui-là servile et dominateur, et tendant à tout absorber dans l'omnipotence sacerdotale. L'Eglise latine irrésistiblement poussée à la monarchie théocratique; l'Eglise gothe, comme la grecque sa mère, et sa fille l'anglo-saxonne, s'arrêtant dans une aristocratie épiscopale, sous le patronage du monarque qui, dans la dynastie des Baltes, conservait, il est vrai, comme un caractère pontifical et comme un reflet divin de son céleste aïeul Balter. Et peut-être aussi le clergé gallo-latin, par un prophétique pressentiment, détestait cette grande race prédestinée, entre tous les barbares, à subjuguer deux fois le Capitole, et par ses idées plus victorieuses encore que ses armes, à bouleverser éternellement dans l'avenir son Vatican théocratique.

Euric, le quatrième et le plus grand des monarques wisigoths, crut pouvoir incorporer à l'Etat l'Eglise catholique des Gaules. La docilité des évêques, en d'autres temps, autorisait cet espoir. Dans le siècle précédent, l'empereur Constance, aux conciles d'Arles, de Béziers, de Milan, était parvenu à faire reconnaître l'arianisme comme religion de l'empire, et ce vote des évêques d'Occident avait été plus tard confirmé par l'exemple du pape Libérius. Mais ce patriarche de Rome et les évêques des Gaules ne tardèrent pas à se raviser; le clairon de ce réveil fut l'impétueux Hilaire de Poitiers. Il démontra victorieusement l'éternité du Christ, et traita l'empereur d'Antechrist et le pape d'apostat. Cet Athanase de l'Occident ramena les évêques au système du grand et héroïque patriarche d'Alexandrie. D'ailleurs les temps étaient changés; l'empire romain s'était écroulé; les évêques avaient hâte de se détacher de cette colossale ruine tremblante à tous les vents du Nord; bien loin de se rattacher aux trônes barbares perpétuellement agités par un ouragan, ils cherchaient à constituer leur autonomie, dont ils élevaient le principe jusque dans le ciel, et scellaient le premier anneau au trône même de Dieu. Aussi le puissant et glorieux Euric trouva-t-il une résistance probablement inattendue dans le clergé gallo-romain. L'impétueux roi voulut briser violemment cette sourde et lente opposition. Il fit déporter les évêques, fermer les basiliques, et boucher leurs portes de ronces, en signe de désolation. Les églises désertes tombèrent en ruines et servirent à parquer des troupeaux. Le monarque scandinave portait dans sa politique religieuse une exaltation en quelque

sorte sacerdotale. A l'exemple des princes baltes, ses aïeux, pontifes du dieu Balder, leur céleste ancêtre, il se regardait comme le vicaire de son Christ, il attribuait à son christianisme goth les prospérités éclatantes de son règne. Il parlait en roi plus qu'en théologien, et faisait sans doute allusion à l'unité que son système donnait à son gouvernement, et qu'il n'eût point trouvée dans le système sacerdotal nécessairement bicéphale. Les évêques devenus, dans le tumulte de la barbarie, les chefs des municipalités gallo-romaines, tenaient tête au chef couronné des Goths. Euric fit malheureusement périr plusieurs de ces tribuns cléricaux. De ce nombre, Gaudentius, sur le tombeau duquel une cité s'éleva plus tard vers les sources de la Garonne. Euric pourtant était magnanime, et Léon, son ministre, un Romain de Narbonne, petit-fils de l'éloquent Fronton, était tolérant et philosophe. Sidoine Apollinaire, qu'il releva de l'exil, et qui lui envoya la *Vie d'Apollonius de Thyane,* le compare à ce sage platonicien. Euric le chargea d'éclaircir le code théodosien et de fixer le droit wisigoth pour amener la fusion des races et l'unité de l'empire.

Alaric, son fils, prince équitable et pacifique, fit achever et mettre en vigueur ce grand travail législatif. Il rappela les évêques exilés, rouvrit les basiliques désertes, et permit la convocation des conciles catholiques. Mais la lutte, fondée dans l'antagonisme de la race et du dogme, continua, implacable et sourde, entre le sacerdoce et la royauté. Les évêques suscitaient des compétiteurs au trône. Ils s'entendirent avec les évêques du nord de la Gaule pour livrer le Midi au roi des

Francs. Ceux-ci avaient eu l'extrême habileté de choisir parmi les Barbares une nation d'un caractère docile, rapace et belliqueux, dont l'intelligent et féroce chef était monté de meurtre en meurtre au commandement suprême de ses tribus; prince et peuple de proie, grossièrement idolâtres encore, mais prêts, pour quelque vaste déprédation, à se convertir à la *foi de Nicée*, et prédisposés par leurs aïeux soumis à Rome impériale, à devenir les stipendiés de Rome théocratique[1]. Clovis reçut le baptême à Reims, et le jeune roi sicambre devint, entre les mains des évêques d'outre-Loire, le défenseur sauvage du symbole orthodoxe et l'exterminateur des nations scandinaves accusées d'arianisme. Après la conquête du royaume burgonde de Genève, Clovis, appelé par les évêques du Midi, tourna ses regards vers l'empire wisigoth de Toulouse. Les évêques de Tours lui en ouvrirent les portes en lui livrant leur ville, une des clefs de la frontière de la Loire. Clovis consulte en passant le tombeau de saint Martin, et cet oracle des Gaules lui prophétise la victoire. Le don d'immenses domaines témoigna de la reconnaissance du conquérant. Une biche blanche précédait l'armée du Sicambre; elle lui montrait les gués des rivières, et les routes du royaume d'Aquitaine : c'était l'Eglise catholique. A Poitiers, un feu miraculeux s'alluma au sommet de la tour de la basilique de Saint-Hilaire. L'Athanase des Gaules se déclarait, du fond de son tombeau, le patron de l'expédition orthodoxe du Sicambre. Cependant les Goths, les Aquitains, les Basques, les

[1] Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. xxvi : « Sugambros in deditionem acceptos. »

sénateurs arverniens, conduits par le fils de Sidoine, évêque de Clermont, se rangent autour du roi Alaric pour la défense du dogme et de la patrie méridionale. Les deux chefs, les deux peuples, les deux symboles se heurtèrent dans les plaines de Vouglé. La nation ibéro-gothique succomba; mais le vainqueur ne triompha que sur des monceaux de cadavres. Il étendit sa victoire et la dévastation jusqu'au pied des Pyrénées. Il entra dans Toulouse, et le carnage fut tel, que, selon la légende, une fontaine de sang jaillit du sol de cette cité, comme du cœur transpercé de l'Aquitaine.

Pendant que les restes des guerriers aquitains, morts dans les combats, étaient la proie des vautours, et que les captifs, enchaînés deux à deux comme des chiens, étaient traînés à la suite de l'armée victorieuse, les évêques orthodoxes accompagnaient le chef sicambre, et partageaint le butin. Germérius, évêque de Toulouse, indigne successeur d'Exupère, résida vingt jours auprès du roi barbare; il mangeait à la table du vainqueur fumant du sang de son peuple, et recevait du spoliateur des vases d'argent et d'or, des ornements arrachés aux églises gothes, et un terrain sur lequel un monastère, qui recueillit son tombeau, devint l'origine de Muret, cité tragique, réservée à d'autres carnages sous une autre invasion des Francs. Volusien, évêque de Tours, convaincu d'avoir secrètement appelé le roi sicambre, et pour sa trahison exilé en Espagne, fut massacré, dit-on, par son escorte wisigothe, dans la vallée de l'Ariége, au pied des Pyrénées. Sur son sépulcre s'éleva plus tard une abbaye, berceau de la ville et du château de Foix. Les os de ces évêques, comme les

dents du dragon thébain, enfantaient des cités, et, chose plus étonnante encore, des cités loyales et chevaleresques.

L'arianisme grec devait périr, et le vice de son dogme générateur était pour lui plus infailliblement mortel que l'épée terrible des Francs. Le néant, dont son Christ est issu, est le cancer qu'il porte à son cœur. De là sa radicale infécondité, son irrésistible décadence, et sa ruine irréparable, comme Eglise, dans tout l'univers. Mais le nestorianisme goth était fécond; il avait ses racines en Dieu; son Christ, bien qu'inégal, était engendré du Père; Balder était fils d'Odin. Sa conception scripturaire de la Trine-unité, correspondait exactement à la formule ontologique, admettant l'une et l'autre, dans l'égalité essentielle, une certaine subordination relative des personnes divines. Le gothisme périt avec la civilisation du Midi. L'histoire ne peut donc absoudre les évêques gallo-romains d'avoir appelé les barbares. Avec les Francs, ils déchaînèrent sur l'Aquitaine des siècles d'indicibles calamités. Un Arvernien, Grégoire de Tours, en a retracé le tableau lugubre. Nul spectacle n'est plus désolant que celui des descendants de Clovis, rivalisant d'abrutissement et de férocité, sous l'inspiration de Brunehaut et de Frédégonde, ces deux furies des Gaules. Les Aquitains tentèrent plusieurs fois de se soustraire à leur domination sauvage. La conquête mérovingienne s'était brisée contre le rocher et les tours de Carcassonne. Deux centres de résistance s'organisèrent : à l'est, la Septimanie, couverte par le bouclier des montagnes Noires et des Cévennes, resta aux enfants d'Alaric, et conserva, jusque dans le moyen

âge, le nom de *Marche de Gothie,* dont Narbonne était la métropole. A l'ouest, les Basques, inexpugnables sur leurs rochers cantabres, en redescendirent avec l'impétuosité de leurs cascades, et reprirent les vallées de l'Adour, de la Baïse et de la Save, jusqu'à la ceinture de la Garonne. Plus tard, les deux peuples réunis devaient reconquérir l'Aquitaine jusqu'à la Loire, et reconstituer dans Toulouse, remontée au rang de capitale, une dynastie ibéro-gothique. Cette lutte héroïque de l'indépendance dura deux cents ans. C'est dans ces combats, livrés au pied des Pyrénées, que Lugdunum des Convènes fut enlevé, comme par un tourbillon, de son rocher désert jusqu'au douzième siècle, et que Caligurris, patrie de Vigilance, fut enfouie comme dans un tombeau, dans les plaines d'où l'on exhume de nos jours ses ossements. On dirait une guerre de géants.

Les évêques gallo-romains chantèrent sur tous les tons ce triomphe sauvage de Clovis, et l'histoire sacerdotale et monarchique a, de siècle en siècle, répété ce cantique impie. Le Sicambre avait envoyé la fleur des spoliations sanglantes du Midi au *bienheureux apôtre Pierre.* La nation des Francs devint la *fille aînée de l'Eglise romaine,* et son roi recevra plus tard le titre héréditaire de *Très-Chrétien.* De cette adoption de Clovis date la mission de son peuple dans le monde. Il fut, au moyen âge, le soldat de la papauté. Il exécute les grandes chasses de la théocratie contre les hérésies et les libertés. Il traque l'*arianisme* goth, wisigoth, lombard; il persécute le léonisme; il extermine le catharisme, en Occident; il déchaîne les croisades contre l'islamisme, en Orient; en somme, il combat le pur

monothéisme dans tout l'univers. Barbare docile, capricieux et féroce, semblable au léopard apprivoisé que les princes asiatiques mènent dans leurs battues au désert, le monstre muselé ne recouvre un instant la liberté que pour s'élancer sur quelque innocente proie; après quoi, repu de sang, esclave soumis, bien que toujours grondant, et constamment disposé à dévorer son maître, il reprend sa chaîne retentissante et son orageux sommeil.

III

INVASION ARABE; ROYAUME IBÉRO-GOTHIQUE D'AQUITAINE.

Cependant, depuis que les deux Théodose avaient décrété la suprématie du siége de Rome, le principe théocratique, affermi sur cette base impériale, secondé par le flot toujours croissant de la barbarie, suivait irrésistiblement sa marche ascendante dans les nuées. Par le mythe de saint Pierre, il se rattachait au Christ, et se construisait un trône dans le ciel, pour, de cette hauteur, dominer le monde. Le pape, successivement évêque de Rome, métropolitain du Latium, primat d'Italie, patriarche d'Occident, devenait pontife souverain de l'univers. Le premier successeur de Lin qui ait réalisé une ébauche majestueuse du vicaire de Dieu, c'est Grégoire le Grand. C'était un Romain, un véritable pasteur des peuples, tel qu'on le conçoit dans les époques barbares, habile dans la science du gouvernement moral des hommes, dans l'ordonnance des pompes religieuses et l'emploi sacerdotal de la musique, à l'exemple des législateurs antiques. Il inventa le chant ecclésiastique qui porte son nom, et dont le mode lent, grave, solennel, majestueux, est comme l'expression symbolique de la gravitation progressive des esprits, et la tendance générale des Eglises à se rattacher, comme

à leur chef, au pontife romain. Rome, sous cet habile et majestueux pontife, devint pour la première fois le centre de la catholicité; pour la première fois le mouvement propagateur du christianisme part du saint-siége. Le pape s'appuie sur la démocratie monastique pour dominer l'aristocratie de l'épiscopat; il multiplie au loin les colonies cénobitiques, semblables *aux printemps sacrés* de l'ancienne Rome, les rend indépendantes des évêques, et par leur moyen établit son influence sur des populations nombreuses et de vastes territoires qui relèvent directement du Vatican. Il envoie ses missionnaires conquérants, subjuguer lès hérétiques et les païens, et prononce à leur départ ces paroles célèbres, d'*épargner les soumis et de dompter les superbes.* Le monachisme occidental, organisé par Benoît de Nursie, fut le grand instrument de la propagande de Grégoire le Grand. Il convertit les Saxons de l'Angleterre, séduit les Goths de l'Espagne, presse les dissidents de l'Italie, et s'efforce de réduire à son obéissance les Eglises, encore indépendantes, de la Bretagne et de l'Irlande. Ainsi, Rome, de jour en jour, tend à devenir la métropole religieuse du monde; Grégoire se pose déjà comme le chef théocratique de l'univers.

Deux protestations éclatent à la fois, l'une en Orient, l'autre en Occident. Depuis plusieurs siècles une révolution immense bouillonnait sourdement dans les déserts de l'Orient. L'avénement du Christ était la victoire du monothéisme hébreu. Mais bientôt les dieux grecs, du fond des cryptes des basiliques, remontent, sous le nom de saints, sur leurs socles éclatants, dans des nuages d'encens et d'oraisons. Le christianisme

abruti retombe à la fois dans le polythéisme antique et l'ascétisme indien. Alors l'idée juive, arienne, sabellienne, condamnée par les conciles, proscrite par les empereurs, se réfugie au désert. Elle fermente sous le soleil d'Orient, se condense dans l'islamisme, s'incarne dans la race arabe et prend pour organe et pour prophète Mahomet. Mahomet trace lui-même sa généalogie messianique qu'il fait remonter par Jésus et par Moïse jusqu'à Abraham. C'est Ismaël, revendiquant, après l'exhérédation de Jacob, l'antique patrimoine du Père des croyants, l'*unité de Dieu*. Le portrait que la Genèse trace d'Ismaël convient admirablement au prophète arabe. L'ange dit à Agar : «Tu enfanteras un fils ; il sera farouche comme un âne sauvage ; sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui ; et il habitera à la vue de tous ses frères... et Dieu fut avec l'enfant ; il devint grand, il vécut au désert et fut tireur d'arc.» Voilà l'islamisme ; un mosaïsme impétueux, conquérant, indompté comme l'onagre du désert. Il est une réaction sémitique contre le christianisme grec et romain. A son polythéisme secondaire, il oppose l'unité radicale de Dieu ; à l'iconolâtrie, l'horreur des images ; à la divinisation de la Vierge, la servitude de la femme ; à l'inégalité des castes, l'égalité des hommes, et même la glorification des esclaves ; à la scission de l'Eglise et de l'Etat, la fusion de l'empire et du sacerdoce. Son calife est prêtre et roi ; il est le pontife armé du dieu des batailles. La contradiction est manifeste, et dans cette opposition constitutive, tout n'est pas assurément au désavantage de l'islamisme. Ainsi, quand le christianisme polythéiste établit son centre à Rome, le monothéisme

arabe trouve sa ville sainte dans la Mecque. Et c'est alors que Mahomet, son prophète armé, s'élance de ses déserts pour conquérir, par la parole et le sabre, le monde à l'unité de Dieu.

La protestation de l'Occident fut beaucoup moins éclatante. Entre l'étonnant prophète arabe et le majestueux pontife romain vient furtivement se placer un obscur missionnaire des Alpes. Son histoire est tout entière dans ces quelques mots: *Trois siècles après Constantin, se leva Pierre des Baldes; il prêcha la pauvreté, et propagea au loin l'Evangile.* Pierre évidemment est un fils de Léon, un frère attardé de Vigilance et de Jovinien. Cette tradition, si vague et si brève qu'elle soit, nous suffit pour nous apprendre que l'*Eglise de saint Paul* existait encore dans les Gaules au septième siècle, et que les pauvres barbes évangéliques se glissaient dans les ténèbres pour en raviver les débris dispersés en Occident. Nous ne savons jusqu'où s'étendit la propagande paulienne ou léoniste. Nous sommes obligés d'en rechercher les traces évidentes dans un grand événement contemporain. La race de Clovis, énervée sous le double joug des évêques et des maires du palais, et sous l'action dissolvante de la corruption gallo-romaine, dégénérait rapidement; Dagobert fut le dernier monarque belliqueux des Sicambres amollis; après lui vient la série fameuse de ces rois mérovingiens qui bornaient tous leurs exploits de guerre à se promener triomphalement sur un char attelé de bœufs. Les Cantabres, la plus indomptée des tribus ibères, descendirent des sommets des Pyrénées voisins de l'Océan, rejetèrent impétueusement l'invasion franque au delà

de la Garonne et la livrèrent vaincue aux Aquitains, qui la refoulèrent jusque sur l'autre rive de la Loire. La Gaule méridionale reconquiert son indépendance; un royaume d'Aquitaine se reforme; Toulouse remonte au rang de métropole. Quel fut le chef de cette révolution libératrice? Les historiographes de la France ont voulu la faire descendre de Charibert, un prince sicambre. Les *cronistas* officiels de l'Espagne ont prétendu qu'il était issu d'un prince Wisigoth, Endeca. L'esprit monarchique des deux nations rivales a seul tardivement inventé ces généalogies fabuleuses. Les nuages du temps nous dérobent son berceau. C'était un prince des Basques. Tout porte à croire qu'il se nommait Loup, car ce nom reparaît plusieurs fois parmi ses descendants. Au surplus, on trouve dans sa dynastie des noms grecs, romans, ibères, germaniques, signe évident qu'il était d'une race mixte qui résumait en elle les diverses populations vaincues des Pyrénées. Cette origine le rendait éminemment propre à opérer la fusion des nombreuses nationalités méridionales qui, effectivement, le reconnurent pour leur chef commun et l'élevèrent sur le trône ibéro-gothique de Toulouse.

La renaissance des peuples barbares a toujours pour principe un sentiment religieux qui se confond avec l'instinct de race et centuple sa vitalité. Or, quelle était la religion des Basques? Etaient-ils catholiques? Non: l'histoire ne signale à cette époque l'existence d'aucun siége épiscopal dans les Pyrénées de l'Occident. Il est présumable que l'*indomitus Cantaber*, qui fut le dernier à se soumettre à Rome impériale, ne fut jamais con-

traint par l'épée du Sicambre à se soumettre à Rome théocratique. Etaient-ils donc païens? Non, assurément; le christianisme avait pénétré parmi eux, mais ils n'avaient, tout semble l'indiquer, d'autres prêtres que les vieillards, ni d'autres temples que le toit de leurs bercails et le dôme azuré du ciel. C'était un culte patriarcal qu'ils rendaient comme leurs ancêtres au *dieu sans nom* que maintenant ils appelaient *Aïncoa*. Or, d'où leur venait ce christianisme primitif? Ils l'avaient reçu peut-être de Vigilance, le réformateur évangélique des Ibères. Probablement ce fond ancien fut, deux cents ans après, réchauffé, par la propagande léoniste des Baldes. Toujours est-il certain que les Goths d'Aquitaine et d'Espagne, persécutés des deux côtés des Pyrénées, se réfugièrent sur les sommets inaccessibles où leur vengeance et leur douleur se combinèrent avec l'ardente nationalité des Cantabres. Ces éléments orageux fermentèrent dans les nuages; et c'est de leurs tempêtes que sortit comme la foudre, le prince des Basques qui, s'élançant à la tête de ses montagnards, sur l'Aquitaine, renversa l'œuvre de Clovis et des évêques gallo-romains. Il eut pour auxiliaires dans sa victoire les Wisigoths indépendants de Narbonne, et ces proscrits héroïques réfugiés dans les montagnes où de nos jours leurs descendants infortunés expirent sous le nom flétri de *Ca-Goths*. L'Aquitaine ibéro-gothique s'allia plus tard à l'*arianisme* italien, à l'*islamisme* espagnol; mais elle eut constamment pour adversaires implacables la France carlovingienne et les fils de Pepin vengeurs de l'œuvre détruite de Clovis, et protecteurs des évêques et du siége de Rome.

Pendant que la dynastie cantabre s'affermissait sur le trône aquitain de Toulouse, l'islamisme s'avançait comme un orage vers l'Occident, et grondait déjà derrière les Pyrénées. En moins d'un siècle, la conquête arabe s'étend de l'Océan indien à l'Océan atlantique. Le cimeterre n'explique pas suffisamment cette prodigieuse propagande. Il faut en chercher plus haut le secret. Le vice radical de l'islamisme, c'est sa conception unitaire de Dieu, conception dont la rigueur absolue n'admet ni médiateur, ni sacrifice : c'est une réaction funeste contre le christianisme helléno-romain qui pulvérise l'Être infini en une multitude de dieux mortels. Mais l'islamisme fut en même temps une exaltation de l'humanité sémitique, une glorification de l'âge héroïque et patriarcal de l'Orient. En cela, il réagissait salutairement contre le cénobitisme indien, qui faisait de l'homme un fantôme. Mahomet rétablit donc, en les exagérant, les notions vitales de l'homme et de Dieu, et voilà la cause profonde des incroyables conquêtes réalisées par la valeur arabe. Il purge l'Orient de ce platonisme contemplatif, de ce boudhisme ascétique, dont le cénobitisme infectait le sol sacré de l'hébraïsme. Il chasse Boudha du Sinaï, cet antique trône de Jéhovah. Il nettoie les Thébaïdes, les chaînes arabique et lybienne, les rives de la mer Rouge et de la mer Morte; et les nuages d'insectes qu'un impur soleil avait fait éclore de l'aridité de leurs sables et de la putréfaction de leurs boues, sont emportés dans son ouragan. Il balaye l'Egypte, Cyrène et toute la plage de la Numidie. L'Afrique avait son christianisme indigène, repoussant la formule de Nicée, et la forme de l'Eglise impériale; austère, mais

bizarre, et tigré d'aberrations, comme il convient à cette terre naturellement féconde en monstres; illustré par Tertullien, cet Annibal d'une autre Carthage; combattu par Augustin, ce jeune et gracieux Scipion d'une autre Rome; et défendu contre l'oppression des évêques et des proconsuls par des bandes errantes et féroces de Maures, comme leur nationalité africaine. Ces deux christianismes s'entre-déchiraient dans le cloaque de la société latino-numide, quand survinrent l'*arianisme* et la barbarie vandales. L'islamisme emporte ces trois Eglises et leurs discordes dans son tourbillon, et de l'Afrique s'élance sur l'Espagne. L'Espagne, au moral comme au physique, est un appendice de l'Afrique : même race, même nature, même caractère religieux; dans le cadre officiel de l'Eglise romaine, sous des couches superficielles de monachisme et de manichéisme, un fonds solide et permanent de christianisme primitif, ce christianisme iconoclaste dont Vigilance avait été l'apôtre, enté sur l'ancien culte agreste et le sacerdoce patriarcal des Ibères, naturellement fusible avec le monothéisme arabe. Cette identité radicale de génie explique l'appel des Maures par les Espagnols et la conquête de l'Espagne tout entière dans une seule bataille. L'islamisme défait l'œuvre de la conversion des Goths au catholicisme romain, conversion tyrannique des rois séduits par Grégoire le Grand, et l'Espagne elle-même est la vierge abusée dont les Arabes furent appelés à venger l'outrage. Parcourant la Péninsule au galop, les guerriers musulmans que l'enthousiasme de Dieu et de l'homme portait comme sur des ailes, franchirent les Pyrénées, et vinrent abreuver les cavales

haletantes de l'Yémen et du Zara, aux cascades de neige du Canigou et du Marbore!

L'invasion musulmane descendant des Pyrénées, vint se heurter contre la nationalité ibéro-romane, dont le génie s'épanouissait alors dans un prince probablement fils de Loup le Basque, mais qui portait le nom germanique d'Eudes, et prenait les titres latins de duc des Cantabres et de roi d'Aquitaine. Les Arabes, conduits par l'émir El-Sama, et les Aquitains, commandés par le roi Eudes, se heurtèrent devant Toulouse. Cent mille musulmans périrent sur la voie romaine qui mène à Carcassonne, et qui, de ce carnage immense, reçut des vaincus le nom de *chaussée des Martyrs* (721). Carcassonne, dont les murs avaient repoussé Clovis, mais reçu les Arabes, recueillit leurs débris sur son rocher où s'élève encore, comme un obélisque noir, l'Atalaya, témoin de cette journée funèbre de l'islam. L'invasion musulmane fut rejetée derrière les montagnes; mais politique habile, autant que valeureux guerrier, Eudes voulut consolider les résultats de sa victoire en fortifiant, par une alliance ibéro-mauresque, cette barrière gigantesque des Pyrénées. L'émir qui gouvernait la Marche d'Espagne au nord de l'Èbre, résidait à Livia, dans la Cerdagne. Il était Africain, un Maure, peut-être un Vandale; mais un ennemi des Arabes conquérants de l'Atlas. Soit antipathie de race et de religion, soit ambition de jeune guerrier désireux d'un sceptre, soit encore, comme on l'a prétendu, passion pour une beauté renommée, l'émir Munuzza sollicita l'alliance du monarque aquitain et la main de sa fille, l'infante de Toulouse. La princesse qui s'appelait Lampagia

(Lampe sainte), nom emprunté au grec, dont l'usage n'était peut-être pas encore éteint dans le Midi, et qui semble révéler des affinités de sang, de croyance ou d'études avec la race hellénique dont elle reproduisait sans doute l'intelligence et la beauté, jeune victime de la politique et de l'amour, fut conduite à Livia, et l'alliance ibéro-mauresque conclue sur ce sommet des Pyrénées. Carcassonne, Narbonne, la Marche de Gothie, où la conquête arabe se maintint pendant un demi-siècle, formèrent probablement la part que l'infante portait en dot dans la composition de ce royaume dont elle espérait tenir le sceptre dans Saragosse ou dans Barcelonne. Mais Abdulraman, Vali de la Péninsule, au bruit de cet hymen si subitement éclos du sein des guerres sanglantes, accourt du fond de l'Andalousie pour comprimer l'insurrection imminente des Africains. L'Arabe et le Maure se livrent, dans la Cerdagne, une furieuse bataille. Munuzza, défait et fugitif, erre avec sa jeune épouse dans les gorges sauvages où se forment les sources de l'Ariége. Serrés de près par les cavaliers, ils se réfugient auprès d'une cascade, probablement celle d'Orlus; l'émir est tué dans ce dernier combat, et la princesse captive est conduite, portant la tête de son époux, au farouche vainqueur qui l'envoie (étrange et lamentable destinée!) comme un don merveilleux de douleur et de beauté, au harem du calife de Damas.

Assurément ni le roi Eudes n'était catholique, ni l'émir Munuzza n'était musulman. Un tel mariage est inconcevable (quelque élasticité qu'on suppose à la conscience des princes), est impossible dans ces temps

barbares, encore plus que dans nos âges civilisés. Il faut nécessairement supposer que l'Aquitain et l'Africain se rencontrèrent dans une communauté de race ibère ou gothique, et dans une similitude, si ce n'est une identité de foi, soit dans le symbole des Goths, identique, en effet, avec celui des Vandales, soit dans le symbole des Ibères, analogue sans doute à celui des Maures; double expression congénère d'un christianisme originel, primitivement répandu dans tout l'univers, et dont la touchante Lampagie fut la virginale et mélancolique héroïne. Quoi qu'il en soit, Abdülraman passa les Pyrénées, et alla tomber, avec son armée victorieuse, sous les coups réunis d'Eudes et de Charles-Martel, à la bataille de Tours. Leur victoire fut la borne de la propagande de l'islamisme en Occident. Ainsi dans sa course conquérante d'un siècle, un même obstacle l'arrêta aux deux bouts de l'univers. Sur l'Indus, l'antique théocratie bramane, avec ses castes immobiles, son génie monastique et son culte idolâtrique; sur la Loire, la jeune théocratie romaine, avec ses races guerrières, son génie cénobitique et son culte iconolatrique. Comme deux montagnes, elles refoulèrent le monothéisme iconoclaste de l'islam. Entre l'Inde et la Gaule, tout ce qu'il avait absorbé, la Perse, la Syrie, la Judée, la Nubie, l'Afrique, l'Espagne même, lui était congénère, hormis la vieille Egypte, dont la momie vermoulue tomba pulvérisée à son ardent contact. Cette homogénéité des peuples et des cultes qu'il s'assimila en courant, explique la rapidité et la permanence de ses conquêtes. Car il n'en a pas perdu une seule, excepté l'Espagne qui, enlevée dans une charge de cavalerie, n'a pu lui

être arrachée que par dix siècles de combats obstinés. Ajoutons enfin que les Pyrénées, où le nom de Wisigoth est synonyme de piété ou d'abjection, où le mot de Franciman (Franckmann) réveille un sentiment d'hostilité qui n'est plus que moqueuse, n'ont conservé des Sarrasins qu'un souvenir chevaleresque et merveilleux.

Toute cette histoire, dénaturée par les chroniqueurs carlovingiens, rétablie de nos jours dans son sens politique, est à reconstruire et à compléter dans son sens religieux[1]. Depuis son alliance infortunée avec Munuzza, une inexpiable fatalité plane sur la race d'Eudes ; ni sa victoire de Toulouse où périt El-Sama, ni la part qu'il prit à la bataille de Tours où tomba Abdulraman, ne purent sauver sa dynastie. Les chroniqueurs, tous prêtres et moines, la dépouillent de sa gloire, en attendant qu'elle le soit, ce qui ne tardera guère, de son sceptre ; l'un et l'autre sont réservés aux enfants de Charles-Martel. Appelée par une voix mystérieuse, une deuxième invasion des Francs a lieu dans l'Aquitaine, un deuxième Clovis est attiré d'outre-Loire, Pepin le Bref; et la source de sang jaillit une deuxième fois, plus abondante encore, dans les murs de Toulouse, et de sa rosée homicide inonda tout le Midi. Une lutte s'engagea, trop longue, trop tenace, trop acharnée pour n'être pas religieuse, bien plus encore que politique, après laquelle les lambeaux de l'Aquitaine durent être partagés entre les guerriers vainqueurs et les évêques triomphants. La nationalité méridionale, sous leur filet et sous leur épée, toujours abattue, se relève toujours avec Eudes, avec

[1] Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*. — M. Rabanis, *les Mérovingiens d'Aquitaine*.

Hunold, son fils, avec son petit-fils Goaïffer. Goaïffer est surtout le héros de cette tragédie nationale. Pepin, fatigué de combats stériles, las d'abattre inutilement des hommes, ravage les vignes, les vergers, déracine les châteaux, les cités, bouleverse les forêts et les montagnes, comme pour arracher des entrailles de la terre le génie d'un peuple incarné dans Goaïffer. La terre, tendre mère, cachait son héroïque fils dans les cavernes, le dérobait sur les cimes, dans les nuées. Après une lutte de trois générations et une extermination de sept ans, Goaïffer tomba, non pas dans le combat, mais dans une embuscade et sous le poignard. Comme trophée de son indigne victoire, le Franc offrit a l'abbaye de Saint-Denis, ce sanctuaire politique, cet oracle de la monarchie, les bracelets d'or du chef aquitain, qu'on appelait, de la forme ovale de leurs perles, les *poires de Goaïffer*.

Le roi Eudes avait choisi sa sépulture dans l'île de Ré, comme s'il avait pressenti que ses descendants ne régneraient pas sur le continent aquitain, ou espéré dormir plus profondément dans la mort au murmure lointain de l'océan Cantabre. Hunold, son fils, coupable d'un crime domestique, s'était retiré, pour calmer ses remords, près du tombeau paternel, dans un de ces monastères laïques, lettrés et indépendants, fondés sur cette côte, sur le modèle des monastères grecs, par Colomban, le grand missionnaire irlandais. Dès qu'il apprit le trépas infortuné de Goaïffer, à qui il avait laissé le trône, le vieil anachorète sortit de sa solitude pour recommencer la lutte mortelle; il la légua à Loup, fils de Goaïffer, et celui-ci la transmit, comme un héri-

tage de sang, à ses descendants; elle se prolongea encore près d'un siècle, et son dernier et fameux épisode, c'est le combat de Roncevaux, tant célébré par les poëtes du Midi. La dynastie cantabre garda, comme un trophée, les os, l'épée et le cor d'ivoire de Roland, en compensation des *poires de Goaïffer*. Du haut des Pyrénées, son berceau et sa forteresse, elle traita constamment d'égal à égal avec le César franc, et fut la tige de plusieurs races royales et chevaleresques, qui expulseront la maison de Charlemagne, défendront, au douzième siècle, l'indépendance religieuse et politique du Midi, et se feront gloire d'être issues du grand Eudes et de l'héroïque Goaïffer [1].

[1] Il reste, de cette époque, un poëme, épisode latin d'une vaste épopée germanique, Walter d'Aquitaine, qui semble une glorification de l'infortuné Goaïffer et de la race ibéro-gothique.

IV

CHARLEMAGNE ; FÉLIX D'URGEL.

Charlemagne, en religion comme en politique, fut non-seulement un restaurateur, mais encore, on peut le dire, un réformateur. Il donnait au saint-siége le Latium, cet antique berceau de Rome ; mais le Latium demeurait un fief de l'empire franc, et le roi dominait le pape. Le monarque releva toute chose, l'Eglise comme le siècle. Il fondait des écoles, multipliait les Ecritures, corrigeait les textes sacrés, expurgeait le culte divin, et, selon le commandement de saint Paul, exigeait qu'il fût célébré en langue vivante. Il n'accordait aux saints qu'un culte de souvenir, élaguant du canon les confesseurs douteux, expulsant les faux martyrs. Nous le verrons tout à l'heure fixer le sens raisonnable des images et rectifier là-dessus l'évêque de Rome. Mais le monarque qui dictait ses oracles au souverain pontife ne permettait pas à l'hérésie d'élever la voix. Aucune parole qui ne se perde bientôt dans le concert d'admiration et de louange. Une seule est discordante : c'est la protestation généreuse de Félix d'Urgel, protestation de la race comme de la doctrine ibère, insurgées contre l'Eglise romaine et l'empire franc. Félix continue Goaïffer.

Félix naquit probablement dans les Pyrénées pendant

la double guerre des Aquitains contre les Francs et les Arabes. Il fut vraisemblablement lié avec la dynastie cantabre de Toulouse, et put voir dans son enfance la touchante aventure de Lampagie, et dans son âge mûr l'héroïque trépas de Goaïffer. Dans sa lutte contre Charlemagne, lutte en apparence uniquement religieuse, on croit sentir sourdement regimber une antipathie de race, et rebondir une répulsion nationale et dynastique.

L'Eglise d'Urgel comprenait les vallées neigeuses où se forment les sources de la Sègre et de l'Ariége. Son troupeau se composait de quelques clans de pâtres et de chasseurs d'isard et d'ours. On ignore qui put lui valoir ce sauvage diocèse : probablement son caractère énergique, qui le fit élire par ces âpres montagnards et placer par Charlemagne en face des Sarrasins. Car Félix était savant, non moins qu'intrépide, et on le consultait des pays lointains, comme un patriarche dogmatique de l'Eglise des Pyrénées. C'est ainsi qu'Élipand, évêque de Tolède, son disciple, lui demanda de quelle manière on devait entendre que le Christ était le fils de Dieu. Félix répondit que le Christ, en tant que Verbe, était *engendré* de Dieu, mais que, en tant qu'homme, il n'était qu'*adopté* de Dieu, étant à la fois, selon sa double nature, fils de Dieu et fils de David. Cette opinion n'était pas particulière à Félix ; on la trouvait dans l'antique liturgie espagnole; c'était à ce qu'il semble la croyance de la Péninsule antérieure au symbole de Nicée, la foi des Eglises filles de saint Paul, qui maintenait si énergiquement l'humanité de Christ. Aussi cette doctrine se répandit-elle rapidement au loin, des deux côtés des Pyrénées, comme un débris renaissant de l'antique

symbole ibère. Nous n'entrerons pas dans la discussion du mystère. Il est certain que le Christ, en tant qu'homme, n'est pas le fils de Dieu au même titre qu'en tant que Verbe, et que cette opinion accuse plus fortement l'humanité de l'Homme-Dieu, qui, dans les rêveries monastiques, s'évaporait dans la lumière du Thabor. L'opinion théologique ne peut pas avoir plus d'intérêt pour nous qu'elle n'en avait pour Charlemagne. Mais le monarque inquiet y vit en matière de foi un réveil de la nationalité cantabre, et Félix, accusé d'arianisme, dut comparaître devant un concile convoqué à Narbonne.

Daniel, archevêque primat de Narbonne, sous les yeux d'un commissaire du monarque, présida ce synode composé de vingt-huit évêques, de la Provence, de la Septimanie, de la Novempopulanie et des provinces de l'Ebre. Leurs noms, tels que celui d'Arichus de Toulouse, d'Arimont d'Uzès, d'Ispicio de Carcassonne, de Vénédur d'Elne, indiquent des hommes de race celte-ibère; d'autres sont Romans et Goths. Aussi ces hommes du Midi, parmi lesquels Félix siégea à son rang, se gardèrent-ils de condamner leur confrère, organe de l'antique symbole national. Le silence des contemporains et la disparition des actes du synode qui ne durent pas contenter le roi, nous autorisent à penser que Félix fut absous de l'accusation d'arianisme. Aussi ne pouvait-on le condamner sur ce chef; son opinion ne tient point à la doctrine métaphysique d'Arius; il se rattache plutôt à la foi de Nestorius, patriarche de Constantinople; elle dérive du refus qu'il fit au concile d'Ephèse d'accorder à la Vierge le titre de *mère de Dieu*. Nestorius est le père dogmatique de Félix, et les chré-

tiens innombrables qui, de nos jours, ne consentent à donner à Marie que le titre de mère de Christ, ne sauraient condamner comme hérétique l'évêque d'Urgel. Les Pères de Narbonne étaient, à ce qu'il semble, de ce sentiment, ce qui prouverait que la Vierge était encore bien loin, au huitième siècle, de monter, comme une déesse, sur son trône de nuées, où elle siége aujourd'hui (791).

Mais l'absolution de Félix ne pouvait convenir à Charlemagne. Pendant qu'il guerroyait contre les Huns, il ordonna à Paulin, patriarche d'Aquilée, d'assembler un concile à Frioul et d'y condamner l'évêque d'Urgel. Après la guerre (793), il cita Félix de comparaître devant lui-même, au concile de Ratisbonne, et de là il l'envoya renouveler son abjuration, devant le pape Adrien, à Rome. Abjuration vaine! Félix, de retour à Urgel, la dément, et confirme plus que jamais, de vive voix et par ses écrits, l'antique doctrine espagnole. Charlemagne le fait réfuter par ses théologiens, le docte Alcuin, Paulin d'Aquilée, le pape lui-même. Les évêques des Gaules, d'Allemagne, d'Italie, appuient ces docteurs de leurs suffrages sollicités par le roi. Elipand vient en aide à Félix, et à leur suite tous les évêques d'Espagne. Charlemagne, irrité, convoqua, pour en finir, le concile de Francfort (794). Le monarque y assista lui-même, dirigea les discussions, et y parla comme pape. Le concile s'ouvrit par la condamnation de l'évêque d'Urgel. Il la transmit au clergé d'Espagne, promettant, en retour de l'adhésion des évêques, des secours de guerre contre les Sarrazins, tant il mettait de prix à réduire l'indépendance de l'évêque pyrénéen.

Charlemagne ne s'en tint pas là. Quand un reste de christianisme primitif reparaissait dans le monde, on lançait après cette proie le monachisme, comme un limier indien. Le roi fit appuyer le canon de Francfort d'une mission monastique qu'il envoya dans les Pyrénées. Il mit à sa tête un fameux abbé du Midi; il était Goth de naissance, et fils du comte de Maguelonne. Elevé, dès l'enfance, à la cour de Pepin, compagnon de jeux, et, plus tard, de combats du jeune roi Charles, il l'accompagna dans ses guerres contre les Lombards *ariens*. Un jour que pour sauver son frère il manqua périr, roulé avec son cheval dans les flots grossis du Tessin, il crut voir la main de Dieu l'arracher aux gouffres du fleuve. Pris de cette mélancolie religieuse qui saisissait fréquemment, à cette époque, le guerrier barbare, il quitta les camps et le monde, et après un noviciat dans le Nord, il vint fonder, dans sa terre natale, une abbaye sur le ruisseau d'Aniane. Il échangea son nom Goth de Wittizza contre le nom romain de Benoît, par admiration pour le patriarche du cénobitisme occidental, dont il devait accommoder la règle à l'esprit de son siècle et aux exigences de Charlemagne. Le monarque trouvait trop d'indépendance dans l'antique institution bénédictine. Le réformateur substitua au sentiment la forme rigide, le détail stricte et sec à l'inspiration féconde, et à l'enthousiasme religieux, le cercle périodique et machinal des innombrables observances diurnes et nocturnes. Il attacha le moine, comme le bœuf, à la glèbe ascétique; il l'attela, haletant comme le cheval, à la meule cénobitique; il le ramena vers son type originel, le moine indien. Après

avoir asservi les membres du monastère, il relia toutes les abbayes de l'empire, comme à leur centre, au trône du monarque franc. Lui-même devint comme le pape des cloîtres carlovingiens. Benoît d'Aniane, on le voit, n'est que le spectre aride du grand et magnifique Benoît de Nursie.

Benoît avait siégé au concile de Francfort. Le roi le chargea d'aller exécuter dans le Midi une espèce de croisade monastique contre l'évêque d'Urgel. Il faisait attaquer, par ses moines, l'hérésiarque ibère, en même temps que, par ses soldats, le chef insoumis des clans cantabres. Alcuin, le théologien du palais, organe de la pensée royale, stimulait le zèle des missionnaires d'Aniane. Il leur fait remarquer que les Aquitains ne confessent leurs péchés qu'à Dieu. Donc ils ne reconnaissaient pas le sacerdoce surnaturel, et leur indépendance dérivait évidemment de l'humanité de Christ, plus vigoureusement accentuée dans le symbole méridional. C'est encore un reste du christianisme primitif, dont la stricte observation est dénoncée par Alcuin comme une hérésie récente. Il faut exiger la confession auriculaire, et mettre le fidèle sous le joug du prêtre; cette police ecclésiastique est un complément nécessaire de la forte administration civile de Charlemagne; les deux filets sont réunis dans les puissantes mains du monarque, non moins pontife que roi. Il paraît toutefois que cette mission du patriarche monastique de l'empire n'eut pas le résultat attendu. Charlemagne adjoignit à Benoît un de ses commissaires, Leidrad, homme habile, qu'il promut à l'archevêché de Lyon, et Neffrid, successeur de Daniel au siége de Narbonne, deux pré-

lats de race franque. Ils se transportèrent à Urgel; ils y tinrent un synode; ils déterminèrent Félix à se rendre auprès du monarque, à Aix-la-Chapelle. Là Félix, dit-on, abjura de nouveau entre les mains de Charlemagne (799). Il fut déposé, exilé à Lyon, et donné en garde à Leidrad. Mais il en fut de cette abjuration d'Aix comme de celle de Ratisbonne, comme de celle de Rome. C'est ce que prouve une lettre d'Elipand. La doctrine persista dans son cœur comme dans le cœur de son peuple. Et l'année suivante, Benoît, Leidrad et Neffrid remontèrent à Urgel pour éteindre dans sa métropole veuve, l'amour et la renommée du grand évêque pyrénéen. Félix dut mourir à Lyon vers l'an 800, et lui-même était de l'âge du siècle.

Charlemagne fit construire dans les Pyrénées, jusque-là dépourvues de temples, plus de mille églises dédiées, assure-t-on, toutes à la Vierge, patronne des ordres monastiques. De plus, pour contenir les Aquitains et les Espagnols, il fit établir sur les deux versants une multitude d'abbayes, colonies à la fois religieuses et militaires, à la tête desquelles étaient des comtes et parfois même des princes de la maison impériale. Aniane en fut la mère et le modèle; la première fut Gélone, fondée par Guillaume au court nez, duc d'Aquitaine, dans une gorge de l'Hérault. Une autre, dont l'origine se rattache plus spécialement à ces histoires, fut élevée sur le tombeau de saint Volusien, près du rocher fatidique de Foix. C'est cet évêque de Tours accusé d'avoir conspiré pour introduire Clovis dans l'Aquitaine, exilé par Alaric en Espagne, et tué par ses gardiens dans la vallée de l'Ariége. Charlemagne réhabilita la mémoire de cet

évêque, ami des Francs, et mit sous son nom et sous sa garde ce monastère guerrier qui fermait cette porte des Pyrénées, et destiné à maintenir la conquête franque contre les révoltes des Aquitains et les invasions des Maures. Les pouvoirs dont fut investi l'abbé de saint Volusien sont probablement l'origine de l'autorité qu'exercèrent toujours sur le diocèse d'Urgel les comtes de Foix qui, deux siècles plus tard, vinrent construire sur un trapèze de rocher leur inaccessible et poétique donjon, nid de troubadours jeté sur un gigantesque autel du soleil. Ces princes-moines, ces abbés-comtes, veillent la lance au poing, dans leurs abbayes, avant-postes du grand empire franc et de la grande théocratie romaine, dont Charlemagne est le César-pontife.

L'expulsion des fils de Clovis de l'Aquitaine suppose, nous l'avons dit, une réaction religieuse, ibéro-gothique, une révolution nationale d'où sortit le royaume et la dynastie cantabre de Toulouse, et la destruction de ces princes et de leur empire par les fils de Pepin, protecteurs de la papauté romaine, implique non moins évidemment, on le sent à son acharnement tragique, une restauration religieuse et politique, une seconde invasion des Francs d'Austrasie, héritiers et vengeurs des Mérovingiens. Ce fait, inaperçu jusqu'ici, nous paraît pleinement démontré, bien qu'il ne ressorte des témoignages contemporains, qu'incomplet et par fragments. Parmi ces débris, nous trouvons néanmoins un christianisme primitif, formulé dans une antique liturgie espagnole qui n'admet que le Verbe divin comme Fils de Dieu, exclut conséquemment la mère du Christ du rang de déesse, expulse les saints, dont il repousse

les images, du rang de demi-dieux, et les prêtres, auxquels on ne se confesse pas, du rang d'hommes divins; qui n'admet qu'un seul médiateur, le Christ, contrairement au christianisme sacerdotal et romain. Ce christianisme, antique et supérieur, a sa personnification dans l'énergique et savant Félix, évêque d'Urgel. Félix tient tête à Charlemagne, au pape de Rome, à dix conciles. D'où vient l'étonnante vitalité de ce vieillard? C'est qu'élu par le peuple, soutenu par le clergé, défendu par les évêques, absous par les Pères de Narbonne, il est évidemment le représentant de la nationalité du Midi. Félix a une double force en lui, la vigueur de deux principes vaincus, il est vrai, mais énergiques; l'un indomptable et l'autre immortel, l'Evangile et la race ibère. Par là s'explique l'acharnement de Charlemagne. Félix est, à ses yeux, un Goaïffer religieux. Le concile de Narbonne est un Roncevaux théologique. L'opposition de Félix est le pendant de la résistance de Loup, le chef des clans basques. C'est la même nationalité personnifiée dans l'évêque et le prince qui, du haut de leurs rochers, défient le pontife de Rome et le César de l'Occident. Sous la dictée de ce César indigné, l'histoire impériale et sacerdotale ment à l'avenir. Mais qu'importe que l'histoire chante : Félix s'est soumis! Loup s'est rendu! Le fait lui donne un démenti soudain, car, dans l'instant même, on voit le génie cantabre, vivace, indépendant, indompté, dans sa foi comme dans ses armes, pousser son cri de guerre dans les neiges des Pyrénées.

V

CHARLEMAGNE ; CLAUDE DE TURIN.

Outre Elipand de Tolède, Félix eut encore un disciple fameux, Claude de Turin. Elipand et Claude complètent Félix d'Urgel. La question des images n'est qu'une dégénérescence de la question des saints, et la question des saints n'est qu'une dégradation de la question du Christ. Partout où le Fils de Dieu est reconnu fils d'une déesse, on a échelonné, au-dessous de lui, une multitude d'hommes-dieux nés de la femme, et dont l'homme abruti adore jusqu'aux reliques, jusqu'aux simulacres, jusqu'aux fantômes. L'idolâtrie est venue d'Orient avec le monachisme.

L'Orient était déchu : bas Empire, Eglise plus basse encore. Le génie hellénique qui, à Nicée, à Ephèse, à Chalcédoine, à Constantinople, avait formulé le symbole universel, défini Dieu, l'homme, ces dogmes éternels ; des hauteurs souveraines de l'Evangile et de la philosophie, ce merveilleux et subtil génie était rapidement tombé jusqu'à ces régions obscures où un christianisme expirant se confond avec un paganisme ravivé, un fétichisme victorieux. La Grèce rappelait ses dieux ; elle repeuplait son Panthéon ; elle reconstruisait son vieil Olympe. Mais le génie biblique, l'esprit chrétien

protestent contre ce polythéisme renaissant. Son héros fut Léon l'Isaurien, un pâtre du Taurus devenu César. On veut que cet empereur accède aux conseils d'un juif, aux suggestions d'un musulman. Son secret oracle c'est le génie des Isauriens. Ces barbares n'avaient point été corrompus par l'idolâtrie grecque. Ils étaient un rameau de la grande famille araméenne, mère du mosaïsme et plus tard de l'islamisme. En ce sens, l'empereur Léon s'inspire évidemment du génie de Moïse et de Mahomet. La révolution iconoclaste fut un contre-choc de l'explosion musulmane en Orient.

Il y avait au palais impérial un vestibule nommé, de son toit d'airain, *Chalcè*, où était une statue du Christ. L'Isaurien commence la destruction des images dans son propre palais, par celle du Sauveur; l'officier qui l'abat est massacré; Constantinople bouillonne; l'Italie se soulève; Rome suscite un compétiteur; Pitasios est acclamé César. Mais Pitasios est vaincu, et Grégoire II tremble dans Rome. Il convoque un concile pour déposer l'Isaurien. Léon se déclare le chef de l'Eglise; l'Orient et l'Occident sont en combustion; Léon meurt, mais Constantin, son fils, poursuit son dessein; il assemble un concile dans son palais d'Hyérie, et trois cent trente-huit évêques condamnent les images et *l'idolâtrie païenne ravivée sous le nom du Christ*. Le décret du concile passe sur tout l'empire, comme un tourbillon qui renverse les images et soulève les peuples. Constantin succombe comme son père dans cette lutte inégale contre son siècle, ainsi que son fils Léon que remplace bientôt Irène. Irène, c'est le génie grec dégénéré, superstitieux et cruel. L'ambitieuse impératrice régna sous

le nom de son fils Constantin; elle éteignait son esprit en attendant de lui crever les yeux; elle flattait la populace byzantine. Trois cent soixante-dix-sept évêques, réunis en concile à Nicée, proclament dans la basilique de Sainte-Sophie, le temple de la sagesse éternelle, l'adoration des images et la restauration de l'idolâtrie. Lamentable chute de l'esprit grec ! Dans ce même Nicée, 450 ans auparavant, il avait donné au monde la plus haute formule métaphysique de Dieu ! Et maintenant il substitue au Dieu un et trine une poussière de dieux mortels, leurs os que rongent les vers, leur chair dévorée par la mort, leur muet fantôme, une ombre d'une ombre !

En Orient, l'idolâtrie avait donc triomphé, mais elle n'avait point encore vaincu en Occident. Le pape Adrien, qui avait assisté, au second rang, par ses légats, au concile de Nicée, en transmit les actes à Charlemagne, pour obtenir l'approbation des évêques de son empire. Charlemagne convoqua le concile de Francfort, et après la condamnation de Félix d'Urgel, les prélats francs s'occupèrent de la question des images et rédigèrent la réponse du monarque. Le roi disait : « Il a été tenu, il y a quelques années, dans la Bythinie, un concile qui rejetait les images conservées par les anciens pour l'ornement des églises et la mémoire des choses passées. Mais voici trois ans qu'un second concile, réuni dans les mêmes lieux, anathématisant le premier, ordonne l'adoration des images. Fidèle aux six conciles œcuméniques et ennemi des nouveautés, nous rejetons ce concile iconolâtre; nous en réfutons les actes, privés d'éloquence et de raison, afin qu'ils n'égarent pas les esprits;

nous entreprenons cet ouvrage de l'avis des évêques de notre royaume. » Charlemagne, on le voit, agit en pontife; son jugement, digne d'un prince éclairé, condescend à la barbarie de son siècle. Il tolère les images comme un *ornement* et un *mémorial :* un ornement pour les basiliques, un mémorial pour un peuple inintelligent; elles remplacent l'Ecriture absente; c'est un évangile peint, une légende sculptée.

En Orient, après la mort d'Irène, l'empereur Léon l'Arménien reprenait contre les images la lutte infortunée de Léon l'Isaurien. Michel, un de ses lieutenants, ourdit une conspiration. L'empereur le fait mettre aux fers; les conjurés, déguisés en prêtres, se glissent dans le palais, le tuent dans une basilique, et traînent son cadavre à l'Hippodrome. Michel, les fers aux pieds, comme un esclave, monte sur le trône, et se fait sacrer empereur. Ce Michel était un pâtre du Caucase qui n'aimait que les cavales, les mulets et les troupeaux; issu d'une tribu demi-juive, demi-manichéenne, dont on prétend que sortent les modernes Zingaris. Ce Scythe fut le restaurateur de l'idolâtrie en Orient. Il rappela de l'exil les moines, les peintres et les sculpteurs dont Léon avait rempli les îles et les déserts. Raffermi sur son trône, d'abord disputé, il envoya, pour annoncer son avénement, une ambassade à Louis le Débonnaire, empereur d'Occident. Michel disait à Louis qu'en Orient on ôtait les croix des églises pour les remplacer par des images devant lesquelles on allumait des lampes, on brûlait de l'encens, on chantait des cantiques. On les revêtait de robes et on les faisait marraines des enfants. Les premiers cheveux coupés aux enfants et aux

moines étaient présentés en offrandes à ces simulacres. Les prêtres grattaient leurs couleurs, leur poussière, et les mêlant au vin consacré, les offraient aux communiants dans le calice. D'autres leur faisaient prendre le pain consacré des mains mêmes des images; ou, pour célébrer les saints mystères, se servaient de ces mêmes images au lieu d'autels. Telle était la fureur des Grecs que cet empereur bohème, qui se prétendait orthodoxe, avait dû faire poser les images sur des socles élevés pour empêcher ces profanations. Michel avait été calomnié, et pour justifier sa foi, il déclarait à Louis qu'il croyait à la Trinité, à l'incarnation du Verbe, à l'intercession de la Mère de Dieu et des saints; et pour le même objet il envoyait des ambassadeurs au pape de Rome avec un Evangile orné d'or et de perles.

Louis le Débonnaire convoqua les évêques de l'empire à Paris pour juger la question des images. Les évêques décidèrent dans le sens si sage et si élevé de l'empereur Charlemagne. Ils condamnèrent à la fois leur adoration et leur destruction, et ils envoyèrent cette décision de l'Eglise gallicane à l'empereur grec et au pontife romain. Le compte rendu du concile de Paris est attribué au fameux Agobard, archevêque de Lyon. Agobard écrivit probablement dans cette circonstance un traité sur les images, dans lequel il se fonde sur saint Augustin et les Pères d'Orient et d'Occident. Il dit qu'il n'est permis d'adorer que Dieu seul, qu'on ne peut lui prêter aucune figure, qu'on ne doit rendre aucun culte aux images des saints, que les appeler saints était un sacrilége et que si le peuple les adore il faut les briser à l'exemple du serpent d'airain. Les images,

ajoute-t-il, sont un mémorial et un monument; mais mettre son espoir dans ces simulacres, dans des fragments de la croix, et d'autres petits évangiles matériels, c'est superstition de femmelettes. Agobard a raison. L'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Pologne, l'Irlande, les nations catholiques, bien que belliqueuses et chevaleresques, ne sont, dans la grande famille des peuples, en matière de religion que des *mulierculæ*. L'Espagne, tombée depuis dans un abîme de ténèbres, produisait encore à cette époque des hommes d'une grandeur biblique. Tel fut, après l'énergique Félix, Claude son disciple, Claude son organe retentissant, sa mâle et guerrière image.

Claude était né dans les environs d'Urgel, peut-être dans cette petite république pastorale d'Andorra qui, de nos jours encore, se glorifie justement d'avoir été constituée par Charlemagne. Les Maures disputaient aux Francs cette Marche de l'Ebre; Claude fut élevé parmi ces combats et reçut de son éducation, de son pays et de sa race, ce caractère fier, hardi, belliqueux et patriarcal, un mélange du chef de clan ibère et du prophète hébreu. Son berceau n'est séparé que par quelques cimes de montagne du berceau de Vigilance, et l'on reconnaît tout d'abord en lui le légitime descendant de l'impétueux réformateur cantabre du cinquième siècle. Son mérite le conduisit de sa cabane de berger au palais de l'empereur, et de la chapelle du monarque au siége épiscopal de Turin. Il fut, selon l'usage encore en vigueur dans ce temps, acclamé à son passage par ces montagnards et porté malgré lui sur ce trône pontifical des Alpes. Ces pâtres des sources du

Pô qui, d'enthousiasme, acclamaient un évêque iconoclaste, n'étaient donc pas encore tombés dans l'idolâtrie romaine et grecque. Claude ne fit évidemment que céder au vœu populaire en ordonnant dans tout son diocèse l'abolition des simulacres dont les moines infestaient les basiliques. Le parti cénobitique attaqua l'intrépide évêque : son champion fut Théodemir, abbé de Psalmodi, monastère construit dans une île de la plage marécageuse où s'éleva depuis Aigues-Mortes. Théodemir, son ancien ami, d'un ton plein de mansuétude, blâma cet acte si contraire aux tendances religieuses de son siècle. Claude lui répondit avec hauteur et fierté : « Ayant été contraint d'accepter l'épiscopat, quand je suis venu à Turin, j'ai trouvé toutes les églises pleines d'abominations et d'images, et parce que j'ai commencé moi seul à détruire ce que tout le monde adorait, tout le monde a commencé à ouvrir la bouche contre moi. Et ensuite ils disent : Nous ne croyons point qu'il y ait quelque chose de divin dans l'image que nous adorons; nous ne la révérons qu'en l'honneur de celui qu'elle représente. — Je réponds : Si ceux qui ont quitté le culte des démons honorent les images des saints, ils n'ont pas quitté les idoles; ils n'en ont que changé les noms. Car soit que vous peigniez contre une muraille les images de saint Pierre et de saint Paul, ou celles de Jupiter, de Saturne ou de Mercure, ce ne sont ni des dieux, ni des apôtres, ni des hommes. Ainsi on ne fait que changer de nom; mais c'est toujours la même erreur. Que s'il fallait adorer les hommes, il fallait plutôt les adorer vivants, lorsqu'ils étaient l'image de Dieu, qu'après la mort, lorsqu'ils ne ressemblent

qu'à des pierres. Et s'il n'est pas permis d'adorer les ouvrages de Dieu, encore moins les ouvrages des hommes. »

Claude attaquait en particulier le culte de la croix; il disait : « S'il la faut adorer parce que Jésus-Christ y a été attaché, il faut adorer bien d'autres choses. Car il n'a été que six heures à la croix et neuf mois dans le sein de la Vierge, sa mère. Il faut donc adorer les filles vierges, les crèches puisqu'il y a été mis, les langes puisqu'il y a été enveloppé, les barques où il est souvent entré, les ânes puisqu'il en a monté un, les agneaux, les lions, les pierres dont on lui donne le nom, les épines, les roseaux, les lances qui ont servi à la passion. Il n'a pas ordonné d'adorer la croix, mais de la porter, c'est-à-dire de renoncer à soi-même. Quant à ce que vous dites (il parle à Théodemir) que j'empêche d'aller à Rome par pénitence, cela est faux; je n'approuve ni ne désapprouve ce voyage, parce que je sais qu'il n'est ni nuisible à tous ni utile à tous. » Et ensuite: « On a mal entendu ces paroles de l'Evangile : tu es Pierre, et le reste; en croyant gagner la vie éternelle pas le voyage de Rome et par l'intercession de saint Pierre. Il ne lui a pas été dit : Tout ce que tu délieras au ciel sera délié sur la terre; ce ministère n'est donné aux prélats de l'Eglise que pendant qu'ils sont dans cette vie. » Enfin il disait que l'apostolique, c'est-à-dire le pape, suivant le langage de ce temps-là, n'est pas celui qui remplit le siége de l'apôtre mais celui qui en remplit les devoirs[1].

[1] Fleury, *Hist. eccl.*, livre XLVII.

Dungall, un Irlandais, moine probablement de Saint-Denis, combattit Claude et prit pour base de sa réfutation la décision du dernier synode de Paris. Dans sa défense des images, il se fonde sur les poëmes de saint Paulin et les descriptions qu'ils renferment de la basilique de Nola. Il accuse Claude de renouveler les erreurs de Vigilance. Dungall ajoute que les Juifs l'appellent le plus sage des chrétiens, et que lui de son côté donne des éloges aux Juifs et aux Sarrasins. Il termine ainsi : « Aussi Claude refuse-t-il de se rendre au concile des évêques, disant que c'est une assemblée d'ânes ! »

Ces paroles de l'Irlandais Dungall peignent au vif la rudesse de Claude et la grossièreté de son siècle. Théodemir l'accusait de nouveauté. « C'est faux ! » s'écriait l'impétueux évêque. Le novateur et l'hérétique, évidemment c'est Théodemir, ce chef d'une abbaye dont le nom seul indique que tout le christianisme consistait pour ses religieux dans une perpétuelle psalmodie : ascétisme stagnant et fiévreux comme les eaux mortes et les marais pestilentiels dont les vapeurs enveloppent leurs murailles monastiques. Claude était sans contredit dans la tradition chrétienne et juive. Savant non moins que belliqueux, il avait commenté Moïse, saint Matthieu et surtout saint Paul, et il était du sang de ces prophètes. Après ces hommes bibliques, son modèle était l'évêque d'Hippone, qu'il appelle, dans son enthousiasme, « le bien-aimé du Seigneur, le très saint Augustin, plume de la Trinité, langue du Saint-Esprit, homme terrestre, mais ange du ciel. » Claude, en effet, est un disciple attardé d'Augustin, un devancier loin-

tain de Luther, un ancêtre des réformateurs du seizième siècle. Né sous Charlemagne, non loin de Roncevaux, Claude semble avoir trouvé dans les ravins des Pyrénées, avec la plume de Vigilance, l'épée et le cor d'ivoire de Roland. L'évêque guerrier passait l'hiver à la cour de l'empereur, ou dans son palais de Turin; mais dès que le printemps faisait pulluler les nefs sarrasines sur la mer, il redescendait armé de toutes pièces sur la plage ligurienne de la Méditerranée. Le jour, il saisissait la plume et guerroyait contre les moines; la nuit, il brandissait l'épée et bataillait contre les Maures. C'est une originale et superbe figure que cet évêque espagnol qui nous apparaît à demi caché dans les ombres de son siècle, l'œil ardent, armé contre Rome et contre la Mecque, et toujours prêt à rompre, contre les califes et les papes, des lances en faveur du Christ.

Du haut des Alpes et des Pyrénées, Claude de Turin et Félix d'Urgel, les deux fiers évêques cantabres, dominèrent longtemps, de leur doctrine et de leur renommée, le vaste bassin de la Provence et de la Septimanie et la plage orageuse du golfe ligurien. Héritiers des antiques symboles ibéro-gothiques, fils de Vigilance de Caligurris, ils sont les ancêtres, non par la crosse et la pourpre, mais par la foi, par le caractère et le tempérament, de Pierre de Brueys. Mais, après Charlemagne, tout diparaît, et son Eglise, et son empire, et sa dynastie elle-même: tout s'engloutit, comme dans un sépulcre, dans les ténèbres de la barbarie et dans les frayeurs de la fin du monde.

VI

PROPAGANDE DE PIERRE DE BRUEYS.

Tels sont les hommes et les événements qui précédèrent, qui préparèrent, qui enfantèrent le réformateur provençal. Pierre de Brueys, ou le poëte léoniste qui lui prête sa harpe, est le Jérémie funèbre de la fin du monde. Mais sa plainte n'est pas un gémissement hautain et désespéré comme celui de saint Jérôme. C'est un chant, et (c'est ici que perce déjà le génie léoniste), ce chant est une *leçon*, une leçon grave et sombre, et parmi d'âpres sanglots, éclate un cri de guerre et d'espoir. La *Nobla Leyczon*, nous paraît être le manifeste rhythmé de la Réformation du douzième siècle; elle contient du moins la substance des harangues du réformateur.

« Voici la fin de l'univers! Les signes précurseurs éclatent! Veillez, priez, repentez-vous! Confessez vos péchés! Mais n'allez point au prêtre! Le prêtre est mauvais! Il persécute les enfants de Christ : quelqu'un ne veut-il ni voler, ni jurer, ni mentir, on s'écrie : C'est un Vaudois! qu'on le mette à mort! Le prêtre est avare. Il ne demande que de l'argent. Il ne paît les brebis de Christ que pour leur toison. Pour quelques deniers il absoudra vos péchés. Mais un prêtre prévari-

cateur n'a aucun pouvoir divin. Je le dis hautement, depuis Silvestre jusqu'à nos jours aucun pape n'a pu effacer un seul péché mortel. Ce pouvoir n'appartient qu'à Dieu[1]. » Tel est le défi que le pauvre barbe proscrit jette du fond de ses bois au vice-Dieu qui, la foudre en main, siége sur les nuées tonnantes du Vatican. Le réformateur substitue le Christ au pape, et au prêtre la loi; et son poëme n'est que la glorification de la triple loi qui doit régir l'humanité, la loi naturelle, la loi mosaïque, la loi chrétienne. Chose étonnante, c'est au nom de l'agonie de l'univers que Pierre de Brueys tente une révolution de vie! Il veut ranimer les peuples mourants en sonnant le glas des morts sur le tocsin des derniers temps!

Le siècle secondait le réformateur. La Gaule méridionale avait pour la troisième fois reconquis son indépendance. La dynastie de Charlemagne, comme la race de Clovis, avait été rejetée au delà de la Loire par les descendants des guerriers d'Alaric et de Goaïffer. Avec l'indépendance ibéro-gothique revenait naturellement la foi ancienne, la réforme de Vigilance, l'Eglise de saint Paul. Il s'agissait de secouer le joug du clergé gallo-romain, au risque de s'exposer à une troisième invasion des Francs, impossible alors, mais qui devait s'effectuer un siècle plus tard, et faire jaillir de nouveau la source de sang dans Toulouse. Mais alors l'époque était propice; c'était celle de la première croisade. Le valeureux Ramon V, comte de Toulouse, avait conduit en Orient la grande colonne des pèlerins

[1] La *Nobla Leiczon.*

du Midi. Il avait disputé à Godefroi de Bouillon la couronne de Jérusalem, et fondé près de la mer la principauté de Tripoli, fief biblique formé de la *beauté de Sarons*, de la *magnificence de Carmel*, et des torrents illustrés par la victoire et le cantique de Débora. Ramon mourut, selon son héroïque vœu, à la défense du saint sépulcre. Bertran, son premier fils, né à Toulouse, hérita de sa conquête orientale, et son vaste patrimoine occidental revint au jeune Alphonse, né à Tripoli. Elvire de Castille, sa veuve, ramena en Occident ce fils de la vieillesse et de la gloire du héros aquitain, qui, au nom d'un de ses ancêtres espagnols, unissait celui du fleuve saint où il avait reçu le baptême. Toulouse accueillit avec amour le noble orphelin, son jeune comte, l'infant don Alphonse, ou, comme on l'appelait dans le dialecte pyrénéen, *n'Anfos-Jordan*. Le prince fut élevé par sa mère sous la tutelle des capitouls. L'institution romaine du consulat n'avait jamais entièrement péri dans le midi de la Gaule. Seulement, au conseil commun de la cité, s'était superposé le comte comme un proconsul barbare. Longtemps sans doute le chef féodal avait, de sa main de fer, comprimé la liberté de l'institution populaire. Mais enfin elle se dégagea de son étreinte, non par une révolution violente, mais par un développement progressif et par un mutuel accord que le temps et les intérêts devaient tôt ou tard amener entre des chefs et des peuples de même race. Toulouse, ainsi constituée, était une république sous un chef féodal; les autres cités romanes, composées des mêmes éléments, reproduisaient le modèle de la métropole; de sorte que le Midi tout entier formait

comme une vaste confédération de villes où l'esprit républicain et l'esprit chevaleresque s'unissaient sous le sceptre paternel de l'héroïque maison de Saint-Gilles. Nul doute que les croisades, qui partout ont été propices à la liberté, n'aient puissamment secondé cette révolution consulaire dont le triomphe définitif correspond à la minorité du comte Alphonse.

A cette révolution municipale se lie étroitement une révolution ecclésiastique analogue et même congénère. A l'époque de l'invasion des barbares, les évêques avaient sauvé les institutions populaires avec d'autres débris de la civilisation romane. Ils étaient restés les possesseurs de ces antiques prérogatives populaires; ils s'étaient inféodé des portions entières de villes; et de magistrats essentiellement démocratiques dès l'origine, ils étaient devenus en partie princes féodaux. De là une nature hybride, une existence amphibie qui les mettait perpétuellement en lutte à la fois et avec le comte, et avec les consuls. Nul doute qu'en se dégageant du pouvoir du comte les villes n'aient simultanément tenté de s'affranchir du pouvoir de l'évêque, et que le prince ne se soit le plus souvent entendu avec les capitouls contre un épiscopat ambitieux et les suzerainetés théocratiques de Rome. Il y a plus : depuis Constantin et depuis Clovis, ce Constantin sauvage des Gaules, les princes avaient fait à l'Eglise d'immenses donations. L'Eglise, qui reçoit toujours et ne relâche jamais, devenait insensiblement propriétaire du domaine laïque. Les fils de Clovis, avec un mélange de sagacité politique et de rapacité barbare, murmuraient déjà contre cet accaparement universel des évêques.

Charles-Martel, plus puissant et plus hardi, confisqua les biens ecclésiastiques et les rendit aux peuples; le clergé damna le vaillant maire qui l'avait soustrait à la domination arabe, et prétendit que le diable avait enlevé son cadavre ou l'avait changé en un serpent découvert dans son sépulcre. Mais Charlemagne recommença ces pieuses libéralités : il dota largement sur ses conquêtes les évêchés et les abbayes, fondations, il est vrai, demi-religieuses et demi-mlitaires; il donna des provinces à l'évêque de Rome, et notamment ce mystérieux Latium, où la théocratie devait trouver un type antique et sombre dans le règne de Saturne, ce dieu qui dévorait ses enfants et faisait fleurir l'âge d'or. L'effroi de la fin des temps, et l'invention du purgatoire, cet enfer sacerdotal, mirent le comble à cet envahissement du clergé. L'Eglise, qui *n'est pas de ce monde*, devenait propriétaire de ce monde, et convertissant le fait en principe, le pape de Rome se posait comme le maître de l'univers en tant que vicaire de Dieu. A ces théories prodigieuses, les princes, les seigneurs, les peuples ouvrirent les yeux. La terre tombait en main morte. Le monde devenait fief sacerdotal. Les barons se mirent à reprendre brin à brin, lambeau par lambeau, les droits concédés, les terres et les hommes inféodés aux riches abbayes. Le peuple les encourageait; le paysan aimait mieux être serf de château que serf de monastère; et la terre elle-même avait, comme l'homme, horreur de devenir cénobitique. Sous l'armure de fer du baron palpitait encore quelque chose d'humain; il n'en restait plus rien sous la cagoule de bure du moine. Les abbés excommuniaient

les princes, les évêques mettaient les terres en interdit; et sur ce désordre immense, le pape lui-même, du haut du Vatican, lançait ses foudres.

Ainsi depuis que Rome retirait à elle tous les droits des princes et des peuples, les peuples et les princes s'unissaient contre elle et la lutte devenait civile non moins que religieuse. De là, une double révolution ecclésiastique et municipale à la fois. La *communion* populaire dans le temple marchait ordinairement de front avec la *communion* populaire dans la cité. Toutes les libertés se tiennent comme tous les despotismes; c'est sous une double face le même phénomène social; et dans son tumulte orageux, peut-être à sa tête, apparaît Pierre de Brueys. Une chronique monastique nous montre le réformateur accompagné seulement de quelques bandes rustiques. Qu'il ait commencé avec les pâtres et les bûcherons des Alpes, la chose est probable, bien qu'exagérée par le dédain superbe de son adversaire; mais sa force évidemment fut bientôt dans les populations urbaines. Le léonisme, puritanisme biblique, ennemi des superstitions rurales et des crédulités serviles, est de sa nature fils des cités. Le fauve prophète du Val-Gyr, sorti de ses forêts, monta bientôt les degrés de marbre des antiques Capitoles romans. Lors donc qu'on cherche à la voix de quel tribun, les serfs de la meule et de la glèbe, se levèrent du sol au douzième siècle, et pierres vives, s'organisèrent en cités intelligentes, en républiques harmonieuses, du Var à l'Océan, on ne voit, on ne trouve de tribun, de prophète, d'architecte social que Pierre de Brueys.

Pierre de Brueys apparaît seul dans cette révolution.

Nous ne voyons à ses côtés aucun de ses compagnons. Abailard n'y fut qu'un instant; on est incertain d'Arrigo; Arnaldo ne vint que plus tard. Mais le barbe dut avoir pour auxiliaires les troubadours dont les chants étaient si puissants sur ces vives et mobiles populations romanes. Ces jeunes républiques naissaient en quelque sorte au son des harpes. Nous ne connaissons que cinq de ces poëtes contemporains, et, sur ce nombre, quatre ont pu concourir à l'œuvre du missionnaire vaudois. Leurs noms sont perdus, mais leurs surnoms populaires les caractérisent merveilleusement. Le premier est Cercamons, qui court le monde, ou qui hante les montagnes, à la manière des hommes errants et proscrits. La vignette de son manuscrit le représente en costume de voyageur, sa tunique retroussée, et portant sur l'épaule, au bout d'un bâton, l'humble bagage d'un poëte populaire. Il eut pour disciple Marcabrus, qui chemine sur la brune, ou Marc le Brus ou le Sorcier. On l'appelait encore Panperdut, parce qu'il avait renoncé au pain amer des châteaux pour n'être qu'un chantre des cabanes et des carrefours. Les seigneurs qu'il attaquait dans ses satires tuèrent le pauvre et courageux troubadour. Dans le même temps vécurent Pierre de Valeira, le Gaulois ou le Vaudois, et Giraud le Ros ou le Fauve. Ce dernier était de Toulouse, les trois autres des Pyrénées; tous n'ont composé que des sirventes, c'est-à-dire des chants plébéiens et satiriques. A peine reste-t-il d'eux quelques pâles essais de poésie érotique et chevaleresque. Aussi leurs vers, comme leurs noms, ont-ils péri avec les harangues des orateurs léonistes. Nul doute que les troubadours méridionaux n'aient

concouru à une révolution dont le programme était un poëme; mais ni Cercamons ni Marcabrus, n'eurent probablement assez de génie pour être les auteurs de la *Nobla Leyczon*, qui demeure, au moins pour l'inspiration, la grave et forte mélopée du barbe des Alpes[1].

Avec les troubadours, Pierre eut encore pour alliés naturels les consuls des cités, et même le comte de Toulouse. Contemporain de Louis le Gros, le comte Alphonse joua véritablement dans le Midi le rôle qu'à tort ou à raison l'histoire attribue dans le Nord à ce roi. Son père est le héros de sa race; il en est le législateur. Pupille des consuls, même après sa majorité, il promulgua une multitude de lois qui, toutes, secondèrent en le modérant le mouvement républicain. Cette émancipation des villes romanes accomplie sous son règne, et dont il fut le couronnement chevaleresque, doit porter son nom; mais elle fut, en réalité, l'œuvre des capitouls. Les Villeneuve, les Barravi, les Maurand, les Roaïx, sont les vénérables pères des libertés du Midi. Ces chefs des races consulaires, qui rappellent les patriciens de l'antique Rome, ne craignirent pas de regarder en face Rome sacerdotale. Tout porte à croire qu'ils embrassèrent, au moins politiquement, le léonisme; qu'ils appelèrent, indirectement peut-être, Pierre de Brueys, et se dérobant derrière la popularité de l'orateur devenu maître dans Toulouse, parurent obéir à la révolution anticatholique dont le Provençal était le tribun. C'est ce qui résulte évidemment de ces paroles d'un chroniqueur contemporain: « Dans le Capitole des sénateurs, tels que vous avez coutume de les

[1] Raynouard, Fauriel.

convoquer, de votre tribunal consulaire ou royal, d'une voix forte et d'un geste terrible, vous ordonnez, d'habitude, qu'on apporte les croix. L'assemblée est aussitôt amenée à votre sentiment; on acclame votre invincible éloquence, tous se réjouissent à haute voix de la vérité que vous leur révélez; les cœurs se gonflent d'immenses haines, et pour venger les tourments du Crucifié, le glaive et les feux s'arment contre la croix! » Dépouillé de sa phraséologie déclamatoire et de son ironique emphase, ce passage offre un tableau frappant d'une révolution religieuse au douzième siècle. On croit voir Pierre de Brueys, que l'éloquence a fait roi de la cité, convoquer son sénat et rendre ses arrêts. Mais cette ville hérétique, est-ce Toulouse? Le chroniqueur, sans la nommer, la signale, à ne laisser aucun doute, lorsqu'il s'écrie ailleurs : « La cité si noble d'elle-même mais ignoble par l'erreur, a reçu dans son sein contre le Christ, les hérauts de l'Antechrist!... Malheureux citoyens, vous que ni les Grecs, ni les Maures n'ont pu subjuguer, vous avez été vaincus par deux hommes chétifs et vils, Pierre de Brueys et Arrigo [1]. » Le moine furieux fait entendre que l'arrêt rendu par le réformateur fut exécuté par les serviteurs mêmes du comte qu'il appelle le Prince de la Perversité. Alphonse était pourtant bien jeune, et peut-être n'est-ce qu'une désignation poétique de Satan. Mais que fut-il résolu dans cette ville, dans ce sénat, dans ce Capitole hérétique? L'abolition de la croix! Pierre de Brueys avait en horreur ce gibet du Christ. C'est au nom de la croix qu'a toujours été versé le sang des vrais adora-

[1] Pierre le Vénérable.

teurs du Crucifié. Ce sanglant symbole a constamment transmis quelque chose de sa férocité à ceux qui s'agenouillent à ses pieds, et disent : *O crux, ave!* Les capitouls, de l'avis du tribun, ordonnèrent un abattis universel de ces gigantesques croix qu'arbore encore de nos jours le catholicisme méridional. Puis dans Toulouse, sur une grande place, probablement devant le Capitole antique (situé non loin du moderne hôtel de ville), le réformateur fit faire un immense entassement de ces arbres funèbres. Il y mit le feu, fit cuire à ce bûcher la chair des troupeaux, et la veille de Pâques, conviant le peuple à ce banquet colossal, proclama l'abolition d jeûne et des observances sacerdotales, en poussant le cri d'allégresse des chrétiens : *Le Christ est ressuscité!* Il forçait les prêtres d'assister à ces festins; il rouvrait les portes des cloîtres; il en expulsait les tourbes monacales, et proclamait la sainteté de la vie laïque au nom du Christ. Juge terrible, il infligeait aux clercs récalcitrants et aux moines réfractaires le fouet et les fers. Il les ramenait, par l'épouvante, à la nature et à l'Evangile, cette double Bible de Dieu.

Ainsi une croisade eut lieu dans Toulouse contre la croix, dans le temps même où cette croix triomphait en Orient. Pierre de Brueys en fut le Pierre l'Ermite. Le réformateur éprouvait contre les moines la même horreur que le solitaire ressentait contre les juifs ou les musulmans. Ces mêmes moines, on le voit bien au portrait qu'ils nous en ont transmis, sont ses rancuneux historiens. Pierre, tel qu'ils l'ont peint, procède au moins autant de Moïse que du Christ. Il a l'esprit d'Elie, il marche dans la tempête, et il montera au ciel

sur un char de feu. Il attelle à sa foi biblique, comme deux cavales indomptées, la violence provençale et l'impétuosité dauphinoise. Apôtre, tribun, presque guerrier, il a les fougues des Farel, des Beaumont, des Mirabeau. Certainement l'homme qui, dans le moyen âge, s'attaqua d'une main à la féodalité barbare, et de l'autre à la théocratie romaine, et les arracha quelques instants de leurs gonds d'airain, fut, au moins pour l'audace, un géant. Colosse ébauché de granit, balafré par les hommes, ravagé par les siècles, et fantastiquement grandi par le nuage même qui le dérobe à demi, il domine magnifiquement cette sombre histoire, de la cime du Pelvoux, son piédestal alpestre. Cependant le rude prophète du Val-Gyr mit quinze ans à monter des cabanes des bergers aux Capitoles des républiques méridionales. Il reçut alors deux ardents auxiliaires, deux jeunes missionnaires lombards, Arrigo et Arnaldo de Brescia, qui devaient, après lui, continuer son apostolat, le premier dans les Gaules, et le second en Italie et jusque dans Rome. (Continue, p. 111)

II

ARRIGO

LIVRE II

ARRIGO

I

ARRIGO, MISSIONNAIRE LOMBARD, SE REND, DES ALPES, DANS LE NORD DE LA FRANCE; HISTOIRE DE BÉRENGER, SCOLARQUE DE TOURS.

Pierre de Brueys évangélisait depuis quinze ans les peuples de la Provence et de la Septimanie, lorsqu'un autre missionnaire léoniste apparut sur les bords du Léman. Il se nommait Henri ou Arrigo; on le disait Lombard; on le croyait ermite. Il est certain qu'il sortait du désert et du versant méridional des Alpes. Les Vaudois réclament cet Italien comme un de leurs barbes. Dogmatiquement ils ont raison, mais rien pourtant ne démontre sa filiation historique. La cité de Léon reste toujours dans les nuées. Le temple de Jéhovah ne se révèle que par les éclairs de la parole et les orages des révolutions évangéliques. Les Alpes envoient leurs prédicateurs

comme leurs fleuves. Elles lancent Pierre de Brueys vers le Sud, avec le Rhône qui prête à son apostolat la fougue haletante et l'éternel retentissement de ses flots. Elle jette Arrigo vers le Nord, avec le Rhin dont son ministère a le long cours, les vastes ondulations et les lointains pittoresques et nébuleux. De Lausanne, où il apparaît pour la première fois, incertain encore dans sa marche, Arrigo fait un long détour, et se dirige vers la Bourgogne, où florissait la riche et molle Cluny. Si l'on en croit la tradition, il aurait habité quelque temps la populeuse abbaye. C'est sans doute alors qu'il s'y rendit, non pour y résider comme moine, mais comme envoyé de Dieu, l'anathème à la bouche, pour appeler à la repentance la mondaine et puissante métropole cénobitique. Il traversa la Champagne, où le jeune Bernard, son futur antagoniste et son juge, jetait alors même les fondements de Clairvaux dans la vallée d'Absynthe; et l'Ile-de-France, toute retentissante des triomphes d'Abailard, le brillant et superbe dictateur des écoles de Paris. Abailard tentait depuis quinze ans, dans la philosophie, une révolution analogue à celle qu'accomplissait dans la religion Pierre de Brueys. Le scolarque et le réformateur, qui s'étaient rencontrés, à ce que l'on croit, dans le Midi, tendaient au même but : l'émancipation de l'esprit humain du joug sacerdotal. Après avoir tournoyé dans le nord de la Gaule, Arrigo inclina sa marche vers la Normandie, où l'attirait sans doute la grande et douloureuse renommée de Bérenger. Bien qu'archidiacre de l'Eglise gallicane, Bérenger, quant aux doctrines, est un disciple de Léon. C'est cette iden-
dogmatique qu'on aura symboliquement personni-

fiée dans un barbe inconnu qui, voilé d'un nuage, accompagnait partout l'illustre docteur angevin dans ses luttes contre la papauté, comme, dans le siècle suivant, à côté d'Abailard, apparaîtra dans l'ombre Arnaldo de Brescia. C'est des tempêtes qu'il souleva dans l'Occident que sortit Pierre de Brueys. Bérenger appartient donc pleinement à cette histoire, et nous allons rapidement crayonner sa biographie, pour dégager, autant qu'il nous sera possible, du silence et de l'obscurité des temps, cette touchante et vénérable figure.

Bérenger naquit à Tours vers l'an 1000. Il étudia d'abord au cloître de Saint-Martin; de là il se rendit à Chartres, et suivit l'enseignement de l'évêque Fulbert, que la Vierge avait, disait-on, guéri d'un mal incurable en lui donnant du lait de ses divines mamelles. Le jeune dialecticien attaquait l'enfantine théologie de ce vieux nourrisson de la sainte Vierge; le vieillard, à qui la céleste patronne n'avait pas transmis son ineffable mansuétude, maudit à son heure dernière l'écolier récalcitrant, comme un démon suscité pour le bouleversement de l'Eglise romaine. Bérenger eut pour condisciple à l'école de Chartres un jeune clerc qui devait se montrer constamment son implacable adversaire, Lanfranc de Pavie. Ce Lombard unissait, comme la plupart des Italiens, au génie de la science qui donne la gloire, la science du gouvernement qui donne le pouvoir et les dignités du monde. Il s'attacha à deux hommes plus grands que lui, et qu'il s'efforça constamment d'armer contre son rival : Guillaume, duc de Normandie, et Hildebrand, depuis Grégoire VII. Avec le premier, qui le fit archevêque de Cantorbéry, il devint

l'organisateur ecclésiastique de la conquête normande en Angleterre. Et avec le second, qui l'avait déjà fait nommer légat du saint-siége dans l'armée du conquérant, il concourut à l'établissement de la suprématie et de la domination souveraine du pontife romain. L'appui de ce pape et de ce roi le rendit puissant contre son rival, esprit isolé, penseur solitaire, dont le génie s'attachait instinctivement à la défense de la vérité, cette reine abandonnée, et ne tenait le glaive que pour les guerres désespérées du Christ, ce Dieu proscrit.

Parmi les écoles de l'Occident, une des plus célèbres était celle du cloître de Saint-Martin de Tours. Alcuin l'avait fondée, et Raban Maurus, le premier et le plus illustre de ses disciples, y avait professé; de sorte que la défense du rite eucharistique avait, on peut le dire, commencé dans le cloître de Saint-Martin. Deux siècles après Raban Maur, Bérenger en fut nommé scolarque, et il trouva dans la chaire de son devancier son esprit philosophique et scrutateur, et l'enseignement de Charlemagne. Bérenger explique l'Ecriture, non d'après la tradition catholique ni les formules de l'Eglise romaine, mais d'après sa raison propre; il en donne, dit un contemporain, des interprétations nouvelles. Ces nouveautés n'étaient que le sens antique, le dogme primitif, éternel. La hardiesse de ses doctrines était revêtue de tout l'enchantement de l'élocution, de la pureté morale et de l'ardeur mélancolique du génie. Ses contemporains s'accordent à lui reconnaître une puissante éloquence, une pudeur de vierge, une attitude méditative, une voix cadencée et pleine de larmes, et cependant

la démarche haute et la fierté de l'athlète qui défie son siècle[1].

La légende le prend à l'histoire et ajoute à sa grandeur réelle une grandeur mystérieuse et fantastique. Une nuit Satan le transporta, jeune encore, dans les murs de Rome. Il lui révéla d'indicibles secrets, et lui donna des pouvoirs miraculeux. Son commerce avec l'esprit du mal se trahit bientôt après son retour dans la Touraine. Un écolier ayant eu l'imprudence d'ouvrir un des livres du maître, tomba convulsivement frappé de mort; Bérenger le ressuscita, ou plutôt, selon le vieux chroniqueur, contraignit le diable d'entrer dans le corps de l'écolier. Au commandement du magicien, il se rendit dans l'église de Saint-Martin de Tours, et la foule l'y vit avec effroi chanter au lutrin les louanges du Seigneur. Nous ne rapportons cette légende que pour montrer jusqu'à quel point le génie de Bérenger avait impressionné son siècle barbare. L'imagination de ses contemporains, dans son admiration mêlée d'une frayeur vague, l'éleva au niveau des plus grands hommes du moyen âge, et le proclama nécroman : grandeur mystérieuse dont furent honorés, avant lui, le savant Gerbert, après lui, Albert le Grand, et, de son temps même, son formidable adversaire, le pape Grégoire VII. La légende, d'ailleurs, n'est qu'une des formes de l'histoire; et celle-ci n'est probablement que le récit symbolique de la tentation du scolarque : tentation qui rappelle la célèbre lutte du Sauveur sur la plate-forme du temple de Jérusalem. C'est ainsi que

[1] Guitmond. — *Alberici chron.*

le diable transporte le jeune Bérenger sur les créneaux mêmes du Vatican, et de ce sommet sacré lui montrant les grandeurs et les pompes sacerdotales, lui dit sans doute, comme à Jésus : Elance-toi dans cet abîme; tu ne te briseras pas contre les pierres; les anges te soutiendront sur leurs ailes. Mais le jeune docteur sortit vainqueur de la lutte, et se rendit maître de l'esprit de ténèbres qui voulait s'emparer de lui. D'après cela, ce serait dans Rome même que Bérenger, triomphant des séductions de la grande métropole théocratique, aurait conçu le projet du rétablissement de l'Eglise de Christ. La même chose arriva plus tard à Luther, et de nos jours encore les plus ardents ennemis de la papauté sont dans les murs de Rome[1].

Bérenger est un nom du Midi; il a l'ardent spiritualisme, les fluctuations, les mobilités et l'invincible opiniâtreté des races occitaniques. Il tient par le sang à Pierre de Brueys, à Arrigo, dont il est l'illustre aïeul, et par l'esprit à Augustin, à Origène, aux Pères grecs, dont il est le glorieux fils. Si donc, comme la légende le fait entendre, sa mission se décida dans Rome, il la portait avec lui dans le sang; c'était pour lui comme une querelle de race et de génie. Ecolier obscur, il commença sa lutte dans le cloître même où il devait la continuer, scolarque déjà renommé. « Quand nous étions sur les bancs, lui dit Lanfranc, tu n'étais occupé qu'à chercher des autorités contre la foi catholique. » Bérenger, en effet, attaque, dès l'origine, le corps tout entier du christianisme sacerdotal.

[1] G. de Nangis, *Chron.*, anno 1047.—*Alberici chron.*, anno 1050. —Polyd., Virgile, lib. IX.

Mais les saints, les reliques, les images, le célibat, le baptême des enfants, ces questions premières, si longtemps et si vaillamment disputées par Vigilance, Félix d'Urgel, Agobard de Lyon, Claude de Turin, étaient comme autant de tours avancées, solidement occupées par l'ennemi. Il ne restait plus que la question de l'eucharistie, où le sacerdoce et la barbarie n'avaient point encore vaincu; point capital, il est vrai, tour maîtresse et centrale, suprême et souveraine forteresse. Laissant donc aux mains du vainqueur le mur d'enceinte, les portiques du temple, Bérenger s'enferme dans le saint des saints, seul avec les génies de Raban, de Ratrame, d'Erigène, ses derniers défenseurs, et la gloire du Dieu vivant dans la colonne de feu. C'est sur ce sommet chancelant et à demi envahi déjà, que Bérenger défendit pendant un demi-siècle, et contre toute l'Eglise d'Occident, l'arche de Jéhovah. Inclinons-nous sur cette arche sainte, où Dieu réside dans la lumière et dans la nuit, et regardons jusqu'au fond pour tâcher d'en saisir le mystère, car c'est là le mystère de la vie.

Le Christ est-il en figure ou en réalité dans l'eucharistie? Il y est en réalité : ce pain est sa chair, ce vin est son sang; c'est le corps même qu'il reçut dans le sein de la Vierge, et qui fut cloué sur la croix. Ainsi répondent les théologiens du moyen âge; ces païens, qui abandonnaient leurs sacrifices sanglants ne comprirent pas l'eucharistie sans une victime effectivement immolée sur l'autel. Ces barbares, qui avaient mangé la chair et bu le sang des hommes, ne crurent pouvoir assoupir le remords de leurs entrailles qu'en se repaissant en réalité de la chair et du sang de l'Homme-Dieu.

Ces sentiments eussent fait frissonner d'horreur les Pères grecs et latins. « L'eucharistie, selon eux, c'est le sang de la grappe, le fruit de la moisson, les biens de la terre; ce pain est le Verbe nourricier des âmes. Boire le Verbe, c'est s'abreuver à la source de vérité; c'est un banquet typique et symbolique. » Ainsi pensent Clément et Origène d'Alexandrie, Eusèbe et Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Chrysostome de Constantinople, Augustin d'Hippone, Cyprien de Carthage; et, pour ne citer qu'un seul docteur de l'époque carlovingienne, Jehan Scot, cet Irlandais platonicien, connu par l'élégant surnom d'Erigène. C'est dans cette phalange de théologiens, j'allais dire de philosophes grecs (car Augustin et Erigène l'étaient par le génie), que vint se ranger le scolarque de Tours. Euzèbe Bruno, évêque d'Angers, converti à sa doctrine, appelle auprès de lui, en qualité d'archidiacre, Bérenger. De sa nouvelle chaire, plus retentissante encore, la vérité se répand comme une flamme, non-seulement dans les écoles et les monastères français, mais encore en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et jusque dans Rome [1].

Nous exposerons plus tard la question de l'eucharistie dans cette vaste controverse, où l'ensemble du système catholique, dogmes, rites, hiérarchie, fut débattu à la face du monde, entre l'impétueux Pierre de Brueys, le réformateur provençal, et le pacifique abbé de Cluny, Pierre le Vénérable. Nous ne pouvons ici que suivre rapidement Bérenger de concile en concile, de champ

[1] « Corruperat omnes Saxos, Italos et Anglos. » (Math., *Westmonast.*)

de bataille en champ de bataille, et jeter un coup d'œil sur cette étonnante lutte d'un seul homme, pendant un demi-siècle, contre toute l'Eglise d'Occident. Sa doctrine eucharistique étant censurée, il en appelle à Lanfranc, abbé du Bec, dictateur des Eglises des Gaules. Sa lettre, où il se fonde sur Jehan Erigène, détournée par des clercs normands, est portée au pape. Lanfranc, auteur probable de ce perfide détournement, se rend à Rome et y laisse, ou plutôt y fait subrepticement condamner Bérenger dans un concile, présidé par Léon IX lui-même. Fugitif devant l'orage qui se lève, l'archidiacre proscrit cherche un refuge dans l'abbaye normande de Préaux. Lanfranc vient l'y relancer, et le fait condamner au synode de Brionne, où Bérenger plaide sa cause devant le duc Guillaume, secrètement propice au docteur angevin. Mais il se relevait de ses défaites toujours plus vivace, et le pape cite au concile de Verceil l'insoumis archidiacre. On prétend qu'un barbe, son mystérieux conseiller, le dissuada prudemment de se rendre à Verceil. Sourd à l'appel pontifical, Bérenger, dit un chroniqueur, *se moqua du rugissement du lion* (ou du pape Léon). Un quatrième concile s'assemble à Paris, en présence de Henri I[er], roi de France. L'archidiacre est mis entre une rétractation et le bûcher, et cette sentence est confirmée par le concile de Florence (1055). Sous ce quintuple coup de foudre, l'infortuné fugitif, sans abri, sans soutien, résiste encore; il paraît même si redoutable dans son abandon, que le cardinal Hildebrand croit devoir passer les monts pour pacifier ce tumulte des Gaules. Sur son appel, Bérenger se rend au concile de Tours, où il se trouve encore en présence de Lan-

franc. Une trêve a lieu, et non pas une rétractation, comme on l'a prétendu; mais une transaction tacitement consentie entre les deux archidiacres, l'Angevin cédant de lassitude à l'impérieux ascendant du Romain (1056).

Bérenger se rendit à Rome, et, grâce à la magnanime confraternité d'Hildebrand, il fut fêté par le pape Nicolas II comme un Mithridate ou un Jugurtha théologique, momentanément réconcilié avec le peuple romain. Un concile était assemblé dans le palais de Latran. On annonce encore une rétractation de Bérenger. On l'annonce à Rome, à l'Italie, à tout l'univers. Bérenger quitte Rome; mais, dès qu'il a passé les Alpes et respiré l'air libre des Gaules, il dément l'assertion du pontife et du concile, et arbore, plus haut que jamais, sa doctrine eucharistique. Le clergé se soulève en fureur, surtout les Normands, Lanfranc à leur tête. Lanfranc écrit contre son adversaire son *Traité de l'eucharistie*. Bérenger n'est plus que le *vieil ennemi du genre humain*, le *cruel homicide*, l'*antique serpent*. A ces violences, Bérenger répond par de semblables emportements. Il attaque Rome; il dénonce les cardinaux comme de *malins esprits;* la chaire apostolique comme le *siége de Satan*, et le pape (Léon IX), *non ut pontifex, sed pompifex et pulpifex*[1]. Hildebrand monte enfin sur le trône pontifical. Ce pape superbe, qui tient déjà la foudre suspendue sur la tête des rois frissonnants, va-t-il anéantir Bérenger? Non, il use de douceur, et, pour calmer encore ce tumulte, envoie Gérald, cardinal-évêque d'Ostie,

[1] Bérenger, *De sacra cœna*. — Alex. Nat.

dans les Gaules. Un concile est convoqué à Poitiers; il est présidé par le légat lui-même. Bérenger comparaît. La fureur du concile impuissant gagne la cité fanatique, et le grand athlète, invulnérable contre une dialectique barbare, faillit être mis en lambeaux par une populace féroce. Guimond, moine de Saint-Leufroi, et Durand, abbé de Troarn, deux Normands ambitieux ameutés par Lanfranc, se joignent à cette tourbe hurlante, et poursuivent de leurs morsures cette grande et plaintive renommée, qui pourtant leur échappe à travers les siècles. Grégoire VII ne jeta pas à leur ambition le salaire qu'ils attendaient. Le pontife ménage et respecte Bérenger. Il voit derrière lui une puissance formidable, l'opinion du siècle, encore indécise. Mais l'Angevin le préoccupe plus sérieusement que l'empereur et les lances allemandes qui menacent de franchir les Alpes, plus que les pirates africains qui répandent l'épouvante jusque dans le Tibre, et vocifèrent le nom de leur prophète jusqu'aux portes de Rome. Bérenger sape les bases mêmes de son trône théocratique. Tant qu'il ne pourra pas transsubstantier le pain et le vin eucharistiques en la chair et au sang du Christ; tant qu'il ne pourra pas, d'une parole, *faire Dieu,* immoler Dieu sur l'autel, donner en aliment aux peuples le Dieu victime, le pouvoir surnaturel du pontife demeure contestable aux yeux de l'univers. Il ne peut pas ouvrir aux élus les portes du ciel, aux damnés les portes inexorables de l'enfer; il ne peut pas retirer les âmes des flammes expiatrices du purgatoire. Avec le purgatoire, nouvellement éclos, la terre lui échappe. L'Eglise, avec cet enfer sacerdotal, perd ses revenus perpétuels, ses

mines d'or, son Pactole. Il lui faut donc conquérir ce nouveau dogme eucharistique; là est le triomphe définitif, l'avenir assuré de la théocratie romaine. Grégoire VII fait taire ces tumultes des Gaules; il convoque un concile à Rome, et il y cite Bérenger (1079); mais auparavant il ordonne un jeûne et des prières solennelles pour que Dieu décide entre cet homme et l'Eglise universelle. Le concile est ouvert, Bérenger se présente; pendant trois jours le grand vieillard lutte contre les prélats italiens, contre les docteurs de l'Occident. Pendant trois jours le pape sent vaciller sous lui, ondoyer avec la discussion, et son siége, et la terre, et le ciel. Enfin le débat est clos, le concile partagé, la question, hélas! indécise. Je me trompe, une *seule* voix donne la victoire à la transsubstantiation, et le monde, avec ce dogme, au pontife. Ainsi Bérenger fut vaincu avec le Christ. Un moine presque contemporain, esprit indépendant et hardi, prétend que Grégoire ne triompha qu'à l'aide d'un procédé magique. Il jeta dans un brasier l'hostie consacrée, en murmurant des prières et en chantant des hymnes. Et les évêques, rangés en cercle autour du trépied ardent, purent de leurs propres yeux se convaincre de la réalité du corps de Christ dans l'azyme intact. Ainsi, pour ce siècle superstitieux, Grégoire et Bérenger ne sont que deux magiciens; mais l'Angevin fut vaincu par le Toscan. Le sacrement eucharistique s'opéra désormais par une espèce d'incantation sacerdotale. Le mystère du salut tomba dans le domaine fatidique de Merlin[1].

[1] Matth. Paris.

Grégoire VII couronna sa victoire douteuse par une haute sagesse et une magnanimité superbe. Il imposa silence à Bérenger, mais il le mit sous la protection du saint-siége. Il sauvegarda sa doctrine et sa personne, sa doctrine contre les évêques, sa personne contre les princes, menaçant les persécuteurs de ses foudres. Il refusa sa mort à ses ennemis, et maintint l'Eglise dans la bénignité, bien différent en cela de ses successeurs que nous verrons bientôt l'enivrer de sang humain. Dans le siècle suivant, nous retrouverons la même douceur avec la même puissance dans saint Bernard. La magnanimité est une vertu de lion. Muni du sauf-conduit pontifical, Bérenger se retira dans sa terre natale, la douce et molle Touraine. Mais on ne l'y laissa pas entièrement en repos, car nous voyons le vert et guerroyant vieillard sortir, plus qu'octogénaire, de son asile pour se mesurer une dernière fois avec ses adversaires dans un concile à Bordeaux. Enfin l'invincible athlète trouva, au fond d'un monastère, dans une île de la Loire, au-dessous de Tours le calme, et le silence qu'il n'attendait plus que de la mort. Du cloître ombragé de saules, de Saint-Côme, il vit mourir ses deux puissants rivaux, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dans sa pourpre épiscopale, teinte du sang des Anglo-Saxons, et le grand Grégoire de Soana, fugitif du trône du monde, et n'échappant que dans la mort aux fers des Césars et des califes[1].

Considérons encore l'illustre scolarque de Tours, qui, tant de fois condamné par les juges de la terre, et

[1] Fleury, *Hist. eccl.*, LXIII.

repoussant obstinément sa condamnation, attend, pour être absous et couronné, de comparaître devant le juge du ciel. Bérenger est un réformateur. Bien que sa controverse se soit presque uniquement renfermée dans la question des sacrements, question, il est vrai, capitale et souveraine, sa réforme de l'Eglise est universelle. Il a pour pères : Ratrame, Raban Maur, Jehan Erigène, et, dans une antiquité reculée, Augustin et la plupart des Pères grecs. Ses fils sont Pierre de Brueys, Arrigo, Arnaldo de Brescia, et, dans un avenir plus lointain, Luther et les réformateurs du seizième siècle. Comme dialecticien, il est le précurseur d'Abailard. Mais l'Angevin est plus grand, et surtout plus intrépide et plus indomptable lutteur que le Breton. Ce réformateur cité devant dix conciles, disputant devant Guillaume le Conquérant, devant Henri Ier, roi de France, devant le pape Grégoire VII, et tenant lui seul, humble moine, le monde catholique en suspens pendant un demi-siècle; cet hérésiarque, protégé par le plus grand des papes, respecté par les bûchers, oublié en quelque sorte par la mort; et, pour ne pas lui ravir sa renommée populaire, ce magicien, ce nécroman, qui commandait à la nature, au sépulcre, à Satan; cet éternel et mystérieux vieillard nous apparaît, dans le drame historique et fabuleux de sa vie, à travers les siècles dont l'ombre nous le dérobe à demi, comme une des plus puissantes et des plus vénérables figures du moyen âge. Bérenger retarda de cent cinquante ans le triomphe du dogme de la transsubstantiation. Ce dogme ne devait recevoir sa consécration canonique qu'en 1215, au quatrième concile de Latran, où Innocent III, vainqueur

des vaudois et des cathares, donna sa forme dernière et son couronnement souverain à la théocratie romaine. Alors seulement le pape put faire Dieu et pulvériser le monde!

Bérenger mourut presque centenaire au prieuré de Saint-Côme; il fut inhumé dans le cloître de Saint-Martin de Tours, dont il avait été le scolarque, comme un guerrier sur le champ de bataille. Le réformateur ne fut pas plus excommunié après sa mort que pendant sa vie. Les moines semblent avoir exilé son âme dans un purgatoire éternel, ne pouvant sans doute, malgré son siècle, la reléguer dans l'enfer. Tous les ans au jour de Pâques ils venaient processionnellement jeter de l'eau bénite sur sa tombe, en chantant le *De profundis*, après quoi l'officiant murmurait d'une voix sombre : « Priez pour l'âme de Bérenger[1]. Mais ses élèves placèrent hardiment l'hérésiarque dans le ciel. L'enthousiasme qu'il inspira palpite encore dans cette épitaphe que lui consacra son disciple Hildebert : « Celui que le monde admire et admirera éternellement, celui qui atteignit aux cimes les plus hautes de la foi divine, l'immortel Bérenger, n'est plus!... Puissé-je, après ma mort, vivre et reposer avec lui! Je ne désire pas un meilleur sort devant Dieu[2]. »

[1] Moréry, art. *Bérenger*.
[2] Mabillon, *Analecta*.

II

ARRIGO PRÊCHE SA RÉFORMATION AU MANS ET DANS LE MAINE.

Bérenger reposait depuis un quart de siècle dans le cloître de Saint-Martin de Tours, lorsque Arrigo, qui probablement était né l'année même de sa mort, s'avançait à travers les plaines de la Normandie, réveillant, jeune missionnaire, les souvenirs impérissables du grand vieillard. Ses disciples se glorifiaient du nom de bérengériens; ils étaient répandus dans toute l'Europe, et nous venons de voir qu'ils avaient un moment balancé le monde catholique au concile de Latran. Ils se divisaient en deux partis : les uns ne voyaient dans les espèces eucharistiques que de purs symboles; les autres croyaient à une certaine transsubstantiation, mais incorporelle et mystique. Les premiers étaient les vrais bérengériens. Ils crurent sans doute que leur maître se relevait dans Arrigo, mais jeune, mais aventureux, mais impétueux et populaire orateur. Ils se disputaient l'homme de Dieu. Mais lui, en arrivant, chaque soir, se dérobait à leur fête. Il couchait dans le vestibule; son lit était dur, sa nourriture vulgaire, son vêtement grossier et de couleur sombre. Le matin, il se remettait en marche nu-pieds, dans la boue et la

neige. Ses austérités relevaient la grâce et la distinction de sa personne; car il était beau, de haute taille, le port imposant, la barbe longue, la chevelure élégamment retroussée selon l'usage laïque. Sa parole était rapide, sa voix tonnante, et, ajoute un chroniqueur contemporain, son regard irrité ressemblait à une mer orageuse[1]. Son éloquence passionnée avait des accents irrésistibles sur les jeunes gens et sur les femmes. Elle bouleversait les multitudes. « Jamais, s'écriait-on, on n'a vu dans un homme tant de courage, de science et de sainteté. Voilà le modèle que devraient imiter les prêtres et les moines du siècle ! » On assurait même que son regard plongeait dans les cœurs, qu'il y surprenait les secrets les plus cachés dans leurs ténèbres, et qu'il avait reçu de Dieu l'esprit des anciens prophètes.

C'est au milieu de cet enthousiasme que, dans l'hiver de 1116, Arrigo s'avançait lentement vers le Mans, où le précédait son rènom miraculeux. « Le Mans, dit un vieil historien, fût bâti sur une colline par Sarthon, petit-fils de Samothès, roi des Gaules, 370 ans après le déluge. Depuis, ayant été ruiné par les factions des druides et des sarhonides, il fut réparé par Lemanus, aussi roi des Gaules, qui lui donna son nom près de 400 avant la venue du Messie. » Les origines de toutes choses se perdent dans les fables. Quoi qu'il en soit, la cité druidique existait du temps de César. Ses murs ont la forme d'une section de cercle ou d'un amphithéâtre romain, dans l'orbe duquel ses maisons s'étagent sur trois rangs parallèles, comme des gradins

[1] « Mari naufragoso. »

abruptement jetés sur le penchant d'un coteau baigné par la Sarthe. Outre ses faubourgs, elle était flanquée de quatre énormes abbayes, et dominée par la masse crénelée d'un château féodal, séjour de son puissant comte. Du château, des remparts, du faîte aigu des toits, le peuple de cette cité normande cherchait des yeux, du matin au soir, si l'homme de Dieu, impatiemment attendu, n'apparaissait pas vers le nord. On aperçut enfin sa bannière à l'horizon lointain. La foule se précipite vers la porte de la ville, vers la barrière du faubourg; mais ce n'était pas le prophète : ce n'étaient que deux de ses disciples qu'*il envoyait devant sa face, à l'exemple du Sauveur*. Ils étaient, comme leur maître, en habit de pénitent, un bâton à la main surmonté de l'étendard de la croix. Leur vêtement pauvre et grossier n'était autre que la robe léoniste; mais cette croix me semble une invention du chroniqueur : Arrigo du moins y renonça lorsqu'il se réunit plus tard à Pierre de Brueys, lequel, comme tous les vaudois, avait en horreur cet instrument de la passion du Christ. Quoi qu'il en soit de cette circonstance peu importante, le peuple reçut, à l'entrée du faubourg, ces missionnaires étrangers comme des anges de Dieu, et sur leur demande, les conduisit immédiatement devant l'évêque. L'évêque du Mans alors était Hildebert, né vers le milieu du dernier siècle, et de parents pauvres, à Lavardin, dans le Vendômois (1057). C'est cet Hildebert, disciple fervent et chéri de Bérenger, qui, scolarque et archidiacre à son tour, n'avait pas craint, à la mort du grand docteur proscrit, de rendre à ses vertus un hommage aussi touchant que solennel, dans un chant élé-

giaque où il exprimait, en terminant, le désir de partager sa félicité dans le ciel. Mais plus fidèle à sa mémoire qu'à sa doctrine, qu'il combattit depuis, le jeune et ambitieux Hildebert était descendu de ce *faîte sublime de la foi* pour s'asseoir de bonne heure sur les marches du siége épiscopal du Mans, où il avait enfin remplacé son patron, le vieux Hoël. Nature de poëte plutôt que de théologien, d'une religiosité un peu trop flexible; candide jusque dans ses calculs; capable, comme on l'a vu, de se relever dans l'infidélité par un noble élan, et d'unir, comme on va le voir, la tolérance et la liberté au despotisme sacerdotal. Le disciple de Bérenger accueillit avec une grâce affectueuse les messagers d'Arrigo; et, comme il partait lui-même pour Rome, il ordonna à ses archidiacres de laisser à l'éloquent ermite, comme on le désignait, toute liberté de prêcher dans les murs et dans le diocèse du Mans[1].

Le Maine, malgré l'exiguïté relative de son territoire, avait su, grâce à ses belliqueuses populations, conserver son indépendance jusque vers le milieu du onzième siècle. Mais à cette époque, le comte Herbert crut ne pouvoir se dérober à l'imminente suprématie de Foulques, comte d'Anjou, son puissant voisin, qu'en reconnaissant la suzeraineté d'un voisin plus redoutable encore, Guillaume, duc de Normandie. Cette soumission, commandée par la nécessité du moment, dura peu; car, dès que le Bâtard eut passé la mer pour conquérir l'Angleterre, les Manceaux, espérant le voir succomber dans son audacieuse entreprise, se révoltèrent

[1] Mabil., *Vetera analecta. De Hildeberto episcopo cennomanensi.*

en masse et chassèrent de leurs châteaux les garnisons normandes. Non contents d'avoir recouvré leur indépendance, les bourgeois du Mans, profitant de la mionrité du comte Hélie, petit-fils d'Herbert, voulurent assurer leur liberté, et s'organisant en communes, eurent la gloire de fonder la première de ces institutions populaires qui n'éclatèrent que longtemps après dans le nord de la France. Le jeune comte, l'évêque Hoël, les chevaliers, jurèrent le pacte fondamental; et les seigneurs, en petit nombre, qui refusèrent le serment, furent impitoyablement assiégés dans leurs manoirs et mis à mort. Mais sa conquête achevée, Guillaume repassa sur le continent, et les Manceaux, assiégés dans leurs murs, prévinrent par leur soumission les vengeances terribles du roi, qui leur promit en retour une entière amnistie et le maintien des justices de la cité.

A la mort d'Hoël (1098) la guerre recommença, avec plus d'acharnement encore, entre le comte Hélie et le successeur du Conquérant, qui s'opposait à l'ordination du nouvel évêque Hildebert. Le comte succomba dans cette lutte inégale, et tombé entre les mains de son ennemi, fut conduit prisonnier à Rouen. Foulques d'Anjou, sur le secours duquel il comptait, n'apparut dans la lutte qu'après sa défaite et pour s'emparer du Mans, au nom de son fils Geoffroy, gendre et successeur présomptif d'Hélie. Hildebert s'entremit, à la requête du captif, qui se défiait de l'Angevin. Il obtint en effet sa délivrance, en remettant sa ville au monarque anglais. Mais, à la mort de Guillaume le Roux, le comte exilé revint avec les proscrits et rentra dans le Mans, d'où, après un siége de trois mois, il expulsa les ar-

chers normands réfugiés dans le château. Or, c'est pour échapper aux représailles du nouveau roi d'Angleterre, et se ménager contre Henri Beauclerc un appui dans le pape Pascal, qu'Hildebert se rendait à Rome.

Le comte menacé, l'évêque fugitif, des nobles abattus, des prêtres détestés, une commune inquiète, frémissante, orageuse, tel était l'état du Mans à l'arrivée d'Arrigo. Tous les partis espéraient dans l'homme de Dieu. L'effervescence des esprits préparait admirablement ses triomphes. Aussi dès qu'il parut, quelque grande que fût sa renommée, l'homme, contre l'ordinaire, sembla plus grand encore. Tout se précipita vers lui, peuples, bourgeois, nobles, prêtres. On le suit, on le pousse, on le porte dans la cathédrale dédiée à saint Julien. Mais la basilique immense, déserte naguère, est trop étroite maintenant, envahie, assiégée en tumulte par une multitude affamée de la Parole de Dieu. De l'église, on transporte la chaire sur la place publique. Les prêtres eux-mêmes, espérant reconquérir, par la voix de l'orateur étranger, des esprits indociles et rebelles, lui dressent de leurs propres mains cette tribune évangélique d'où doit tomber leur condamnation. Assis à ses pieds, ils pleurent, ils sanglotent, ils gémissent, comme pour exciter par leur pénitence, la pénitence du peuple au tonnerre de cette voix qui retentit à leurs oreilles comme le tonnerre du jugement. Cette voix avait un accent surhumain, un retentissement surnaturel. Longtemps après, le chroniqueur contemporain répète avec un sentiment mal contenu de colère et d'épouvante : « Dès que cet homme ouvrait la bouche, on croyait entendre le rugissement des démons. »

C'était Jéhovah lui-même parlant par un prophète; mais sous le prophète on retrouve le barbe léoniste, et sous le barbe le tribun des républiques d'Italie. On le voit tout d'abord propice au peuple, inoffensif aux nobles, hostile aux prêtres. Cette hostilité s'explique ainsi : la plus affreuse corruption régnait dans le Mans. A la tête de cette immoralité profonde figurent ceux qui devaient la réprimer, les pontifes. L'histoire, écrite par des clercs, n'incrimine pas positivement le clergé. Mais la vérité, cachée par le discours, se trahit tout à coup inopinément par une épithète, un surnom, un signe accusateur. Aux noms des prêtres se trouve toujours accolé un sobriquet jovial et facétieux, imposé par le peuple, et tiré d'un péché capital, comme d'un fief. Ces péchés sont ordinairement la luxure, la crapule, l'impiété. Au-dessus de ceux-là s'en élève un autre effroyable, et qui devait être fort commun, si nous en jugeons par l'impudeur de l'apologiste clérical, dont la bouche vierge signale, en se jouant, et comme une volupté vulgaire, une monstruosité que Dieu punit par le feu du ciel. Que penser d'un clerc qui aiguise sa plume et se donne des grâces barbares pour écrire cette horrible phrase, inexprimable en toute autre langue que dans la romaine : « Matronæ etiam atque impubes pueri (nam « utrius sexus utebatur lenocinio) pro varia vice huic « accedentes, excessus suos profitentur; sed augmen- « tant plantas ejus, clunes, inguina tenera manu demul- « cendo[1]. » On le voit, c'est l'expression même d'Horace; pharisien qui s'exprime avec le cynisme de Catulle et

[1] *De Hildeberto episcopo.*

de Martial; barbare qui sème son style monastique de fleurs gomorrhéennes. Ce tableau de mœurs, rendu avec une si horrible et frissonnante vérité, n'a pu être peint que sur nature et observé que dans un cloître. Trop monstrueuses pour être laïques, dans ce temps barbare, ces mœurs accusent le clerc diffamateur. Toutefois, l'Eglise du Mans fut plus heureuse que Sodome. Elle dut compter sans doute dans son sein dix justes dont les vertus les sauvèrent de la foudre. Le prophète, moins irrité de l'outrage fait à lui que de l'injure faite à Dieu, dut invoquer, dans son indignation, sur l'Eglise criminelle, les nuées tonnantes qui salèrent de soufre et de feu les cinq villes araméennes, et qui, roulant leur scorie immonde dans un lac fumant, les engloutit pour qu'elles n'infectassent pas l'univers dans les entrailles d'un volcan.

« Malheur à vous, disait-il, prêtres hérétiques! Malheur à toi, Eglise romaine, fille de Babylone! » Le comte et les chevaliers applaudirent d'abord en riant aux philippiques antisacerdotales de l'ermite; mais l'âpre hilarité des bourgeois tourna bientôt en colère et en réprobation. « Les chétifs clercs, s'écrièrent-ils, nous ne leur vendrons plus rien! Nous n'achèterons plus rien d'eux. Ils seront pour nous comme des publicains et des païens! » Bientôt les serviteurs des clercs furent battus, les prêtres eux-mêmes poursuivis, leurs maisons assiégées; dix fois l'émeute rugissante vint vociférer autour des presbytères : « A sac! à mort! au gibet! » Dès ce jour, le comte abandonna le réformateur, dont la victoire sur les prêtres l'exposait au double danger de l'insurrection populaire et de l'interdit

sacerdotal. Il les mit à l'ombre de son épée, leur donna des gardes dans leurs presbytères, ou même les recueillit derrière les murs crénelés de son château.

Le clergé du Mans, toutefois, ne voulut pas céder le terrain sans combat. Hugues de Loisel, Gui Qui-ne-boit point-d'eau, et Audry le Païen, trois de ses membres, dont les surnoms expressifs caractérisent suffisamment les mœurs et la foi, descendirent un jour comme ses champions sur la place où prêchait Arrigo[1]. Ils défièrent le puissant ermite. A leur aspect, à leurs paroles, à leurs invectives contre son orateur chéri, le peuple s'agite en fureur et fond sur eux, les frappe à la joue, les traîne dans la fange, et sans l'intervention du comte et des chevaliers, les eût mis probablement en lambeaux. De leur retraite, où la colère de la multitude les tenait bloqués, les clercs réunis fulminèrent contre le tribun et ses adhérents, les seules armes qui leur restaient, l'excommunication et l'anathème.

« Notre Eglise, disaient-ils dans le préambule, a reçu dans son sein, avec paix et honneur, toi et tes compagnons, qui, sous l'habit de brebis, n'étiez que des loups ravissants. Elle t'a montré une affection de charité fraternelle, pensant que tu exhorterais fidèlement le peuple touchant le salut des âmes, et sèmerais sincèrement dans les cœurs la semence de la Parole de Dieu. Mais tu nous as rendu colère pour paix, opprobre pour honneur, haine pour charité, malédiction pour bénédiction, troublant et bouleversant, par ta fourbe, l'Eglise de Dieu. Tu as semé la discorde entre le clergé

[1] *Hugo*, scilicet *de Osello; Willus, Qui-non-bibit-aquam*, et *Paganus Aldricus.*

et le peuple, et dix fois as soulevé traîtreusement une plèbe séditieuse, armée de glaives et de bâtons, contre l'Eglise, notre sainte mère. Tu nous as donné le baiser de Judas, et nous as fait publiquement l'injure de nous traiter, nous et tous les clercs, d'hérétiques. De plus, et qui pis est, tu as infidèlement et pernicieusement proféré contre la foi catholique des blasphèmes qu'un chrétien fidèle ne peut répéter sans horreur. C'est pourquoi, au nom et par l'autorité de l'indivisible et suprême Trinité et de toute l'Eglise orthodoxe, de Marie la sainte mère de Dieu, et de Pierre, prince des apôtres, et de son vicaire, notre vénérable père le pape Pascal, et d'Hildebert notre évêque, nous te défendons, à toi et à tes compagnons damnablement séduits par ton erreur, de prêcher à l'avenir, ni en public ni en particulier, ni de propager tes absurdes et perverses doctrines, dans tout l'évêché du Mans. Si contre une si redoutable autorité, ta bouche béante osait encore vomir son venin, armés de ce divin privilége, nous excommunions toi et tes complices, tes fauteurs et tes adhérents; et que celui dont tu ne cesses d'attaquer la divinité te charge, au jour de l'inexorable jugement, de son éternelle malédiction ! »

Le Christ dont ils accusaient Arrigo de nier la divinité n'était que le pain et le vin eucharistiques. Mais ce n'était pas tout que de fulminer cet anathème, il fallait le transmettre à l'ermite. Un certain Guillaume, chanoine, surnommé la Mouche, probablement à cause de son imprudente vivacité, en eut le courage [1]. Le réfor-

[1] *Willus Musca.*

mateur refusa de l'entendre ; mais le clerc lut hardiment et à haute voix, devant le peuple, accompagnant d'invectives contre le tribun les divers passages du manifeste sacerdotal. Le peuple frémissait ; mais Arrigo, calme et fort, contint sa fureur. Seulement, à chaque chef d'accusation, il répondait en branlant la tête : *Tu mens !* Il laissa terminer en paix sa diatribe au clerc téméraire qui, néanmoins, sans la présence de Guillaume, maître d'hôtel du comte, n'eût jamais regagné vivant l'asile inviolable de la cathédrale.

Arrigo, en effet, n'était pas un démagogue. Il est évident que, maître adoré de ce peuple, il en avait contenu plutôt qu'excité les séditions. Il eût pu, s'il eût voulu, chasser les prêtres, bannir les nobles, et revêtu, par l'enthousiasme populaire, de la suprême magistrature, régir, au moins momentanément, seul, la cité. Mais tribun religieux, réformateur moral, Arrigo ne s'occupait de politique qu'en refaisant dans les cœurs les fondements évangéliques de la cité du moyen âge. Il organisait la commune mystique des âmes, dont celle du peuple n'était que la grossière et tumultueuse ébauche, et façonnait la royauté barbare, sur son type idéal, la royauté céleste de Dieu. Il régnait dans le Mans par la parole au nom du Christ, le Verbe-Dieu. Puissant et calme au milieu des applaudissements du peuple, des haines des prêtres, des menaces des nobles, il continuait imperturbablement son apostolat moral sur la place publique et dans les églises de Saint-Vincent et de Saint-Germain.

Il mariait contrairement aux règles canoniques, aux lois féodales, aux usages du siècle. Il unissait le riche

avec le pauvre, le noble avec le bourgeois, le libre avec le serf, selon l'égalité évangélique. Leur dot n'était plus ni les biens, ni l'argent, ni l'or, mais un trésor encore plus rare, la vertu. La vertu marquait le rang comme dans le ciel. L'or des riches qu'on entassait à ses pieds, dans la chaire, il le jetait aussitôt en aliments, en vêtements, aux déshérités du monde. Les fiancés renonçaient à l'élégance, au luxe des vêtements. Les femmes pécheresses venaient en pleurant se repentir, brûler devant lui leurs robes insidieuses où tant de cœurs imprudents avaient trébuché, et ces chevelures perfides dans le filet desquelles tant d'âmes crédules s'étaient prises. Elles venaient avec leurs amants implorer, à genoux à ses pieds, la bénédiction de l'homme de Dieu. Il fixait ces cœurs mobiles, consacrait ces unions passagères qu'il rendait indissolubles : « Le mariage, leur disait-il d'après le formulaire léoniste, a été institué par Dieu même dans Eden. Il ne peut être rompu que par la mort. Et même, il refleurit plus saint, plus inviolable encore dans le ciel. » Et voilà l'homme que le chroniqueur contemporain, après avoir retracé ce tableau, veut transformer, par la plus scandaleuse contradiction, en un rejeton des races gomorrhéennes, en un prophète échappé à la foudre des cités asphaltides. Non, non, il n'y a rien que de pur, d'ardent, de rayonnant dans Arrigo. Et chose admirable, on ne trouve en lui nul préjugé d'état, de secte, de race, de nature, de temps. Vierge, il prêche le mariage. Pur, il est doux aux pécheurs. A un siècle de castes, il impose l'égalité. Il appauvrit les riches, il enrichit les pauvres. Prêtres, nobles, bourgeois, serfs,

tous sont égaux à ses yeux. Lui-même est-il prêtre ou laïque, libre ou serf? on l'ignore. Sa race, son pays, sa religion, qui les sait? Vient-il du castel, du cloître, du désert? Son siècle n'a pu nous le dire. Il apparaît dans l'histoire en quelque sorte comme un homme incorporel. On dirait un esprit indépendant des lieux et des temps. Et ce n'est qu'en remontant la généalogie des idées qu'on parvient à constater sa consanguinité spirituelle, et à trouver au réformateur cosmopolite une famille religieuse, parmi les enfants de Léon, parmi les barbes des Alpes.

III

ARRIGO, EXPULSÉ DU MANS, SE REND A TOULOUSE; MORT DE PIERRE DE BRUEYS.

Cependant l'apostolat d'Arrigo retentissait depuis les bords de l'Océan jusque par delà les monts d'où le prophète était descendu. Le bruit de la révolution du Mans arriva jusqu'à Rome, aux oreilles effrayées d'Hildebert. Il prit précipitamment congé du pape Pascal qui, sans doute, se chargea de sa réconciliation avec le roi Henri Beauclerc. Toutefois, quelque alarmantes que fussent les nouvelles qui le rappelaient en France, l'habile et ambitieux prélat ne voulut pas quitter l'Italie sans visiter la Pouille et la Sicile où il espérait recueillir des présents et des honneurs. Les descendants des conquérants normands reçurent, en effet, avec les plus grands honneurs, l'évêque illustre venu du berceau de leurs aïeux. Roger, duc de Pouille, et son oncle Roger, comte de Sicile, rivalisant de pieuse munificence, lui firent des présents magnifiques, consistant en manteaux précieux pour les prêtres, en calices et en encensoirs d'or et d'argent ciselés pour les églises de son diocèse, et en une grande quantité de baume, d'encens et d'or, offerts en don à saint Julien, patron de cette partie de la France. Les évêques et les barons apuliens et siciliens

imitèrent les pieuses libéralités de leurs princes; et chargé de leurs offrandes, qui ne devaient pas lui être inutiles pour la pacification de son diocèse, Hildebert, sur les messages pressants qu'il avait reçus, se hâta de regagner sa ville épiscopale, d'où il était absent depuis près d'un an et demi. Arrigo, pendant tout ce temps, avait exercé dans le Mans une autorité populaire, supérieure à celle du comte même qui, docile à sa voix, s'était contenté de protéger la vie des prêtres et des religieux. Mais soit qu'il prévit que cet homme faible ne résisterait pas aux ordres d'Hildebert venant de Rome tout armé des foudres pontificales, soit qu'il sentît peut-être baisser l'orageuse faveur du peuple, le réformateur crut prudent, aux approches du prélat, de ne pas s'exposer aux suites incertaines de la pusillanimité du prince et de l'inconstance de la multitude. Il sortit du Mans, et se retira dans un lieu appelé d'abord Casa-Gaïani. C'était une ferme gallo-romaine qui, transformée plus tard en monastère, prit le nom de l'Anisola, sur les bords duquel il était construit au milieu des bois. Le monastère, malgré le patronage de saint Pierre, fut détruit par les barbares; mais au commencement du sixième siècle, un solitaire célèbre des Gaules, Karilefus, et plus communément Calésius, attiré par le charme mélancolique des ruines et par la beauté du fleuve et des forêts, s'y retira dans une cellule sauvage. Après sa mort, une église fut fondée sur son tombeau, auprès de l'église une abbaye, et auprès de l'abbaye un bourg qui l'invoquait comme son protecteur dans le ciel. Pour ne pas tomber entre les mains des Normands, les religieux se réfugièrent dans les murs du Mans;

l'abbaye disparut, mais le bourg est resté, et, considérablement accru, porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Calais. Or c'est dans ce lieu qu'Arrigo vint s'établir en quittant le Mans, pour continuer son orageux apostolat, comme le génie laïque et populaire de l'Évangile incarné en lui, qui venait assiéger le génie solitaire et contemplatif du cénobitisme jusque dans le tombeau d'un de ses patriarches du désert.

C'était au printemps de 1117. Pendant qu'Arrigo parcourait les bourgs du Maine, Hildebert approchait de sa métropole. Le clergé du Mans se rendit à sa rencontre dans toutes ses pompes sacerdotales. Le prélat parut bientôt, entouré de ses archidiacres, suivi de ses clercs rangés sur deux files, portant des croix, déployant des bannières, agitant des encensoirs et chantant des hymnes. Dès qu'au milieu de ces chants et de ces parfums, emblèmes menteurs de l'allégresse et de l'adoration de la cité, l'évêque eut atteint la porte du Sud où le peuple s'était rendu, il voulut, selon l'usage, en signe de salutation paternelle du retour, donner sa bénédiction à son troupeau. « Gardez votre bénédiction, s'écria la foule, nous n'en voulons pas! Bénissez la boue, sanctifiez la fange, nous avons notre père, notre pontife! Il vous passe en autorité, en honneur, en science! Les clercs injustes, vos propres clercs, s'opposent à lui; ils combattent ses doctrines; ils le détestent comme un sacrilége. Mais, s'ils le repoussent, c'est qu'ils craignent que par sa science il ne confonde leur hérésie et leur intempérance; ils tremblent qu'il ne mette à nu leurs crimes par l'esprit de prophétie qu'il a reçu. Allez! toutes ces choses ne tarderont pas de retomber sur la tête de ceux

dont l'audace inouïe ose interdire la parole de la prédication au saint de Dieu[1] ! »

L'évêque reçut, avec sa mansuétude pastorale, ces rudes manifestations populaires. « De peur que l'orgueil, uni à l'erreur, dit le chroniqueur du Mans, ne jetassent le schisme dans son Eglise, il implorait assidûment la majesté de Dieu, et s'écriait avec le Psalmiste priant pour ses ennemis : *Couvre leur face d'ignominie, et qu'ils recherchent ton nom, ô Seigneur !* » Les oraisons du pontife parurent être accueillies dans le ciel ; car, dans ce même temps, un incendie terrible consuma la plus grande partie des faubourgs ; accidentel ou volontaire, le feu dévora précisément les chaumières habitées par les pauvres, les ouvriers, les partisans d'Arrigo. L'évêque, montrant les demeures des prêtres, des nobles et des fidèles sauvées du fléau, parcourut, à la tête de son clergé, ces ruines fumantes, en chantant avec le Prophète : « Combien grande, ô Seigneur ! est la douceur que tu réserves à ceux qui te craignent. » La correspondance de la menace avec l'événement ébranla les imaginations. Cet incendie parut à plusieurs une étincelle vengeresse du feu du ciel, et les plus effrayés, naguère probablement les plus superbes, s'empressèrent de courber la tête devant leur ancien chef sacerdotal.

Profitant, en homme habile, de l'ébranlement des esprits, Hildebert voulut en compléter l'effet en arrachant au prophète son auréole populaire. Il se rendit à Saint-Calais, il défia Arrigo. Leur conférence n'a point été reproduite textuellement. Mais, à son retour, le prélat ré-

[1] *De Hildeberto episcopo.*

pandit parmi le peuple que ce prétendu réformateur, ce prophète qu'on disait inspiré de l'Esprit de Dieu, n'était qu'un ignorant : qu'il n'avait pas su lui dire, ni de quel ordre il était (il n'était d'aucun ordre ecclésiastique), ni de qui il avait reçu sa mission (il n'était l'envoyé que du Christ), ni réciter avec lui les hymnes matutinales, ni chanter les psaumes de la sainte Vierge (on ne récitait, ni ne chantait des cantiques dans le culte évangélique des Alpes). Après avoir ravi la science au prophète, il voulut encore enlever au saint la moralité. Un clerc, un disciple même d'Arrigo, infidèle à son maître, révéla que le jour même de la Pentecôte, s'étant glissé de nuit dans la maison d'un chevalier dont il avait séduit la femme, ce saint était resté au lit avec elle jusqu'à midi, assouvissant sa concupiscence pendant la célébration des saints mystères dans l'église de Saint-Calais. Cet homme, concluait l'évêque (dans son encyclique), était le *grand lacet du démon* et l'écuyer célèbre *de l'Antechrist*. En conséquence, il le bannissait de son diocèse, et le frappait d'anathème.

Hildebert, en même temps, déployait aux yeux du peuple les présents dont le pape, les évêques d'Italie, les princes de Naples et de Sicile honoraient saint Julien, patron du Mans. Il distribua ses trésors aux prêtres et aux églises de la ville; mais la plus grande partie fut employée à la restauration de la cathédrale et du palais épiscopal. Les évêques avaient encore, à trois milles du Mans, une maison de plaisance dans un lieu appelé alors en latin, *Viriacum*, qui doit être aujourd'hui, probablement, Ivry-l'Evêque. Il agrandit le manoir primitif, y ajouta une aile, et entre autres dépendances,

un cellier de pierre vive. Il acheta des vignobles et des terres, et augmenta considérablement les revenus de ce domaine épiscopal. Le spectacle des bénédictions dont Dieu comblait les pontifes, les séductions employées auprès des faibles, les rigueurs exercées contre les récalcitrants, étaient bien capables de leur ramener les esprits. Beaucoup, après le départ d'Arrigo, oublièrent ses leçons, rejetèrent ses réformes. Ils retombèrent dans le luxe des vêtements, les plaisirs des banquets. Ils répudièrent les femmes qu'il leur avait données, et se choisirent, eux, d'autres épouses; elles, d'autres maris; de sorte que la destruction de la réforme d'Arrigo, sous les coups du clergé, produisit la plus grande confusion morale dans le Mans. « Son œuvre périt tout entière, dit le chroniqueur, semblable à un arbre qui porte des feuilles et pas de fruit, qui couvre la terre de son ombre, étouffe tout ce qui croît autour de lui, mais que l'été dessèche, et qui meurt avant l'automne[1]. » Ainsi l'arbre évangélique, planté par Arrigo dans le diocèse du Mans, périt dans sa fleur et ses magnifiques espérances, rongé, ravagé par les insectes, les ardeurs et les orages caniculaires de la théocratie. Il ne reverdit pas au seizième siècle, au souffle de ce nouveau printemps divin. Cependant une petite fleur tardive y germe encore, que l'on peut regarder comme un reste vivace de la semence répandue par le missionnaire lombard; car rien ne meurt de la Parole; elle résiste à travers les siècles.

Du Maine, où il laissa de longs souvenirs et des

[1] *De Hildeberto episcopo.*

cœurs qui ne l'oublièrent qu'après la mort, Arrigo se dirigea vers le Midi; il traversa Tours, où son passage fit tressaillir le vieux Bérenger dans son tombeau. Poitiers, Bordeaux s'agitèrent non moins violemment sous son ardente voix. C'est ce que nous apprend saint Bernard, sans nous donner aucun détail sur les conséquences de son apostolat, qui furent aussi fugitives qu'orageuses. De Bordeaux, remontant la Garonne, il se rendit vers Toulouse, où il s'unit à Pierre de Brueys. Il trouva auprès du réformateur provençal un de ses compatriotes, jeune, ardent, éloquent, enthousiaste comme lui, mais dont la ferveur républicaine s'inspirait encore moins du temple que du forum. C'était le futur restaurateur de la liberté romaine, Arnaldo de Brescia. Suivi des deux jeunes Lombards, le vieux barbe continuait son orageux apostolat des Pyrénées aux Alpes. Des plages de la mer, il remonta vers ses montagnes natales; il voulut revoir les bercails du Val-Gyr, les forêts du Pelvoux, berceau de sa réformation, et les hautes cimes d'où sa doctrine était descendue, écumante et limpide, avec les flots de la Durance et de la Drôme. L'archevêque d'Arles, les évêques de Die, de Gap et d'Embrun prêchèrent contre l'hérésiarque républicain une petite croisade. Pierre, contraint de fuir, repassa précipitamment le Rhône vers son embouchure, et se réfugia sur le territoire de Saint-Gilles.

Cette ville, au moyen âge, portait aussi le nom de Roses, de l'antique Rhodanusia, construite par les Rhodiens sur la rive occidentale du grand fleuve gaulois. Mais la cité grecque, et la romaine qui lui avait succédé, disparurent sous l'invasion barbare. Les Goths y con-

struisirent un château, où les rois descendants d'Alaric venaient chasser les bêtes fauves et les oiseaux de mer dans une vaste forêt entrecoupée d'étangs, que les amusements de ces princes firent surnommer la *forêt Gothe*. Un jour Théodoric, roi des Ostrogoths, ou quelques jeunes princes de sa famille, traquaient une biche superbe; l'animal éperdu se réfugia dans une grotte et sous la protection d'un anachorète, qui demanda la grâce de sa compagne de solitude. Ce vieillard, Grec de naissance et même Athénien, se nommait Aigidios. L'amour de la patrie, qui vit encore au fond du cœur de ceux qui se retirent du monde, amena sans doute ce solitaire sur cette plage peuplée de colonies grecques et sur les ruines d'une antique cité hellénique. Le prince barbare, *quoique arien*, accorda au vieillard, avec la grâce de sa sauvage amie, la propriété de son désert. Sa grotte se changea en monastère; la vallée où il s'éleva reçut, en souvenir de cette donation, le nom de Flavienne, et par reconnaissance pour le monarque qui portait le surnom latin de Flavius, surnom qui se rattachait sans doute à quelque ambition impériale, s'il n'exprimait tout simplement la couleur de ce chef des Amales *à la fauve chevelure*.

Cinq siècles plus tard, les comtes de Toulouse, marquis de Gothie, étaient seigneurs de Saint-Egidius ou Saint-Gilles, berceau de leur race chevaleresque. Leur château s'élevait sur l'emplacement du palais des monarques goths. A l'ombre du manoir féodal et du cloître monastique, une ville s'était élevée, avec un port sur le fleuve. Bertrand, comte de Toulouse, venait de s'y embarquer à la tête de quatre mille chevaliers, pour

aller prendre possession des terres conquises par son père en Orient (mars 1109). L'abbé de Saint-Gilles faisait construire alors même la superbe basilique dont le style byzantin, décoré de chameaux, de lions et d'animaux fantastiques, s'inspire évidemment du génie oriental. Nous devions remonter jusqu'aux origines d'une ville dont le double caractère explique la fin tragique du réformateur provençal. Essentiellement monastique et féodale, elle devait surtout avoir en horreur l'ennemi des moines, l'orateur des communes du Midi. L'impétueux tribun était venu naguère y incendier les croix et attaquer cette église naissante, dont nous admirons aujourd'hui les ruines qui tombent au souffle des siècles. Il en avait sans doute irrité les ouvriers, les vassaux, les serviteurs du puissant abbé. Ils s'emparèrent de lui, comme il repassait en fugitif et précipitamment le fleuve, et sans le traduire devant aucune justice cléricale ni laïque, ils le firent monter sur un bûcher ardent. Pierre de Brueys périt donc victime non pas de l'ingratitude populaire, mais de la haine cénobitique, de la vengeance féodale, ses implacables adversaires. Il était alors déjà vieux, et vingt ans d'apostolat l'avaient mûri pour le martyre. C'est ainsi, dit un moine avec un accent de vengeance savoureuse, que l'impie tomba du feu dans le feu, du passager dans l'éternel. Il se trompe; ce bûcher fut plutôt, nous l'espérons, le portique ardent d'où, triomphant par la mort, le martyr monta dans la gloire et la félicité célestes[1] (1120).

Ainsi périt Pierre de Brueys : son nom se perd dans

[1] Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

son œuvre, et son œuvre n'est qu'un ébranlement, un orage fécond de son siècle. Il grandit après sa mort; il se multiplie dans ses disciples éclatants qu'il domine de sa tête inculte et superbe. Son apostolat ira de révolution en révolution, s'épanouissant à travers les âges, avec les triomphes de l'Evangile et les victoires de l'esprit humain. Il est juste que ce barbe rustique, apôtre de la Bible et de la nature, proscrites par Rome, ait autour de son nom obscur un reflet splendide de leur double immortalité. Nous allons voir tout à l'heure un combat magnifique s'engager sur sa doctrine, autour de son bûcher fumant. Inspirons-nous maintenant de son sacrifice et de son martyre. O Pierre, ô Arrigo, ô Arnaldo, où êtes-vous? Parlez-nous encore, ô rudes prophètes, du fond de votre trépas! Faites-nous entendre encore, du fond des temps, ce cri : *Lumière et pauvreté!* C'est la réformation de l'Eglise, c'est le salut du monde! Eh quoi! la matière abjecte, la matière insolente ne traite-t-elle pas avec l'orgueil d'une esclave sur le trône l'âme exilée du ciel? Mammon, entouré d'adorateurs radieux, ne sourit-il pas, avec une pitié superbe, en voyant les autels déserts du Dieu des intelligences? Israël ne mène-t-il pas ses danses sacriléges, au son des flûtes et des tambours, autour du veau d'or? Les vierges ne vont-elles pas se prostituant aux fêtes de ce quadrupède-dieu? Que dis-je? Aaron lui-même, les pontifes, au lieu de gémir, au lieu de traîner leur front dans la cendre et leurs âmes dans le deuil, jettent de l'encens et des fleurs à l'idole ruminante! Ils mugissent ses louanges! Et c'est pourquoi, dit l'Eternel, ils périront comme de vils troupeaux! Le désert, qui, de leur

vivant, avait déjà saisi leur cœur, les dévorera tout entiers et revomira leurs cadavres! et les vents se joueront de leurs arides ossements roulés avec la scorie du monstre qu'ils adoraient, les insensés, et qu'a pulvérisé ma foudre! (Continue, p. 195)

III

ABAILARD



LIVRE III

ABAILARD

I

ABAILARD, SON ORIGINE, SES VOYAGES, SES ÉTUDES, SON ÉCOLE A MELUN, A CORBEIL, A PARIS.

Après la mort de Pierre de Brueys, Arnaldo, le jeune tribun de Brescia, son ardent disciple, se sépara d'Arrigo, et laissant son compatriote diriger seul l'apostolat évangélique dans la Gaule du Midi, s'achemina vers la Gaule du Nord. Il se rendait à Paris, déjà célèbre à cette époque par le nombre et la splendeur de ses écoles, et par Abailard, le vainqueur et le prince de ses scolarques. Abailard appartient à notre histoire comme disciple de Pierre de Brueys et comme maître d'Arnaldo, et surtout comme chef d'une réforme religieuse, tentée par l'enseignement, dans le sein de l'école, à la manière d'Origène; et qui, par sa nature, est une transition entre le léonisme purement scripturaire, et le catha-

risme, rationalisme alexandrin et mystique dont nous raconterons plus tard l'invasion en Occident.

Dans le Bocage vendéen, non loin de Clisson, au château du Pallet, dont les ruines revêtues de lierre dominent encore, du haut de leur mamelon, les rives escarpées de la Sanguèze, naquit, vers 1079, un enfant qui reçut le nom de Pierre, et plus tard le surnom d'Abailard comme si les abeilles avaient nourri de leur miel, dans son berceau, le Platon des Gaules. Fils aîné de Bérenger, Poitevin de naissance, et de Lucie, d'origine bretonne, Pierre unissait à la hardiesse armoricaine la vivacité des Aquitains et l'amour de la science et de la poésie qui s'emparait alors des races méridionales. Le jeune châtelain fit à ses nobles instincts intellectuels le sacrifice de son rang féodal; mais il porta dans les études les fougues chevaleresques; et lui-même nous apprend qu'il ne fit que changer d'armure, revêtant la dialectique au lieu de la cotte de mailles, et brandissant, au lieu de la hache, le syllogisme au double tranchant. Jeune et beau paladin de la philosophie, avide d'aventures, armé d'éloquence et d'audace, il quitte à dix-huit ans le manoir paternel et se met en campagne, se dirigeant vers le Sud, où l'entraîne instinctivement son génie méridional, au parfum lointain de la science mûrissant plus hâtive aux rayons d'un plus ardent soleil. Dans toutes les cités, aux portes des écoles, véritables citadelles féodales de la sagesse, le belliqueux étranger sonne de son cor d'ivoire, jetant ses fiers défis, et prêt à soutenir, contre tout venant, la dame de sa pensée, fille de Platon ou d'Aristote, ces deux grands monarques, comme la

princesse la plus accomplie de l'univers. C'est ainsi qu'il visita les écoles célèbres de Poitiers, de Bordeaux et de Toulouse, la cité palladienne des Gaules. A Narbonne, à Montpellier, il put entendre les rabbins juifs enseignant la médecine et la sagesse des Arabes. Dans la Provence, un nouveau spectacle s'offrit à ses yeux, celui d'une réformation évangélique et antisacerdotale. Malgré la nature purement spéculative de son génie, il se lança, comme dans une aventure, dans ce mouvement populaire, et suivit quelque temps, à travers les hasards d'une vie errante, son chef Pierre de Brueys. Mais la vocation du jeune Armoricain, c'était l'enseignement et non l'apostolat; son arène c'était l'école bruyante et non le désert ou le forum orageux. Ces tumultes de bourgeois ou de paysans, dans les cités et les forêts du Midi, devaient d'ailleurs peu convenir au jeune patricien. Aussi quitta-t-il bientôt le réformateur provençal, et, par les cités de l'Est, il se dirigea vers Paris, où probablement il arriva dans la première année du siècle.

« Paris, dit un vieux chroniqueur, était la fontaine des jardins, le puits dont les ondes vives arrosaient la face de l'univers. Paris, offrait aux rois le pain de l'intelligence, et à l'Eglise le lait de la foi, plus savoureux que le miel[1]. » Paris, qui n'avait pas encore d'Université, avait déjà de nombreuses écoles disséminées dans ses murs, mais subordonnées à l'école épiscopale établie dans le cloître Notre-Dame, et dirigée par Guillaume (de Champeaux, en Brie), le chef vénéré des scolar-

[1] Jacques de Vitry.

ques, surnommé la *Colonne des docteurs*. Elève d'Anselme de Laon, disciple lui-même du grand Anselme, archevêque de Cantorbéry, Guillaume avait hérité de ses maîtres la défense du réalisme contre le nominalisme, condamné plutôt que vaincu dans la personne de Roscelin, chanoine de Compiègne et disciple de Bérenger de Tours. Cette question, dont les débats agitaient alors toutes les écoles de l'Occident, remontait à travers le moyen âge jusque dans l'antiquité grecque, où l'antagonisme se personnifiait dans Platon et dans Aristote. Il s'agissait de savoir, au fond, lequel, de l'*homme* ou de l'*humanité*, était une essence *réelle*: c'était là le nœud gordien de la philosophie au moyen âge. Vers la fin du dernier siècle, Anselme de Cantorbéry, dans la voie de Platon, avait soutenu la *réalité* des essences universelles. Mais Roscelin de Compiègne avait prétendu qu'elles étaient purement *nominales* et qu'il n'y avait de *réalité* que dans les essences individuelles, suivant en cela le système d'Aristote. L'Eglise s'était levée en faveur d'Anselme, et, faisant du *réalisme* une doctrine orthodoxe, avait condamné, dans le concile de Soissons (1092), comme hérétique et comme incompatible avec la trine-unité de Dieu, la doctrine de l'audacieux Breton, qui dut chercher momentanément un refuge en Angleterre.

Abailard, élève de Roscelin, releva le drapeau de son illustre compatriote, et, dès son arrivée à Paris, attaqua le réalisme vainqueur dans la personne de Guillaume de Champeaux. Clerc imberbe, il s'assied sur ses bancs, l'enveloppe dans le filet de ses captieux raisonnements, et triomphe de l'illustre vieillard. Sco-

larque à son tour, et du seul droit de sa victoire, il fonde une chaire rivale; il s'établit d'abord à Melun, résidence royale, puis à Corbeil, puis enfin sur la montagne de Sainte-Geneviève, ce mont Aventin des écoliers et des scolarques indépendants. Le vieux Guillaume recule devant son ardent antagoniste; du cloître Notre-Dame, il se retire comme religieux dans le monastère de Saint-Victor, et de cette retraite obscure, chanoine, archidiacre, évêque enfin, il s'éclipse entièrement sur le siége épiscopal de Châlons. De ce faîte entouré d'ombre, il vit son vainqueur radieux monter dans sa chaire abandonnée, et demeurer, après ce suprême triomphe, le dictateur incontesté des scolarques de Paris. Il ne sort de cette obscurité qu'une fois avant la mort, et c'est pour sacrer le jeune Bernard abbé de Clairvaux, et verser sur la tête et dans le cœur de ce futur roi du cloître, avec l'onction sainte, l'amertume de sa vengeance, contre l'audacieux contempteur de l'Eglise humiliée en lui, l'antagoniste indompté du génie cénobitique et sacerdotal.

Mais le nouvel élève d'Aristote avait le génie conquérant et batailleur de son condisciple, le Macédonien. Vainqueur dans la philosophie, ce qui n'est pour lui que la Grèce et l'Occident, il voulut vaincre encore dans la théologie, et s'enfoncer dans cet Orient inconnu, dans cette Inde mystérieuse, et en subjuguer les monarques superbes, montés sur leurs dogmes énormes, comme sur des éléphants. Au douzième siècle, il y avait deux théologies. L'une, qui, par saint Augustin, se rattachait aux Pères grecs, scripturaire mais dialectique et militante, avait pour vieux berceau, dans les

Gaules, le cloître de Saint-Martin de Tours et pour représentants successifs, ces grands docteurs Raban-Maure, Bérenger et Roscelin, et qui, pour triompher, n'attendait enfin qu'Abailard. L'autre, qui s'intitulait biblique, mais au fond uniquement patristique et traditionnelle, et surtout sacerdotale, régnait presque exclusivement dans toutes les écoles de l'Occident où elle se bornait à faire, sous les décrets des conciles et les arrêts du saint-siége, une paraphrase de l'Ecriture, ne variant cet invariable thème que par de vagues interprétations mystiques; et son organe le plus accrédité, et comme son patriarche, était alors le vénérable Anselme de Laon. Abailard, déjà maître, redevient disciple; il se rend à Laon; il voit le renommé vieillard, l'instituteur orthodoxe de l'épiscopat des Gaules. O surprise! il n'entend sous une verbeuse redondance qu'une science stérile, qu'un puéril enseignement, un radotage sénile et enfantin. O étonnement! il ne trouve qu'un arbre antique, au vaste feuillage, mais ne produisant qu'un fruit aride. C'était le figuier maudit par le Christ, l'*ombre d'un grand nom*, le comparant par cette réminiscence poétique au vieux Pompée, qu'il allait, lui jeune et ardent César, abattre dans sa propre école, leur champ de Pharsale. « A quoi bon un maître? dit-il à ses camarades étonnés. Ne suffit-il pas du texte et d'une glose pour interpréter la Bible! » Et sur leur défi, il entreprend l'explication des Ecritures par le plus obscur des prophètes, Ezéchiel. Anselme, vaincu sans combat, interdit la chaire à l'audacieux qui, sans mission, usurpe celle de l'Eglise, unique interprète des saints oracles. Mais, dès ce jour,

l'exégèse évangélique était trouvée par Abailard, et la Bible, arrachée au sacerdoce, était remise aux laïques. Dès ce jour, Abailard révèle dans l'école le disciple de Pierre de Brueys et l'antagoniste du corps sacerdotal. L'Eglise le signale pour la première fois comme son adversaire. C'est le point de départ de ses grandes luttes et de ses malheurs immenses. Anselme de Laon et Guillaume de Champeaux, ses vaincus, se relèveront de la défaite et du tombeau dans la personne de leurs disciples, Albéric, Lotulfe, médiocrités vengeresses; de saint Bernard, implacable génie, pour renverser leur triomphateur dans les conciles de Soissons et de Sens. Mais lui, insoucieux et fier et triomphant, monarque incontesté de la philosophie et de la théologie, il vint continuer son commentaire biblique, sa grande œuvre désormais, dans l'école cathédrale de Paris.

« Paris, dit un historien moderne d'Abailard, ce n'était guère alors que la cité. Sur cette île fameuse qui partage la Seine au milieu de notre capitale, se concentraient toutes les grandes choses, la royauté, l'Eglise, la justice, l'enseignement. Deux ponts unissaient l'île aux deux bords du fleuve. Le Grand-Pont conduisait sur la rive droite, à ce quartier, qu'entre les deux antiques églises de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Gervais, commençait à former le commerce, et qu'habitaient les marchands étrangers attirés par l'importance et la renommée déjà considérables de la Lutèce gauloise... Vers la rive gauche, le Petit-Pont menait au pied de cette colline dont l'abbaye de Sainte-Geneviève couronne le faîte, et sur les flancs de la-

quelle l'enseignement libre avait déjà plus d'une fois dressé ses tentes. Les plaines voisines se couvraient peu à peu d'établissements pieux ou savants, destinés à une grande renommée; à l'est, la communauté de Saint-Victor... à l'ouest, la vieille abbaye de Saint-Germain des Prés (où venaient s'ébattre les clercs bruyants...)

« Leur résidence était surtout dans le voisinage du Petit-Pont, et leur foule, toujours croissante, ne pouvant tenir dans l'île, s'était répandue sur le bord de la rivière, au pied de la colline qui devait par eux s'appeler le *pays latin*, et opposer d'une rive à l'autre la ville de la science à la ville du commerce. Dans la cité, vers la pointe occidentale de l'île, s'élevait le palais souvent habité par nos rois... En face du palais, l'église de Notre-Dame, monument assez imposant, quoique bien inférieur à la basilique immense qui lui a succédé, rappelait à tous, dans sa beauté massive, la puissance de la religion qui l'avait élevé, et qui de là protégeait, en les gouvernant, les quinze églises dont on ne voit plus les vestiges, environnant la métropole comme des gardes rangés autour de leur reine. Là, à l'ombre de ces églises et de la cathédrale, en de sombres cloîtres, en de vastes salles, sur le gazon des préaux, circulait cette tribu consacrée qui semblait vivre pour la foi et pour la science, et qui souvent ne s'animait que de la double passion du pouvoir et de la dispute. A côté des prêtres et sous leur surveillance, s'agitait dans le monde des études sacrées et profanes cette population de clercs, à tous les degrés, de toutes les vocations, de toutes les origines, de toutes les con-

trées, qu'attirait la célébrité européenne de l'école de Paris. Et dans cette école, au milieu de cette nation attentive et obéissante, on voyait souvent passer un homme au front large, au regard vif et fier, à la démarche noble, dont la beauté conservait encore l'éclat de la jeunesse, en prenant les traits plus marqués et les couleurs plus brunes de la virilité. Son costume grave et pourtant soigné, le luxe sévère de sa personne, l'élégance simple de ses manières tour à tour affables et hautaines, une attitude imposante, gracieuse, et qui n'était pas sans cette négligence indolente qui suit la confiance dans le succès et l'habitude de la puissance; les respects de ceux qui lui servaient de cortége, orgueilleux pour tous, excepté devant lui; l'empressement curieux de la multitude qui se rangeait pour lui faire place quand il se rendait à ses leçons ou revenait à sa demeure, suivi de ses disciples encore émus de sa parole, tout annonçait un maître, le plus puissant de l'école, le plus illustre dans le monde, le plus aimé de la cité... Paris l'avait adopté comme son enfant, son ornement et son flambeau. Paris était fier d'Abailard et célébrait tout entier ce nom dont, après sept siècles, la ville de toutes les gloires et de tous les oublis, a conservé le populaire souvenir[1]. »

L'auteur illustre, auquel nous empruntons ce beau fragment, ajoute qu'Abailard semblait revêtu d'un apostolat philosophique. Cet apostolat est théologique désormais. Ce philosophe s'est transformé en théologien; c'est un réformateur scolastique, unissant aux méthodes

[1] M. Ch. de Rémusat.

d'Aristote les inspirations platoniciennes d'un alexandrin. Car, ce qui faisait sa popularité, c'était sans doute sa science, et son élocution d'une lucidité véritablement française, et son argumentation impétueuse aux élans chevaleresques, et sa souple et subtile vigueur de concaténation, et ses répliques subites, inattendues, foudroyantes, et l'irrésistible ascendant d'un génie conquérant, aux décisions souveraines, aux fiertés féodales, au dédain superbe et triomphal; mais c'était surtout l'innovation suprême d'expliquer les Ecritures et de se poser, dans cette interprétation sublime, en rival du sacerdoce, leur organe inspiré. Il émancipait l'esprit humain; il brisait le sceau sacerdotal, il ouvrait la Bible au peuple; il apprenait la foule à épeler dans le livre divin, il livrait à la multitude la clef des mystères, il montrait aux femmes et aux petits enfants les arcanes du ciel. De là l'enivrement des laïques et la stupéfaction des pontifes. Nouveau Pierre l'Ermite d'une croisade intellectuelle, il entraînait après lui une jeunesse tourmentée de l'inextinguible soif du savoir, aventureuse et militante, impatiente de s'élancer vers un autre Orient inconnu, et d'y conquérir non pas le tombeau du Christ, mais le verbe éternellement vivant et Dieu lui-même. De l'Europe entière accouraient par milliers ces jeunes et ardents pèlerins de la pensée, tout bardés de logique et tout hérissés de syllogismes. « Rien ne les arrêtait, dit un contemporain, ni la distance, ni la profondeur des vallées, ni la hauteur des montagnes, ni la peur des brigands, ni la mer et ses tempêtes. La France, la Bretagne, la Normandie, le Poitou, la Gascogne, l'Espagne, l'Angleterre, la Flandre, les Teutons et les Sué-

dois, célébraient ton génie, t'envoyaient leurs enfants; et Rome, cette maîtresse des sciences, montrait en te passant ses disciples, que ton savoir était encore supérieur au sien[1]. » « Lui seul, ajoute un autre de ses admirateurs, savait tout ce qu'il est possible de savoir. » De son école, où cinq mille auditeurs ordinairement venaient acheter sa doctrine à prix d'or, de cette école célèbre qui augmentait sa richesse à l'égal de sa gloire, sortirent successivement un pape (Célestin II), dix-neuf cardinaux, plus de cinquante évêques ou archevêques, une multitude infinie de docteurs, et avec eux une espèce de régénération intérieure de l'Eglise d'Occident.

L'époque de la plus grande splendeur de l'enseignement d'Abailard correspond exactement à celle du passage d'Arrigo dans le nord de la France (1116). Le philosophe vit-il un jour entrer dans son école, pieds nus, un bâton à la main, sa robe souillée par le voyage, ce pèlerin des Alpes, au *regard vert et orageux?* Tout porte à le croire, mais rien ne l'affirme, et, quoiqu'il en soit, l'éloquent étranger à la parole duquel il fallait le grand air, le forum religieux, s'éloigna bientôt pour aller, suivi de multitudes, évangéliser tumultueusement le Mans. L'orgueilleux scolarque peut-être eut pour l'orateur populaire le dédain superbe que l'idée ordinairement a pour le fait. Abailard partageait entièrement l'enthousiasme que l'Europe ressentait pour lui. « Je m'estimais, dit-il, le seul philosophe de l'univers! » Le temps était venu où cette éclatante renommée allait se transfigurer dans l'amour et se sanctifier dans le mal-

[1] Foulques, prieur de Deuil.

heur. Abailard avait, comme Hippolyte, passé sa jeunesse dans une chasteté guerrière et sauvage; uniquement occupé de harceler les monstres de l'erreur dans les forêts de la science, il était resté insensible et dédaigneux à l'admiration des femmes, même des patriciennes. Il touchait à sa trente-huitième année; ce sommet éclatant de la vie lui parut désert, même avec la fortune et la gloire. Voyant le déclin de son soleil, il se retourna sans doute vers son passé évanoui; il entendit le gémissement de son cœur. Avant de descendre mélancoliquement cette pente sombre, il s'arrêta pour être heureux. Demanda-t-il son bonheur à l'amour pur, ou, comme on l'a dit, à une profane et vulgaire volupté? Il y eut sentiment et imitation à la fois. Comme Platon, il voulut avoir son Archianasse, et marcher avec elle dans un *incendie*. La philosophie elle-même lui amena par la main son hétaïre, l'hétaïre catholique, l'agapète du moyen âge, la plus grande femme de son siècle.

II

HÉLOÏSE, SA NAISSANCE, SON ÉDUCATION, SON MARIAGE, SA RETRAITE AU MONASTÈRE D'ARGENTEUIL.

C'était une pauvre orpheline, d'origine incertaine, mais de naissance probablement cléricale et monastique, fille, à ce que l'on croit, d'Hersendis, première abbesse de Sainte-Marie-aux-Bois, près de Sézanne en Champagne; ou, selon d'autres suppositions, d'une autre mère inconnue et d'un vieux prêtre qui l'élevait auprès de lui comme sa nièce, de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Elle se nommait Héloïse, et ce nom germanique qu'Abailard dérivait du nom d'Héloïm, semble indiquer que son siècle ne lui connaissait d'autre père que le Seigneur. Quoi qu'il en soit de ce mystère, née vers 1101, elle était de l'âge de la renommée d'Abailard. Le prieuré d'Argenteuil fut comme son berceau, l'asile de son enfance délaissée, le gymnase de sa jeunesse studieuse; et plus tard elle y trouva constamment, contre les troubles du monde ou de son cœur, un refuge assuré qu'expliquerait sa parenté secrète avec les Montmorency, patrons de cet humble monastère, et les premiers barons de la jeune monarchie capétienne [1].

[1] Ambocsius, *Præf. apol. pro P. Abælardo.*

Elle s'épanouit, à l'ombre de ce cloître élevé sur leur domaine féodal sur la rive droite de la Seine, dans cet incomparable horizon de collines et de forêts dentelé par les flèches de Saint-Denis et du mont Valérien, les tours de Montmorency et de Marly, et les crénelures du donjon royal que Louis le Gros faisait construire, dans ce temps-là même, sur le plateau boisé de Carlovanne ou Saint-Germain-en-Laye. De ce cloître, où elle apprit le latin, le grec et même l'hébreu, elle vint à l'âge de dix-sept ans, brillante de science et de beauté, dans la maison de son oncle, près de la cathédrale de Paris. On croit qu'un poëte du siècle suivant, Guillaume de Lorris, en traçant le portrait de la beauté parfaite, a peint traditionnellement Héloïse : « Elle n'était ni noire ni brune, mais blonde comme la lune près de qui les autres astres ne sont que d'humbles flambeaux. Tendre comme la rosée du matin, son corps avait la candeur éclatante du lis. Droite et svelte, sans fard ni déguisement, mais négligée de costume et de maintien, sa blonde chevelure flottait jusqu'à ses talons. Son nez, ses yeux, sa bouche étaient d'une forme merveilleuse, et mon cœur est saisi d'un violent émoi quand il me ressouvient de cette femme qui n'eut pas son égale dans le monde [2]. »

La science d'Héloïse égalait, avons-nous dit, sa beauté. Sa renommée naissante s'étendait déjà, de son humble demeure, dans toute la France, c'est-à-dire jusqu'à la Somme, jusqu'à la Loire. Sa réputation vint saisir le scolarque sur son trône magistral. Abailard

[1] *Roman de la Rose.*

devint l'hôte de Fulbert, le précepteur de sa nièce; il vint habiter leur maison, dans l'étroite rue des Chantres, entre le parvis Notre-Dame et le bras septentrional de la Seine, presque sur la berge du fleuve; de sorte qu'à la longue liste de ses disciples illustres, il faut ajouter Héloïse. Héloïse, effectivement, dans la philosophie et la théologie, n'est que le reflet du maître; mais elle l'éclipse par son style qui s'allume au foyer d'une âme ardente et forte, et jaillit vigoureux, antithétique et sculpté à la Sénèque. Parmi des docteurs moins graves, ils lisaient ce philosophe; ils citent souvent les auteurs latins de l'école stoïque; leur poëte était Lucain. Héloïse était de la race de ces femmes antiques immortalisées par le chantre de Pharsale; et plus tard, elle ne trouvera pas trop fort d'exprimer les catastrophes de son cœur par les images des catastrophes du monde romain. Le cœur qui s'abîme n'est-il pas un monde aussi? Son naufrage fut tout intellectuel. Le désir du savoir la perdit comme Eve. Quel est le livre qui fit succomber l'infortunée? Les poëmes érotiques de l'antiquité, quelque roman chevaleresque, quelque épopée carlovingienne? Héloïse évidemment est le type historique de la touchante Francesca de Rimini. Elle est à la tête de ces femmes du moyen âge, dont le poëte florentin vit les âmes roulées par un tourbillon dans l'enfer de l'amour, se lamentant comme des oiseaux qui jettent leur plainte dans la tempête. Si l'orage qui les tourmente éternellement lui permettait de répondre à nos questions sur *ce temps des doux soupirs,* elle nous dirait : « Amour, qui ne pardonne d'aimer à nul amant, amour nous conduisit tous deux à la mort.

Il n'est pas de plus grande douleur que de rappeler dans l'infortune le souvenir de la félicité... Nous lisions un jour comment l'amour prit le cœur de Lancelot. Nous étions seuls et sans aucun soupçon. Plusieurs fois pendant cette lecture notre regard se troubla, notre visage se décolora. Une seule chose nous fit succomber; quand nous en fûmes au baiser d'un si tendre amant, celui qui ne sera jamais séparé de moi, tout tremblant, me baisa la bouche... Ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage[1]. »

Respectons ce douloureux mystère. Laissons l'infortunée qui en fut la victime nous révéler elle-même son amour et son égarement. Le délire de son cœur ne se calma que dans la mort. « Jamais, Dieu le sait, je n'ai cherché en toi que toi-même! C'est toi, toi seul, non tes biens, que j'aimais. Je n'ai consulté ni les droits du mariage, ni le douaire, ni mes voluptés, ni mes volontés : ce sont les tiennes, tu le sais bien, que je m'étudiais à satisfaire... Quoique le nom d'épouse soit jugé plus saint et plus solide, un autre m'eût toujours été plus doux, celui de ton amante... Dieu m'est témoin que si Auguste, maître de l'univers, m'eût offert son alliance et l'empire du monde, il m'eût été plus cher et plus glorieux d'être appelée ta courtisane que son impératrice!... Quel roi, quel philosophe pouvait égaler ta renommée? Quelle région, quelle cité, quel village ne brûlait de contempler tes traits? Quand tu paraissais en public, qui ne se précipitait pour te voir, et ne te suivait encore au départ le cou tendu, l'œil fixe? Quelle

[1] Dante, *Inferno*, canto V.

épouse, quelle vierge ne brûlait pour toi en ton absence, et ne s'embrasait à ta vue? Quelle reine, quelle princesse n'a point envié mes jours et ma couche!... Tu composas, comme en te jouant, des vers et des chants d'amour qui, répétés pour le charme des paroles et de la mélodie, mettaient nécessairement ton nom sur toutes les bouches. Et comme ces vers chantaient nos amours, mon nom devint bientôt célèbre dans tout l'univers[1]! » L'homme du moyen âge était naturellement poëte. Il y avait d'ailleurs dans Abailard, comme nous l'avons dit, du sang et du génie méridional. Tout un côté de sa nature appartient aux troubadours occitaniens. On retrouvera peut-être un jour les chansons qu'il composait en langue barbare. Notre poésie naissante a bégayé les amours d'Abailard. Abailard doit être inscrit en tête des trouvères de la France.

Ces chants, qui retentissaient *dans tout l'univers*, arrivèrent enfin jusqu'aux oreilles de Fulbert indigné. Abailard quitta sa maison, et quelques jours après mit le comble à la fureur du vieillard, en enlevant, en son absence, Héloïse. La fugitive, déguisée en religieuse, suivit son ravisseur en Bretagne, où, recueillie au château même du Pallet, elle donna le jour à un enfant qu'elle nomma scolastiquement Pierre Astralabe. La Bretagne a conservé les traces d'Héloïse. Elle promena sans doute l'inquiétude de son cœur sur les bords de la Sanguèze et de la Sèvre. Elle parcourut sans doute, avec le maître de son âme, le *bocage* de Clisson, ces âpres sites, ces blocs granitiques, ces grottes sauvages,

[1] *Heloisa*, epist. I.

ces masses superbes de verdure, tout ce paysage alpestre et druidique. Les poëtes bretons la prirent elle-même pour une druidesse, une seconde Velléda. Ils ne virent qu'une magicienne dans la femme qui avait jeté un enchantement sur leur Abailard. Voici comment s'exprime, dans un chant contemporain, la Médée armoricaine :

« Je suis instruite ; je sais lire dans les Evangiles, consacrer l'hostie comme le prêtre ; je puis empêcher le prêtre de dire sa messe. Je sais trouver l'or dans la cendre, l'argent dans le sable. Je me change en chienne noire, en corbeau, en dragon. Je sais une chanson qui fait fendre les cieux et tressaillir la grande mer, et trembler la terre. Je sais tout, tout ce qu'il y a à savoir dans le monde. Si je reste sur la terre et ma lumière avec moi (Abailard) ; si nous restons dans ce monde encore un an ou deux, encore deux ou trois ans, mon doux ami et moi, nous ferons tourner le monde à rebours ! » — « Prenez bien garde, jeune Loïza ; prenez garde à votre âme ! Si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu [1] ! »

Héloïse, née dans le cloître, élevée dans le cloître et condamnée à mourir dans le cloître, avait une souveraine horreur du cloître. Son génie était essentiellement laïque, antimonastique et antisacerdotal. Plus tard nous l'entendrons traiter de *faux apôtres* l'austère Norbert et le grand Bernard de Clairvaux. Elle entra sans doute avec enthousiasme dans le projet d'Abailard d'arracher le monde à la théocratie monastique. Ils s'entre-

[1] M. de la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*.

tinrent probablement de ce projet gigantesque pendant leur solitude en Bretagne. Peut-être essayèrent-ils d'accomplir leur dessein dans cette province, une des plus naturellement indépendantes et des plus tardives dès l'origine à obéir à Rome. La poésie bretonne semble avoir recueilli les confidences d'Héloïse, échappées à l'histoire. Mais ils trouvèrent apparemment une résistance inattendue dans une population profondément travaillée par les *druides chrétiens*. L'horreur que leur projet inspira nous est transmise par le poëte, qui évidemment, est un prêtre, en nous racontant la transformation de cette femme fatidique. Toute belle qu'elle est, elle se métamorphose en dragon terrible; elle erre sous la forme d'une chienne noire, la nuit, dans les landes armoricaines; et, corbeau funèbre, elle pousse, du sommet des dolmens, des cris lugubres et prophétiques. Telle Héloïse apparut à la Bretagne. Il est à remarquer que le poëte accorde à Héloïse l'éloge que son siècle donnait à Abailard : « Elle est instruite; elle sait tout ce qu'on peut savoir dans le monde. » Et que sait-elle? « Je sais lire dans l'Evangile, consacrer l'hostie comme le prêtre. » Voilà effectivement la science divine; laïque, elle a le secret des pontifes. Elle initiera le peuple aux mystères de Dieu. Elle fera plus : « Je puis empêcher le prêtre de dire sa messe! » Ce qu'elle peut, elle le fera; elle ne doute pas de sa victoire : « Encore un an ou deux, encore deux ou trois ans, ajoute-t-elle, et mon doux ami et moi, nous ferons tourner le monde à rebours. » Il n'est pas facile, ô Héloïse! de faire reculer l'orbe du monde sacerdotal. Vainement murmurez-vous des chants qui font fendre les cieux, trembler la terre,

tressaillir l'Océan. Vous ne changerez pas le cours des siècles. D'ailleurs on ne vous en laissera pas le temps. Votre *lumière* se couvre déjà d'un nuage obscur. Voyez ce prêtre sombre, il vous a entendue; il vous regarde d'un œil jaloux; il vous crie d'un ton menaçant : « Prenez garde! » Prenez garde en effet, ô Héloïse! une épée va transpercer votre âme, et l'avenir, au lieu de joies et de triomphes, ne vous réserve que d'inexprimables douleurs.

Ces jours de Bretagne furent leurs derniers beaux jours sur la terre. Abailard revint à Paris. Il se rend chez Fulbert. Il sollicite son pardon, et, proposition inattendue, inespérée, la main d'Héloïse. Il ne met à ce mariage qu'une condition, le mystère. Le mariage, aux yeux du siècle, est incompatible avec la science. Le célibat est la gloire de la philosophie comme du sacerdoce. Abailard était chanoine, titre inhérent à sa dignité de scolarque du cloître Notre-Dame; d'autres disent qu'il était prêtre; on va jusqu'à prétendre qu'il aspirait à l'épiscopat, à la pourpre romaine; et que sait-on encore, jusqu'à la tiare pontificale! Il n'y a pas de preuves de cela. Abailard était bien l'homme des situations hasardées, impossibles; il aurait bien pu rêver de faire asseoir Héloïse, derrière un voile, sur les marches du siége théocratique de l'Occident. Toute grandeur devait le tenter; mais dans ce cas, son ambition était purement mondaine. Il ne croyait pas à l'infaillibilité des papes, ni à la transmission de l'ordre apostolique. Son génie était instinctivement laïque, éminemment français; il voulait amoindrir la papauté, niveler la hiérarchie, rationaliser le dogme et opérer une réformation

intérieure de l'Eglise latine. Quoi qu'il en soit, Fulbert se laissa fléchir; il accorda le pardon demandé; il consentit à ce mariage clandestin; il donna le baiser de paix à son futur neveu, et Abailard revint chercher Héloïse en Bretagne.

Mais Héloïse, bien loin de partager sa joie, s'afflige; elle repousse cette union; cette paix est un piége de Fulbert. Ce mariage est pour lui une honte, pour elle un crime. Elle asservit à une seule femme un génie créé pour tout l'univers. Quelles ne vont pas être les larmes des philosophes et les malédictions des prêtres! Ne sait-il pas les infortunes domestiques de Socrate? Ne se ressouvient-il pas des leçons de Senèque, des conseils de saint Jérôme, des préceptes de saint Paul, de l'exemple de saint Jean, des pythagoriciens chez les Grecs, des nazariens, des esséniens chez les Juifs? Si des païens, si des laïques ont ainsi vécu, que doit faire un chrétien, un clerc, un chanoine, et plus que tout cela, un philosophe? Quant à elle, elle a l'exemple de la philosophe Aspasie. Elle ne sera pas son épouse; elle sera son hétaïre; c'est plus glorieux que d'être impératrice. L'empire du monde est vil auprès de l'amour d'Abailard! Ainsi parlait cette femme dans le délire du dévouement qui sollicite l'opprobre pour assurer la gloire de son amant. Mais, le voyant inébranlable : « Eh bien, s'écrait-elle avec des sanglots, donnons, pour notre perte commune, l'exemple d'une douleur égale à notre amour [1]. »

Ils retournent à Paris, passent la nuit en oraisons

[1] Abail., *Hist. Calamit.*

dans une église, et après ces vigiles des noces, aux premières lueurs de l'aube, reçoivent la bénédiction nuptiale. Puis, les deux époux se séparent avec le même mystère et reviennent isolément, comme deux coupables, lui à son école, elle chez Fulbert, et de là, pour éviter les mauvais traitements, se retire au prieuré d'Argenteuil, où, à l'exception du voile, elle prend l'habit monastique. Le pressentiment d'Héloïse était prophétique. Fulbert était implacable; son pardon n'était qu'un piége; son baiser renfermait la honte et la mort. Une nuit, le vindicatif vieillard, corrompant à prix d'or un domestique d'Abailard, s'introduit avec des sicaires dans l'alcôve du philosophe endormi, et, par un lâche attentat, lui fait infliger, sous ses yeux, « la mutilation dégradante que le désir d'anéantir les tribulations de la chair... arracha jadis au spiritualisme insensé d'Origène [1]. »

On se figure la rumeur immense que cet attentat produisit dans Paris, dans la France, dans le monde. L'infortuné vivait encore; mais où cachera-t-il désormais sa honte et sa douleur? Un seul refuge s'ouvre devant lui: le cloître, le cloître odieux. Mais avant de quitter ce siècle, son jaloux amour impose à Héloïse le même sacrifice. Il craint que, comme la femme de Lot, elle ne jette un regard de regret sur le monde. Cette défiance blessa profondément Héloïse, elle qui, sur son commandement, *l'aurait précédé ou suivi dans les gouffres ardents de la terre*. Elle avait dix-huit ans; et sans doute elle entendit la voix plaintive de sa jeunesse im-

[1] M. de Rémusat.

molée, le cri de son enfant, resté, pauvre petit orphelin, en Bretagne, les conseils de ses amis qui l'entouraient, à ce moment suprême, pour la retenir dans le siècle. Mais son époux, son maître, a parlé : sa grandeur est dans son sacrifice. S'arrachant à leurs étreintes, elle ne répondit qu'en laissant éclater, parmi des sanglots, le gémissement de Cornélie, la grande veuve de Pharsale : « O noble époux ! si digne d'un plus heureux hyménée ! Faut-il que la fortune ait eu ce droit sur cette tête illustre ! C'est mon crime ! Je t'épousai pour ta ruine ! Je l'expierai du moins ! Accepte cette immolation volontaire ! » Elle dit, se précipite vers l'autel, prend le voile noir des mains de Gerbert, évêque de Paris, et disparaît, comme dans un sépulcre, sous les grilles du monastère de Notre-Dame d'Argenteuil[1].

[1] Abail., *Hist. Calamit.*

III

ABAILARD A SAINT-DENIS; CONCILE DE SOISSONS.

Fulbert évidemment n'obéit qu'à un sentiment personnel de vengeance brutale et barbare. Mais il n'eût pas agi différemment s'il eût été l'instrument direct de la théocratie romaine. En satisfaisant sa propre inimitié, il délivrait l'Eglise d'un adversaire qui, forcé d'entrer dans son sein, au lieu de la battre en brèche au dehors, ne put que l'agiter inutilement au dedans. Abailard porta dans le cloître la perpétuelle inquiétude, la stérile turbulence d'un esprit violemment dévié. Il ne trouva plus son équilibre dans la vie; il sera toujours dans des positions fausses et irrégulières; et nous le verrons tour à tour moine sans vocation, époux sans épouse, scolarque sans école, abbé sans abbaye, hérétique sans hérésie, réformateur sans réformation, esprit mutilé, génie impuissant, le Narsès scolastique du moyen âge. Pierre le Vénérable, ami d'Abailard, n'étant encore que prieur de Vizille, l'avait engagé naguère à quitter le monde : « Tu te fatigues, lui disait-il, ô mon cher fils, de la science du siècle. C'est un travail sans récompense; tu consumes ton temps inutilement, et j'en gémis. Cette philosophie conduit à une misère éternelle. D'antiques génies s'usèrent à la recherche

de cette béatitude. La vérité, ayant pitié d'eux, leur cria du ciel : « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Heureux les pauvres d'esprit ! » Elle est trouvée, la voie de la béatitude ! Que la présomption humaine se taise donc en entendant le docteur divin : Heureux les pauvres d'esprit !... cours donc, mon fils, à l'appel du maître céleste... entre dans la voie de la pauvreté, car on va au bonheur du royaume des cieux... alors tu seras un vrai philosophe de Christ. Que de joie parmi les anges de Dieu ! Que d'allégresse parmi les saints de la terre ! Et pour moi surtout quelle félicité, moi qui t'accueillerai comme un fils unique; qui te nourrirai du lait de la piété, qui te réchaufferai sur mon sein, qui t'élèverai entre les enfants du Christ, qui te ceindrai les armes célestes, t'animerai au combat spirituel, et combattrai près de toi. Nous aurons le secours du ciel, nous obtiendrons ensemble la victoire, et ensemble nous recevrons la couronne [1]. »

Ce pieux et sympathique appel de la solitude se perdit dans le bruit des triomphes de l'école et n'atteignit point le cœur d'Abailard. Ce n'est qu'une inexorable infortune qui devait le conduire au seuil du cloître. Il ne se réfugia pas dans le sein de son ami, ni dans un monastère lointain des Alpes. Il lui fallait encore une clôture d'où l'on entendît de plus près le bruit du monde. Le voisinage de Paris détermina probablement son choix pour Saint-Denis. L'abbaye de

[1] Petri Venerabilis epist. IX magistro Petro.

Saint-Denis, de l'ordre de Saint-Benoît, avait été fondée en 636 par Dagobert. Le roi franc fit construire, sur le tombeau du saint grec, une église magnifique, qu'Eligius si connu sous le nom d'Eloi, l'orfévre fameux que son habileté à ciseler les châsses des saints éleva plus tard à la dignité d'évêque, recouvrit d'un toit d'argent. Dagobert lui-même y fut enseveli près du grand autel, dans un monument de porphyre gris sur lequel, s'il faut en croire des restes encore subsistants de ce sépulcre, le sculpteur, non moins hostile à sa mémoire que le poëte populaire qui l'a dérisoirement célébré, a représenté Satan entraînant dans l'enfer l'âme tremblante du prince mérovingien. L'église consacrée au saint protecteur de la monarchie, devint la métropole religieuse de la France. Non-seulement elle eut la gloire de recevoir en dépôt les tombeaux des rois, elle possédait encore, parmi d'autres richesses, les symboles de la royauté : la couronne, l'épée, le sceptre d'or (celui de Charlemagne), la main de justice, les éperons de chevalerie, l'oriflamme et les ornements qui servent au sacre des rois de France. Entre autres priviléges, le pape Etienne III concéda à l'abbé de Saint-Denis le droit de porter l'anneau, la mitre et la crosse, et les ornements pontificaux, lorsqu'il officiait dans son église. A certaines fêtes, et en mémoire du patron de l'abbaye, on lisait l'Evangile dans le texte primitif, et même on chantait la messe en langue grecque. L'abbé exerçait dans son ressort les droits régaliens de battre monnaie, et celui de vie et de mort. Il comptait au nombre de ses vassaux les plus grands seigneurs de la monarchie, tel que celui de Montmo-

rency, et même le roi de France ; car vers l'époque où nous sommes parvenus, Louis le Gros reconnut, dans une assemblée convoquée à Saint-Denis, tenir à titre de fief mouvant de l'abbaye, le comté de Vexin en vertu duquel il jouissait du droit de porter l'oriflamme. Elevé dans ce cloître, il y faisait élever aussi son fils Louis le Jeune. Cette abbaye, institutrice des rois, semblait seule digne de recueillir la renommée et l'infortune du prince des écoles de son siècle[1].

Le premier soin d'Abailard, en entrant dans le cloître, fut de poursuivre le châtiment de l'attentat qui l'avait contraint de quitter le monde. Son domestique infidèle et l'un de ses assassins, arrêtés dans leur fuite, furent condamnés au supplice du talion et de plus à la perte des yeux. Fulbert, traduit devant la cour ecclésiastique de l'évêque de Paris, fut d'abord, à ce qu'il paraît, frappé d'une peine rigoureuse qui, plus tard, aux instances de ses amis, et pour sa qualité de clerc, fut réduite à la confiscation de ses biens. Abailard, irrité de cette indulgence, menaça de porter ses griefs à Rome, et de poursuivre l'évêque et les chanoines comme complices de ses assassins. Il est à présumer que l'abbaye de Saint-Denis, souvent en lutte avec la cathédrale de Paris, embrassa la cause du philosophe, car elle devait fournir aux frais du voyage et du procès. C'est à cette occasion que Foulques, prieur de Deuil sous Montmorency, écrivit à Abailard pour calmer son ressentiment. Ce moine, après l'avoir félicité du malheur qui l'a conduit à la sainteté monastique, le dé-

[1] Félibien, Doublet, Duchêne.

tourne d'aller à Rome. « Et ne t'a-t-on pas dit, continue-t-il quelle est l'avarice et la corruption des Romains ? Quelles richesses ont pu jamais les rassasier ? Tous ceux qui, de notre temps, se sont adressés à cette cour sans pouvoir payer sont revenus sans avoir obtenu justice, repoussés, couverts de confusion. » Foulque représente à Abailard l'irréconciliable haine qu'il va soulever entre la cathédrale et l'abbaye. « Pardonne à tes ennemis, ajoute-t-il en terminant, tu es moine[1]. » Le prieur de Deuil était vraisemblablement l'organe de l'abbé, qui, reculant devant le scandale, abandonna totalement le philosophe dont le ressentiment se retourna contre l'abbaye.

L'antique abbaye de Dagobert, gymnase des rois et patronne de la monarchie, en contact perpétuel avec la cour, avec Paris, avec le monde, triple source de sa corruption, une fois réformée déjà par saint Odilon, était insensiblement retombée dans les désordres du siècle, et l'abbé Adam, qui la gouvernait alors, l'emportait sur ses moines autant par ses vices que par sa crosse. Ces désordres, que l'habit monastique rendait encore plus hideux, révoltèrent aisément l'irritabilité délicate et morose d'un homme endolori et mort selon la chair. Abailard, dominateur et chagrin, blâmait ces scandales avec hauteur et dégoût ; ses censures tombaient sur les moines, sur l'abbé, sur l'abbaye. Il devint odieux à cette maison royale, qui fut non moins impatiente de se débarrasser d'un censeur chagrin qu'elle l'avait naguère été de recueillir le fameux scolarque.

[1] Mabillon, *Analecta*.

Une occasion se présenta bientôt : ses disciples, fidèles à son génie et à son infortune, vinrent réclamer son enseignement aux portes du monastère. Ils le supplièrent de remonter dans sa chaire, non pas, comme autrefois, dans un but de fortune ou de gloire, mais uniquement pour l'amour de Dieu. « Sachez, ô maître, ajoutait cette jeunesse enthousiaste, que le Seigneur réclamera de vous, avec usure, le talent qu'il vous a confié. Et puisque jusqu'ici vous n'avez guère instruit que les riches, vous devez dorénavant éclairer les pauvres. Reconnaissez dans votre malheur la main du Dieu qui vous affranchit des tribulations de la chair et des tumultes du siècle, pour vous consacrer entièrement à la science, et faire de vous le philosophe du monde; mieux encore, le philosophe du ciel. »

Le silence monastique pesait à cet homme éloquent, la solitude contemplative à cet homme populaire; à cette nature laïque, il fallait le bruit, le mouvement et le monde. Il crut entendre dans la parole de ses écoliers l'appel de son génie, la voix de ses triomphes. Les religieux unirent leurs instances à celles des étrangers, et pour le décider entièrement, l'abbé lui-même s'empressa de lui offrir, pour rouvrir son école, le prieuré de Maisoncelle, sur les terres de Thibauld, comte de Champagne. Abailard n'y résista pas. Ainsi le cloître le rend, inquiet, au monde qui le rejettera, gémissant, au cloître; il n'est plus fait ni pour le cloître ni pour le monde. La multitude, cependant, le suit dans son nouveau désert. Il reparaît dans sa chaire, toujours beau, mais triste; toujours éloquent, mais plus grave, plus profond, et devenu, selon un chroniqueur, de subtil qu'il était,

plus subtil encore. Revêtu de l'habit monastique, il mit son enseignement en accord avec sa robe; son enseignement devint plus religieux; mais il faisait de la sagesse profane une amorce à la théologie. Il obéissait en cela aux instances de ses écoliers, aux tendances de son génie. Il justifie sa méthode par cette poétique citation : « On voit dans le Deutéronome qu'il faut raser la tête d'une captive et qu'ensuite on peut l'épouser. Ainsi, dit-il, j'aime la science profane pour sa grâce et sa beauté, et d'une esclave, d'une captive étrangère, je veux faire une Israélite. » Saint Paul cite Aratus, Ménandre, Epiménide, une inscription d'autel, pour convertir les Athéniens. Abailard moissonnera la fleur de la sagesse antique, à l'exemple d'Origène, son modèle immortel. « Point d'arcane pour Origène, il explique tout, » dit Grégoire le Thaumaturge. De même, point de mystère pour Abailard. Il n'est point de nuit divine que n'explore hardiment son intelligence investigatrice et vraiment française.

Ainsi l'Origène des Gaules expliquait le Christ par Platon, la Judée par la Grèce, la doctrine catholique par la sagesse universelle. Ce monde grec, biblique, oriental, était pour les clercs des écoles, comme pour les chevaliers des croisades, un monde nouveau à force d'être antique, et, sur les pas de leur chef inexpérimenté, mais héroïque, se précipitaient à l'aventure ces jeunes barbares, avides de connaissances et de conquêtes, pour pouvoir, malgré les enchanteurs et les monstres, adorer dans son berceau le Verbe-Dieu. Abailard avait reconquis son auditoire, sa popularité, ses triomphes. Maisoncelle ne pouvait plus contenir les

clercs accourus dans ses murs. Ils dévoraient le pays, ils desséchaient les ruisseaux. Les écoles épiscopales étaient désertes. Ses rivaux épouvantés jetèrent le cri d'alarme : De quel droit enseigne-t-il? De quel évêque, de quelle Eglise est-il autorisé? Est-il maître, recteur, théologal? Non; Abailard n'a d'autre droit, d'autre titre, que le titre divin du génie. Après son droit, on attaqua sa méthode. Elle consistait à expliquer le Verbe divin par la raison humaine, l'Ecriture par la sagesse, les prophètes par les philosophes. Il divulgue tous les mystères, il les livre à la multitude; il substitue le peuple à l'Eglise. Après sa méthode, on attaque directement sa théologie. Le *Oui et le Non,* composé déjà, était comme le germe de l'*Introduction à la théologie*, qu'il écrivit à Maisoncelle, et qui, plus tard, s'épanouit dans sa *Théologie chrétienne*. Le monde de la théologie est contenu dans ce monosyllabe : Dieu! Le premier dogme qui s'offrit à l'investigation d'Abailard, fut le dogme fondamental, générateur, de la Trine-unité de Dieu.

L'Etre a, comme s'exprime Leibnitz, trois primordialités essentielles, la puissance, l'intelligence, l'amour. La puissance, inengendrée, engendre l'intelligence, et de l'une et de l'autre procède l'amour. Dans le langage théologique, la puissance est le Père, l'intelligence le Fils, et l'amour le Saint-Esprit. Abailard tâchait d'expliquer la génération simultanée et coéternelle des trois énergies constitutives de Dieu. Il ne faisait en cela que ce qu'avait fait avant lui, et peu différemment, Anselme de Cantorbéry; et avant ce prélat normand, saint Augustin ; et avant l'évêque

d'Hippone, Origène; et avant ce grand docteur de l'Egypte, la philosophie alexandrine, à l'exemple de Platon. Deux saints, un docteur illustre et la plus célèbre école de la sagesse antique, pouvaient au besoin servir d'excuse à la tentative d'Abailard. Il ne s'abusait pas d'ailleurs sur ce mystère, compréhensible, disait-il, à la pensée, mais peu accessible au langage humain. Aussi tous ceux qui essayèrent de l'expliquer ne l'ont-ils fait que par similitudes. Abailard employait celle du sceau d'airain, composé de l'airain, de la cire et de l'image; Anselme celle de la source, du ruisseau et du lac; Origène celle du soleil, du rayon et de la chaleur. Une des plus élégantes est celle-ci, de saint Augustin :

« Voyez une cythare : pour qu'elle rende un accord mélodieux, trois choses sont nécessaires, l'art, la main, la corde; et cependant on n'entend qu'un seul son. L'art dirige, la main touche, la corde résonne. Ni l'art, ni la main ne produisent le son; mais ils opèrent de concert avec la corde. De même, ni le Père, ni l'Esprit-Saint ne revêtirent la chair, et cependant ils opèrent de concert avec le Fils. Seule la corde rend le son, seul le Christ revêtit la chair. L'opération est commune à tous les trois, mais de même qu'à la corde seule appartient la résonnance, l'incarnation humaine appartient au seul Christ[1]. »

Toutes ces comparaisons pèchent par quelque côté; le mystère se dérobe au langage; point de figure qui l'exprime exactement. Celle d'Abailard n'est pas plus

[1] August., *De Domini incarnatione, contra Judæos.*

défectueuse que celle d'Augustin ou d'Origène. Et la même inexactitude s'attache à celle que l'orthodoxe Anselme employait dans sa lutte contre l'hérétique Roscelin. Cependant le seul Abailard fut dénoncé, et, chose étrange, mais trop commune, c'est ce même Roscelin, son compatriote et son maître; Roscelin, qui, condamné sur la même question au concile de Soissons, et qui, banni de France, chassé d'Angleterre, était revenu pour se réconcilier, soumettre son dos aux verges des chanoines de Saint-Martin de Tours; Roscelin, qui, sans doute pour effacer totalement son hérésie, ouvrit la guerre contre son ancien élève, qui l'avait, il est vrai, indirectement désigné. Abailard repoussa l'attaque avec hauteur et dédain, et sollicita de Gilbert, évêque de Paris, un duel théologique contre cet *antique ennemi de la foi*, qui avait levé la tête contre le ciel; conflit déplorable entre le maître et le disciple, entre deux champions d'une même cause, entre deux hommes, l'un déjà frappé, l'autre déjà menacé de la foudre; mais ce conflit, où Abailard eut le premier tort de l'agression indiscrète, Roscelin celui de la réplique violente, et l'un et l'autre celui d'un acharnement atroce, provenait, au fond, de l'antagonisme de leur génie. Roscelin était un pur disciple d'Aristote, un dialecticien hardi, et, de plus, un caractère intrépide qui lui mérita l'honneur d'être flagellé sur le tombeau de son vieux maître et de son illustre modèle, Bérenger. Abailard était un esprit mixte; à sa vive et lucide intelligence se mêlait un élément sentimental, une inspiration d'amour qui révélait le disciple de Platon. Aussi, lorsque presque enfant encore il déploya le drapeau du

nominalisme, c'était tradition et forfanterie d'écolier avide de se faire un nom en arborant l'infortune et la célébrité d'un maître proscrit. Plus tard, lorsqu'il eut conquis sa position et qu'il fut en possession de sa renommée, il inclina instinctivement vers une espèce de réalisme intellectuel, c'est-à-dire qu'il reconnut aux idées universelles une réalité de conception et d'entendement; d'où la philosophie moderne lui a fait, entre les deux grands systèmes du moyen âge, une place intermédiaire qu'on appelle le conceptualisme, lien du nominalisme et du réalisme, position indécise, mal définie, peu saisissable, qui explique à la fois les colères et les ménagements de l'Eglise à son égard, et l'impuissance de sa réformation hybride, douloureuse pour lui, stérile pour le monde. Ces querelles entre les deux Bretons durent réjouir Guillaume de Champeaux et Anselme de Laon dans leurs tombes. Que dis-je? ils vivaient encore dans Lotulfe et dans Albéric, leurs élèves; dans Albéric surtout, disciple chéri d'Anselme et le successeur désigné de Guillaume à l'évêché de Châlons. Abailard avait réveillé son ancienne inimitié en le signalant dans son nouveau livre comme enseignant, dans sa *chaire de pestilence*, l'hérésie consistant à soutenir que *le Père s'engendre lui-même et qu'il est son propre Fils.* Albéric, scolarque de Reims, archidiacre de la cathédrale, prieur de Saint-Sixte, protégé de saint Bernard, confia sa querelle à son archevêque, Raoul, dit le Vert. Il obtint de ce prélat la convocation d'un concile provincial qui fut autorisé par Conon, évêque de Préneste, légat du pape Pascal II dans les Gaules. Et Soissons fut désigné pour la tenue de ce conventicule, Soissons où,

trente ans auparavant (1092), Roscelin avait été condamné, sinistre présage pour la même accusation de trithéisme articulée aujourd'hui contre Abailard.

Ainsi, en présence de Conon, légat du saint siége, et sous la présidence de l'archevêque Raoul, s'assemblèrent les prélats de la province de Reims, accrus de quelques étrangers, entre lesquels Geoffroi, évêque de Chartres, et Adam, abbé de Saint-Denis. Abailard, moine de cette abbaye, relevait directement de l'évêque de Paris, et indirectement du métropolitain de Sens, et, comme tel, aurait pu décliner la compétence de l'archevêque Raoul et de ses suffragants. Mais il n'en fit rien, et, confiant dans son génie, impatient de combattre sur leur sommation, il s'achemina, suivi de quelques disciples, son livre à la main, vers Soissons. C'est ainsi qu'il entra dans cette ville fanatique, au milieu d'une populace frémissante qui naguère avait brûlé un cathare accusé de croire à deux dieux, et qui voulut lapider le philosophe par la raison qu'il enseignait, disait-elle, l'existence de trois dieux, elle qui adorait une multitude de dieux de bois, de marbre ou d'or.

Abailard, en arrivant, se rend chez le légat du saint-siége, juge suprême du débat, et soumet à son jugement l'ouvrage incriminé. Mais Conon, déjà séduit, le renvoie à l'archevêque, et Raoul au synode. Abailard obéit : « Ainsi, dit-il, nos accusateurs sont nos juges. » Pour contre-balancer dans le peuple l'influence du concile, Abailard ouvrit un cours public. Chaque jour, du haut de la chaire, il commentait son livre et justifiait sa doctrine. Il reconquit l'esprit du peuple. « Eh quoi! disait-on, il parle au public et on ne lui répond pas;

un concile est assemblé et touche à son terme, et on ne le juge pas. Ses adversaires se sont-ils donc aperçus qu'ils ont tort? » Ce triomphe indirect faisait bouillonner la vengeance de ses ennemis. Celui qui était à leur tête, l'instigateur de la persécution, Albéric, suivi de quelques-uns de ses disciples, vint un jour trouver son redoutable rival: « Voici, lui dit-il, une proposition qui m'a étonné dans votre ouvrage : Dieu ayant engendré Dieu, et Dieu étant unique, comment pouvez-vous nier que Dieu se soit engendré lui-même? — Je le prouverai rationnellement! — Nous n'admettons que les doctrines de l'autorité. — Eh bien, tournez le feuillet, et vous trouverez l'autorité, » répondit Abailard. Et leurs yeux tombèrent sur cette sentence de saint Augustin : « Celui qui suppose à Dieu la puissance de s'être engendré lui-même se trompe d'autant plus qu'il n'en est ainsi ni à l'égard de Dieu, ni d'aucune créature spirituelle ni corporelle; il n'est rien, en effet, qui s'engendre soi-même. » A ces paroles, les disciples d'Albéric rougirent de confusion, et lui-même, tout interdit, répondit en balbutiant : « Il faut entendre bien cela. — Mais, reprit Abailard, ce n'est pas là une opinion nouvelle; d'ailleurs, c'est étranger à la question du moment. Vous demandiez un texte et non un sens; acceptez ce sens et la raison, et je vous prouve, avec saint Augustin, que vous tombez dans l'hérésie qui veut que le Père soit son propre Fils. » Albéric sortit furieux, s'écriant que ni les raisons ni les autorités ne sauveraient Abailard[1].

[1] Abail., *Hist. Calamit.*

Le dernier jour du concile, avant la séance, le légat, les évêques, les docteurs s'entretenaient de ce qu'ils avaient à statuer sur Abailard. Ils redoutaient de se mesurer avec lui; ils avaient reculé jusqu'ici le débat; mais enfin il fallait en finir. Geoffroi, évêque de Chartres, éminent par son siége, plus éminent encore par sa sainteté, voyant leur perplexité secrète, parla ainsi : « Vous savez tous, Messeigneurs ici présents, que la doctrine de cet homme, quel qu'il soit d'ailleurs, et que l'éclat de son génie ont de nombreux prosélytes, qu'il a rabaissé la renommée de nos maîtres et des siens, et que sa vigne étend ses rameaux d'une mer à l'autre mer. Si vous voulez l'opprimer, ce qu'à Dieu ne plaise, vous irriterez beaucoup de gens qui prendront d'autant plus vivement sa défense, que rien dans son écrit ne mérite la lecture. Et puisque, selon Jérôme, la force évidente eut toujours des jaloux, et que la foudre ne frappe que les hautes cimes, prenez garde que votre violence n'ajoute à sa renommée, et que nous n'attirions plutôt l'odieux sur nous par notre envie, que sur lui par notre justice... Si au contraire vous voulez procéder canoniquement, que son livre ou ses dogmes soient discutés entre nous, qu'on l'interroge, et qu'il réponde en liberté, afin qu'après aveu ou conviction il soit réduit au silence. »

Ce discours du tolérant évêque fut suivi d'une explosion de murmures : « O le sage conseil, s'écrièrent-ils, de vouloir engager une lutte avec la verbosité d'un homme dont les arguments et les sophismes triompheraient du monde entier ! » Geoffroi, désespérant de vaincre leur crainte et leur animosité, chercha un autre

moyen de salut : « Le concile est trop peu nombreux, dit-il, pour juger une cause d'un si haut intérêt. Mon avis est donc que monseigneur l'abbé de Saint-Denis, ici présent, ramène l'inculpé dans son monastère où, plus tard, des docteurs plus savants et plus nombreux statueront, après un plus mûr examen, sur le sort du maître Pierre. » Sur l'approbation de l'assemblée, le légat chargea l'évêque Geoffroi d'en transmettre l'autorisation à Abailard[1].

Mais Albéric et Lotulfe, qui n'avaient pu siéger comme juges dans un concile assemblé hors de leur diocèse, persuadent à l'archevêque qu'il serait souverainement injurieux pour lui que cette grande cause fût déférée à un autre tribunal, et dangereux pour l'Eglise de laisser échapper ce scolarque audacieux qui ne manquerait pas de changer sa délivrance passagère en triomphe. Ils courent aussitôt trouver le légat, et hardis de sa versatilité, puissants de sa faiblesse, exigent la révocation de la sentence, et le contraignent malgré lui, à condamner, sans information, le livre au feu et l'auteur à une réclusion perpétuelle dans un monastère étranger. « La condamnation d'Abailard est certes assez motivée, disent-ils, par l'audace qu'il a d'enseigner sans l'autorisation de l'Eglise et du pontife romain, et ce châtiment exemplaire fera trembler les téméraires à l'avenir. » L'évêque Geoffroi, au lieu d'annoncer au philosophe sa délivrance, se trouva, par ce revirement inattendu, lui apprendre son infortune, dont il ne put adoucir l'amertume qu'en versant des espérances et des

[1] Abail., *Hist. Calamit.*

larmes consolatrices dans le sein de son ami. Abailard parut enfin devant le concile. Devant ces juges sombres, au regard étincelant, un bûcher était allumé. On lui ordonna de jeter son livre dans les flammes. Ces pontifes et ces docteurs regardaient avec une satisfaction silencieuse brûler la pensée, quand l'un d'eux, honteux peut-être qu'on n'eût point formulé d'accusation, dit à demi-voix qu'il avait lu dans l'ouvrage incriminé que « le Père était seul tout-puissant. » Le légat, l'ayant entendu, s'écria : « Cela n'est pas possible; un enfant ne tomberait pas dans une telle erreur; tout le monde sait et professe qu'il y a trois tout-puissants. » A ces mots, un certain Terric ou Thierry, un scolarque breton, à ce que l'on croit, et probablement sympathique à Abailard, se mit à citer ironiquement cette sentence d'Athanase : « Et pourtant il n'y a pas trois tout-puissants; mais un seul est tout-puissant! » Son évêque le gourmandant d'insulter à la majesté pontificale, représentée par le légat, le hardi docteur résista, et, rappelant ces paroles de Daniel, s'écria : « Ainsi, fils insensés d'Israël, sans juger et sans connaître la vérité, vous avez condamné un de vos frères. Retournez au jugement, et jugez le juge lui-même; car celui qui devait juger s'est condamné de sa propre bouche. L'innocence d'un homme a été décidée aujourd'hui par la miséricorde divine, comme autrefois celle de Suzanne; délivrez-le. »

L'archevêque, se levant au milieu du tumulte universel et modifiant comme il le devait la formule, confirma ainsi l'opinion du légat : « Certainement, Seigneur, le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, l'Esprit est tout-puissant, et quiconque diffère de ce senti-

ment ne doit pas être entendu. Maintenant, si vous y consentez, que notre frère expose sa foi devant tous, afin qu'on puisse l'approuver ou l'improuver, et finalement décider. » Abailard se leva; il allait parler; il était sauvé, quand ses ennemis, redoutant cette parole victorieuse, s'écrièrent : « Il suffit qu'il récite le symbole d'Athanase. » Et, pour qu'il ne pût prétexter de ne savoir, on lui tendit le symbole. A ce dernier affront, Abailard laissa retomber sa tête et lut, à travers ses pleurs et avec des sanglots, l'article du symbole. Après quoi, remis à l'abbé de Saint-Médard, il fut conduit comme prisonnier dans les murs de cette antique abbaye de Soissons[1].

Les passions qui convoquèrent ce conventicule ont imprimé les plus scandaleuses contradictions à la condamnation d'Abailard. Le peuple voulut le déchirer, parce qu'il enseignait trois dieux; le synode le condamna, parce qu'il diminuait la distinction des trois personnes en Dieu. Accusé comme élève de Roscelin, il fut condamné pour le même objet, l'application du nominalisme au dogme de la Trinité, comme disciple de Sabellius. Et dans la même question et sur les mêmes textes, vingt ans plus tard, le concile de Sens rendra contre Abailard une sentence inverse à celle du concile de Soissons. Est-il décidément trithéiste ou unithéiste? Il prétendait n'être que trine-unithéiste, et il paraît bien que l'Eglise infaillible montra contre lui sa faillibilité à Soissons comme à Sens, car l'hérésie doctrinale d'Abailard n'a jamais été officiellement re-

[1] Abail., *Hist. Calamit.*

connue. Après l'ineffabilité du mystère interprété, l'indécision provient de la nature mixte du génie et de l'œuvre d'Abailard. Au surplus, ce n'est pas l'hérétique qui fut condamné, c'est le rebelle, c'est le docteur indépendant, substituant la raison humaine à l'inspiration du sacerdoce, du saint-siége, suprême organe de la foi. C'est la raison humaine qui fut traduite devant ce concile dans la personne de Pierre du Pallet, vers le même temps où elle était traînée au bûcher dans la personne de Pierre de Brueys. Invincible, elle succombait à Soissons, pour s'échapper bientôt de sa prison monastique; comme immortelle, elle expirait à Saint-Gilles, pour reparaître, en secouant sa tunique de flammes, dans les cités orageuses du Midi.

IV

ABAILARD A SAINT MÉDARD DE SOISSONS ET A SAINT AYOUL DE PROVINS.

L'abbaye de Saint-Médard s'élevait, non loin de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne, considérable par son antiquité, ses richesses, ses priviléges, les cendres de son fondateur, le roi Clotaire Ier, et les reliques de son patron religieux, cet illustre Gallo-Romain, premier évêque de Noyon, apôtre de cette partie des Gaules, dont la légende se mêle à l'histoire de la dynastie mérovingienne. C'est dans ses murs que le concile envoya le triste Abailard pour y être enchaîné, dit un chroniqueur contemporain, *comme un rhinocéros indompté*. Mais l'abbé Geoffroi Cou de Cerf, homme distingué lui-même, le reçut paternellement, et les moines l'accueillirent avec des transports de joie, espérant qu'il ne quitterait jamais leur cloître. Ils ne négligèrent rien pour lui en faire aimer le séjour et pour lui faire oublier son infortune. Mais tous leurs soins ne pouvaient soulager sa douleur, dont l'amertume était telle que la *mutilation de son corps lui paraissait moins cruelle que la flétrissure de sa renommée*. Cette fois il se sentit mutilé dans son génie. Malheureusement, le prieur du monastère était un de ses adversaires, nommé Gosvin, qui n'étant encore que

clerc, eut la hardiesse d'aller attaquer Abailard, vainqueur de Champeaux, et, qui plus est, de l'humilier, à ce qu'on prétend, dans sa propre école de la montagne Sainte-Geneviève. Ce ressouvenir scolastique envenima sans doute les relations naturellement difficiles entre deux docteurs, l'un esprit aigre et querelleur, l'autre génie douloureux et chagrin. Il en résulta bientôt une altercation, dans laquelle le prieur lui fit entendre qu'il ne dépendait que de lui d'infliger à son captif récalcitrant le fouet dont l'avait armé le concile. A ces mots, le *rhinocéros* trembla, dit le chroniqueur qui nous a conservé ce trait curieux de la mensuétude des mœurs monastiques[1]. Cependant les juges d'Abailard étaient honteux de leur iniquité, la désapprobation était universelle. Albéric et Lotulfe s'en déchargeaient sur l'archevêque, Raoul sur le légat, Conon sur la *jalousie des Français*. Cédant au cri de la France, le légat ouvrit enfin au captif infortuné les portes de Saint-Médard.

Il revint donc à Saint-Denis; les moines ne virent qu'avec le plus grand déplaisir le retour d'un censeur importun dont ils croyaient s'être délivrés pour toujours; ils cherchèrent pour le perdre de nouveau une occasion qu'Abailard leur fournit lui-même. L'abbaye tenait à grand honneur d'avoir pour patron Denis, cet Aréopagite que saint Paul convertit et sacra premier évêque d'Athènes. Au rapport de Bède le Vénérable, prêtre anglo-saxon du septième siècle, Denis l'aréopagite aurait été évêque, non d'Athènes, mais de Corinthe et par conséquent autre que le patron de la royale abbaye. Abailard, découvrant un jour cette contradic-

[1] *Vita Gosvini.*

tion, la soumit en riant aux moines, qui, sérieusement offensés, opposèrent avec colère, à l'autorité de Bède, le témoignage infiniment préférable, selon eux, d'Hilduin, abbé de Saint-Denis, lequel était allé, du temps de Louis le Débonnaire, recueillir en Grèce et en Orient les traditions relatives à l'illustre Aréopagite, dont il avait écrit les *Gestes*. Abailard répondit qu'on ne pouvait établir de comparaison entre Hilduin, légendaire fabuleux, et Bède une des gloires de l'Eglise d'Occident; et son assertion incontestable mit en révolution toute l'abbaye. L'abbé convoque son chapitre, et cite Abailard de comparaître en présence de toute la congrégation réunie dans la salle capitulaire. Vainement voulut-il se justifier en disant qu'il importait peu que le saint fondateur du monastère fût l'évêque d'Athènes ou l'évêque de Corinthe, puisque l'un et l'autre Denis avaient obtenu la couronne céleste; vainement essaya-t-il de concilier les opinions en admettant deux Denis évêques de Corinthe, mais dont l'un aurait été auparavant évêque d'Athènes, et depuis martyr dans les Gaules; vainement offrit-il de se soumettre à la discipline régulière. L'abbé Adam répondit qu'il ne pouvait être question de discipline ordinaire à l'égard d'un homme qui n'était pas seulement l'ennemi du monastère, mais celui du royaume, et que c'était au roi même à punir le coupable qui avait voulu ravir la gloire et la couronne de la France. On prétend que, pendant qu'il sollicitait le châtiment royal, l'abbé fit passer le philosophe par les verges monacales. Abailard n'avoue point cette honte; mais, quoi qu'il en soit, il résolut de se dérober à une plus grande infamie. Mal-

gré la surveillance dont il était l'objet, secondé au dedans par la sympathie de quelque religieux, et au dehors par le dévouement de quelques-uns de ses élèves, il parvint à s'évader pendant la nuit et à s'éloigner pour jamais de cette odieuse abbaye[1].

Le monastère de Saint-Ayoul de Provins le recueillit dans ses murs. Le prieur était son ami, et le comte de Champagne son protecteur. Ils tâchaient de lui faire oublier ses infortunes. Un jour que l'abbé de Saint-Denis était venu à Provins, le comte et le prieur sollicitèrent la grâce du fugitif, et l'autorisation de vivre à l'avenir dans un monastère de son choix. L'abbé Adam, regardant ce changement comme un affront pour Saint-Denis, refusa. Il menaça même d'excommunier Abailard s'il ne rentrait immédiatement dans son abbaye, et le prieur lui-même, s'il recélait plus longtemps le fugitif dans son cloître. Mais Adam mourut bientôt après (19 février 1122), et Suger, qui lui succéda, accueillit plus favorablement les mêmes demandes présentées par l'évêque de Melun. Etienne de Garlande, officier de la bouche du roi, intervint de son côté. Ce roi, c'était Louis le Gros; Garlande et Suger étaient ses conseillers. Ces deux ministres, protecteurs de l'émancipation des communes devaient protéger Abailard. La révolution philosophique hostile aux prêtres, et la révolution communale hostile aux seigneurs, secondaient l'autorité royale, alors véritablement populaire. D'ailleurs le roi entretenait le relâchement dans l'abbaye de Saint-Denis pour dominer ces moines fougueux. Le monarque et ses ministres se trouvèrent instinctive-

[1] *Hist. Calamit.*

ment d'accord pour n'y pas renvoyer Abailard. Il fut donc décidé, au conseil royal, qu'Abailard n'y rentrerait pas, mais que, pour l'honneur de cette métropole monastique de la France, il ne pourrait non plus entrer dans aucun autre monastère, et qu'il se retirerait dans un ermitage indépendant, moine toujours de Saint-Denis. Abailard y consentit avec transport; il obtint de l'évêque de Troyes l'autorisation de s'établir dans un désert de son diocèse, où des amis lui avaient fait don d'un peu de terre sur les bords de l'Arduzon; et là, seul avec un clerc fidèle, il y construisit de ses mains un oratoire de chaume et de roseaux qu'il dédia à la Trinité[1].

On ignore quel est ce clerc dévoué et intrépide qui seconda son évasion de Saint-Denis et son installation au Paraclet. Il ne tient qu'à nous d'y voir l'ardent Arnaldo, qui devint à cette époque l'ami, le confident et comme le lieutenant d'Abailard, l'*écuyer* qui portait ses armes dans les batailles de la pensée. Quoi qu'il en soit, c'est vers ce temps-là qu'Abailard, fugitif des cloîtres, et Arnaldo, venant du Midi, se rencontrèrent sur les rives de l'Arduzon. Le philosophe apprit de sa bouche la mort de son ancien maître, Pierre de Brueys, dont le bûcher était encore fumant. Il dut verser une larme sur cette cendre encore ardente, errante dans les vents; image de sa propre destinée, à demi consumée déjà, mais toujours poursuivie par un incendie et par une tempête. Il trouvait enfin un peu de repos au bord de ce torrent, au milieu des bois, et il prenait possession du désert en chantant avec le Psalmiste : « Je me suis enfui loin, bien loin, et je me suis arrêté dans la solitude. »

[1] *Hist. Calamit.*

V

FONDATION DU PARACLET.

Abailard n'y fut pas longtemps seul ; sa retraite se divulgua, et les écoliers accoururent en foule de nouveau vers le maître bien-aimé. Ils venaient des villes et des châteaux, ils quittaient les vastes manoirs, les lits moelleux, les festins délicats, pour vivre dans d'étroites cabanes, dormir sur la mousse et ne manger que du pain et des herbes sauvages sur des tables faites de glèbes de gazon. Leur concours rappelait au philosophe attendri Platon, Pythagore, saint Jérôme, les prophètes et tous les solitaires immortels. Plus semblables à des ermites qu'à des étudiants, ils se bâtirent des cellules le long du fleuve. Une ville s'éleva comme par enchantement dans ce désert, une cité de la philosophie et de la liberté intellectuelle. Sa chaire en était le centre et son oratoire le sanctuaire. Mais cette chapelle de roseaux ne pouvant contenir la foule des spectateurs, ils la reconstruisirent plus spacieuse en bois et en pierre. Abailard, qui l'avait dédiée à la Trinité, y fit inaugurer un groupe représentatif du Dieu à la fois un et trine. Ce groupe était formé de trois figures à faces humaines et parfaitement identiques, adossées et sculptées dans une seule pierre, comme pour montrer

la Trinité du nombre reliée par l'unité de la substance. Le Père, au milieu, en robe traînante, une étole au cou, croisée sur la poitrine, et rattachée à la ceinture, des sandales aux pieds, couvrait les deux autres personnes divines de son manteau déployé, à l'agrafe duquel pendait une bande d'or avec ces mots: *Filius meus es tu*. A sa droite, le Fils, en tunique également flottante, mais sans ceinture et nu-pieds, pressant la croix sur son cœur, regardant le Père auquel le reliait une bande avec cette inscription : *Pater meus es tu*. A sa gauche, l'Esprit-Saint, dans le même costume, les mains croisées sur son sein, et levant sur le Père et sur le Fils un regard traduit dans cette légende : *Ego utriusque Spiraculum*. Le Fils portait la couronne d'épines; l'Esprit la couronne d'olivier, symbole de paix; le Père la couronne impériale, le sceptre dans sa main droite et dans sa gauche le globe, attributs de l'empire du monde. Magnifique conception de l'Etre éternel, mais grotesquement sculptée par l'art gothique, et dont l'ébauche informe montre l'impuissance absolue de l'homme à traduire en granit un mystère à peine accessible au langage humain. Tout en conservant avec ce symbole vénéré ce fondement dogmatique de tout christianisme et même de toute philosophie transcendentale, Abailard, en souvenir de ses naufrages et par reconnaissance pour l'Esprit d'amour qui lui ouvrait un port dans la tempête, donna, au refuge où le recueillait ce tendre Consolateur, le nom du Paraclet.

Voilà donc Abailard ramené, pour la troisième fois, par l'irrésistible impulsion de son génie, aux fonctions de l'enseignement. Après avoir professé dans la cité,

dans le cloître, il va professer au désert. Il va continuer dans la solitude d'élaborer les bases philosophiques du christianisme. Nous avons vu sa conception trine-unitaire de Dieu sculptée en pierre, et en même temps la prédominance qu'il accordait instinctivement à la troisième énergie divine, en donnant à son école le nom de Paraclet. Ce n'est point au Verbe qu'il consacre sa chaire, c'est à l'amour, la plus haute énergie de Dieu. Il dit volontiers avec saint Jean : *Dieu est amour*. Cette conception primordiale de la Trinité domine toute sa théologie qui, malgré ses formes dialectiques, sera une théologie de sentiment. Abailard admet la chute d'Adam. Mais qu'est-ce que le péché originel ? Un péché pour Adam, et pour ses descendants une peine. Cependant l'Apôtre affirme que nous avons tous péché en Adam. Il veut dire que l'origine de notre peine dérive du péché d'Adam. L'homme donc, quoique enclin au péché et passible de la peine, est au fond innocent en venant au monde, et les enfants qui meurent en naissant ne vont donc point, comme le prétend Augustin, au feu infernal. — « Quelle barbarie imputée à Dieu, s'écrie Abailard ! — Mais alors il n'est donc pas d'expiation, et, s'il en est ainsi, qu'est-ce que la rédemption du Christ ? — Le Christ est venu pour nous manifester la vie et l'immortalité. Tout salut est renfermé dans l'Evangile. — On ne saurait donc assez lire ce livre divin ? — Oui, sans doute ; mais il faut le comprendre, et ne pas rester oisif devant l'Ecriture, comme un âne attaché à une lyre. — Mais qu'est-ce que la révélation évangélique ? — C'est une réformation de la loi naturelle, de la loi primitive universelle. — Les païens ont donc connu la révélation ? —

Oui, les sages, les maîtres des gentils; ils sont presque chrétiens, car ils ne sont philosophes que pour avoir aimé la sagesse, et nous ne sommes chrétiens, que parce que nous aimons la sagesse divine qui est Christ. — Ils sont donc sauvés? — Qui pourrait en douter? » — Ainsi Abailard soutenait, après Augustin, que le christianisme a commencé avec le monde, et il en tirait hardiment, avec Origène, la conséquence d'une Eglise invisible universelle, et en quelque sorte éternelle, comprenant les sages, les patriarches, les prophètes de la gentilité[1].

« Dieu étant le souverain bien, qu'est-ce que le salut? — L'amour de Dieu! — Et le péché? — Le mépris de Dieu. — D'où vient le salut? — De Dieu, source de toute grâce. — L'homme n'est donc pas libre? — Le pécheur est un esclave. Le saint est libre. La liberté, c'est la sainteté. — En quoi réside le péché? — Dans l'intention et non dans l'acte. — Ainsi le bien-être uni à la piété... — Est légitime. — Et l'usage de nos facultés naturelles... — Est innocent devant Dieu. — Mais alors, ô maître! à quoi bon les jeûnes, les macérations, les pèlerinages, les veilles nocturnes, les tribulations des solitaires? — Arides règles, stériles expiations! — Et que sont les Norbert, les Bernard, ces farouches restaurateurs de la vie monastique? — De faux apôtres!

« Vous dites, ô maître! le gémissement du cœur suffit; mais ne faut-il pas confesser ses péchés? — Les Grecs ne les confessent qu'à Dieu; il faut encore, selon le commandement de saint Jacques, les confesser aux hommes! — Aux prêtres? — Soit. Mais ils ne peuvent

[1] *Introductio ad theologiam.*

pas les absoudre. — Eh quoi, le Christ ne leur a-t-il pas délégué le pouvoir de lier et de délier? — Il ne l'a délégué qu'aux apôtres. — Et pourtant ils se vantent d'avoir ce droit? — Ce sont de grands impies. Le Christ ne le donne ni à Judas, ni aux enfants de Judas. —Les prêtres, étant donc sans pouvoir divin, n'ajoutent rien à la vertu des sacrements? — Absolument rien. — Les sacrements ne sont donc alors... —Qu'un *signe* d'une chose sacrée, qu'une *image* d'une grâce invisible. — Le baptême étant la figure de la renaissance, et cette renaissance n'ayant lieu qu'à l'âge de la raison et de l'amour, il semble que le baptême des adultes... — Est plus logique; c'est le baptême primitif et le *nouveau baptême* récemment rétabli par un réformateur provençal. Mais Pierre de Brueys exagère quand il soutient qu'on ne doit plus célébrer le saint sacrement de l'autel. —Maître, il ne dit pas cela; il admet l'eucharistie, seulement il interprète autrement le mystère. Mais vous, comment l'entendez-vous? — C'est la commémoration du corps de Christ. Après la consécration, le pain est son corps, le vin est son sang. Non que le pain et le vin soient la forme de son corps divin, et que ce corps puisse être rongé par un insecte ou un animal impur; mais je dis que cette forme y réside, invisible, mais réelle, comme dans l'apparition d'un ange, sa forme humaine flotte dans l'air lumineux. » Si nous saisissons bien la pensée d'Abailard sur l'eucharistie, il prend, entre le réalisme des Latins, orthodoxe depuis Grégoire VII, et l'idéalisme des Grecs, si glorieusement vaincu avec Bérenger, la position intermédiaire où se plaça depuis Luther[1].

[1] *Introductio ad theologiam; Theologia christiana.*

« Mais, ô Maître! comptez-vous d'autres sacrements? — La confirmation, l'onction des mourants. Le mariage est aussi une espèce de sacrement; il sanctifie l'amour de la chair. — Les clercs peuvent-ils se marier? — Vous le voyez, j'ai une épouse, ma sœur bien-aimée en Christ. Le prêtre grec reçoit de l'évêque, qui le consacre, une épouse vierge. L'évêque lui-même peut avoir pour épouse une vierge, en Orient. Les prêtres peuvent se marier une fois; mais qui a fait vœu de célibat, ne le peut pas. Il ne peut tenir la paroisse; il perd ses bénéfices. Tel est l'usage de l'Occident. Encore Grégoire le Grand a-t-il dispensé de ces règles les Anglais. — Mais vous ne parlez pas du sacrement d'ordre? — Je l'ai dit, c'est la sainteté qui fait l'évêque; l'ordination lui vient avec l'esprit du ciel. Le mauvais prêtre est ordonné par le démon. — Vous partagez, sur ce point, l'opinion des léonistes des Alpes. Mais que dites-vous de l'Eglise et du pontife de Rome? Pierre n'est-il pas le prince des apôtres?... — Pierre est le prince des apôtres, j'y consens. Mais les mauvais papes sont-ils les successeurs de Pierre? et les mauvais évêques sont-ils les successeurs des apôtres? Les saints sont seuls les successeurs des saints. Il y a des évêques impies; ils prétendent avoir le droit de tout lier et délier sur la terre comme dans le ciel. Eh quoi! Dieu sanctifiera-t-il leurs iniquités? sanctionnera-t-il leurs injustices? Non, non. Saint Augustin leur dit : « Vous qui liez sur la terre, liez juste-« ment; car la justice rompra les liens injustes. » Et le concile d'Afrique décrète : « Que si quelque évêque prive « témérairement quelqu'un de la communion, qu'il soit « excommunié lui-même par les autres évêques... » Les

prêtres ne disent plus : Où est le Seigneur? ils disent : Où est l'argent? Que dis-je? des prêtres, des princes des prêtres, des évêques même, sont tellement dévorés de la soif de l'or, qu'aux dédicaces d'églises, aux bénédictions de cimetières, aux consécrations d'autels, aux solennités qui attirent une foule immense, ils relâchent tantôt le tiers, tantôt le quart des pénitences, sous prétexte de charité, mais réellement par avarice et pour obtenir de riches offrandes... Ils vendent les messes aux mourants. C'est une marchandise qui a son tarif fixé. Pour une messe, un denier; pour un service annuel, quarante. Ils n'exigent pas des mourants la restitution de leurs rapines. Ils disent : Offrez-les en sacrifice! Malheureux! offrir en sacrifice la substance du pauvre, c'est immoler, comme une victime, le fils sous les yeux du père, dit le Prophète... Et comment vivent-ils, ces évêques, ces abbés? O honte! repus de mets succulents, ils s'enivrent de vins aromatisés dans des coupes d'or. Platon bannissait les poëtes de la cité du siècle, et ces évêques introduisent les baladins dans la cité de Dieu. C'est précisément dans les jours consacrés au Seigneur qu'ils s'entourent de bateleurs, de sorciers et de chanteurs obcènes! O scandale! ils leur jettent pour salaire les offrandes des pauvres : sacrifice fait aux démons; car ces histrions sont les hérauts des apôtres de Satan. Inattentifs pendant la messe, on voit que leur âme brûle de revenir à leurs conventicules de baladins. Ils sont passionnés pour la prédication diabolique. C'est peu pour le diable de ce qu'ils font hors des basiliques, ils introduisent toutes les turpitudes des théâtres dans les sanctuaires de Dieu. O honte! ô dou-

leur! toutes les infamies sont accomplies devant les autels de Christ, et pendant les saints mystères, les fidèles s'abandonnant à leur lasciveté, célèbrent les veilles de Vénus... O clercs! ô prêtres! entendez tonner le jugement. Vous corrompez les épouses du Seigneur. Dans l'Eglise, pendant la solennité des messes, ou appelés près des malades dans leurs cellules, vous osez porter à leur bouche l'hostie consacrée avec cette même main impure[1]!... »

Tels étaient les enseignements d'Abailard dans la chaire du Paraclet et sous les ombrages de l'Arduzon. C'est un christianisme élaboré par la raison au profit du sentiment. C'est le Verbe divin interprété par le cœur. Il substitue la vie à la forme, l'amour à la règle, la liberté à l'autorité, la démonstration au mystère. Partout où s'avance Abailard avec le flambeau de son génie, le prêtre recule avec le nuage replié du mystère. Il se trouve, quant au sacerdoce, parfaitement d'accord avec Pierre de Brueys; et comme le réformateur provençal, le philosophe aquitain renverse de fond en comble le christianisme monastique et sacerdotal. La réforme d'Abailard, plus dialectique et à la fois plus tendre mais plus indécise, s'arrête dans la poésie de l'Eglise grecque. La réforme de Pierre de Brueys, plus radicale, plus populaire, plus austère, se retrempe dans le monde biblique. Il est le fils impétueux des apôtres et des prophètes; Abailard est le fils rayonnant des apôtres et des sages; il tient de saint Jean et de Platon; c'est un alexandrin, l'Origène des Gaules, et

[1] Abail., *Serm.*

le Paraclet est le Patmos philosophique du moyen âge. L'enseignement du Paraclet est la plus grande époque de la vie d'Abailard, son génie est dans sa maturité, son soleil est dans son midi. Dérobé dans cette solitude aux regards du monde, et comme il le dit lui-même, semblable à l'écho, cet esprit invisible, impalpable et retentissant, il remplissait du bruit croissant de sa renommée tout l'univers[1].

Ses ennemis poussèrent un cri d'effroi; leur haine vint le relancer dans sa retraite. Et d'abord on s'étonna de la dédicace de son oratoire au Paraclet : dédicace parfaitement orthodoxe, bien qu'insolite, et qu'elle parût une réminiscence du catharisme. Ce fut le prétexte dont ses rivaux colorèrent leur fureur de voir les écoliers entourer le proscrit, et leur fidélité tourner son abattement en triomphe. Mais la question s'était agrandie; il ne s'agissait plus d'une rivalité de scolarques. Il y allait du catholicisme tout entier, de la théocratie romaine. Albéric et Lotulfe n'étaient plus de taille à se mesurer avec le géant. La papauté envoya ses plus puissants champions. Saint Bernard et saint Norbert s'élancent dans l'arène. Le Paraclet, la cité de l'Evangile et de la philosophie, faisait ombrage à Clairvaux et à Prémontré, ces deux métropoles du cénobitisme. Ils se déchaînèrent contre lui dans leurs prédications nomades. Ils lui aliénèrent les puissances ecclésiastiques et séculières. Les princes qui le protégeaient l'abandonnèrent; ses anciens partisans tremblèrent; il resta seul dans cet orage. Son

[1] *Historia Calamit.*

imagination maladive s'effraya; il se voyait traîné devant des conciles, entendait tonner sur sa tête mille anathèmes. Dans son désespoir, il songeait à se réfugier parmi les infidèles et à aller vivre chrétiennement parmi les ennemis de Christ. Il tourna ses regards vers Cordoue, où florissait alors même Averroès. Il soupirait après la sécurité et l'indépendance dont jouissait ce philosophe arabe, qui, voyant se presser autour de sa chaire trois religions, les jugeait ainsi : l'islamisme, vautré dans la sensualité, une religion de pourceaux; le mosaïsme, surchargé de préceptes, une religion d'enfants; le christianisme, élancé dans l'idéal, une religion d'anges. Se plaçant avec le docteur musulman dans le milieu de la raison et de la conscience universelle, Abailard se fût écrié volontiers avec lui : Que je meure de la mort *des amis de la sagesse!* Comme il allait se réfugier en Espagne, des religieux bretons arrivèrent au Paraclet. Ils venaient de Saint-Gildas, dans l'évêché de Vannes. Harvé, leur abbé, était mort, et le monastère avait élu, pour lui succéder, Abailard. Leur élection avait été ratifiée par Conan IV, duc de Bretagne. Ils se chargeaient d'obtenir le consentement de Suger, abbé de Saint-Denis; et ils venaient, au nom de leur monastère, lui offrir la crosse abbatiale. C'était un pays barbare, une langue inconnue, des moines d'une débauche honteuse et indomptable, au milieu d'une population brutale et sauvage. Abailard le savait; mais il accepta cette dignité inattendue, et qui n'allait ni à sa mission ni à son génie, comme un homme, comme un fugitif qui, pour échapper au tranchant d'un glaive, s'élancerait d'effroi et tête baissée dans un abîme. Dans

la tempête soulevée autour de lui, cet écueil lui parut un port. Il dit adieu au petit nombre de disciples que la crainte de la persécution n'avait pas encore dispersés, aux murs chéris du Paraclet, à la solitude bien-aimée de l'Arduzon, et il s'achemina tristement vers l'abbaye de Saint-Gildas, surnommée de Rhuys (de Rippis) ou de la Plage, parce qu'elle s'élevait sur la côte même de l'Océan.

IV

SAINT BERNARD

LIVRE IV

SAINT BERNARD

I

LE MONACHISME; SAINT BERNARD; SAINT NORBERT; PIERRE LE VÉNÉRABLE.

Pendant qu'Abailard se réfugiait, éperdu, dans les forêts de la Bretagne, le hardi Arnaldo de Brescia se dirigeait vers l'Italie pour y prêcher l'Evangile et la liberté. L'Italie était constamment agitée par la triple rivalité des cités, des empereurs et des papes. La théocratie romaine, fille de l'Inde, comme le monachisme son principe, avait de la peine à s'acclimater dans notre Occident, aussi bien qu'à réaliser son type surhumain. Elle était en dehors de l'Evangile, au delà de la nature et de l'humanité. Pour être le vicaire de Dieu, il faudrait être au moins un ange, et l'homme le plus gigantesque est chétif à trôner sur les nuées. Il est peu de ces pontifes-dieux qui n'aient éprouvé le sort de ce roi

de Babylone qui prétendait s'asseoir sur les étoiles du ciel. *Le sépulcre profond s'est ému; il a réveillé les morts; et les princes du trépas se sont écriés : Te voilà tombé comme nous! te voilà gisant sur une couche de vers*[1] ! Grégoire VII, le plus olympien de ces pontifes, après avoir mis le pied sur la tête d'Henri IV, précipité à son tour, meurt dans l'exil. Pascal II le venge en chargeant un fils rebelle d'accabler le vieil empereur; mais captif du parricide, il n'échappe de ses fers que par un parjure. Après lui, un vieux juif achète pour quelques deniers la chaire du Christ, et son fils, le descendant des bourreaux de Jésus, devient son vicaire. Tel était, un demi-siècle seulement après Hildebrand, l'état de confusion et de ruine du saint-siége. La papauté trouva son salut dans l'institution qui l'avait produite, le monachisme, et dans la nation qui l'avait constamment protégée, la France. Le monachisme et la France lui donnèrent saint Bernard : « saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles ! » dit Bossuet, qui exprime bien dans cet hymne l'impression prodigieuse que ce patriarche de la solitude fit sur son siècle[2].

Le monachisme découle de l'antique dogme que l'âme est une intelligence bannie du ciel et captive dans une chair mauvaise où elle expie sa révolte contre Dieu. De là le devoir de l'âme de dompter, d'anihiler ce corps fatal, par la macération, le jeûne, le célibat, le

[1] Esaïe.
[2] *Sermon sur l'unité*, 2e partie.

silence, la solitude ; de s'isoler de la matière qui l'absorbe, pour se purifier par la douleur et remonter, sur l'aile du désir, se plonger, s'incorporer, s'anéantir en Dieu. Le monachisme est aussi ancien que le monde ou du moins que le péché. L'Inde eut de tout temps ses solitaires retirés dans des bocages, sur les bords du Gange. La Perse et l'Egypte eurent aussi leurs anachorètes, dans les antres du Caucase et les déserts de la Libye. La Judée avait ses ermites dans ses prophètes, les enfants d'Elisée vivant comme l'aigle dans les grottes du Carmel; et ses cénobites dans les esséniens, dont les cellules de roseaux, semblables à des ruches d'abeille, s'élevèrent sur les bords du Jourdain, et plus tard sur les rives du Nil et jusque sur les plages de Cyrène. Pythagore, disciple des Orientaux, était un cénobite ; Platon était un anachorète; Jean-Baptiste, un solitaire. Jésus enfin vécut à la fois dans le monde et la solitude, et par là semble indiquer que la vie du chrétien doit se partager entre l'activité commune et la contemplation solitaire pour s'élever par leur concours jusqu'à son idéal divin.

Telle fut la limite d'où l'Eglise n'osa prudemment sortir pendant les deux premiers siècles. Mais vers l'an 250, le mage Manès, introduisant dans le christianisme le génie oriental, et donnant pour base à sa théologie le dogme de la malédiction de la matière, crut, dans son ardent ascétisme, atteindre par le jeûne, la pauvreté, le célibat, jusqu'à l'idéal du Christ. Toutefois, le prophète chaldéen demeurait, tout en s'isolant, dans le monde. Mais les deux Egyptiens Paul et Antoine, ses contemporains, s'élancèrent au

désert, dans les antres des lions; et ces animaux, symbole de la matière échevelée, rugissante, mais domptée, devinrent, dans les légendes, les gardiens sauvages de ces anges de la solitude. Enfin Hiérax, disciple direct de l'hérésiarque persan, modifiant la doctrine de son maître, fut le premier organisateur de ces tribus de solitaires qui bientôt, de la Thébaïde, débordèrent sur tout l'univers, et eurent pour législateurs en Orient saint Basile et saint Benoît en Occident. La stérile Libye, au moral comme au physique, fut toujours féconde en monstres. *Monachi manichei,* disait le moyen âge. Le monachisme, en effet, n'est qu'un manichéisme inconséquent, exagéré. *Inconséquent,* puisqu'il n'ose adopter la malédiction de la matière, son principe générateur; *exagéré,* puisqu'il s'enferme dans les cloîtres et s'exile au désert, tandis que le manichéisme, consolateur de l'humanité, se fait une solitude morale dans le monde même. On voit déjà tout ce que le catholicisme doit à l'inspiration manichéenne. Il lui doit le monachisme, ses légions de prêtres vierges, cette immense hiérarchie que le célibat, qui la détache du monde, rattache uniquement à son chef, l'unité théocratique et, quand ce pontife-dieu s'appelait Grégoire VII, l'empire moral de l'univers. L'impulsion gigantesque imprimée par Hildebrand poussa de nouveau tumultueusement l'humanité dans le cloître. L'effroi de la fin du monde cessait; le monde semblait renaître; le siècle, longtemps envahi par le cloître, envahissait le cloître à son tour. L'antique règle de saint Benoît, la réforme même de saint Benoît d'Aniane tombaient en désuétude. Les vieilles abbayes des Gaules,

Cluny elle-même, la dernière et la plus haute manifestation de la vie monastique à cette époque, se sécularisaient mollement. Une nouvelle réforme était nécessaire, à cette réforme un grand centre, et à ce centre un homme de génie. Ce réformateur fut Robert de Molème; la métropole monastique qu'il fonda fut Cîteaux, et le puissant propagateur de la vie cénobitique au douzième siècle, fut saint Bernard.

C'est en 1098 que Robert de Molème, gentilhomme champenois, construisit Cîteaux dans un désert de l'évêché de Châlons-sur-Saône. Il s'y établit avec vingt et un religieux; mais, telle était l'austérité de sa réforme, que, douze ans après sa fondation, la nouvelle abbaye dépérissait déjà dans le dénûment et la solitude. Etienne Harding, son troisième abbé, déplorait de voir son institution naissante descendre avec lui dans la tombe, lorsqu'un jour un jeune chevalier se présenta aux portes du monastère. Il se nommait Bernard, fils de Téchelin, seigneur du château de Fontaines, dans la Haute-Bourgogne. Aleth de Montbard, sa pieuse mère, l'avait consacré, dès sa naissance, comme ses deux premiers enfants, à Dieu, c'est-à-dire au cloître, la grande religion du siècle. On dit même que, pendant qu'elle le portait dans son sein, elle eut en songe un avertissement qu'elle accoucherait d'un chien blanc, à la croupe fauve et à l'aboi retentissant. « Rassurez-vous, lui dit un solitaire, vous allez mettre au monde un chien sublime, gardien vigilant de la maison de Dieu. La blancheur de son poil est un signe de son amour pour les amis de l'Eglise, et les taches fauves de son dos indiquent son ardeur sauvage à terrasser les hérétiques. »

Cette vision symbolique, expliquée par les légendaires dans un sens moral et religieux, nous donne à peu près le signalement du jeune Bernard, complété par les chroniqueurs contemporains et les peintres du moyen âge dont le pinceau a consacré, sur les vitreaux des abbayes, les nobles traits de ce jeune roi du désert. Sa figure, hardiment découpée, d'un teint transparent et pur, à l'œil bleu, au nez aquilin, revêtait à peine alors ses contours grêles d'un léger duvet de barbe rousse [1]. La forme antique s'unissait sur sa face à la couleur barbare, comme la rêverie de l'homme du Nord s'alliait dans son âme à l'énergie dominatrice et conquérante de l'homme du Midi. Son ferme génie, cultivé de bonne heure à l'école cathédrale de Châtillon-sur-Seine, joignait, à la solidité de la science et du raisonnement, la triple séduction de l'éloquence, de la musique et de la poésie. La mort de sa mère, qu'il perdit au moment de la première fermentation du cœur, l'exposa sans défense à tous les attraits du monde. Il ne fut pas insensible aux charmes fugitifs de la beauté mortelle, qu'il célébra, dit-on, par des chants d'amour. Le jeune et beau chevalier fut l'objet, de la part des châtelaines de son temps, d'ardentes recherches, même d'assauts nocturnes, dont, au dire de ses biographes, il sortit vainqueur. Quoi qu'il en soit, sa chute, si elle eut lieu, fut courte; car c'était une de ces natures d'élite qui ne peuvent être pleinement satisfaites que par la possession du céleste amour et de l'éternelle beauté. L'image d'Aleth, les apparitions de son fantôme éploré, ses reproches de l'inaccomplissement d'un vœu sacré, reconquirent cette

[1] Amboesius in præfat. Oper. Abælardi.

âme ardente, emportée à son insu par le mouvement irrésistible du siècle, qu'elle devait à son tour précipiter vers le cloître. Un jour que Bernard, avec l'armée bourguignonne assiégeait le château de Grancey, subitement saisi du dégoût du monde, il le communiqua si fortement à ces chevaliers, que, son éloquence les arrachant à leurs armes, à leurs épouses, à leurs châteaux, il les entraîna tous dans la solitude. Sur le seuil du manoir paternel qu'ils quittaient pour toujours, Guy, l'aîné de ses frères, dit au plus jeune, nommé Nivard : « Nous te laissons tout notre héritage, adieu ! — Vous me laissez la terre et vous prenez le ciel ! Ce partage est trop inégal ; je n'en veux pas ! » répondit l'enfant qui, renonçant à ses jeux, suivit ces guerriers vers Cîteaux. On dit que lorsque l'abbaye mourante vit arriver le jeune Bernard, accompagné de sa colonie monastique, elle s'écria : « Réjouis-toi, stérile ! Laisse éclater ton allégresse, toi qui n'enfantais point ! car tu verras les enfants de tes enfants croître dans la suite des âges (1113)[1] ! »

En effet, la réputation de Bernard attira bientôt tant de religieux à Cîteaux, que son cloître, naguère presque désert, ne pouvant plus contenir leur multitude, Etienne, son abbé, l'envoya fonder ailleurs une succursale monastique. Le fils d'Aleth, suivi de jeunes chevaliers joyeux d'échanger le haubert contre le cilice, s'enfonça dans l'aride Champagne, et choisit pour son abbaye une vallée sauvage appelée Clairvaux (*Claravallis*) ; mais que les brigands, dont les bois étaient infestés, faisaient surnommer la vallée d'Absynthe (1115). Bernard en fut sacré abbé par Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons-

[1] Ex Willelmo, *Vit. Bernardi*, lib. I.

sur-Marne. Il n'avait alors que vingt-cinq ans; mais la fougue de ses austérités avait déjà réduit le brillant jeune homme à la figure d'un cadavre. L'évêque, devenu l'ami de l'impétueux ascète, l'arrêta sur le bord de la tombe. Il lui interdit, pendant un an, toute participation directe au gouvernement de son abbaye, et le relégua dans une cabane isolée que le solitaire se construisit lui-même dans la forêt. Là, son corps se raffermit dans le repos, en même temps que son génie se fortifiait dans la contemplation, et, comme il le disait lui-même, à l'*école des hêtres et des chênes*. Le renom de sa sainteté s'étendait dans le monde, et Clairvaux, incessamment agrandie par les vertus de son jeune chef, éclipsa bientôt Cîteaux, sa mère, et resplendit dans la solitude. « C'était, dit un contemporain, un désert entouré de montagnes et de noires forêts. En descendant de la colline, on voyait les moines travailler dans la vallée, où, même vers le milieu du jour, régnait le calme de la nuit, et dont le repos profond n'était interrompu que par le bruit de la bèche et de la cognée qui se mêlait au chant des cantiques[1]. »

Bernard eut pour compagnons deux illustres contemporains, qui furent, dans l'apostolat, ses collaborateurs, et qui sont demeurés dans l'histoire comme ses acolytes: Norbert, abbé de Prémontré, et Pierre, abbé de Cluny. Norbert et Pierre représentent les deux faces, mais plus vivement tranchées, du génie de Bernard. Norbert, plus âgé, a sa fougue et son austérité, mais plus âpre; Pierre, plus jeune, a sa tendresse et sa grâce, mais plus ineffable. Pierre et Norbert, isolément incomplets, se com-

[1] Willelmi, S. Theodorici abbatis, *Epist.*

plètent réciproquement et accroissent Bernard, qui les renferme dans sa personnalité superbe, et les entraîne dans le mouvement magnifique qu'il imprime à son siècle; ou plutôt le siècle entraîne dans son mouvement universel ces rois du désert, ces champions de la théocratie romaine, qui, reconnaissante dans sa victoire, a ceint leur front d'un nimbe de lumière, et renfermé leurs trois têtes fraternelles dans une même auréole.

Norbert, le moins célèbre aujourd'hui, est celui dont la naissance était la plus haute. Fils du comte de Gennapes, dans le duché de Clèves, il était, par sa mère Herwige, allié à la maison de Lorraine, et par Herbert, son père, à la plupart des races princières du Brabant, et même à la dynastie impériale d'Allemagne. Le jeune chevalier brilla quelque temps à la cour d'Henri V. Tout à coup, splendeur des cours, jeux des tournois, gloire des armes, voluptés des chasses lointaines dans les forêts teutonnes, joies, ivresses du monde, il renonce à tout pour le sacerdoce. L'empereur veut lui donner l'archevêché de Cambrai, il le refuse; il rend ses bénéfices, vend ses biens, en donne le prix aux pauvres; il ne veut être qu'un pauvre prêtre, moins encore, un humble moine; et, ne gardant que son bâton, ses sandales et sa robe monastique, le voilà qui s'en va prêchant dans les villes et les campagnes le royaume de Dieu, tel que le comprend son siècle. Mais cet apostolat retentissant à travers le monde, effraye cet âpre et mélancolique génie. Sa fougue veut s'amortir dans la règle, et sa célébrité s'anéantir dans la solitude. A quarante ans, il se retire dans un vallon sauvage, qu'un ange lui a montré en songe, disent les légendaires, ou

plutôt que saint Bernard lui a indiqué du haut d'une colline, comme un port abrité des vents du monde. Il y fonde une abbaye, que, de cette vision, il appelle *Præmonstratum*. C'est Prémontré, dans le diocèse de Laon, et Norbert devient le réformateur de l'ordre des Chanoines (1120)[1].

Pierre de Mauriac, d'une grande race chevaleresque d'Auvergne, vers les sources de la Dordogne, de quinze ans moins âgé que Norbert et de cinq plus jeune que Bernard, était, par sa mansuétude évangélique et par son âge candide, le saint Jean de cet apostolat monastique. Consacré dès sa naissance à la vie religieuse, il passa du berceau dans le cloître, et grandit à l'ombre du monastère. Les passions du monde paraissent n'avoir troublé d'aucun souffle impur la beauté de son âme, dont les grâces étaient empreintes sur sa figure, ni le calme de sa jeunesse, qui s'écoula dans les exercices de la pénitence, la culture des lettres et les amusements de la poésie. Ses lettres ont quelquefois une saveur qu'on ne retrouve nulle part dans les écrits de son temps; il s'exhale de ses paroles comme un parfum de l'âme. Ses talents le portèrent d'abord au priorat de Notre-Dame de Vizille, et ce n'est qu'en 1122, à l'âge de vingt-huit ans, qu'il fut promu à la dignité abbatiale de Cluny, dont il entreprit aussitôt la pacification et la réforme. Cette abbaye, violemment agitée par le schisme de Pons de Melgueil, et profondément relâchée de son austérité primitive, prit enfin, sous le sceptre pastoral du jeune abbé, l'ordre et la tranquillité de son âme, et devint,

[1] Ex *Chronica Præmonstratensi*.

selon le langage d'un contemporain, un Eden religieux, un jardin de roses et de lis mystiques[1].

Car pour ces multitudes altérées de contemplation et d'ascétisme, la vie monastique était l'idéal de la vie terrestre, le reflet de la vie des cieux. Pour elles le cloître est la cité sainte, la Jérusalem céleste, le rivage désiré, le port du salut. Le cloître, ce tombeau vivant, est un Eden; ce lit de mort est un lit nuptial, la couche de l'époux du Cantique des cantiques. Saint Bernard ne cessa de chanter pendant quarante ans cet épithalame de Salomon, hymne de son hymen mystique avec la solitude, sa sauvage Sulamite : « Je suis brune, mais je suis belle. Le soleil m'a regardée. Dis-moi, ô toi qu'aime mon âme, où tu fais reposer ton troupeau sur le midi. Filles de Jérusalem, si vous le rencontrez, dites-lui que je meurs d'amour. Mets-moi comme un sceau sur ton cœur. L'amour est fort comme la mort; la jalousie est cruelle comme le sépulcre. C'est un embrasement, une flamme dévorante. Des fleuves ne noieraient pas ce feu; l'Océan même n'éteindrait pas cet amour[2]! »

Tels furent, dans la première moitié du douzième siècle, les trois grands athlètes de la papauté, les adversaires du léonisme, les patriarches de la vie cénobitique. Mais nous ne voyons dans ces hommes d'élite que la gloire et la poésie du cloître. Les tourbes qui, pêle-mêle, s'y précipitaient à leur suite, apportaient dans ces asiles de paix les passions mauvaises et les misérables querelles du monde. Cîteaux, hautaine et formaliste, comme tous les réformateurs, censurait âprement, même après

[1] Ex *Chronica Cluniacensi*.

[2] S. Bernardi *Epist.* et *Serm.*

la pure réforme de l'abbé Pierre, l'indulgence évangélique de Cluny, et les moindres adoucissements de la règle lui paraissaient des monstres. Cîteaux reprochait aux clunistes de ne pas s'abstenir l'hiver d'un manteau de poil, de mettre sous leur robe des caleçons, de manger de plus de deux mets par repas, d'accueillir, après trois rechutes, les moines fugitifs, d'avoir abandonné le travail des mains. Elle reprochait à leur abbé de ne pas laver les pieds des voyageurs et de ne pas admettre les pauvres à sa table, et à toute la congrégation de ne pas se prosterner devant leurs hôtes, de ne pas chanter les hymnes prescrites, de ne pas se rendre réciproquement le salut fraternel... que sais-je, enfin? de ne pas installer un vieillard prudent à la porte de l'abbaye. Et pour tous ces légers griefs, l'intolérante réformatrice jugeait sa rivale débonnaire digne de l'enfer[1].

Cluny répondait, par l'organe de son abbé, Pierre, que nous surnommerons déjà *le Vénérable;* car il avait, dès l'âge mûr, la sagesse aimable et la majesté gracieuse des vieillards, que la règle variait selon les climats; qu'il était nécessaire, en Bourgogne, de porter un manteau de poil; que la propreté, et plus encore la pudeur, exige l'usage des caleçons, que l'Ecriture d'ailleurs l'ordonne, et que Dieu menace de mort le pontife qui monterait à l'autel sans un caleçon de lin. Quant à la nourriture des moines, la règle accorde à chacun d'eux une livre de pain et une mesure de vin par jour. Il importe peu que ces aliments soient divisés en deux ou trois repas. Deux plats sans doute suffisent;

[1] S. Bernardi epist. ad Willelm. S. Theod. abbat.

mais s'il arrive qu'un moine ne puisse manger de ces deux mets, il est juste qu'il puisse en goûter d'un troisième, et, s'il le faut, d'un quatrième encore. Il faut être indulgent pour les moines fugitifs. C'est après qu'il eut renié trois fois le Seigneur, que Pierre fut élu prince des apôtres; et d'ailleurs, selon l'Ecriture, le juste pèche jusqu'à sept fois. Qu'importe, après tout, le travail des mains? L'oisiveté, dit la règle, est ennemie de l'âme. Soit; mais que l'exercice soit spirituel ou corporel, l'oisiveté est prévenue, la règle observée, le but atteint. Notre occupation est donc toute spirituelle. Partout où nous nous trouvons, nous fléchissons le genou, à moins de pluie, de boue ou de neige, et nous entonnons le *Miserere*. Partout où deux frères se rencontrent, le plus jeune implore la bénédiction du plus âgé, en disant : *Benedicite;* il s'incline profondément, s'il est dans l'enceinte régulière; légèrement, s'il est hors du cloître. Quant aux reproches adressés à l'abbé de Cluny de ne pas laver les mains et les pieds des voyageurs, et de ne pas admettre les hôtes à sa table, il répond que quiconque mange dans le monastère, il mange des mêmes mets que l'abbé, et par conséquent s'assied à sa table. L'abbé mange à volonté, avec ou sans les moines, et n'admet à sa table que les personnes honnêtes. Il offre à son tour le pain et le vin à l'étranger, lave à son tour les mains et les pieds des voyageurs. Nous observons religieusement ce devoir; mais cependant, morts au monde, nous ne pouvons pas nous mêler au monde. Enfin la règle ordonne, il est vrai, de placer sur la porte un vieillard prudent et hospitalier; mais Cluny fait mieux encore, l'hospice est toujours ouvert; le voyageur n'a qu'à entrer, et, de

nuit comme de jour, il y trouve toutes choses prêtes[1].

C'est ainsi que Pierre le Vénérable justifiait Cluny, interprétant la règle dans le sens le plus large et le plus élevé, dans le sens de l'élégance de la vie. Cîteaux damnait Cluny; mais la riche et tolérante abbaye ne prenait d'autre vengeance que de nourrir, dans leurs rudes commencements, les congrégations encore pauvres de Cîteaux et de Clairvaux. Le bienfait ni la reconnaissance n'empêchèrent point les animosités monacales d'éclater, à chaque rencontre, au sujet de leurs robes. Le cluniste, en signe de deuil de l'âme et de la mortification du cloître, portait la robe noire. Mais le cistercien superbe avait adopté le manteau blanc, en signe d'innocence et de virginité : « J'en ai vu plusieurs des noirs, dit Pierre le Vénérable, rire à la vue d'un moine blanc, comme à l'aspect d'une Gorgone ou d'un Centaure, exprimer du geste et de la voix sa stupéfaction et se signer d'horreur. J'en ai vu de blancs, à la vue d'un noir, se taire subitement, comme en présence d'un ennemi. Leurs langues se taisaient, mais leurs yeux, leurs mains, leurs pieds parlaient. Leurs voix étaient muettes, hommes taciturnes devant des hommes, mais éloquents à coups de pierre... Pourquoi, ô moine blanc, exècres-tu la noirceur de ton frère, non celle de l'âme, mais celle du vêtement? Et toi, ô moine noir, pourquoi es-tu surpris de la blancheur de ton frère, non de celle de l'âme, mais de celle du vêtement? N'êtes-vous pas l'un et l'autre des brebis de ce pasteur qui a dit : Mes brebis entendent ma voix ! Et quel pas-

[1] Petr. Venerab., lib. I, epist. XXVIII, ad Bernardum.

teur jamais, je ne dirai pas Dieu, mais quel homme disputa sur la diversité de couleur des toisons de ses brebis? O malice des hommes! ô innocence des troupeaux[1]! »

Ces querelles des moines ne troublèrent jamais, du moins profondément, l'union des princes du monachisme. Pierre ne parlait de Bernard qu'avec une tendre et respectueuse admiration, qui n'excluait pas au besoin la résistance. Bernard, après l'avoir inconsidérément attaquée, se hâta de justifier Cluny, et recommandant au pape Pierre le Vénérable qui se rendait en Italie, il s'écriait : « Qui nous séparera? Ce n'est ni la hauteur des Alpes, ni la rigueur des neiges, ni la longueur du chemin... Sans moi il ne peut être nulle part... Honorez-le, car c'est un vase plein de grâce et de vérité[2]! »

Cluny, Cîteaux, Clairvaux, Prémontré comptaient chacune jusqu'à cinq cents moines réunis dans leur cloître ou répandus dans les obédiences voisines et dans les ermitages des forêts d'alentour. Ces métropoles avaient des succursales dans tout l'Occident, en Grèce, à Constantinople, à Jérusalem. L'hospitalier compatissant était un cluniste. Le templier superbe était un cistercien. D'ailleurs qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas seulement l'enthousiasme religieux, c'est encore l'ambition qui précipitait les multitudes dans les monastères. Le moine, en renonçant à tout, arrivait à tout dans la vie : depuis l'abri et la pitance du jour, jusqu'au sceptre, jusqu'au trône. Un abbé de Cluny, de Cîteaux,

[1] Lib. V, epist. XVII.
[2] S. Bernardi epist. CCLXXVII, ad papam Eugenium.

avec son apparente humilité, marchait l'égal des plus grands princes. C'est du cloître qu'on tirait les évêques, les archevêques, les légats du saint-siége. C'est du cloître que Suger sortit pour être régent de France, et Eugène III pour être souverain pontife. C'est de sa cellule de ramée que saint Bernard, dédaignant les grandeurs de la terre et les siéges les plus éminents de la chrétienté, gouvernait les princes, les monarques, les pontifes souverains, précipitait les peuples sur l'Asie, et, simple moine, ébranlait le monde. Saint Bernard est le César gaulois de la théocratie romaine. Pendant le concile de Soissons, le jeune prince du désert, occupé à fonder sa métropole de Clairvaux, ne remua pas. Soissons, d'ailleurs, n'était qu'un premier combat, une rencontre d'avant-garde conduite par deux chefs subalternes, Lotulfe et Albéric. Mais lorsque Abailard vaincu se relevait plus redoutable encore au Paraclet, qu'Arrigo agitait violemment les villes du Midi, et qu'Arnaldo insurgeait en tumulte les cités lombardes, Bernard, Norbert, Pierre de Cluny, descendirent, armés de toutes pièces, sur le champ de bataille. Ces rois du cloître, oubliant leurs discordes fraternelles, réunirent leurs efforts pour défendre la papauté contre les hardis hérésiarques qui l'attaquaient simultanément au nom de l'Evangile, de la philosophie et de la liberté.

II

PIERRE DE CLUNY ATTAQUE LE LÉONISME ; DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL.

Pierre le Vénérable, le plus pacifique des trois champions de la papauté, engagea la bataille contre le léonisme. A son retour d'Espagne (1125), après une inspection des monastères de son ordre dans la Castille et l'Aragon, redescendant des Pyrénées par les sources de la Garonne, il retrouva partout dans les vallées du Comminges, patrie de Vigilance, les doctrines renaissantes de cet antique réformateur cantabre, sous le nom de pétrobruséisme. Arrigo, échappé au bûcher de Saint-Gilles, et resté, par la fin tragique de son maître infortuné, le chef de la Réforme, la propageait avec sa fougue accoutumée dans les cités populeuses du Midi, où le mouvement communal se combinait avec son christianisme républicain. L'abbé de Cluny rencontra partout sur son chemin le pétrobruséisme orageux et triomphant, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, et comme il s'exprime lui-même, dans son langage classiquement barbare, dans la *Novempopulanie, la province de Narbonne*, et *les rives du Rhône rapide*. Rentré dans son abbaye, il en écrivit une réfutation qu'il envoya à l'archevêque d'Arles et à ses suffragants, les évêques d'Embrun,

de Die et de Gap, avec ce préambule : « A mes seigneurs et pères, maîtres de l'Eglise de Dieu, Pierre, humble abbé de Cluny, salut et vénération[1]. »

Il indique le berceau du pétrobruséisme sur *les Alpes glacées*, et *sur des cimes couvertes d'éternelles neiges*. Il le représente fuyant devant la poursuite des prélats, comme un *serpent tortueux*, passant des montagnes dans les plaines de la Septimanie, des déserts et des hameaux dans les bourgs, les cités populeuses, et envahissant Toulouse même, la grande métropole du Midi. Ce spectacle lui arrache ce cri où la colère se mêle au gémissement : « La cité si noble d'elle-même a été rendue ignoble par l'erreur ! Elle s'avance contre le Christ sur les traces de l'Antechrist ! Elle a oublié le lait divin qu'elle a sucé dans son enfance, et dont elle a été nourrie jusqu'à sa puberté ! Elle trouve plus douces les eaux fugitives et le pain caché plus savoureux, selon l'expression du Prophète. Elle ne se souvient plus *des jours de son adolescence*, ni de tant de martyrs du Christ dont le sang a coulé dans ses murs en témoignage de la foi chrétienne. Elle est semblable à la femme adultère qui, dans les dégoûts de son inconstance, introduit les étrangers dans le lit de son époux. Que vous dirais-je, ô peuples malheureux ! Vous voilà pliant au moindre souffle de l'air avec la fragilité des roseaux. Vous, jadis inébranlables aux tourbillons qui déracinaient les antiques chênes et les pins élevés jusqu'aux cieux ; vous qui, pour le Christ, avez résisté à la sagesse des Grecs, à la puissance des Romains, à la

[1] *Adversus Petrobrusianos*, præfatio.

cruauté des Perses (des Maures), aux prodiges de l'Antechrist; vous qui ne cédâtes pas à tant de nations, vous succombez sous deux hommes vils, Pierre de Brueys et Arrigo, son messager de mensonge[1] ! »

Pierre le Vénérable était le plus doux et le plus tolérant des hommes de son siècle. Un jour qu'il visitait un monastère de Bourgogne, des moines qui l'entendaient s'entretenir avec le prieur sur la divinité du Sauveur soutinrent hardiment qu'on ne trouvait nulle part clairement exprimé dans l'Ecriture que le Christ fût Dieu. Le noble et prudent abbé eut l'air de ne pas entendre; mais, quelques jours après, il écrivit au *bon et pacifique vieillard, son frère et son fils, Pierre, prieur de Saint-Jean,* qu'il voyait dans ce discours, amour de l'étude et zèle du savoir, bien plus qu'absence de foi, et, dans ces religieux, des lettrés et des érudits bien plus que des sceptiques; mais que, toutefois, il convenait qu'un tel propos fût réprimé de peur que le doute ne se glissât dans les esprits sur ce fondement de notre salut. Et, pour citer un exemple plus éclatant de la tolérante charité de Pierre le Vénérable, c'est lui qui osa, quelque temps après, offrir au vieil Abailard, persécuté par saint Bernard, condamné par le saint-siége, errant sans asile en Occident, un refuge et un tombeau dans Cluny. Mais à propos du léonisme, cet homme si doux devient âpre et cruel; sa controverse est violente, dédaigneuse, insultante; il lui échappe des paroles barbares. C'est ainsi qu'en envoyant la réfutation qu'il en fait aux prélats provençaux, il surexcite leur zèle déjà ensanglanté :

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

Tout hérétique, dit-il, qui résisterait à l'autorité ou au raisonnement, doit être traité *par Vos Révérences comme une bête féroce.*

D'où vient, dans un esprit si modéré et si harmonieux, cette contradiction barbare? C'est que les moines de Saint-Jean n'étaient que des penseurs solitaires; c'est qu'Abailard, quelque éclatant qu'il fût, n'était qu'un scolarque isolé; c'est que leur rationalisme ne sortait guère de l'enceinte d'une école ou d'un couvent. Ils n'attaquaient d'ailleurs que le christianisme spéculatif et la divinité du Christ, tandis que Pierre de Brueys et Arrigo attaquent l'infaillibilité du pape, la hiérarchie sacerdotale, l'institution cénobitique. Au pontife, ils substituent la Bible; au cloître, la cité. Ils opposent à l'Eglise cléricale une Eglise laïque. Leurs pensées se font peuple; elles s'incarnent dans les communes; elles éclatent bruyamment sur les places publiques; elles montent les degrés des antiques Capitoles dans les cités renaissantes du Midi. C'est une révolution évangélique et populaire qui sape de fond en comble la théocratie romaine. Voilà pourquoi le cénobitisme, qui reçoit paternellement le vieil Abailard vaincu, sonne le beffroi dans sa tour contre Pierre de Brueys, dans les tentatives duquel son long et prophétique pressentiment entrevoit avec terreur, à la distance de quatre siècles, le triomphe définitif de Luther.

L'abbé de Cluny d'abord dit aux prélats que, depuis qu'il a terminé son travail, il lui est tombé entre les mains un livre, d'après lequel Arrigo, loin de les amender, exagérait encore les doctrines de Pierre de Brueys. Dès qu'il aura la conviction que le volume anonyme

appartient réellement, du moins quant au dogme, à l'hérésiarque, il opposera à ce système de Satan le système de Dieu. Or cette seconde réfutation n'a jamais existé, que nous sachions, d'où nous sommes en droit de conclure que ce formulaire inauthentique était l'œuvre de quelque réformateur demeuré inconnu, et que la doctrine henricienne est essentiellement identique avec le pur pétrobruséisme. Pierre le Vénérable range ses erreurs sous cinq chefs de controverse que nous exposerons, en les complétant, dans un ordre logique et progressif : le baptême, l'eucharistie, le culte des morts, les pompes sacerdotales, et le sacerdoce lui-même. Pierre de Brueys, on le voit, ne touche pas, comme Abailard, au fond même du christianisme. Il en respecte l'essence, le dogme constitutif, le nuage divin. Il adore le mystère de l'arche de Dieu que les anges ne contemplent qu'en s'ombrageant de leurs ailes. Prophète farouche, il veille même, d'un regard jaloux, sur les tables de la Loi, sur le Livre sacré. Il ne veut que la Bible, mais il l'enlève au tabernacle, l'arrache au prêtre, et la remet au peuple. Il en combat l'explication, l'application et le monopole sacerdotal. Son christianisme est purement laïque. Sa controverse, qui comprend une réforme aussi étendue que celle du seizième siècle, s'ouvre donc par les sacrements. p 277

Qu'est-ce que le *sacrement* ? Ce *monument*, ce *mémorial sacré* entre tous, ce rite essentiel, primordial, générateur, ce rite mère de tous les rites religieux, qu'exprime-t-il ? — Le mystère de la vie universelle. Or, comme le principe de la vie est unique, il ne saurait exister qu'un sacrement, c'est l'*acte* essentiellement

holy places & the Cross

sacré, le *sacrifice*. C'est, en effet, le sacrement que, dès le commencement du monde, on trouve au fond de la religion universelle. Son origine est cosmogonique; ses racines plongent dans la création, dans l'essence de l'incréé. Perçons donc par de là l'Evangile, par de là l'univers, et tâchons de saisir le mystère de la vie dans son foyer initial, dans le sein même de Dieu.

Pour Dieu, être un, unique, universel, créer, conserver, régénérer, est un même acte d'amour, c'est un don de soi. Dans cette triple transmission de l'être, il se donne, il donne son verbe, son souffle, et cet acte primordial constitue essentiellement le sacrifice. La création des êtres est donc un sacrifice, et leur conservation providentielle, création continue, perpétuité de la vie ou du don divin, est nécessairement encore un sacrifice[1]. Dieu se donne incessamment aux créatures qui incessamment réparent leur être périssable dans leurs rapports avec l'être éternel. C'est ainsi que la terre apparut aux religions antiques comme un immense autel, où ces créatures défaillantes, conviées à un festin sacré, se repaissent d'une victime éternellement immolée, éternellement renaissante, et cette victime, c'est l'Incréé, c'est le Créateur, c'est Dieu.

Qui ne voit, dans cette conception des origines, se dessiner déjà, comme l'aube dans les nuages, le type rayonnant de la rédemption? Au fond, l'acte réalisé par le Verbe, créateur du monde matériel, est identiquement le même que celui qu'accomplit plus tard le Verbe régénérateur du monde moral. Pour produire l'univers, il se donne; il se donne encore pour régéné-

[1] Genèse II, 7. — Psaume XXXIII, 6; CIV, 29, 30.

rer le genre humain; et ce don qui, dans les deux cas, constitue une véritable immolation, est l'original du rite symbolique, du rite essentiel, universel, le sacrifice. Mais le péché introduit dans le sacrifice, d'abord uniquement *pacifique*, un nouvel et sombre élément, l'expiation. Le genre humain déchu mérite la mort, mais au lieu de son trépas, Dieu veut sa régénération. Pour ce miracle de justice et d'amour, un être est nécessaire qui, représentant de l'humanité, expie son crime et simultanément régénère sa nature comme représentant de Dieu. Alors apparaît l'unique médiateur possible, l'ineffable et mystérieux personnage de l'Homme-Dieu. Le Fils dit au Père : *Tu ne veux plus d'holocaustes! eh bien, me voici*[1]! Il quitte le ciel, il descend sur la terre coupable, il entre dans l'humanité mortelle. Mais avant de monter sur le Calvaire pour laisser au monde un monument du mystère du salut, il institue une fête anticipée, un banquet conséquemment symbolique. Avec les apôtres, il y convie le genre humain futur, et sous la figure du pain et du vin, l'aliment qu'il distribue, c'est *sa chair*, c'est *son sang;* la victime, c'est lui-même; c'est l'*Agneau immolé dès l'origine du monde* (Apocal. XIII, 8). Invente-t-il un nouveau rite? Non; il adopte la pâque hébraïque, un rameau du sacrifice universel. L'eucharistie, ce mémorial de la régénération des âmes, est donc en même temps, et dans un sens plus profond et plus antique, un mémorial de la production des êtres. Au banquet de la grâce, comme au banquet de la nature, la Victime dont les créatures se repaissent, est au fond, sous des symboles divers, identiquement la même, Dieu

[1] Hébreux X, 5, 6, 7.

perpétuellement immolé sur l'autel immense de l'univers.

Le sacrifice est donc le sacrement un, unique, universel, institué dès l'origine des temps par Dieu même, l'éternel pontife[1]. Pendant l'Eden, pacifique et figuratif de la création; après l'Eden, expiatoire surtout et préfiguratif de la rédemption de Christ. Mais après l'invasion du péché qui souilla le monde et altérait l'élément du rite primordial, il s'en adjoignit nécessairement un second, que Dieu révéla sans doute à la conscience troublée du genre humain, la purification préalable de la victime. De là, chez les païens et les Hébreux, l'ablution partielle ou totale qui précédait le sacrifice, et plus tard, chez les chrétiens, l'ablution totale ou partielle qui précédait l'eucharistie. Le baptême n'est donc, dans l'opinion du genre humain qu'une purification préliminaire. Le baptême est à l'eucharistie ce que la repentance est au salut, une préparation; ce que Jean est à Jésus, un précurseur. Le baptême et l'eucharistie, indivisiblement unis en principe, ne forment donc qu'un sacrement unique, exprimant la double idée renfermée dans la notion palingénésique, le double phénomène de la vie, d'abord la *naissance*, puis la *conservation* de l'être.

Le baptême exprime la naissance de l'âme, et, dans un sens cosmogonique, la genèse du monde moral. L'univers moral sort des eaux, vierge comme l'embryon de l'univers physique naissant du sein de l'antique abîme, ou, d'après une interprétation plus juste et plus biblique, comme le cadavre du globe régénéré dans les gouffres du déluge. La colombe d'or peinte ou

[1] Hébreux VI, 20; VII, 17; X, 7.

sculptée, les ailes étendues, sur la piscine baptismale, représente, dans le premier sens, l'Esprit de Dieu couvant le chaos, d'où éclosent les mondes, et dans le second sens, le ramier qui, volant sur les ondes vengeresses, portait, avec le rameau d'olivier, la paix et le pardon du ciel[1].

L'eucharistie, qui continue le baptême, comme la vie continue la naissance, figure la perpétuité de l'existence, la conservation de l'être moral. Comme l'enfant sorti des eaux de l'amnios reçoit le lait maternel, ainsi, dans la primitive Eglise, le néophyte, ruisselant de la piscine baptismale, montait, revêtu d'une robe blanche, à la table où il recevait le pain et le vin. A ce banquet mystique, les âmes défaillantes se nourrissent, sous les espèces symboliques, de la *chair* et du *sang* du Christ, de la substance même de Dieu, principe de toute existence dans l'univers.

C'est ainsi que le mystère de vie se trouve renfermé tout entier dans le sacrement bicéphale du baptême et de l'eucharistie. Il était nécessaire de remonter jusqu'à son origine cosmogonique pour en rétablir le sens primitif à demi perdu, et l'empreinte antique presque effacée. Il était nécessaire de montrer que ce rite, au premier coup d'œil, arbitraire et superficiel, tient au contraire par ses racines aux entrailles de la création, au cœur même de Dieu. Il est le cœur du monde, le foyer de la vie dans l'univers moral, comme dans l'univers physique le soleil. De cette cime élevée, nous dominons le vaste champ de la controverse jusqu'à son horizon le plus lointain. Les ombres se dissipent, les

[1] Genèse I, 2. — 1 Pierre III, 21.

doutes s'évaporent, et déjà le mystère de la nature et du nombre des sacrements se découvre à l'œil ravi. Il est évident que ceux qui en comptent sept ne font que fragmenter le sacrement essentiellement unique; qu'il est nécessairement figuratif, mais qu'il implique l'idée d'un sacrifice spirituel, et que la victime mystique, c'est le Verbe de Dieu, Dieu lui-même. On voit comment la table eucharistique s'est insensiblement changée en autel; comment le sacrement de la cène est devenu, en se matérialisant, un sacrifice sacerdotal, reproduisant à l'infini le sacrifice unique du Calvaire; et par quelle logique inexorable le prêtre éperdu a été irrésistiblement poussé, désespérément précipité dans cette fiction foudroyante de *créer et d'immoler Dieu.* Le baptême symbolisant la naissance, on voit sur quelle pente il est descendu de l'âge adulte à l'âge enfantin, et pourquoi la piscine a reculé de la table du catéchumène jusqu'au berceau du nouveau-né. Or, pour déterminer les diverses altéra tions du rite, il fallait remonter jusqu'à son type évangélique et cosmogonique. Il fallait d'ailleurs rattacher le mystère de la vie à son principe éternel. Et maintenant soyons attentif à ce tournoi théologique. Dans ce champ-clos immense, les deux champions qui se lancent un défi hautain, ce n'est ni le superbe Pierre de Cluny, ni le fougueux Pierre de Brueys; c'est la Réforme naissante attaquant dans son triomphe le géant de la théocratie romaine; duel magnifique, joûte solennelle, qui, pour témoins, a les anges et les hommes, la terre et le ciel, et pour juge souverain, Dieu!

III

LE BAPTÊME.

Le baptême est aussi antique et aussi universel que le sentiment du péché. L'homme a toujours éprouvé le besoin d'une purification. Seulement il a varié sur l'élément purificateur. En général, il a existé deux baptêmes correspondant sans doute aux systèmes adoptés par les peuples sur l'origine du monde. Ceux qui croyaient que l'*Océan était le père des choses* pratiquaient le baptême d'eau; mais le baptême de feu était admis par ceux qui regardaient cet élément comme le principe de la vie, et qui l'adoraient dans le soleil. Les peuples se divisent donc en hydrobaptistes et en pyrobaptistes. Dans la première classe, la plus nombreuse, il faut ranger les Indiens, les Egyptiens, les Romains, les Juifs; dans la seconde, les Persés, les Sabéens, les Gaulois, les Grecs. Plusieurs de ces peuples employaient l'un et l'autre élément baptismal. De ce nombre les Grecs qui, néanmoins, adorateurs du soleil, usaient presque exclusivement du baptême de feu, qu'ils appelaient *Amphidromia,* parce que le nouveau-né, processionnellement porté en cercle autour du foyer, était passé par le père, pontife domestique, dans la vapeur de cet autel. Les bramcs, après avoir plongé l'enfant dans le fleuve, s'é-

6**

crient : « O Dieu pur, unique, invisible, éternel et parfait! nous t'offrons cet enfant, issu d'une tribu sainte, *oint d'une huile incorruptible* et purifié avec de l'eau. »

Tertullien, qui appelle le déluge *le baptême du monde*, nous apprend l'usage du saint lavacre dans les temples d'Apollon, de Sérapis et de Mithra[1]. C'était le culte du soleil; de sorte que le baptême servait d'initiation aux mystères de cet astre-dieu, adoré comme le médiateur universel, l'image du Verbe, l'ombre de l'intelligence éternelle. En Judée, il eut un sens analogue; il devint le signe d'admission au culte de l'homme-Dieu, qui, dans la religion nouvelle du genre humain, allait être, sous le nom de Christ, adoré comme le médiateur universel, l'incarnation du Verbe, la *figure* et la *splendeur* de Dieu. C'est Jean, fils de Zacharie, qui le premier, à ce qu'il semble, éleva chez les Juifs l'ablution mosaïque au rang de sacrement baptismal, rite préparateur du christianisme qui lui valut le surnom de Baptiseur; et Jésus en le recevant des mains du Précurseur dans le Jourdain, adopta le baptême qu'il ne donna jamais lui-même, mais qu'il faisait donner par ses apôtres, et qu'en les quittant il leur recommanda, une dernière fois, d'administrer *aux nations* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le Christ a fait définitivement triompher le baptême de l'eau dans le monde, bien que le baptême du feu fût, à ce qu'il semble, plus naturel au culte de celui qui est la *Lumière*. Quoiqu'il en soit, la fête du prophète qui a introduit le rite de la purification par l'eau en

[1] Tertullianus, *De baptismo*, cap. V.

Occident, a remplacé la solennité druidique où, vers le solstice d'été, les peuples des Gaules accomplissaient la cérémonie de la purification par le feu à des bûchers allumés le soir, en l'honneur du soleil. L'eau cosmogonique fut d'abord l'unique élément baptismal. Le néophyte adulte s'y plongeait tout entier; il en ressortait comme d'un tombeau : ainsi l'âme renaissait du sépulcre du péché. Insensiblement, le sacrement primitif s'altéra; à l'eau purificatrice on ajouta d'autres éléments, tels que le sel, l'huile, emblèmes évidents d'incorruptibilité. L'huile était peut-être une importation bramanique; peut-être n'est-elle qu'un symbole de l'onction royale du Christ. Le *chrême*, emblème de la vie matérielle, devint naturellement l'emblème de la vie spirituelle, de la *grâce* divine[1]. Et le prêtre, imposant les mains sur le front du régénéré, invoquait l'Esprit de Dieu figuré par une colombe étendant ses ailes sur la piscine. Ces légères altérations dans la forme, que le baptême avait déjà subies dès le second siècle, se multipliant de jour en jour, finirent par une totale transformation dans le fond. On en perdit le sens cosmogonique; on en oublia le symbolisme essentiel. Le rite se matérialisa. L'esprit disparut. L'émersion palingénésique devint une simple aspersion lustrale, et le salut ne résulta plus de la foi du néophyte, mais de l'effusion du liquide transformé par une espèce d'incantation sacerdotale. Grâce à cette vertu magique, on administra le baptême aux enfants incapables de participer volontairement au mystère. Cette matérialisation

[1] Χρίσμα, χάρισμα.

du baptême commence au quatrième siècle ; on y reconnaît l'influence du paganisme dont les idées et les peuples envahissent en masse le christianisme ; elle redoubla par le débordement des peuples du Nord ; il est évident qu'en administrant le baptême aux enfants, les prêtres furent dirigés par l'intention louable de se saisir dès le berceau des jeunes barbares, à l'exemple des chasseurs qui s'emparent des petits pour attirer plus aisément dans leurs rets, par l'amour maternel, les bêtes féroces. Ils avaient une raison plus intime et plus profonde encore : c'est la croyance que l'enfant mort sans baptême allait au feu éternel ; croyance lugubre indirectement issue du dogme du péché originel, et enfouïe par saint Augustin dans les cryptes ténébreuses de la théologie du moyen âge. D'ailleurs, le rite recevant du prêtre sa vertu miraculeuse, tombait absolument dans le monopole sacerdotal.

Or, c'est sur cette transformation du baptême primitif que s'engage la lutte entre l'abbé de Cluny et Pierre de Brueys. Le réformateur, sans remonter jusqu'à l'origine cosmogonique du rite, prenait pour base ces paroles du Christ aux apôtres : « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature, celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ; celui qui n'aura pas cru sera condamné. » De ces paroles il résulte évidemment, disait le réformateur, que le vrai baptême, c'est la foi. Conséquemment, les enfants que vous baptisez, et que leur âge trop tendre rend incapables d'aucune foi, ne peuvent être sauvés. Donc votre baptême est inutile ; il lave la chair sans purifier l'âme. Nous, au contraire, nous attendons que

l'homme soit en âge de croire et de connaître Dieu. Et d'après ce principe, il avait rebaptisé les peuples du Midi dans les torrents des Alpes et des Pyrénées. L'abbé de Cluny, dans sa discussion, combat toujours Pierre de Brueys. Nul, en effet, n'est plus vivant du fond de son tombeau. A côté d'Arrigo, se dresse constamment devant ses yeux le belliqueux fantôme.

« O doctes! s'écriait-il avec un dédain superbe. Ainsi les siècles passés se sont trompés! Pendant mille ans et plus, des milliers d'enfants n'ont reçu qu'un baptême illusoire! Depuis le temps du Christ, il n'existe donc que des chrétiens imaginaires! Ainsi le monde a été aveuglé et enveloppé de ténèbres si profondes, que pour ouvrir les yeux et éclairer cette longue nuit, après tant de Pères, de martyrs, de pontifes et de princes de l'Eglise universelle, il a dû vous attendre si longtemps. Et pour corriger cette longue erreur, il a dû choisir, pour ses derniers apôtres, Pierre de Brueys et son acolyte Henri. Ainsi, jusqu'à ces nouveaux réparateurs du siècle, le monde a péri! Lorsque dans toute la Gaule, l'Espagne, la Germanie, l'Italie, l'Europe *entière, depuis trois cents ou cinq cents ans* environ, personne n'a été baptisé qu'enfant, il n'y a eu aucun chrétien[1]. S'il n'y a point eu de chrétien, il n'y a point eu d'Eglise; si point d'Eglise, point de Christ; si point de Christ, le monde a certainement péri! Nos pères ont péri! et nous aussi nous périssons! Que les saints innombrables qui sont dans le ciel soient traînés dans l'enfer! Que les

[1] C'est donc au neuvième siècle, ou tout au plus au septième, que le pédobaptisme triompha, selon Pierre le Vénérable.

compagnons des anges deviennent les collègues des démons! Qui peut supporter, qui peut entendre un tel blasphème! Qui ne bouchera pas ses oreilles ou ne s'élèvera pas avec le monde entier, *qu'ils s'efforcent de damner, contre ces nouveaux hérésiarques*[1]! »

Ces vagues et brillantes déclamations se brisent contre la proposition inébranlable du réformateur, comme des flocons d'écume contre un écueil. Pierre le Vénérable, au reste, admet que le baptême consiste essentiellement dans la foi. Mais par quelle foi l'enfant, qui n'en peut avoir aucune, opère-t-il son salut? Par la foi d'autrui, répond le subtil et poétique esprit, dont l'opinion n'est pas sans une lointaine analogie avec le fameux dogme calviniste, sur le salut héréditaire des élus. Puis, cherchant à sa doctrine une base dans la Bible : « Le prince juif croit, dit-il, et son fils est guéri (Jean IV); Marthe croit, et Lazare est ressuscité (Jean XI, Matth. XV); la Cananéenne croit, et sa fille est délivrée d'un démon. L'Eglise croit, et l'âme est purifiée de ses péchés. Le monde croit, et l'enfant est sauvé. Si toutes choses sont possibles à un seul croyant, seront-elles impossibles à un monde entier croyant et priant pour les enfants qu'on baptise? Ils étaient impurs, et les voilà saints par leurs parents ou par un médiateur dans le sacrement de la foi. C'est ainsi qu'Israël fut élu de Dieu par la foi d'Abraham, ravi à la mort par la foi de Moïse, élevé sur toute nation par la foi de David[2]. » Mais probablement peu satisfait de tant d'analogies bibliques qui s'en vont en fumée, Pierre le Vénérable

[1] Petr. Venerab., *Epist. adversus Petrobrusianos.*

[2] *Adversus Petrobrusianos.*

abandonne fièrement cet argument de la foi de l'Eglise. Il en fait grâce à son adversaire comme d'une arme superflue, inutile à sa victoire.

Pierre de Brueys prétendait que le baptême est inefficace sans la foi personnelle, et la foi personnelle sans le baptême, et que le salut résulte indissolublement de l'union du baptême et de la foi. L'abbé de Cluny saisit au bond cette proposition formulée avec trop de rigueur, et la combat par l'exemple de tant de martyrs morts pour le Christ, et qui n'ont reçu que ce baptême de sang. S'ils ont été sauvés sans le baptême, pourquoi les enfants ne le seraient-ils pas sans la foi? « Ecoutez, s'écrie-t-il, la voix de l'Apôtre qui retentit comme un clairon. Disputant du péché du premier Adam, par qui le monde est condamné, et de la justice du second Adam, par qui le monde est sauvé, saint Paul dit : « Comme tous sont morts en Adam, tous aussi sont vi- « vifiés en Christ. » Eh bien, n'est-elle pas close cette bouche qui proférait l'iniquité! Osera-t-elle encore aboyer, cette gueule de chien percée du trait apostolique! Tous, dit-il, sont vivifiés par le Christ, tous sans exception. Donc exclure les petits enfants baptisés du nombre des sauvés, est une proposition hérétique et impie; hérétique, parce qu'elle est contraire à la foi; impie, parce qu'elle est contraire à la piété! » — Oui, sans doute; mais si tous sont vivifiés par le Christ, à quoi bon le baptême catholique? Le réformateur voulait, avec raison, maintenir le baptême de l'eau comme signe inséparable du baptême de la foi. Son tort est d'avoir exagéré la valeur du symbole qui, purement humain, n'a d'autre mérite que d'être l'enveloppe con-

servatrice du sacrement divin; c'est l'écorce d'un fruit céleste.

L'abbé de Cluny, faible dans son argumentation, s'élève jusqu'à l'éloquence par le sentiment : « Oh ! quelle différence entre le Christ recevant avec tendresse les petits enfants, et les hérétiques qui les repoussent avec impiété. Les disciples du Christ firent autrefois, non rien de tel, mais quelque chose d'approchant, en repoussant les petits enfants loin du Christ. On lui présentait, dit l'Evangile, des enfants pour qu'il les touchât; mais ses disciples menaçaient ceux qui les présentaient. Et maintenant, ô Seigneur Jésus ! et maintenant, ô bon Maître ! instruis-nous par ta Parole ! Bien plus, pour que j'ose davantage, montre-nous ton exemple ! Ces enfants qui venaient vers toi, non par leur propre foi, mais présentés par la foi d'autrui, devaient être reçus, comme l'enseigne l'Eglise, ou repoussés, comme l'ordonnent ces téméraires novateurs. *Tes disciples,* dit l'Evangile, *menaçaient ceux qui présentaient les enfants.* Mais, toi, comment accueilles-tu leurs menaces ? *Jésus voyant cela,* dit-il, les blâma. Donc c'est parce qu'ils menaçaient ceux qui présentaient les petits enfants, que tu les blâmes. Mais que leur dis-tu ? *Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent.* Tu dis cela; mais que fis-tu ? *Les embrassant,* dit l'Evangile, *et leur imposant les mains, il les bénissait.* Que répondez-vous à cela, cruels contempteurs des enfants ? Voici, parce qu'on les repoussait, Jésus s'irrita; Jésus ordonna qu'on les laissât venir à lui; Jésus dit que le règne des cieux est à ceux qui leur ressemblent; Jésus

les embrassait; Jésus leur imposait les mains; Jésus les bénissait. Arracherez-vous les enfants aux embrassements du Christ, à l'imposition des mains du Christ, aux bénédictions du Christ, malgré le Christ? Que l'Eglise voie! que le monde juge[1]! »

Mais voici saint Bernard qui vient au secours de son doux collègue de Cluny : « Les chiens, s'écrie le bouillant abbé de Clairvaux, ils se moquent parce que nous baptisons les enfants! Eh quoi, quand l'enfant ne peut parler pour lui, la voix du sang de son frère ne criera-t-elle pas de la terre vers Dieu? Et l'Eglise sa mère est là qui crie aussi pour lui. Que dis-je, l'enfant lui-même ne semble-t-il pas aspirer, soupirer (*inhiare*) après les fontaines du Sauveur, crier hautement vers Dieu, et dire dans ses vagissements : Seigneur, je souffre, réponds pour moi? Tourmenté par la nature, il demande le secours de la grâce. Tout crie en lui, et l'innocence du malheureux, et l'ignorance de l'enfant, et la faiblesse du condamné (débiteur)! Tout crie pour lui, et le sang de son frère, et la foi de sa mère, et l'abandon du malheureux, et le malheur du délaissé! Tout crie vers le Père! Et le Père ne peut se refuser à l'enfant, car il est Père[2]! »

Trait touchant! Tendre et sublime éloquence! Ces entrailles de moines gémissent d'amour comme un cœur de mère! On conçoit que ces siècles naïfs et barbares se soient émus sur le sort de ces tendres créatures, et que le moyen âge chevaleresque se soit fait le champion de ces orphelins du ciel. Mais sa tendresse

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

[2] *S. Bernardi Opera,* Sermo LXVI.

héroïque s'est émue pour une chimère, et l'éloquence qui l'égarait dans la pitié tonnait contre un fantôme : « O patriarches du monachisme, et vous, peuples de l'Eglise romaine, pouvaient répondre les réformateurs, vous nous calomniez! Ce n'est pas nous qui repoussons les petits enfants, c'est vous! vous qui les damnez dès le sein maternel! vous qui, dès qu'ils meurent sans l'aspersion de quelques gouttes d'eau, précipitez leurs douces âmes dans l'enfer! vous, enfin, qui ravissez cette multitude d'âmes orphelines à l'amour du Père qui est dans les cieux! Ah! ce Père miséricordieux n'a pu les condamner irrévocablement pour le péché d'Adam! Et si, par un mystère que nous adorons, ils en portent la peine imméritée, ils ont à ses yeux le double intérêt de l'*innocence* et du malheur. Candides et plaintifs, ils sont les images de leur divin Frère auquels ils tendent leurs bras en bégayant son nom immortel. Loin de les repousser, nous les menons moralement vers Jésus; nous les lui élevons comme des créatures que rend sacrées le sceau de sa bénédiction, des vases que doit habiter l'Esprit de Dieu. Et lorsque dans l'adolescence ils auront reçu ce baptême de l'Esprit, en sortant de la piscine où ils laissent dans l'eau symbolique les souillures et les ténèbres originelles, nous les conduisons au banquet mystique où ces jeunes âmes régénérées se nourriront, sous la figure du pain et du vin, de la céleste Victime, de la substance de Dieu, aliment de la vie éternelle! »

Les réformateurs du seizième siècle ont été moins hardis que Pierre de Brueys. Ils ont conservé le pédobaptisme, et même, chose étonnante, Calvin le défend

dans des termes qui rappellent ceux de l'abbé de Cluny. Néanmoins, quelques Eglises réformées professent le baptême des adultes. Il paraît plus logique, plus littéralement scripturaire, plus radicalement cosmogonique. Le baptême des enfants, en apparence moins rationnel, l'emporte par le sentiment. Il semble au fond plus religieux, surtout plus utile à l'enfant marqué d'un signe sacré, adopté dès sa naissance par l'Eglise, sa mère spirituelle, et solennellement offert au Père céleste. Rien de plus touchant que cette oblation du nouveau-né au Seigneur, en présence des fidèles qui prennent l'engagement tacite de l'élever dans la foi du Christ. Néanmoins le baptême n'est essentiellement que le préambule de l'eucharistie. La piscine a naturellement sa place auprès du saint banquet. Au surplus, et pour prévenir tout esprit de contention judaïque, ajoutons que le signe de l'initiation chrétienne n'occupe qu'un rang fort secondaire dans l'école éminemment dogmatique de saint Paul, qui recommande expressément de ne pas *s'arrêter à la doctrine* élémentaire *des baptêmes,* mais de s'élever *jusqu'à la science des parfaits, jusqu'à la perfection même* de Christ (Hébr. VI, 1, 2).

IV

L'EUCHARISTIE.

C'est dans le ciel que réside la source éternelle de la vie, et cette source, c'est Dieu, Dieu qui se donne. C'est dans le ciel, *où l'Agneau de Dieu est immolé dès l'origine du monde,* qu'il faut chercher le principe générateur du sacrifice. Dieu donne une première fois son Verbe, et l'univers est créé. Dieu donne une seconde fois son Verbe, et l'univers est régénéré. Dieu donne, envoie perpétuellement son Verbe, son Esprit, et l'univers est perpétuellement conservé, sauvé. La création est un sacrifice, la rédemption est un sacrifice, la Providence, la grâce, le salut est un sacrifice. Dieu s'immole, et les êtres vivent de sa substance[1]; le Christ s'immole, et les âmes vivent de sa substance; le chrétien s'immole, et les hommes vivent de sa substance. Ainsi de la mort naît la vie au banquet immense du monde, et dans l'immolation du chrétien, reproduction du sacrifice de Christ, l'oblation vivifiante c'est encore, c'est toujours Dieu. Le sacrifice est donc la loi génératrice de la vie universelle. Dans le banquet eucharistique, il est consé-

[1] *L'homme ne vit pas de pain seulement, mais du Verbe de Dieu,* aliment substantiel de toute créature. (Math. IV, 4; Deut. VIII, 3; Ps. CIV, 29 et 30; Actes XVII, 28.)

quemment une victime; mais cette victime est nécessairement mystique; ce n'est que par l'esprit que les âmes se nourrissent du Verbe. Toutefois le sacrifice n'est plus qu'un *sacrement*, c'est-à-dire un *mémorial* de l'acte sacré. Il y a dans le sacrement réalité et symbole, et l'altération de l'un ou l'autre élément détruit le rite souverain. Les Grecs, les Orientaux l'ont souvent dénaturé dans le sens du symbole, dans le sens de l'idéal; mais au moyen âge, les Latins, les Occidentaux avaient, en le matérialisant, presque anéanti le divin mystère.

Or, c'est l'opinion d'Origène, d'Athanase, de Basile et de Grégoire de Nazianze, d'Augustin d'Hippone, de Jehan Erigène, de Raban-Maur, de Bérenger de Tours, que soutient Pierre de Brueys : « O peuples, s'écriait-il, ne croyez pas les évêques, les prêtres, le clergé romain. Ils vous trompent sur l'office qu'ils exercent à l'autel. Ils prétendent créer le corps de Christ, qui se donne encore pour le salut de vos âmes, et ils mentent. Le corps de Christ n'a été transformé en pain qu'une fois, dans la cène qui précéda la passion. Et ce n'est qu'une fois aussi, c'est-à-dire dans cette circonstance seulement, qu'il a été donné à ses disciples. Depuis lors il n'a été transformé ni donné à personne! »

— « Venez donc, répondait l'abbé de Cluny, avancez, vous qui devez me disputer le champ, ô mes athlètes! Des témoins assisteront à notre lutte; ils se tiendront près des combattants! Il y sera aussi, le Juge d'en haut. Jugeant, non d'après les forces, mais d'après la cause des champions, selon sa coutume qui est l'équité même, il donnera la palme au vainqueur! » Plaçons-nous parmi

les témoins, aussi près que possible du souverain Juge, afin que dans cette hauteur où n'arrivent pas les passions de ce monde, le jugement de l'historien tombe dans le débat avec le calme et la sérénité de la voix même de Dieu.

Au quatrième siècle, Cyrille, évêque de Jérusalem, soutint que les espèces eucharistiques, après la consécration, étaient le corps même de Christ, mais son corps mystique. Cette idée, rejetée par tous les Grecs, hormis Chrysostome, fut admise par tous les Occidentaux, hormis Augustin. Grossissant avec la barbarie, et repoussée par les purs théologiens des écoles carlovingiennes, elle se fortifiait cependant, adoptée par tous les hommes de gouvernement sacerdotal, Hincmar, Lanfranc, Grégoire VII. Elle s'épanouit dans les ténèbres du dixième siècle, cet âge de fer de l'Eglise et du monde, et alors ce corps de Christ, d'une réalité purement idéale selon Cyrille, devint, selon Paschase, *tel qu'il sortit du sein de la Vierge :* et le mot officiel de *transsubstantiation* fut inventé par Hildebert, évêque du Mans. Cette exagération monastique, véritablement monstrueuse, produisit, en sens contraire, l'exagération léoniste. Tel est le point de départ de la discussion. Pierre le Vénérable remarque d'abord que son adversaire dépasse les bornes où s'était renfermé Bérenger : « L'Angevin, dit-il, niait la réalité du corps de Christ, mais non le sacrement symbolique; vous, vous niez le sacrement même, l'espèce et la figure. Et vous affirmez par là que le genre humain est totalement dépourvu du sacrifice de Dieu[1]. »

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

L'abbé de Cluny prend soin de nous avertir qu'il expose textuellement la doctrine du réformateur provençal. Mais, malgré ses inexactitudes, nous acceptons comme exacte cette exposition que son adversaire rejetterait peut-être. Cette doctrine nous paraît conforme au génie excessif de Pierre de Brueys et au matérialisme dogmatique de son siècle. Il interprète dans un sens positif et réaliste ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon corps !* C'est là le cachet de la barbarie du temps. Mais il diffère des catholiques en ce que, selon lui, la transsubstantiation n'a été réalisée qu'une fois par le Christ lui-même. Il refuse aux apôtres et aux évêques ce pouvoir surnaturel. Il croit devoir envelopper cette première cène, où présidait le Fils de Dieu, d'un rayonnement divin et miraculeux. Depuis, le prodige ne s'est plus renouvelé, et les espèces eucharistiques ne sont que du pain et du vin, et la cène un simple banquet commémoratif. A part cette opinion, qui n'appartient, il nous semble, qu'à lui, ce radicalisme exagéré de Pierre de Brueys ne nous paraît pas différer considérablement de l'interprétation zwinglienne. Le Suisse, comme le Provençal, ont dépassé probablement le vrai. Il y a dans l'eucharistie un sacrifice, et sous le pain et le vin une victime; et nous nous rangerions à l'opinion que l'abbé de Cluny prête à Bérenger si nous n'avions des raisons de soupçonner que Pierre de Brueys n'est dans ses exagérations qu'un disciple rigoureusement fidèle du docteur angevin.

Partant du sacrifice, comme principe générateur de toute religion, Pierre le Vénérable en démontre la perpétuité : « Repassez, dit-il, les siècles antiques, depuis

Adam jusqu'au Christ, et vous verrez. Abel fait à Dieu une oblation; Noé, après le déluge, renouvelle le sacrifice; Abraham offre une génisse, une chèvre, un bélier, la tourterelle, la colombe, son propre fils; Moïse, pour la purification du péché, immole des quadrupèdes et des volatiles. Enfin à la dédicace du temple, Salomon fait tomber, sous la hache sacrée, cent mille brebis, vingt mille bœufs. Lorsque le monde cessera de sacrifier, il cessera d'être à Dieu.

« Cependant de quatre religions qui, de nos jours, se partagent le monde, aucune ne pratiquera le sacrifice si les chrétiens cessent de sacrifier. Les juifs ne sacrifient pas parce que le lieu uniquement réservé aux sacrifices, disent-ils, est Jérusalem. Les musulmans, flottant entre la loi juive et la loi chrétienne, pratiquent la circoncision, usent d'ablutions fréquentes, tombent en prières à certaines heures du jour et de la nuit; ils avouent que le Christ est né d'un souffle divin, dans le sein d'une vierge, mais ils ne sacrifient pas. Les païens adorent des chevaux, des ânes, des porcs, des coqs, ou tout ce qui, le matin, se présente à leur regard; mais aucun sacrifice au Créateur ni à la créature. Donc, si les chrétiens ne sacrifient plus, c'en est fait du culte de la Divinité. » Pierre le Vénérable connaissait parfaitement l'islamisme. Etant en Espagne, il fit traduire le Coran en latin par un docteur nommé Pierre de Tolède. Mais comme ce Castillan était moins versé dans la langue latine que dans l'arabe, il lui donna pour collaborateur son propre secrétaire, appelé Pierre également, un savant moine de Cluny. Toutefois, ce qu'il dit n'est pas entièrement exact; les Juifs et les Musulmans immolent

encore, en quelques circonstances, des animaux. Les Hindous et les Tartares font des sacrifices. Et qui ne sait que les archipels de l'océan Pacifique, aussi bien que le continent américain, étaient, naguère encore, des autels d'où la vapeur du sang humain montait incessamment, avec le parfum de leurs bocages, vers le ciel indigné. L'idée du sacrifice ne s'est jamais éteinte dans l'univers.

« Ne voyez-vous pas, continue l'abbé de Cluny, que la loi, les rites, le sacrifice, le culte tout entier a été transféré des Juifs aux Gentils. Ce ne sont pas, à la vérité, les mêmes rites ni le même sacerdoce; ce sont pourtant des rites sacrés et un sacerdoce divin. Le mode est différent, le Dieu est le même. Le sacrifice du monde chrétien n'est ni multiple ni divers; il est un et unique : la victime, c'est l'Agneau de Dieu. Le Juif immolait le taureau, le chrétien immole le Christ[1]. »

C'est très bien : mais le prêtre juif, qui immolait le taureau en réalité, n'immolait pourtant qu'en figure l'homme qui se substituait l'animal, tandis que le prêtre chrétien prétend transformer le pain et le vin en la chair et au sang de Christ, et immoler en réalité Dieu. Pierre de Cluny aurait dû expliquer cette différence qui ne laisse pas que d'être assez considérable. Au lieu de cela, il prend les paroles sacramentelles et il s'écrie : « Ecoutez le Christ lui-même! Vous l'entendez donnant... quoi? Sa chair, son sang! Le sien, et non un autre! Quoi de plus clair, de plus lucide, de plus manifeste?... Mais peut-être traiterez-vous cette commutation de pain en chair, de vin en sang d'impossible? Peut-être soutiendrez-vous que le seul corps de Christ,

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

borné et assez petit, n'a pu suffire, pendant tant de siècles, aux morsures de tout l'univers? C'est ce que j'ai entendu dire que soutenait Bérenger. Un jour étant à Angers, il s'entretenait avec quelques personnes du sacrement du corps de Christ : « Fût-il aussi grand que « cette immense tour que nous voyons, dit l'hérésiar- « que, mangé par tous les peuples du monde, il y a « longtemps qu'il n'en resterait plus miette. » Fût-il comme le globe de la terre, cela serait encore vrai. Mais cela ne l'est plus dans le spirituel : les âmes qui, depuis tant de siècles se repaissent de Christ dans tout l'univers, n'épuisent pas plus sa substance que nos yeux, qui incessamment en absorbent les rayons, n'épuisent le disque du soleil[1]. »

Pierre le Vénérable dit « qu'on ne croit pas à la transsubstantiation du pain et du vin en la chair et au sang de Christ, pour deux motifs : Dieu ne veut pas, Dieu ne peut pas. Il le veut : témoin l'Evangile, où le Christ dit que cela soit fait en mémoire de lui. Il le peut : témoin Esaïe, qui décrit magnifiquement la puissance infinie de l'Eternel (XL). Donc ce qu'il veut et peut, est. Je ne le crois pas, dira l'un; j'en doute, dira l'autre : changer une substance en une autre substance, on ne l'a jamais vu, on ne l'a jamais fait! — Eh bien, relis l'Ecriture : vois la verge de Moïse changée en serpent, le fleuve d'Egypte en sang, et l'eau en vin par le Seigneur à Cana. Que le monde rende témoignage aussi : qu'il te montre l'air pur se condenser en nuées, les nues se dissoudre en pluie, s'amollir en neige, se durcir en grêle, flamboyer en éclairs! Du ciel, descends sur la

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

terre : n'est-ce pas du feu que sort le caillou du corail ? La poussière du roitelet ne change-t-elle pas l'airain en or ? Et le phénix, l'oiseau de cinq siècles, comme on l'appelle, mourant sur un bûcher d'aromates, ne revit-il pas de sa cendre ? Mais pourquoi m'arrêter à prouver la réalité de la transmutation du pain et du vin en la chair et au sang du Christ, lorsque tous les jours je vois le pain et le vin changés en la chair et au sang de l'homme. Le monde en est témoin, sans cette transmutation nul homme ne peut subsister. Quelle raison te reste-t-il donc de croire ou de douter, ô contempteur des célestes mystères ? L'eau devient glace, la glace pierre... et du pain et du vin ne pourra sortir le corps de Christ[1] ! »

Certes, il est encore permis d'en douter, même après l'explication merveilleuse qu'en donne ce poëte du cloître. L'avénement définitif de la transsubstantiation est contemporain du triomphe de la théocratie. Le pain devenait Christ sur l'autel quand le pape devenait Dieu dans la chaire de Rome. Le dogme et l'institution sont d'invention monastique. Aussi les moines condensaient-ils toute cette théologie en un fait miraculeux. La controverse se terminait en légende, comme ces syrènes symboliques sculptées sur les porches des églises et dont le corps humain finit en queue de serpent. Le récit que nous allons reproduire est tiré d'une discussion semblable à celle qui nous occupe, mais antérieure d'un siècle : « Un abbé nommé Dupleix, homme vénérable par sa vertu, veillait d'un soin assidu à la conduite de son troupeau monastique. Un jour

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

que, selon sa sainte habitude, il se tenait avec une dévote humilité devant l'autel, pendant la célébration de la messe, consacrant les mystères vénérables du corps et du sang du Seigneur, lorsqu'il en fut à la fraction du pain, il vit tout à coup (chose digne d'être crue fidèlement et crédulement admirée), il vit la portion du pain consacrée se transformer en un enfant. Un ange du Seigneur descendit et coupa l'enfant par morceaux : n'est-ce pas un indice manifeste que c'est réellement la chair et le sang du Christ que nous prenons dans le sacrement sur l'autel ? Souvent aussi, pendant la célébration des saints mystères, on a vu des légions d'anges veiller autour de l'autel comme des guerriers autour du trône de leur roi[1]. » Il n'est pas étonnant, après cela, que Cyrille, accusé déjà de ces excès, ait dû répondre à Eutropius : « Nous ne sommes pas des antropophages. »

Mais laissons les visions et les légendes monastiques, et rentrons dans le champ de la discussion. La possibilité de la transsubstantiation étant admise, il restait encore à prouver la multiplicité, la perpétuité du sacrement. L'abbé de Cluny se campe sur le terrain du texte évangélique. Son adversaire prêtait le flanc en admettant la transsubstantiation uniquement pour la cène célébrée par le Seigneur. Il reprend l'avantage qu'il avait perdu : « *Faites ceci en mémoire de moi*. Ce que vous dites est donc faux, ô hérétiques, que le sacrement n'a été offert que par le Christ et reçu que par les apôtres. Ce que Jésus fait, il l'ordonne à ses disciples. — Seulement à ses disciples présents, direz-

[1] Mabillon, *Analecta*. Synode d'Arras (1025).

vous peut-être? — Mais Paul n'assistait pas à la cène dominicale. Voyez cependant cet apôtre offrir le corps du Seigneur aux Corinthiens (Act. XX). « *Quiconque*, dit-il, *mangera de ce pain* ou *boira de cette coupe*, il annoncera la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Il ne dit pas celui-ci ou celui-là, mais quiconque. Il ne dit pas un Corinthien, un Romain, un Grec, un Latin, mais un homme. Si cela est vrai, ce que vous prétendez est donc faux que ces paroles concernent les seuls disciples présents à la cène du Seigneur. Et si cela regarde tous les hommes, cela regarde aussi tous les temps. *Faites ceci toutes les fois que*, etc. Vous dites, vous, une fois seulement; le Christ dit, non une fois, ni deux, ni trois, ni quatre, ni cent, ni mille, mais toutes les fois que... *Jusqu'à ce qu'il vienne*, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles[1]. » Pierre le Vénérable a raison; il prouve scripturairement la perpétuité, l'universalité du sacrement eucharistique. Mais aussi, en le matérialisant il le rend impossible et en appelant à son aide un merveilleux antirationnel aussi bien qu'antinaturel, il n'aboutit, après tant d'efforts, qu'à perpétuer, universaliser l'erreur échappée au réformateur provençal.

Pierre le Vénérable ajoute enfin : « Répondons à une objection que nous font souvent, non-seulement les incrédules, mais encore les fidèles eux-mêmes. Pourquoi ce sacrifice tant de fois renouvelé, lorsque le Christ, une seule fois offert sur la croix, suffit pour ôter le péché du monde? Si le sacrifice de la croix est suffisant, celui de l'autel est superflu. Il n'est point

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

superflu, puisqu'il est fait par le Fils de Dieu. Rien d'irraisonnable ne peut découler de la source de la raison et de la perfection. Cette seule réponse satisfait à tous. Cependant il a plu au dispensateur d'un si grand bienfait d'expliquer la cause de sa sagesse. *Faites ceci en mémoire de moi.* C'est donc pour que le souvenir s'en conservât dans le cœur de l'homme; c'est le signe et, en même temps, la chose signifiée. Mais là le Christ ne souffre plus, comme autrefois, les douleurs ni la mort. Ce sacrement renouvelle la mémoire, augmente la foi, fortifie l'espérance, corrobore la charité. Il n'est pas superflu, mais très nécessaire. Il n'est pas superflu ce sacrement, par lequel le souvenir est excité plus vivement, l'amour provoqué plus ardemment, la rémission des péchés accomplie plus pleinement. Il n'est pas superflu, puisque, en tant que Dieu et en tant qu'homme, Christ est avec nous jusqu'à la fin des siècles. Il n'est point superflu, puisque celui qui par son corps nous racheta, nous nourrit encore de sa chair, afin que nous nous repaissions de son humanité jusqu'à ce que nous soyons rassasiés de sa divinité et de sa gloire. Sous l'image d'un pain terrestre, c'est en réalité un pain céleste. Il ne donne pas une vie mortelle, mais immortelle... C'est le pain des élus, le festin des anges[1] ! »

L'abbé de Cluny ne détruit pas l'objection. Si le sacrifice du Calvaire est suffisant, le sacrifice de l'autel est superflu. Qu'est-ce qu'un sacrifice où la victime ne souffre ni ne meurt? Ce n'est, dit-on, qu'un mémorial; mais alors il suffit du symbole. Il renferme le signe et

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

la chose, soit; mais le signe matériel et la chose spirituelle. Dans cette limite on rentre dans la grande doctrine de l'Eglise grecque. En dehors de cela, l'abbé de Cluny ne fait que flageller les vents et pourchasser les nuages.

La vérité eucharistique n'est donc pleinement ni dans le système de Pierre de Cluny, car il matérialise le sacrement, ni dans le système de Pierre de Brueys, car il l'idéalise jusqu'à effacer l'idée du sacrifice. Il y a une victime; elle est présente, elle est réelle, mais elle est mystique. Depuis dix-huit siècles les hommes ont voulu commenter ces paroles du Christ : Prenez, *mangez, ceci est mon corps! buvez, ceci est mon sang!* Et ils ont répandu sur le mystère les ténèbres de leur esprit. Que le Christ lui-même en détermine le sens divin : *Ma chair est véritablement une nourriture; mon sang est véritablement un breuvage. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie* (Jean VI 63). L'apôtre qui nous a transmis ce commentaire divin a vu les glorifications de l'éternel sacrifice dans le ciel. Il vit un trône entouré d'éclairs, et près du trône un autel d'or, et sur l'autel un Agneau immolé, et des anges, des vieillards, des animaux mystérieux, tenant des harpes, des coupes pleines de parfums, qui sont les prières des saints; et toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer, et toutes les choses chantaient : « A Celui qui est sur le trône, et à l'Agneau soit louange, honneur, gloire et force, au siècle des siècles ! » (Apocal. V, 13.)

V

PIERRE LE VÉNÉRABLE



LIVRE V

PIERRE LE VÉNÉRABLE

I

DU CULTE DES MORTS.

C'est vers l'an 1000, dans le siècle qui précède et le siècle qui suit l'époque fixée pour la fin du monde; c'est dans ces ténèbres cimmériennes, où se formait la théocratie romaine, que le christianisme évangélique agonisait dans son sacrement essentiel, le mystère eucharistique, devenu purement matériel et se décomposant en une multitude de sacrementaux, pour enlacer, dans leur réseau, l'homme tout entier. C'est dans les mêmes ombres mortelles et dans un même intérêt sacerdotal que se forma le dogme du purgatoire; les Eglises grecque et orientale, séparées avant cette époque, ne le connaissent pas; pourtant elles pratiquent un culte de pieux souvenir envers les morts. C'est donc postérieurement à la scission de Photius que l'épiscopat latin

transforma cette tendre religion des tombeaux en un ressort disciplinaire et gouvernemental. Non content d'effacer le péché sur la terre, il voulut encore en amoindrir la peine au delà du sépulcre, et prolonger son pouvoir surnaturel dans les mystérieuses régions du monde invisible. Le purgatoire catholique fut donc un petit enfer sacerdotal, un fragment détaché du grand enfer, et placé, comme une piscine de flamme purificatrice, aux portes du paradis. Ce gouffre fut le brasier où un sacerdoce habile forgea ses foudres, le sceptre des esprits frémissants, le frein des âmes tremblantes; il fut pendant des siècles les mines d'or, le Potose, la Californie de la théocratie romaine.

Le christianisme biblique n'admet que l'enfer et le paradis. Il ne connaît pas le purgatoire. Le purgatoire ne saurait exister que lorsqu'il tient lieu de l'enfer. C'est ainsi qu'il existe intrinsèquement dans les religions panthéistiques de la Gaule, de l'Egypte et de l'Inde. C'est ainsi que nous le retrouvons dans le catharisme, imbu de doctrines brahmaniques. Ici, c'est un purgatoire immense, infini, qui comprend non-seulement la terre, mais encore le ciel, car les étoiles sont comme les stations diverses où, de migrations en migrations, la multitude des âmes finit par arriver tout entière à Dieu. Mais dans le christianisme originel, le purgatoire est un hors-d'œuvre; c'est une importation exotique, une superfétation étrangère. Il s'y est glissé avec les idées platoniciennes, avec les principes théocratiques de l'Orient. Appendice indispensable de la théocratie, il apparaît comme elle en Occident, pour disparaître un jour avec elle. D'origine purement païenne, le germe en fut

importé dans l'Eglise par les Gentils. Jésus n'en dit rien; Moïse en eût eu horreur. Il n'a de base scripturaire qu'un fragment d'un livre apocryphe; il germe du tronc vicié de l'antique mosaïsme, comme un gui impur et sacré. — « Que dis-tu, ô hérétique! s'écrie l'abbé de Cluny, que l'intervention des vivants est inutile aux morts; que les mérites de ceux qui ont passé de cette vie ne peuvent être augmentés ni diminués, parce que hors de cette vie ce n'est plus le lieu des mérites, mais celui des rétributions? Un mort d'ailleurs ne peut attendre de personne, ce que, vivant, il n'obtint pas étant dans ce monde. C'est pourquoi je dis que les offices des vivants sont vains pour les morts. »

Pierre de Brueys se fonde sur saint Paul (Galat. VI. 2 Cor. V). Il prêche le salut gratuit, le salut par la foi, mais en accordant une valeur aux œuvres morales. La personnalité de l'homme est toujours énergiquement accentuée dans le pétrobruséisme, et en cela il n'en est que plus biblique. — « Ces passages éclatants, et beaucoup d'autres encore, je les connais parfaitement, répond l'abbé de Cluny. Mais le monde entier n'a pu être assez aveugle pour ignorer ce qu'a pu voir un seul hérétique. Il connaît tout ce que tu as pu voir; mais ce qu'il connaît, toi, tu n'as pu le voir, ô hérétique! Il a vu, après la vie des mortels, les bornes du bonheur et une éternelle misère, d'où il a connu que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, devait, pour sa gloire, subvenir à l'insuffisance des œuvres de l'homme, même après la mort. Voilà pourquoi l'Eglise prie pour le repos ou la gloire de ses membres passés à une autre vie. Mais pour user largement de témoignages de l'Ecriture qui

montrent plus clairement que le soleil que la proposition de l'hérétique, bien loin d'être à notre détriment est toute à notre avantage, nous allons prouver que non-seulement les mérites des vivants peuvent profiter aux morts, mais encore ceux des morts aux vivants, ceux des vivants aux vivants, et ceux des morts aux morts[1]. »

C'est ainsi que le théologien monastique étend habilement la question, et dilatant son cadre élastique, comprend dans le culte des morts, non-seulement les supplications pour les âmes pécheresses qui gémissent dans le purgatoire, mais encore les invocations pour les âmes glorifiées qui triomphent dans le ciel. C'est un dogme unique, mais à deux têtes, l'une ténébreuse, l'autre rayonnante.

« Et d'abord, s'écrie l'abbé de Cluny, que le Sauveur lui-même vienne en témoignage !

« *Jésus-Christ vivant, intervient pour les vivants* lorsqu'il dit à la pécheresse : « Ta foi t'a sauvée » (Luc VII); au paralytique : « Mon fils, tes péchés te sont pardon- « nés » (Matth. IX); au larron : « Aujourd'hui tu seras « avec moi dans le paradis » (Luc XII).

« *Jésus-Christ mort, intervient pour les morts.* Qui en douterait? Le Prophète l'avait prédit : « Je les délivrerai « de la main de la mort; je les rachèterai de la mort; « je serai ta mort, ô mort ! » (Osée XIII); « Dieu l'a fait « juge des vivants et des morts » (Actes X). Mais quoi d'étonnant, si le Seigneur mort subvient par sa mort aux morts fidèles, lorsque ensuite, par sa même mort,

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

ce qui est bien plus admirable, il subvient chaque jour aux morts et aux mourants prédestinés à la vie jusqu'à la consommation des siècles. Jésus-Christ vivant intervient pour les morts. N'est-ce pas attesté par la résurrection de la jeune fille dans sa maison, du jeune homme à la porte de la ville, de Lazare au sépulcre? N'est-ce pas attesté par sa propre résurrection, et ce fameux miracle, quand une multitude de saints s'élevèrent du tombeau? Rien d'étonnant si toutes les actions du Christ vivant contribuent à la résurrection des corps, mais encore, ce qui est plus important, des âmes de tous les fidèles.

« *Jésus-Christ mort, intervient pour les vivants.* Mais il est démontré que la mort du Seigneur a été souverainement salutaire aux vivants. Toute la terre crie qu'elle a été, par sa mort, sauvée de la mort éternelle. S'il en est ainsi, il est démontré que le Seigneur a été profitable : *Vivant aux vivants, mort aux morts, vivant aux morts, et mort aux vivants.* »

De Christ, *qui est la tête,* l'abbé de Cluny passe à l'Eglise, *qui est le corps,* et il lui suppose les vertus et les mérites de son chef. C'est ici qu'il s'aventure sur un terrain mouvant et ténébreux, où les esprits ne le suivent pas. Lui-même en convient : « Quant au Sauveur, dit-il, nul n'en doute; mais quant à l'Eglise, les hérétiques le nient, et les catholiques même paraissent en douter. » Ainsi l'efficacité du culte des morts n'était pas encore entièrement admise au douzième siècle. « Nous allons prouver, dans le même ordre, continue Pierre le Vénérable, que des vivants aux vivants, des morts aux morts, des vivants aux morts, et des

morts aux vivants, les prières ont été salutaires et le seront encore jusqu'à la fin des siècles.

« *Des vivants aux vivants.* Toute l'Ecriture le prouve : Abraham prie pour Ismaël; Isaac pour Rébecca; Jacob pour ses descendants; Moïse pour les Hébreux; David pour son peuple; saint Paul pour les Romains, les Corinthiens. Que faut-il de plus?

« *Des morts aux morts.* Puisque la prière des vivants est utile aux vivants, pourquoi celle de ces mêmes (hommes) morts ne le serait-elle pas aux morts? Est-ce qu'auprès de la pieuse Majesté les justes peuvent plus vivants que morts? Est-ce que les supplications des bons ont un plus grand prix devant le Seigneur dans la vie que dans la mort? Est-ce qu'auprès du Seigneur, les saints qui sont dans leur corps ont un mérite plus excellent que ceux que la mort en a dépouillés? Est-ce que ceux qui sont dans la chair ont un plus grand degré de grâce que ceux qui sont unis à Dieu? Cela n'est pas; cela fait crier la raison ou la justice, qu'ils soient plus faibles lorsqu'ils doivent être plus puissants, moins parfaits lorsqu'ils doivent être plus parfaits; que la grâce diminue où s'accroît la gloire...

« L'Eglise encore pèlerine implore Dieu pour qu'il délivre Pierre de sa prison, et il est délivré par un ange. Et l'Eglise, unie à Dieu, priera pour obtenir quelques grâces, et ne sera pas entendue! L'Eglise, de sa propre autorité, atteste que les prières des morts servent aux morts chaque jour dans tout l'univers, lorsqu'elle recommande ceux qui meurent avec le signe de la foi, et s'endorment du sommeil de paix, aux morts plus parfaits,

c'est-à-dire aux saints martyrs et aux autres justes. Ces morts, elle ne les recommanderait pas à d'autres morts, si elle ne savait pas que les prières des morts parfaits dans la justice peuvent servir aux morts imparfaits dans la justice. De cette coutume de l'Eglise on n'a jamais vu douter aucun catholique, ni s'offusquer aucun hérétique. Cela est confirmé par le livre des Maccabées (2 Macc. XV), qui montre le souverain pontife Onias et le grand prophète Jérémie morts, prier et être exaucés pour les vivants. Si donc il est dit qu'il est ordonné aux vivants de prier pour les vivants, et que les morts soient exaucés par les vivants, pourquoi doute-t-on que les morts, par leurs saintes supplications, ne servent aux morts[1] ? »

« Si l'on m'objecte que les mérites ne peuvent servir aux morts, parce que dans le siècle futur il n'est point un lieu de bons ou de mauvais *mérites*, mais de bonnes ou de mauvaises *rétributions*, je réponds : Ici est le lieu des *mérites*, là le lieu des *rétributions*. J'appelle mal : 1° le péché, 2° la peine du péché. J'appelle bien : 1° l'œuvre, 2° la récompense de l'œuvre. Le premier bien est un mérite, le second une récompense du mérite. Le premier est laborieux, le second délectable. Le premier est avec la misère temporelle, le second avec la félicité éternelle. Le bien du travail et de la misère, je l'éloigne des bienheureux. Ils jouissent d'une félicité éternelle. L'heureux habitant du ciel obtiendra sa récompense éternellement. La contemplation du Créateur, voilà sa béatitude. Cette contemplation, unie à l'amour du Sau-

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

veur, remplira tout entière cette raisonnable et bienheureuse créature, et l'animera éternellement à l'éternelle louange du Créateur. Entre ces mérites... il aura celui-ci, de subvenir bénignement à ses compagnons encore asservis et gémissant dans la misère temporelle, et de les attirer, par ses heureux mérites, non par de misérables lamentations, au partage de sa béatitude. L'affection pour laquelle les morts prient Dieu pour les morts ne vient point de la misère, mais de la béatitude, non des supplications douloureuses de cette vie, mais du ruisseau en eux découlé de la charité et de la béatitude éternelle. De cette manière, les morts plus parfaits supplient Dieu pour les morts plus imparfaits, non par de misérables gémissements, mais par de saintes affections. La sagesse éternelle ne peut l'ignorer. La suprême bénignité ne peut qu'exaucer. S'il ne le devait pas, Dieu ne leur porterait pas de telles affections. Cet amour des saints ne diminue pas leur béatitude, mais il aide aux imperfections de leur père. Il ne sera point appelé un bien augmentant le mérite, mais un bien récompensant le mérite. Si l'autorité, si la raison l'enseigne, ainsi de même l'Ecriture. Dès que les os d'Elisée mort et enseveli touchèrent un autre mort, cet homme aussitôt ressuscita (2 Rois, II, 13). Glorieux miracle! plus éclatant que le jour[1]! »

C'est ainsi que Pierre le Vénérable répond aux doutes et aux objections des catholiques qui, généralement, n'admettent pas l'intervention des morts en faveur des morts. Il est difficile de saisir et de rendre exactement

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

la pensée d'un théologien du moyen âge dans sa diffusion subtile et barbare. Mais nous craignons de l'avoir compris. Il ne parle que des œuvres et des mérites des saints. A peine une fois les signale-t-il comme un écoulement de Dieu. Il fait la part de l'homme dans le salut trop grande, et trop petite la part de Dieu. La base secrète de son argumentation, le principe sous-entendu sur lequel est échafaudé tout ce christianisme extra-biblique, est purement humain. Et Arrigo, le défenseur du salut gratuit en Christ, put s'écrier, en lisant cela : C'est du pélagianisme !

II

LE PURGATOIRE ; SACRIFICES POUR LES MORTS ; INVOCATION DES SAINTS.

« *Des vivants aux morts*. Nous voici parvenus au troisième article de notre division, le seul qui soit attaqué par les hérétiques... : *Les vertus des vivants ne peuvent servir aux morts*. Plus haut, vous avez dit que vous n'acceptiez aucun livre, aucune tradition, *hors l'Evangile*. A quoi j'ai répondu que ce qui nous a été transmis devait être ou tout entier admis, ou tout entier rejeté, sans exception. Il nous a été transmis par l'Eglise que les vivants devaient soulager ceux qui avaient dépouillé la chair, par des sacrifices pieux et de saintes oraisons. Invoquons l'autorité des Livres saints. Dans les Maccabées (livre II), on lit ce fameux passage relatif aux sacrifices perpétuellement offerts pour les morts dans le monde entier... Que l'hérétique entende et qu'il rougisse de son impiété. Qu'il entende comment le valeureux Juda ordonna une contribution de 12,000 drachmes, et les envoya à Jérusalem comme une offrande pour les péchés de quelques-uns de ses guerriers morts : « Le jour suivant, Juda vint avec les siens pour enlever les corps de ceux qui gisaient et pour les déposer avec leurs parents dans les sépulcres paternels. Mais ils trou-

vèrent, sous les tuniques des morts, un reste d'offrande des idoles qui étaient auprès de Lamma, offrandes que la loi défend aux Juifs. Il devint donc manifeste à tous que c'est pour cette raison qu'ils avaient succombé. C'est pourquoi tous bénirent le juste jugement du Seigneur qui avait découvert ce mystère, et se mettant en prière, ils supplièrent Dieu de mettre en oubli ce péché. » Les Juifs prient, et les chrétiens ne prieront pas pour les morts, afin que leurs péchés leur soient remis. Juda offrit 12,000 drachmes d'argent, et le chrétien n'offrira pas le corps du Christ, plus précieux que l'or ! Suit cette excellente parole : C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés [1]. »

« Ajoutons à cet exemple celui du prophète Esaïe : « Lorsqu'ils vous disent : Demandez aux pythonisses et aux devins qui sifflent dans leurs incantations : Est-ce que le peuple ne sollicite pas son Dieu pour les vivants et pour les morts ? comme s'il disait : Répondez, est-ce que le peuple, c'est-à-dire, n'est-ce pas la coutume de tous les peuples de demander à Dieu ce qu'il faut pour les vivants et pour les morts ? C'est pourquoi ne demandez pas ces choses aux pythonisses et aux devins. » Ne vois-tu pas qu'Esaïe dit que Dieu doit être consulté par son peuple tant pour les vivants que pour les morts ? S'ils disent, dans quelques exemplaires, qu'il n'y a pas *pour les vivants et les morts*, mais pour les vivants, de la part des morts, c'est-à-dire des simulacres, c'est une erreur ; il ne s'agit pas de simulacres, mais de devins.

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

« Et saint Paul : « Autrement, que feront ceux qui seront baptisés pour les morts? » (1 Cor. XV, 29). L'Apôtre n'approuve pas un tel baptême, mais il loue la volonté des baptisés, c'est-à-dire de venir en aide aux morts. Pierre prie pour Tabitha morte (Actes IX). Paul se penche sur Eutyche mort (Actes XX). Christ dit aux apôtres : Veillez les morts (Luc IX). Christ dit encore : Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et, ajoute-t-il, de plus grandes encore. O grâce excellente ! O bonté surabondante ! Le chrétien fera de plus grandes choses que le Christ ! »

Ainsi un passage d'un livre apocryphe; un autre d'Esaïe, détourné de son vrai sens; un autre de saint Paul, aussi obscur et nuageux que la matière dont il s'agit; quelques exemples d'une analogie lointaine des apôtres; quelques paroles inapplicables et symboliques du Christ, voilà les vagues et faibles fondements sur lesquels Pierre le Vénérable assied la doctrine du purgatoire. Cette croyance est une infiltration orientale dans le mosaïsme grec et le christianisme latin. Moïse la proscrit ; le Christ n'en parle pas ; le christianisme ne la comporte pas. Un christianisme platonicien, violentant ces paroles de Jésus : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père,* établira peut-être un jour le purgatoire, en le substituant nécessairement à l'enfer, soit qu'il prolonge les migrations des âmes d'étoiles en étoiles dans l'immensité, soit qu'il adopte un portique d'attente, un vestibule de purification aux portes du paradis. Le génie de Manès s'est déjà magnifiquement joué avec cette poésie du ciel.

« *Des morts aux vivants.* Enfin ma plume arrive en

hâte au dernier point de ce discours, dit l'abbé de Cluny, et de même que les vertus des vivants sont utiles aux morts, de même les vertus des morts sont utiles aux vivants. » C'est le culte des saints, d'où dérive celui des reliques et des images. Pierre le Vénérable le fonde encore sur le judaïsme hellénique des derniers temps : « Il est rapporté dans le deuxième livre des Maccabées (chap. XV) que Juda, prêt à combattre Nicanor, exhorta ses compagnons à la prière. Il voyait Onias, autrefois souverain sacrificateur, homme bon et doux, agréable par ses paroles et dès l'enfance exercé dans la vertu, étendant les mains et priant pour le peuple des Juifs. Après cela il vit apparaître un autre homme, étonnant par son âge et sa gloire, et revêtu d'une grande majesté. Il entendit Onias qui disait : « Voici l'ami de nos frères; il prie puissamment pour le peuple et pour la sainte cité : c'est Jérémie, prophète de Dieu. Et Jérémie étendit sa droite, et donna à Juda le glaive d'or : Prends ce don de Dieu par lequel, ô Juda, tu abattras les ennemis de mon peuple d'Israël. » Eh quoi, Onias, mis à mort pour la justice, prie; Jérémie prie; les justes trépassés prient Dieu pour les Juifs encore vivants : et il ne faut pas croire que les prières des saints morts puissent être utiles aux vivants? Rejetez le livre et l'Eglise avec lui, ou admettez l'un et l'autre. Si vous l'admettez, admettez aussi la vision. Mais c'est peut-être un songe? Je ne le nie pas entièrement. Il est des songes faux et des songes vrais. Cette vision est vraie; le lendemain l'armée païenne fut vaincue par le peuple de Dieu et par le glaive d'or, indice éclatant de la victoire[1]. »

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

Le héros juif, avec son glaive forgé dans le ciel, se délivrait plus aisément des armées que des idées grecques et syriaques. Il y a néanmoins un fond vrai dans sa vision. La mémoire des grands hommes est une force des peuples. Leurs tombeaux, leurs reliques, leur nom combattent pour leurs descendants. Moïse, David, Jérémie, Onias, défendent la cité sainte. Ils conservent encore aujourd'hui les débris d'Israël dispersés dans tout l'univers. Mais ces vérités appartiennent à l'épopée, elles ne sont point admissibles par l'histoire; elles sont encore moins acceptables par la théologie; on ne peut fonder dessus une croyance dogmatique.

« Vienne aussi l'Apocalypse, continue l'abbé de Cluny (VI) : « Je vis sur l'autel de Dieu les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la Parole de Dieu. Elles s'écriaient : Jusques à quand, Seigneur saint et véritable ne jugeras-tu pas et ne vengeras-tu pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre? » Mais que leur est-il répondu? Qu'elles se tinssent en repos... Tu vois, lecteur, les plaintes des saints martyrs repoussées, il est vrai, mais entendues de Dieu. Les morts qui ont pu se plaindre des vivants ne pourront pas prier, s'ils le veulent, pour ces mêmes vivants. Il leur sera permis de se plaindre et non supplier. Les saints ne pourront implorer dans le ciel, comme le riche condamné dans l'enfer. Abraham ne dit pas : Tais-toi, tu ne dois pas; mais il ajoute : Il a eu ses biens... (Luc XVI). Abraham n'exauça donc pas le riche priant, parce qu'il ne devait pas être exaucé; mais de ce qu'il le repoussa par autorité et non par raison, il indique que parfois les morts peuvent être exaucés par les vivants... Donc c'est d'une

manière non malheureuse mais heureuse que les saints prient pour les hommes. De là, dans l'Eglise, cette céleste coutume d'invoquer, pour qu'ils viennent à son aide, ceux qu'elle estime véritables saints. De là nos prières, nos litanies, nos supplications. Cet usage existe, sans contradiction, de toute antiquité, dans tout l'univers[1]. »

Ces raisons sont étonnamment faibles. Pierre de Brueys, ni Arrigo ne nient pas que les bienheureux qui sont dans le ciel ne puissent être en relation avec les hommes qui soupirent sur la terre, ni même avec ceux qui gémissent dans l'enfer. Mais ils repoussaient qu'on dût les invoquer, et qu'on substituât une multitude de médiateurs humains, souvent douteux, et même quelquefois fictifs, à l'unique, véritable et divin médiateur qui est le Christ. Pierre le Vénérable affirme avec raison que le monde a toujours invoqué les hommes divinisés. En effet, les dieux étaient les saints du paganisme, comme les saints sont les dieux du christianisme païen. Dans les religions idolâtriques il n'y a qu'un seul Dieu qu'on n'adore pas, l'Eternel. L'adoration de l'homme paraît inhérente aux théocraties; cela tient à la barbarie des temps, à l'abrutissement des peuples, et aussi à la nature du gouvernement théocratique. Il est naturel que là où les prêtres-dieux gouvernent, les nations adorent les hommes-dieux. Ils éternisent leurs apothéoses.

Pour revenir en finissant à la question générale qui nous occupe en ce moment, le culte des morts paraît

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

avoir eu pour berceau l'antique Egypte, cette nation funèbre qui n'a légué à l'avenir qu'une momie et qu'un sépulcre. Moïse, qui en avait vu sur les bords du Nil le double résultat, la nécromancie et l'idolâtrie, en trancha profondément la racine vivace et proscrivit le culte des morts comme une impiété contre l'éternellement Vivant... Le mosaïsme est la religion de la vie terrestre, et le christianisme, qui n'en est que l'épanouissement idéal, est la religion de la vie céleste. Son Dieu est amour, et lumière, et vie. Mais à mesure que le christianisme évangélique s'altère en se mêlant au paganisme, sa sérénité lumineuse se trouble, et va par degrés s'obscurcissant jusqu'à ce que la religion pure et vive des âmes n'est plus, au moyen âge, que la religion lugubre et funèbre des spectres. C'est dans les ténèbres où le monde attendait sa fin que le christianisme consomma une double transformation dans son esprit et dans sa forme, et renaquit sacerdotal et fantasmagorique. Sous les fondations de cette théocratie dont le trône touchait le ciel, on avait élargi incommensurablement l'enfer. Et non content de ce grand abîme, on avait créé un petit enfer passager. Le purgatoire fut le soupirail par où sortirent les larves qui épouvantent les imaginations du moyen âge. Nul doute que ce ne fût en Occident une recrudescence du génie druidique et de l'esprit gaulois. On peut voir le rôle que jouent encore les évocations, les apparitions, les fantômes dans le christianisme breton. Le Celte superstitieux s'avance dans la vie comme ces héros fabuleux descendent dans la caverne qui mène aux enfers, entourés de fantômes qu'ils écartent vainement de leur épée. Pierre de

Brueys, Arrigo, de leur baguette prophétique, ont fait rentrer ces chimères dans la nuit. Leur réformation a ramené le christianisme au Christ, à Moïse, au génie biblique. Peut-être ont-ils trop tranché dans le vif et trop dénudé la mort. Entre les profanations des catholiques et les austérités des réformateurs, il est un sage milieu : c'est celui que tient encore l'Eglise grecque. Elle a éteint le purgatoire ; l'or ni l'argent ne peuvent rien sur la délivrance des âmes ; plus d'incantations sacerdotales. Mais l'Eglise d'Orient a compris que c'est une douce et sainte pensée que de se ressouvenir des morts ; sainte pour les vivants et peut-être douce aux trépassés. Voilà pourquoi, à de certains jours, elle conduit ses peuples prier sur les tombeaux.

III

DES ÉGLISES.

Le culte des saints entraîne, comme sa conséquence, l'adoration de leurs images, de leurs reliques et du temple même, matrice immense de toutes ces idoles, idole mère.

Le temple de Jéhovah, dit Josèphe, représentait le monde, et toutes les parties du symbolique édifice, les autels, les lampes, et jusqu'aux vêtements des pontifes, avaient un sens cosmogonique[1]. Josèphe reproduit à son insu, d'après Philon, cette antique tradition sacerdotale de l'Orient que ce Platon juif avait reçue du philosophe grec, son illustre maître, qui, dans son langage si profondément théologique, appelle Dieu le grand architecte de l'univers. L'univers, en effet, est le temple que l'Eternel s'est construit au sein de l'espace, temple où il réside présent, mais invisible, et dans lequel, pontife et Dieu, sacrificateur et victime, il accomplit incessamment les insondables mystères de la vie. D'après cette pensée, le temple est un symbolique abrégé du monde. De là la disposition de l'édifice sacré : le temple de Salomon était construit vers l'Orient, berceau du soleil ; le

[1] *Antiquités judaïques*, VIII.

saint des saints était le lieu inconnu et inaccessible où Dieu résidait derrière le rideau d'hyacinthe et dans la gloire de la nuée, comme sous le voile ardent et les profondeurs azurées du ciel. Le grand pontife y pénétrait seul, et seulement une fois dans l'année avec l'oblation du sang des victimes, mais les pontifes ordinaires ne dépassaient pas le lieu saint. Médiateurs entre le Dieu caché au dedans et le peuple errant au dehors, ils se tenaient dans la nef du temple, dont le silence et l'ombre figuraient les solitudes saintes où se retirent, loin des bruits du monde, les esprits contemplatifs uniquement occupés des choses éternelles. Enfin les parvis et les portiques où étaient l'autel des sacrifices et la piscine des purifications, nommée la mer d'airain, étaient l'image du monde extérieur où s'accomplissent les expiations, et abandonnés à la multitude profane, vagabonde, tumultueuse qui s'agitait devant l'entrée infranchissable, comme dans la région des ténèbres.

Le temple de Jérusalem (la science vient de le démontrer) ne différait pas architectoniquement des temples de l'Egypte, modèles primitifs des temples de la Grèce et de l'Occident[1]. Mais tandis que dans le sanctuaire hébreu Dieu ne résidait qu'en esprit dans la nuée symbolique, dans les sanctuaires païens il manifestait sa présence par un simulacre d'ivoire, de marbre ou d'or. Les basiliques chrétiennes ne furent d'abord que des temples des païens qui, convertis au Christ, conservèrent, avec leurs statues et le mobilier du culte sacerdotal, l'idée de la présence matérielle de Dieu dans

[1] M. de Saulcy, *Voyage dans la Terre-Sainte.*

le tabernacle. La cathédrale du moyen âge, peuplée d'idoles, était une idole elle-même. Sainte, elle sanctifiait et participait à l'adoration de Dieu. On en baisait les pavés, on en décorait les portiques de guirlandes. On ne priait que dans son enceinte, on ne recevait l'instruction qu'au pied de sa chaire, on n'avait le pardon qu'à son tribunal. De là une servitude, une captivité des âmes. Elles étaient captives dans cette église de pierre. C'était moins leur bercail que leur prison. Constamment sous la houlette et le regard jaloux du prêtre, nul ne pouvait échapper pour revenir à la liberté évangélique et boire au torrent de la vie. Voilà pourquoi le léonisme comprit le temple dans le grand anathème dont il frappa l'idolâtrie. Le temple de Dieu, disait-il, c'est le monde, et, dans un sens spirituel, c'est l'humanité. Laissons maintenant parler l'abbé de Cluny :

« Vous prêchez qu'il est inutile de construire des temples parce que l'Eglise de Dieu ne consiste pas dans la multitude des pierres adhérentes, mais dans l'unité des fidèles assemblés. Nous et le monde entier avec nous, nous contredisons cela. Ecoutez cette série des témoignages de l'Ecriture : Noé, après le déluge, bâtit un autel au Seigneur et y offrit un sacrifice. Abraham construisit d'abord un autel quand il voulut immoler Isaac. Jacob dressa une pierre et fit dessus une effusion d'huile. Moïse fabriqua le tabernacle qu'on portait au désert. La terre de Canaan conquise, ce tabernacle de peaux demeura en Silo. David conçut le projet de construire un temple à Dieu. Ce temple bâti, avec une grande variété d'ornements, par Salomon, l'arche de Dieu y fut placée par les pontifes. Là le peuple sacri-

fiait et brûlait l'encens; là les Juifs, là une multitude de Gentils, là les rois et les prophètes offraient des vœux et des victimes à l'Eternel... Le Christ lui-même, ce temple vivant de Dieu, honore celui de Jérusalem de ses miracles et de sa parole céleste... Ne détruisez donc pas ce que Dieu a construit, ne profanez pas ce qu'il honore. Le Dieu des chrétiens est le même que le Dieu des Juifs. Ce Dieu qui ne voulut pas alors être sans temple, ne veut pas aujourd'hui non plus être sans églises[1]. »

Le temple juif était unique : pourquoi donc cette multitude d'églises chrétiennes? — « Un temple qui suffisait alors à un seul peuple, répond l'abbé de Cluny, ne peut suffire maintenant au monde entier. Ce qu'Esaïe annonçait à l'Eglise s'est accompli : « Elargis le lieu de « tes tentes ! Tu l'étendras vers l'orient et l'occident, « vers l'aquilon et vers le midi » (LIV); et le Seigneur dit à la Samaritaine : « Femme, l'heure viendra où vous « n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans « Jérusalem. » Et ensuite : « L'heure vient où les vrais « adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le Christ annonce évidemment l'abolition de ces fameux sanctuaires nationaux de l'antiquité. Le temple de Dieu dans l'avenir c'est le cœur de l'homme. L'Evangile est donc tout en faveur de Pierre de Brueys. L'abbé de Cluny paraît ne pas s'en apercevoir : « Quoi de plus clair ? s'écrie-t-il ; voilà, dans la réprobation des Juifs, l'élection des Gentils ! La question des lieux saints est résolue. Il est évidemment démontré qu'à un seul tem-

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

ple des sacrifices doivent succéder plusieurs lieux d'oblation... Le sacrifice ténébreux n'est plus reçu de Dieu depuis que la vérité rayonnante lui succède, et l'agneau, le bélier, le veau n'est plus nécessaire lorsque, immolé pour tous, suffit le Christ. »

Le Christ n'entendait pas substituer aux sanctuaires de Morija et de Garizim une multitude innombrable de petits sanctuaires. Le tabernacle du culte spirituel c'est l'homme, et l'autel où s'immole le Verbe, c'est son cœur. Dieu, disait Pierre de Brueys, peut être aussi bien adoré dans un bois, dans une cabane, même dans une taverne, que dans une église. Cette exagération du rude réformateur blesse le sentiment délicat de son poétique adversaire. — « L'oblation est pure, répond l'abbé de Cluny, il faut que les lieux où se fait l'offrande soient purs aussi. Avec l'esprit de sanctification, par le ministère de l'homme, ces lieux sont sanctifiés, et de communs deviennent divins; et, le nom du Seigneur invoqué, on y prépare exclusivement l'habitation de celui-là seul dont l'essence ne souffre pas de partage. Eh quoi! là le bœuf n'est immolé que dans un temple saint, et l'Agneau de Dieu ne sera immolé que dans la forêt, dans un champ, un carrefour, une étable, une taverne? Là, pour l'effusion du sang des troupeaux, le tabernacle et le temple est construit, orné, consacré avec tant de soin, par l'ordre de Dieu même, et le sang de Jésus-Christ, qui nous lave de nos péchés, ne méritera pas un lieu chez ceux qu'il a rachetés? L'Hébreu prépare avec le plus grand soin un temple pour les sacrifices serviles, et le chrétien ne disposera pas une église pour la victime libératrice? Mais je sais pourquoi

notre sacrifice est méprisé. Toutefois, vous ne pouvez nier qu'il ne faille des temples ou des églises, si ce n'est pour sacrifier, au moins pour prier. » L'abbé de Cluny termine en montrant les apôtres bâtissant des basiliques : Jean en Asie, Pierre à Rome, Jude en Perse, Thomas dans l'Inde, et les Pères dans tout l'univers.

Pierre de Brueys, au surplus, ne condamnait pas l'usage des églises, des lieux de prière et de prédication. Ce qu'il blâmait, c'est que les cathédrales du moyen âge fussent assimilées aux sanctuaires des païens ; que Dieu y fût censé résider matériellement ; qu'il y rendît exclusivement ses oracles ; qu'il y fût, en quelque sorte, captif du prêtre ; et que les peuples fussent contraints de venir adorer leur Dieu prisonnier dans son tabernacle, et retenu par une espèce de pouvoir magique et sacerdotal. Pour émanciper ces peuples, il substituait à ce culte sacerdotal un culte laïque, la prédication populaire ; et pour cela, disait-il, il lui suffisait d'une maison, d'une grange, d'une grotte ou d'un coin de forêt.

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

IV

DE L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES.

Le réformateur provençal était sans doute non moins révolté du luxe excessif et de l'ornementation monstrueuse des églises du moyen âge. Le temple antique, avons nous dit, était l'image du monde et présentait un tableau de la création. Sous le regard du Dieu protecteur du sanctuaire, parmi cette forêt de colonnes, image de la forêt primitive, sous la voûte immense où sont sculptés les mouvements des cieux et les révolutions des astres, onvoyait l'homme, roi de l'univers, les puissants quadrupèdes, les oiseaux ailés, les reptiles bizarres, des monstres fantastiques, tout le drame de la nature animée, toutes les scènes du mystère de la vie terrestre. Dans les sanctuaires des divers peuples, dominait toujours quelque animal, leur symbole : dans l'Inde, l'éléphant; en Egypte, le lion; en Grèce, l'homme. Seul le temple hébreu, siége d'un culte purement spirituel, réprouvait toute figure. Le christianisme enfin n'admit plus qu'un culte idéal. Mais ce culte en esprit transigea avec la matière. Vainqueur des religions de la nature, il prit leurs temples de pierres et leurs idoles de marbre et de métal. Leurs dieux, saints du paganisme, devinrent les saints du christianisme, ses nouveaux dieux.

Constantin et le pape Sylvestre inaugurèrent ce christianisme mythologique, et le César, dans sa munificence de néophyte, transforma les nouvelles basiliques en de véritables musées d'orfévrerie byzantine. On y voyait le Christ entouré d'apôtres, de prophètes; ces statues, de grandeur naturelle, étaient d'argent, avec des couronnes d'or, constellées de pierres précieuses. Les siècles suivants envoyèrent dans ce panthéon catholique leurs évêques, leurs docteurs, leurs martyrs, et l'imagination de plus en plus barbare des peuples du moyen âge mêla parmi les figures de ces héros de la foi une multitude hideuse de chimères, de gorgones et de représentations fantastiques et monstrueuses de l'esprit du mal. Nous avons vu le grand Claude de Turin combattre vaillamment ce culte des images. Pierre de Brueys ne faisait que continuer la lutte, mais agrandie et généralisée, en s'attaquant à la basilique, idole mère, et matrice immense de toute cette idolâtrie sculpturale et pittoresque. Ecoutons après eux un autre réformateur contemporain, mais adversaire de l'apôtre provençal :.

« J'omets, dit-il, la hauteur immense des oratoires, leur longueur démesurée, leur largeur superflue, leurs ciselures somptueuses, et leurs peintures recherchées; lesquelles en attirant à soi les regards de ceux qui prient, empêchent le sentiment religieux, et me représentent le culte antique des Juifs. Mais soit; je veux que ces choses tournent à la gloire de Dieu. Moine, j'interroge des moines sur ce qu'un gentil répondait aux gentils. Répondez, dit-il, ô pontifes : que fait l'or dans le sanctuaire? (Perse, sat. I.) Et moi, m'atta-

chant au sens plus qu'au vers, j'ajoute : Répondez, pauvres, si toutefois vous l'êtes, que fait l'or dans le sanctuaire? »

« Et autre chose est des évêques, et autre des moines. Nous savons qu'étant débiteurs envers les savants et les ignorants, la dévotion d'un peuple charnel qu'ils ne peuvent émouvoir par des moyens spirituels, ils l'excitent par des ornements matériels. Mais nous qui sommes retirés de la foule, nous qui avons quitté pour Christ toutes les choses précieuses et spécieuses de ce monde; nous qui regardons tout ce qui est brillant, mélodieux, odoriférant, savoureux, agréable au toucher, toutes les délices corporelles, comme une immondice, pour gagner Christ; de qui, je vous le demande, prétendons-nous, par ces objets, exciter la dévotion? Quel fruit en espérons-nous? L'admiration des sots ou les offrandes des simples? Est-ce parce que nous sommes mêlés avec les gentils que par hasard nous avons appris leurs œuvres et que nous admettons leurs sculptures?

« Pour parler ouvertement, c'est l'avarice qui fait tout cela, l'avarice qui est la servitude des idoles, et nous n'en attendons pas du fruit, mais du gain. Comment, me demandez-vous? J'admire, dis-je, le moyen. L'airain est répandu avec un tel art pour qu'il se multiplie; il est dépensé pour qu'il augmente; et l'effusion engendre l'abondance. Par la vue de ces somptueuses, mais étonnantes vanités, les hommes sont excités plus à l'offrande qu'à l'oraison. Ainsi les richesses absorbent les richesses, ainsi l'argent entraîne l'argent. Parce que, je ne sais comment, où brillent plus de richesses, plus on fait volontiers son offrande. Sur les reliquaires couverts

d'or, les yeux (*oculi*) se repaissent, et les bourses (*loculi*) se vident. On montre la belle figure d'un saint ou d'une sainte, et on la juge d'autant plus sainte qu'elle est mieux peinte. On court pour la baiser, on est invité à donner, et on admire plus la beauté que la saintété. On décore les églises, non pas de cercles, mais de roues garnies de lampes, et qui étincellent moins par les lumières que par les pierres précieuses. On dresse, en guise de candélabres, d'énormes arbres d'airain admirablement sculptés, et moins resplendissants de flambeaux que de perles. Que penses-tu qu'on cherche avec toutes ces choses? La componction des pénitents, ou l'admiration des spectateurs? O vanité des vanités, mais moins vaine encore qu'insensée! L'église resplendit dans ses murs, mais elle est indigente de pauvres. Elle revêt d'or ses pierres et laisse nus ses enfants. Des richesses des pauvres on repaît les yeux des riches. Les curieux trouvent de quoi se délecter, mais les malheureux ne trouvent pas de quoi se sustenter. Pourquoi ne respecte-t-on pas au moins les images des saints, dont le pavé que nous foulons est sculpté? Souvent on crache sur la face d'un ange. Souvent la face de quelque saint est mutilée par les talons des passants. Bien que ces images ne soient pas saintes, pourquoi n'en épargne-t-on pas les peintures? Pourquoi décorer ce qu'on doit bientôt souiller? Pourquoi peindre ce qu'on ne peut s'empêcher de fouler? Pourquoi ces belles formes où elles sont toujours salies de poussière? Enfin que font ces choses à des pauvres, à des moines, à des hommes spirituels? si ce n'est peut-être pour que cette parole du Prophète réponde au vers du poëte que nous avons cité. Sei-

gneur, j'ai aimé la beauté de ta maison et le lieu où réside ta gloire (Ps. XXXI, 8). J'y consens; laissons ces choses s'introduire aussi dans l'Eglise; nuisibles aux vaniteux et aux avares, elles ne le sont pourtant pas aux simples et aux dévots.

« Au reste, dans les cloîtres, devant des moines studieux, que fait cette ridicule monstruosité, cette beauté difforme et cette belle difformité ? Pourquoi ces singes impurs ? ces lions féroces ? ces monstrueux centaures ? ces hommes-bêtes ? ces tigres bariolés ? ces soldats qui combattent ? ces chasseurs qui sonnent de la trompe ? On voit sous une tête plusieurs corps, et sur un seul corps plusieurs têtes. Ici un quadrupède à queue de serpent, là un poisson à tête de quadrupède. Plus loin, une bête à poitrine de cheval et à croupe de chèvre. Ailleurs un monstre à tête cornue et à croupe chevaline. Si nombreuse enfin et si étonnante apparaît partout la diversité des formes, que le moine est tenté d'étudier bien plus les marbres que les livres, et de méditer ces figures bien plus que les lois de Dieu[1] ! »

Quel est ce réformateur qui parle ainsi ? Est-ce Pierre de Brueys ? Est-ce Arrigo ? Non : c'est saint Bernard ! Saint Bernard continue dans la Gaule barbare l'anathème commencé par Chrysostome dans la Grèce dégénérée. Leur philippique iconoclaste, si curieuse sous le rapport du culte, ne l'est pas moins au point de vue de l'art. L'abbé de Clairvaux se range ici, contre l'abbé de Cluny, du côté de l'orateur provençal; Pierre de Brueys n'eût pas tonné plus fortement contre cette idolâtrie

[1] S. Bernardi *Apologia*, ad Guillelmum, S. Theodorici abbatem.

pittoresque et sculpturale. Mais ce n'est pas seulement les images qu'il condamnait, il rejetait encore tous les symboles, et spécialement détestait la croix. C'est à Constantin que remonte également l'adoration de la croix. L'habile César, qui avait vu resplendir dans le ciel le gibet du Christ, le déterra dans les décombres de Jérusalem et offrit ce signe, qui l'avait rendu vainqueur, à l'adoration de tout l'univers. L'image du Crucifié succéda au Verbe vivant. La croix était l'Evangile du peuple au moyen âge. Pierre de Brueys, témoin de ce fétichisme, en prit l'objet vénérable en horreur. « Cet infâme instrument du supplice du Seigneur, disait-il, au lieu d'être adoré devrait être abattu et jeté au feu. » Et ce qu'il disait, ce fougueux réformateur, il l'exécutait. L'abbé de Cluny se porte le champion de la croix : « Volons à la défense de la croix du Seigneur, s'écrie-t-il, contre les glaives et les bûchers ! »

« Dans le Capitole des sénateurs, tels que vous avez coutume d'en rassembler, de votre tribunal consulaire ou royal, d'une voix tonnante et d'un geste terrible, vous ordonnez que les croix soient portées devant vous. Le conseil entre en délibération; il applaudit à votre invincible éloquence. Tous à haute voix se réjouissent de connaître enfin de votre bouche la vérité; d'immenses haines gonflent leurs cœurs contre la croix; on brûle de venger les tortures du Crucifié; et tous s'arment contre la croix de glaives et de flambeaux... On fait un monceau de croix, on y met le feu et on fait un bûcher, on y cuit des chairs, et le jour même qui précéda la Pâque vous mangeâtes de ces viandes, ayant convié le peuple à un tel banquet... Je crois que

ce projet a été conçu par vous dans une ville hérétique, et, qui plus est, que le prince de la méchanceté l'a fait excellemment exécuter par ses propres chétifs agents de fourberie, afin que d'un seul coup blessant, s'il est possible, les inattentifs, il pût aisément leur enlever non-seulement toute sauvegarde, mais encore la vie[1]. »

La ville hérétique, dont parle Pierre le Vénérable, évidemment est Toulouse. Les sénateurs du Capitole pétrobrusien, ce sont les hérétiques capitouls de cette république, en lutte ardente contre les envahissements des prêtres. Et le prince de la méchanceté nous paraît être le jeune comte Alphonse, que saint Bernard accuse de s'être laissé séduire par ce serpent astucieux, Arrigo. Pierre le Vénérable, en l'assimilant au démon, commence un siècle d'avance ces déclamations furibondes, sous l'orage desquelles finira par succomber l'héroïque et infortunée maison de Saint-Gilles. C'est donc de Toulouse et de son Capitole, que Pierre de Brueys lança, au nom de l'Evangile, l'anathème contre la croix et ce christianisme de bois, de pierre et de métal, dont elle est le symbole le plus populaire. Champion de ce christianisme matériel, l'abbé de Cluny continue : « Le nom de la croix enlevé du milieu de nous, où sera-t-il fait mention du Crucifié? Le mot de Crucifié soustrait, où restera-t-il un souvenir de sa mort et de sa passion? La mémoire de sa mort et de sa passion perdue, quel espoir de salut restera-t-il aux rachetés, le prix de la rédemption étant anéanti? O hérétiques! vous vengez

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

l'injure des démons, vos alliés. Les esprits rebelles sont mis en fuite par l'image de la croix; et les anges superbes qui levèrent la tête contre l'invincible Majesté disparaissent; ils s'évanouissent, quand on leur fait ce signe que vous méprisez, comme une brume matinale aux rayons du soleil.

« La croix est-elle un être animé et doué de raison? Pourquoi donc lui imputer la mort du Christ?... O stupidité asinienne! Qui jamais, excepté vous, vengea la mort de son père ou de son frère sur des lacets, sur des glaives, même sur des meurtriers et des bourreaux! Par la même raison, il faut anéantir les pierres d'Etienne, le gril de Laurent, les chaînes, les fouets, les ongles et les chevalets des martyrs! » L'abbé de Cluny trouve des emblèmes prophétiques de la croix dans toute la Bible, et jusque dans la lettre *thau :* « Pourquoi cette lettre fut-elle imprimée sur le front de ceux qui gémissaient de leurs péchés, comme on le voit dans Ezéchiel, afin que par cette marque ils pussent échapper à la mort? Parce qu'elle a la forme de la croix. Son nom, en langue hébraïque, signifie *consommation*. Et la dernière parole du Christ sur la croix fut : *Tout est consommé*[1]. »

Pierre de Cluny a raison. La croix n'est pas un être intelligent. Parce qu'elle a servi à la mort du Christ, ce n'est pas un motif pour qu'on l'abhorre. Mais Pierre de Brueys pouvait rétorquer l'argument. Parce qu'elle a servi au salut du genre humain, ce n'est pas un motif pour qu'on l'adore. La vérité est entre ces deux excès :

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

la croix ne mérite ni l'adoration ni l'exécration; elle est un symbole respectable. Mais en voyant les pitoyables raisons dont l'abbé de Cluny défendait l'idolâtrie de la croix, et les adorations dont les peuples du moyen âge entouraient ce gibet fétiche, et le christianisme matériel et sanguinaire dont elle était le hideux symbole, on comprend la fureur et les mépris de Pierre de Brueys, et il n'est pas sûr que l'âpre et fougueux Provençal n'ait pas renvoyé à son doux et gracieux adversaire sa grossière invective : *O asinina stoliditas !*

V

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

Emblème de l'univers, le temple a ses voix figuratives du concert varié, de l'harmonie immense, infinie des êtres et des choses. La voix du temple, c'est la musique, qui, dès l'origine, comprenait, avec la mélodie, le langage, la danse et la pantomime, expression du mouvement et de la vie dans la création. De là, dans les religions antiques, ces marches rhythmées, ces processions symétriques, cadencées, tantôt lentes et graves, tantôt rapides et bondissantes, quelquefois haletantes, échevelées, furibondes, selon qu'elles représentaient les mouvements réguliers ou désordonnés des éléments, exécutées aux accords d'instruments sonores, par les chœurs, dont la strophe et l'antistrophe exprimaient, chez les Grecs, les évolutions symboliques. Ces drames religieux de l'antique paganisme, dont l'hébraïsme lui-même s'était en partie délivré, furent entièrement exclus du christianisme naissant. Mais lorsqu'au quatrième siècle il passa sous l'empire du génie grec, ce génie souverain des arts introduisit dans la basilique chrétienne, avec la sculpture et la peinture, la musique qui en était la voix, mais dépouillée de la pantomime et de la danse, et limitée seulement à l'hymne. Les Grecs d'Asie et les

mystiques orientaux importèrent les premiers, dans le culte public, le plus mystique et le plus aérien des arts. Les Occidentaux, plus graves, ne l'adoptèrent que longtemps après, et voici à quelle occasion. Pendant que l'impératrice Justine, à la tête des ariens, persécutait les orthodoxes de Milan, Ambroise, le puissant évêque, poëte et musicien lui-même, composa des hymnes renommées. Retranché, avec les fidèles, dans la basilique, il ordonna que, pour fortifier leur cœur dans le danger, on entonnât des cantiques, selon l'usage de l'Eglise orientale. Les chœurs prolongeaient durant les veilles de la nuit leur chant alterné que l'on appelait *antiphone*. De Milan, la psalmodie perpétuelle s'étendit, avec l'enthousiasme de la victoire orthodoxe, en Italie, dans les Gaules, dans tout l'Occident, et, de son origine, conserva le doux nom d'ambrosienne. Deux siècles après, le pape Grégoire le Grand substitua aux modes passionnés des Grecs, encore fumants de l'encens des temples et de l'orgie des théâtres, un mode d'une simplicité primitive, d'une solennité calme et conforme à la sainteté biblique et à la gravité romaine et occidentale. Mais aux tranquilles et religieuses harmonies du chant grégorien patroné par les papes, propagé plus tard par Charlemagne, vinrent se mêler les pantomimes populaires. Les fêtes idolâtriques, avec leurs orgies et leurs scandales, firent irruption dans l'église. Autour des stations de saints, des anciennes idoles, la foule encore païenne, exécutait, dans les basiliques, des *caroles*, des *farandoles*[1], saltations rustiques,

[1] Carole de χόρος, chœur. Farandole de φέρω εἴδωλον, transation de l'idole.

dont la pétulance brutale, la gesticulation grotesque et les lascives mélopées, renouvelaient les processions des nymphes et des satyres. Le christianisme se dramatisait; il cessait d'être parole pour devenir chant, danse, pantomime, spectacle. Des animaux mêmes figuraient dans ces drames barbares; le bœuf mugissait à la crèche du Sauveur; l'âne brayait sous son cavalier divin; le coq chantait le reniement de saint Pierre, et au pied de la croix, où un homme suspendu figurait le Christ, la foule dansait les douleurs de la Vierge, comme sous le paganisme les douleurs de Niobé[1]. Les prêtres étaient les *coryphées* de ces spectacles étranges; eux-mêmes chantaient des hymnes impures, des idylles érotiques et des invocations bucoliques au rossignol, à la manière d'Anacréon, invocations que l'on retrouve encore dans de vieux antiphonaires.

L'Eglise apostolique, en supprimant le temple, le sacerdoce et tout symbolisme sacerdotal, par un pressentiment prophétique de ces saturnales, bannit du culte la musique, et ses scènes mimiques, et ses pompes théâtrales. Les réformateurs du moyen âge, léonistes ou cathares, la branche occidentale comme le rameau oriental, furent unanimes à proscrire la musique; ils l'exclurent du culte public, et ne la tolérèrent que dans les réunions domestiques, ou, comme un amusement, dans le monde. Pierre de Brueys est, en cela, un fidèle représentant des Vaudois des Alpes, il est, dans sa rigueur, la mâle expression du génie religieux de l'Occident. « Dieu, disent-ils, n'est touché unique-

[1] On disait, dans l'antiquité : *Saltare Nioben.*

ment que par les pieuses affections du cœur; il repousse ces accords de voix et d'instruments qui retentissent dans vos cathédrales! »

Pierre de Cluny prend la défense de la musique, et cela lui convient à lui, musicien, poëte, élégant prince des cloîtres. Il se fonde sur l'Ecriture; il ne remarque pourtant pas que Moïse fait d'un descendant de Caïn l'inventeur du violon et de l'orgue. Mais le prophète hébreu admet la musique dans le culte de Jéhovah. Après le passage de la mer Rouge, après avoir chanté son sublime cantique, Marie, sa sœur, à la tête des femmes d'Israël, tenant des flûtes et des tambours, répéta les strophes de l'hymne triomphal, au bord des vagues encore bouillonnantes du trépas de l'Egyptien. Pierre le Vénérable cite encore l'exemple de David; ce roi, qui chantait et dansait lui-même devant l'arche, en s'accompagnant de la harpe, commence un grand nombre de ses psaumes par ces mots : « Chantez au « Seigneur! Accordez la voix avec le son de la harpe, « de la trompe d'airain et de la flûte d'ivoire! Louez-le « sur le tympanon et le hautbois, l'orgue et les cymbales « retentissantes! » Il montre Moïse, les prophètes, les rois, fabricant, par l'ordre de Dieu, ces instruments harmonieux, instituant des chœurs, des danses sacrées, et la musique expulsant l'esprit immonde du cœur de Saül, et appelant l'Esprit divin sur Elisée[1].

C'est sur ces exemples de l'antique synagogue que l'Eglise du moyen âge appuyait sa défense de la musique ecclésiastique. Il faut dire, à la louange des

[1] *Adversus Petrobrusianos.*

papes, de saint Bernard, de Pierre le Vénérable, qu'ils cherchèrent à la dépouiller des danses populaires et à la maintenir dans les bornes décentes du cantique. Mais dans ces limites mêmes, l'imagination du moyen âge déploya ce goût barbare, ces caprices étranges, monstrueux, que nous signalions naguère dans l'architecture. Ecoutons les plaintes des contemporains, et d'abord du pape Jean XX, qui vivait dans le onzième siècle : « On imagine de nouvelles notes; on aime mieux inventer que chanter les anciennes; on brise le chant ecclésiastique en brèves, en demi-brèves, en parcelles de sons. On entrecoupe les mélodies de hoquets, de tons faux, et parfois même de triples refrains vulgaires. On court et l'on ne s'arrête plus; on enivre l'oreille et l'on ne guérit pas le cœur; et les gestes par lesquels on exprime les sentiments, offensent la dévotion et excitent la lasciveté[1]. » Entendons encore l'Anglais Aelred, abbé de Riewall, dans l'Yorkshire, un émule de saint Bernard : « Que signifient, s'écrie-t-il, ces contractions et ces brisements de voix ? Celui-ci fait la basse, celui-là fait la contre, un autre la haute, un autre encore divise et coupe les tons intermédiaires. La voix tantôt se resserre, tantôt se brise, tantôt s'entre-choque, tantôt se répand en plus larges sons. Quelquefois, j'ai honte de le dire, elle imite les hennissements des chevaux; quelquefois, déposant sa vigueur virile, elle s'aiguise en un son grêle et féminin; quelquefois encore elle se plie et se replie en circonvolutions artificielles. On voit parfois des hommes, la bouche entr'ouverte, retenant leur

[1] Johannes XX papa, *Extrav. com.*, lib. III.

souffle, et comme expirants; et par une certaine interception ridicule de la voix, voisine du silence, imiter l'agonie des mourants ou l'extase des martyrs. Pendant ce temps-là, ils agitent leurs corps avec des gestes d'histrion, tordent les lèvres, roulent les yeux, balancent les épaules, et à chaque note répond le mouvement des doigts. Et cette dislocation ridicule (*dissolutio*) est appelée religion, et plus on s'agite violemment, plus honorablement on sert Dieu. Cependant le vulgaire tremblant, étonné, admire le son des cornemuses, le frémissement des cymbales, l'harmonie des flûtes, mais ne peut voir sans un rire moqueur les gestes lascifs des chanteurs et les entrecoupements alternés de ces voix de courtisanes. On dirait qu'on n'est pas à l'oratoire, mais au théâtre; non à la prière, mais au spectacle[1]. »

Tous veulent remonter à une école antique, sacerdotale, dont la mélopée simple et lente, dont les graves, les tranquilles, les solennelles mélodies inspirent le recueillement, apaisent l'âme dans le sanctuaire et l'emportent dans la contemplation des choses du ciel. C'est l'école grégorienne. Ces brisements, ces déchirements qui les scandalisent dans la musique nouvelle, ne sont autres que l'harmonie dont les éléments distincts se dégagent de l'unité, de la masse sonore, pour exprimer par leurs dissonances, leurs contrastes, leurs tumultes, le tumulte des passions et les sentiments orageux du monde qui, effectivement, envahissent l'église et la transforment en théâtre.

Saint Bernard qui, comme tous les grands institu-

[1] Aelredus, *Speculum charit.*, cap. II.

teurs religieux dans les temps barbares, était musicien et poëte, tenta une réforme du chant ecclésiastique. Ce saint, dont le génie était modéré parce qu'il était fort, voulut retenir la musique dans les limites d'ordre et de raison où il tâcha de contenir la sculpture, l'architecture et jusqu'au pouvoir théocratique : « Qu'elle ne soit, dit-il, ni folâtre ni rustique, qu'elle charme l'oreille, mais pour toucher le cœur; qu'elle dissipe la tristesse, qu'elle apaise la colère et fortifie, au lieu de l'affaiblir, le sens de l'hymne sacrée [1]. » Saint Bernard est dans le vrai; la musique a sa place dans le temple; elle est l'aile harmonieuse de la prière; l'âme vole plus agilement avec le son vers le ciel. Mais l'abbé de Clairvaux ne put mettre un frein aux pétulances, aux fougues échevelées de la musique populaire; elle ne cessa de figurer avec son cortége de bouffons et de saltimbanques, ses grelots et ses tambourins, dans les cathédrales du moyen âge; et ces scandales justifient le rigorisme exagéré de Pierre de Brueys.

[1] *De Cantu ecclesiastico.*

VI

DE LA VIE MONASTIQUE.

La controverse pétrobrusienne offre des lacunes. Le réformateur provençal devait, d'après sa condamnation du christianisme sacerdotal, condamner aussi le sacerdoce lui-même. Le temple, ses statues, ses symboles étaient des idoles de pierre ou de métal ; mais le prêtre était une idole de chair, une idole vivante, plus détestable encore aux yeux du prédicateur laïque. L'apôtre égalitaire et niveleur devait avoir en horreur l'inégalité hiérarchique des prêtres, des évêques, des archevêques, des cardinaux, corporation d'hommes divins couronnée par un vice-dieu. Et le monachisme, qui donnait sa forme suprême et surnaturelle à la théocratie romaine, devait, l'Evangile à la main, lui paraître une monstrueuse aberration, un crime antisocial, antinaturel, un suicide, un sacrifice humain offert à Dieu. L'abbé de Cluny a cru devoir peut-être déchirer quelques pages du volume où le rude réformateur montrait que ces prêtres, que Grégoire VII disait être des *saints ;* que ces moines, que saint Bernard appelait des *anges ;* que ces pontifes, chargés d'exercer l'office de *dieux* sur la terre, étaient quelquefois moins que des hommes. Nous allons en recomposer le tableau détruit ; nous n'en emprunte-

rons pas les traits aux sarcasmes des troubadours ni aux colères des hérétiques, mais aux témoignages impartiaux des orthodoxes, des chefs d'abbaye, de saint Bernard lui-même. Ecoutons le grand abbé de Clairvaux, et respectons jusqu'à la brutalité sainte de sa parole; c'est l'accent de son génie et le ton de son siècle :

« Qui, dès le principe, à l'origine de l'ordre monastique, eût cru que les moines tomberaient dans un tel relâchement? Oh! que nous ressemblons peu à ces solitaires qui vécurent aux jours du cénobite Antoine! Nul qui réclame, nul qui distribue le pain du ciel; jamais il ne s'agit des Ecritures; jamais du salut des âmes! Mais des frivolités, des rires, des paroles jetées aux vents. Pendant les repas, l'oreille se repaît autant de rumeurs que la bouche de viandes, et nulle mesure à cette double intempérance. Cependant les mets s'ajoutent aux mets. On s'abstient de chair et de gibier, mais on sert plusieurs fois d'énormes poissons. Rassasié des premiers, on passe aux seconds et on croit n'avoir pas goûté des autres. L'art et le soin des cuisiniers à les apprêter est tel, qu'après avoir dévoré cinq ou six plats, on mange encore des derniers, et la satiété ne ralentit pas l'appétit. Séduit par de nouveaux condiments, le palais se lasse des assaisonnements connus : des sucs étrangers renouvellent son désir avide et comme encore à jeun. L'estomac cependant se charge insensiblement, mais la variété empêche le dégoût. Nous nous lassons de mets simples et tels que les offre la nature, alors nous les mêlons les uns avec les autres à l'infini; et méprisant les choses naturelles que Dieu nous donne, la gueule est excitée par des saveurs adultères. Nous dépassons de

beaucoup la borne du besoin, jamais celle du plaisir. Qui pourrait dire, pour ne pas parler du reste, de combien de manières les œufs seuls sont apprêtés, tournés, retournés, tourmentés, liquéfiés, durcis, tantôt frits, tantôt bouillis, tantôt farcis, tantôt mêlés, tantôt entiers? Pourquoi, sur toutes ces choses, ne se règle-t-on que sur le dégoût? Ces choses mêmes, on a grand soin qu'elles paraissent telles que le regard n'en soit pas moins délecté que le goût. Lorsque l'estomac indique, par de fréquentes éructations, qu'il est rempli, le désir n'est pas encore rassasié! Mais pendant que les yeux sont alléchés par les couleurs et le palais par les saveurs, l'estomac infortuné, indifférent aux saveurs comme aux couleurs, forcé qu'il est de prendre de tout, se détruit bien plus qu'il ne se refait.

« Parlerai-je de l'eau? Jamais le vin trempé n'est admis. Et pourtant, par cela même que nous sommes moines, nous avons des estomacs débiles. Nous ne devons pas négliger le conseil si nécessaire que donne l'Apôtre *d'user d'un peu de vin*. Mais ce peu qu'il recommande, nous le dépassons, je ne sais pourquoi. Et plût à Dieu encore que nous nous contentassions d'un seul vin, même pur. Je rougis de le dire, mais qu'on rougisse encore plus de le faire, et si l'on a honte de l'entendre, qu'on n'en ait pas de s'amender. On voit dans un seul repas se vider trois et quatre fois la coupe demi-pleine jusqu'à ce que de divers vins, plutôt subodorés que goûtés, plutôt effleurés que bus, par une épreuve sagace et une rapide appréciation, un seul, sur plusieurs, soit enfin choisi, comme le plus généreux. Et que dire de ce qu'on prétend qui s'observe dans quelques mo-

nastères, où, dans les grandes fêtes, les moines rassemblés boivent des vins infusés de miel et saupoudrés d'épices? Faisons-nous cela à cause de l'infirmité de notre estomac? Quant à moi, je vois que cela n'aboutit à autre chose qu'à boire plus abondamment et plus délectablement. Mais lorsque ses veines sont ingurgitées de vin et palpitent dans toute sa tête, que peut-il faire ce moine, en sortant de table, que d'aller dormir? Si, avant la digestion, vous le forcez d'aller à vigiles, vous arracherez de lui moins un chant qu'un gémissement.

« On m'a raconté que de jeunes moines, sains et vigoureux, ont coutume de quitter le couvent pour l'hospice, et que là, par l'usage des viandes (que la règle concède uniquement aux malades pour la réparation de leurs forces), ils satisfont aux appétits de la chair luxurieuse... Quelle est donc, je vous le demande, votre sécurité, pour qu'entourés encore d'ennemis frémissants, de lances étincelantes et de flèches sifflant dans l'air, vous déposiez vos armes, comme si la guerre était finie et l'adversaire abattu, pour vous étendre en de longs festins et vous rouler nus sur de molles couches? O soldats, quelle lâcheté! Elevés pour le combat et le sang, vous aimez les mets délicats, vous goûtez le sommeil matinal, et tandis que d'autres rachètent, nuit et jour, le temps par le travail, vous au contraire, vous consumez vos longues nuits à sommeiller, et vos longs jours à babiller et à ne rien faire. Vous dites : Paix! paix! et il n'y a point de paix!

« Quant au vêtement, vous recherchez non le plus utile, mais le plus délicat; non ce qui chasse le froid, mais ce qui vous rend superbes; non enfin, selon la règle, ce

qui peut s'acheter de plus commun, mais ce qui peut se montrer de plus beau et de plus vain. Hélas! malheureux moine que je suis, pourquoi suis-je vivant, pour voir tomber jusque-là notre ordre, le premier qui fut dans l'Eglise, et d'où l'Eglise tire son origine, qui n'eut de pareil dans le monde que la hiérarchie des anges, et d'approchant dans le ciel que notre mère, la sainte Jérusalem, soit pour la beauté de la chasteté, soit pour l'ardeur de la charité; cet ordre, dont les apôtres furent les instituteurs, et ceux que Paul appelle saints furent les fondateurs. « Entre eux, est-il écrit, nul ne retenait « ce qui était à lui; tout était partagé; à chacun selon ses « besoins » (Act. IX, 35). Donc rien de puéril, rien d'oisif, rien de curieux, rien de superbe. *Ce dont on avait besoin*, dit l'Apôtre, c'est-à-dire pour le vêtement ce qui couvre la nudité et préserve du froid. Pensez-vous qu'ils se vêtissent de galabrun ou d'isembrun? qu'ils payassent deux cents sous le harnais d'une mule? qu'ils couvrissent leur lit de fourrures ou de tapis bariolés?... Je le dis avec douleur, notre habit, qui était autrefois un insigne d'humilité, est aujourd'hui un signe d'orgueil. A peine trouvons-nous dans notre pays de quoi nous daignions nous vêtir. Le chevalier et le moine font de même étoffe, l'un sa cagoule et l'autre son manteau. L'homme du siècle, un roi, même un empereur, n'aura-t-il pas nos vêtements en horreur, s'ils sont semblables aux siens?

« Je le dirai, dussé-je être accusé de présomption; je dirai la vérité! Comment la lumière de ce monde s'est-elle obscurcie?... Comment les conducteurs des aveugles sont-ils devenus aveugles eux-mêmes? Et, pour

taire le reste, quel exemple d'humilité que de voyager avec tant de pompe, tant de montures et tant d'hommes chevelus (laïques), que le cortége de deux évêques suffirait à peine au chef d'une abbaye. Je mens, si je n'ai vu un abbé mener à sa suite plus de soixante chevaux. A les voir passer, on dirait plutôt les seigneurs des châteaux que les pères des monastères, les princes des provinces que les conducteurs des âmes. Ils portent avec eux des nappes, des coupes, des bassinoires, des candélabres, des valises bien garnies et des couvertures, dirai-je, ou des ornements de lit. A peine s'éloigne-t-on de quatre lieues de son monastère sans emporter tout un mobilier, comme si l'on allait à la guerre ou si l'on traversait le désert. Le vin ne pourrait-il pas être bu dans le même vase dont on aurait versé de l'eau sur les mains? Ton flambeau n'éclairerait-il pas ailleurs que sur ton candélabre d'argent ou d'or? Ne peut-on coucher que sur un lit éclatant et sous des couvertures étrangères? Le même serviteur ne pourrait-il pas panser les chevaux, servir à table et préparer le lit? Pourquoi cette multitude de valets et de chevaux? Est-ce pour alléger la fatigue, porter vos effets et ne pas écraser vos hôtes[1]? » Et le puissant abbé de Clairvaux continue sur ce ton son âpre et courageuse philippique contre les princes des cloîtres, ses confrères superbes, et contre leurs troupeaux de moines au *ventre plein de fèves, à l'esprit plein d'orgueil*, usque ad ructum!

Rome monastique n'avait, on le voit, rien à reprocher en fait de goinfrerie et de crapule à Rome impé-

[1] *Apologia*, ad Guillelmum S. Theodorici abbatem.

riale. C'est Suger, abbé de Saint-Denis qui, s'essayant à son rang futur de régent du royaume, marchait déjà avec un cortége presque royal. C'est l'élégant Pierre de Cluny et ses frileux cénobites qui faisaient une si grande consommation de fourrures. « Ne craignez-vous pas, leur disait l'âpre réformateur, qu'en rencontrant un moine velu dans la forêt, on ne le prenne pour une bête féroce? » L'abbé de Cluny, qui probablement avait trouvé bon de ne pas répondre aux critiques de Pierre de Brueys, répondit, comme nous l'avons vu ailleurs, aux blâmes de saint Bernard; mais il réforma sa fastueuse abbaye. Un abbé ne dut à l'avenir marcher qu'avec un cortége de quatre chevaux, et un prieur qu'avec un de trois. Ils ne purent plus porter de vêtements de soie, de galabrun ni d'isembrun, ni des couvertures de lit d'écarlate, ni de ces belles bures bariolées qu'on tirait de Ratisbonne. Plus de tapis, de fourrures étrangères, de chats de Numance et de Zamore, mais seulement de poils de putois, de martres et d'autres animaux de France. Moins fastueuse, l'existence monastique, à Cluny du moins, n'en demeura ni moins élégante ni moins douce, malgré les invectives de l'âpre Cîteaux qui ne tarda pas à s'amollir elle-même. Les anathèmes de Pierre de Brueys et d'Arrigo ne restaient ni moins justes ni moins terribles contre des hommes qui se dérobaient au danger des armes, au travail des terres, aux soins domestiques, à tous les devoirs du monde, pour trouver dans les couvents une vie close, tranquille, studieuse, élégante, contemplative, revêtue d'un reflet divin, au milieu du servage, de l'anarchie, et de la misère universelle.

Telle est la savante et magnifique lutte que Pierre le Vénérable engagea contre Pierre de Brueys. Arrigo fut le champion de son maître infortuné. Il continua de répandre, pendant dix ans, ses doctrines dans la Gaule du Midi. Mais à la fin il tomba lui-même entre les mains de l'archevêque d'Arles. A la mort du pape Honorius II (1130), le conclave se partagea entre Pierre de Léon, qui se fit appeler Anaclet, et le cardinal de Saint-Ange, qui prit le nom d'Innocent. Les deux compétiteurs se disputèrent Rome les armes à la main. Innocent II vaincu, chercha d'abord un refuge à Pise. Il y assembla un concile où se rendirent tous les évêques des Gaules, gagnés à son parti par saint Bernard. L'archevêque d'Arles y conduisit Arrigo captif. Le réformateur fit, à ce qu'on prétend, abjuration devant le concile. Nous verrons bientôt cette prétendue abjuration démentie par les événements. La papauté ne fut pas cruelle alors. Elle était contenue par le clément et généreux génie de saint Bernard. Innocent II se borna donc à condamner Arrigo à une réclusion perpétuelle dans un monastère. Il abandonna l'hérésiarque au grand cénobite, qui l'envoya vraisemblablement à Clairvaux pendant qu'il pacifiait l'Italie. Continue p. 367)

VI

ARNALDO DE BRESCIA

LIVRE VI

ARNALDO DE BRESCIA

I

ARNALDO DE BRESCIA, SON ORIGINE, SON CARACTÈRE, SES DOCTRINES RELIGIEUSES ET POLITIQUES, SON RETOUR EN ITALIE.

La révolution dont nous décrivons le cours est un fleuve immense; il se divise en plusieurs rameaux; tantôt il semble tarir sur ses grèves; tantôt il se perd dans des lacs, il s'abîme dans des gouffres; et tantôt il reparaît en bouillonnant, il écume entre des rochers, il bondit, échevelé, de cascades en cascades, il remplit, comme un taureau, le désert de ses mugissements. Mais malgré ses ressauts incessants, malgré ses perpétuelles intermittences et ses bonds tumultueux, et l'inextricable réseau de ses méandres, il est facile à l'historien de reconstruire, avec ces tronçons du fleuve, le fleuve tout entier, et de recomposer ce Rhône bibli-

8***

que dans son impétueuse et superbe unité. Révolution une, mais multiple, elle est religieuse, philosophique, politique à la fois; elle régénère en même temps le temple, l'école, la cité; elle renouvelle de fond en comble la société du moyen âge. Mais complète en elle-même, elle est quelquefois incomplète dans ses résultats. Il y a souvent désaccord, tumulte dans son œuvre. L'Eglise se produit sans la commune, ou la commune méconnaît l'Eglise, ou l'Eglise et la commune sont hostiles à l'école; et cependant, malgré ces dissentiments, et l'Eglise, et l'école, et la commune, sont les trois filles jumelles de la raison humaine et du Christ. Abailard ne dit qu'un mot, et encore un mot dédaigneux, sur le vieux Pierre de Brueys, son maître; et la prudence qui lui inspire cette apparente ingratitude le contraint également de garder un silence absolu sur le jeune Arnaldo de Brescia, son ami. L'histoire divise ces trois chefs; et pourtant le Provençal, l'Aquitain, le Lombard, forment, avec Arrigo et Héloïse, leur héroïque sœur, un groupe consanguin. Ils sont frères, frères par le génie, par le labeur, par le martyre. Ils ont la même couronne, la même palme. Le réformateur et le philosophe se réunissent dans le tribun; le tribun les complète, les résume puissamment, transporte leur église et leur école proscrite dans le forum, et se fait des débris de leur chaire abattue une tribune retentissante. Suivons maintenant Arnaldo, et voyons la révolution évangélique triompher avec lui dans les cités lombardes et jusque dans Rome.

Né dans les premiers jours du douzième siècle, à Brescia, forte et populeuse ville du Milanais, Arnaldo

était du même âge que les jeunes républiques de la Lombardie dont il devait être l'éloquent organe. On ne connaît au tribun d'autre mère que la cité, d'autre père que le peuple, d'autre berceau que le forum. Il grandit dans les tumultes populaires, et les dissensions civiles imprimèrent à son génie naturellement doux leurs passions violentes et leur orageuse effervescence. C'était l'époque où, de toutes les contrées de l'Europe, des multitudes de jeunes clercs, pèlerins de la science et de la foi, se rendaient dans les Gaules, où surgissaient à l'horizon lointain une réforme et une philosophie, double étoile dont les rayons illuminaient l'Occident. Arnaldo passa aussi les monts, et peut-être à la suite d'Arrigo, le grand missionnaire léoniste (1115); mais il descendit directement vers le Midi, tandis que son éloquent compagnon, suivant les vallées de la Saône et de la Seine, faisait un long détour au Nord, et revenait, par les régions de l'Ouest, le retrouver dans les plaines de Toulouse, auprès de Pierre de Brueys. Après la mort du réformateur provençal, Arnaldo, nous l'avons déjà vu, se rendit vers Abailard, et secondant, il est probable, son évasion de l'abbaye de Saint-Denis, l'accompagna dans son désert de l'Arduzon. Il fut sans doute un des architectes du Paraclet, cette cité de la philosophie dédiée au céleste amour, et qui devait servir d'asile à l'amour terrestre inconsolé. Mais lorsque l'oratoire fut fermé, les écoliers dispersés par l'effroi, et le maître fugitif devant une main invisible jusque sur les bords de l'océan armoricain, Arnaldo, menacé des mêmes dangers, comme le principal disciple d'Abailard, et plus encore comme le compagnon d'apostolat

de Pierre de Brueys, alla chercher un orageux refuge au delà des Alpes, dans l'affection de ses concitoyens et les révolutions de l'Italie.

Il avait alors trente ans. Tout homme qui, dans ce siècle, aspirait à l'empire des esprits, revêtait l'habit monastique. Ce suaire de la chair était la pourpre de l'intelligence, et le moine, roi par son dénûment, trouvait, comme le Christ, son trône dans sa croix. Arnaldo suivit en cela l'exemple d'Arrigo; il était de ces solitaires libres de toute règle et indépendants de toute abbaye; moines laïques, détestés des cénobites réguliers, qui les traitaient de vagabonds et les regardaient comme des monstres, précisément parce qu'ils reproduisaient avec une plus grande perfection, par l'indépendance et le renoncement absolu, le type idéal du Christ. L'ascétisme d'Arnaldo étonnait même celui de saint Bernard. « C'est un homme, dit-il, qui ne mange ni ne boit; » mais il ajoute acerbement : « Il n'a soif que du sang des âmes. » Le sang des âmes, selon saint Augustin, ce sont les pleurs; le sang des esprits, c'est l'amour; et c'est le seul dont Arnaldo se soit montré jamais altéré. Il était, par la vivacité et la tendresse du génie, de la race du docteur numide, et c'est dans une sensibilité ardente qu'il puisait son onctueuse et sympathique éloquence qui, selon saint Bernard, entrait dans les chairs comme des traits aigus, et pénétrait comme une huile fumante jusque dans la moelle frissonnante des âmes. Aussi ses harangues remuaient-elles profondément les masses populaires, et ses austérités subjuguaient-elles puissamment les riches et les grands du siècle. L'abbé de Clairvaux termine,

par ce dernier trait, l'ébauche un peu fantastique qu'il nous a tracée de l'orateur bressan : « Il a la tête d'une colombe et la queue d'un scorpion. » Le grand cénobite se trompait : le génie d'Arnaldo n'est pas un dragon ailé. Ce qu'il prenait pour une queue de flamme, c'était probablement sa serre où serpentait la foudre. Si nous avions à retracer pour l'histoire la figure symbolique du tribun lombard, nous dirions que, tendre à la fois et tonnant, ivre de l'amour évangélique et de la liberté romaine, son génie était issu de l'union de la colombe du Carmel et de l'aigle du Capitole[1].

« Plût à Dieu, dit saint Bernard, que sa doctrine fût aussi saine que sa vie est rigide ! » En quoi donc consistaient les erreurs d'Arnaldo ? Son symbole ne nous est parvenu qu'en lambeaux. Encore les débris en sont-ils rongés par la haine et défigurés par le temps. Ecoutons néanmoins ses adversaires : « C'est un ennemi de la croix ! » s'écrie saint Bernard. Ce seul mot nous signale le disciple de Pierre de Brueys, qui frémissait d'horreur à la vue du divin gibet du Golgotha. « On dit, continue Othon de Frésingue, qu'il ne pensait pas sainement sur le baptême des enfants et le sacrement de l'autel[2]. » C'est qu'Arnaldo n'admettait que le baptême des adultes, et la cène du pain et du vin eucharistiques, rites essentiellement figuratifs, ce qui le classe dans la catégorie des barbes léonistes. « Les arnaldistes, ajoute enfin Bonacurse, nient l'égalité du Fils et de l'Esprit. » Bonacurse reproduit ici, contre Arnaldo, l'accusation lancée

[1] Epist. CXCV, ad episcop.-const. Herman. de Arbona.

[2] *Chron.*, lib. II, cap. XX.

au concile de Sens contre Abailard, de mettre des degrés dans la Trinité. Mais, outre que cette accusation n'a jamais été pleinement justifiée contre le philosophe qui s'en est constamment défendu, on sait que la troisième personne divine, loin d'y être amoindrie, tenait la plus large place dans la théologie du Paraclet. Et de nature plus encore que d'éducation, par ses tendances plus encore que par ses études, Arnaldo était un des enfants, que dis-je? le premier-né de cette fameuse école du Consolateur. L'inquisiteur milanais termine en disant que les arnaldistes « repoussent l'autorité de l'Eglise universelle[1]. » Ils sont, en effet, républicains dans l'Eglise et dans la cité; en politique comme en religion, ils combattent la théocratie romaine. En somme, leur chef est un disciple pur de Pierre de Brueys, qui, sans doute, a traversé l'école d'Abailard, mais qui, sous cette couche de théologie platonicienne du Paraclet, demeure, au fond, le descendant direct des barbes des Alpes. Ces indications, trop peu nombreuses sans doute, suffisent néanmoins pour établir, avec une invincible évidence, la filiation léoniste d'Arnaldo, déjà démontrée par l'histoire. A ces lambeaux de doctrines, à ces restes de symboles qu'un fanatisme féroce a laissés épars çà et là, rongés à demi, souillés d'écume et de sang, et que la science recueille en soupirant sur le sépulcre bouleversé du moyen âge, nous reconnaissons le grand tribun italien, comme des fils pieux reconnaissent avec attendrissement un héroïque ancêtre, à des débris d'armes et d'ossements,

[1] Bonacursus, *Adversus Arnaldistas*.

exhumés par l'hyène, sur un antique champ de bataille.

Tel est Arnaldo comme réformateur religieux. Enfant de Léon, il veut rétablir la primitive Eglise; mais enfant de l'Italie, il veut encore, hardi logicien, appliquer son principe à l'Etat, et consommer sa réformation en ressuscitant l'antique Rome. L'idéal de sa république surgit à la fois des feuillets de l'Ecriture, des pages de l'histoire romaine, et surtout de ce sol latin, livre de marbre et de bronze, où le génie romulien a sculpté ses annales immortelles en arcs et en colonnes triomphales. La jeune patrie lui est apparue debout parmi des tombeaux et de gigantesques trophées, rayonnante et le front couronné d'une étoile. Mais au moment où Arnaldo franchit les Alpes, faisons halte un instant pour jeter un coup d'œil rapide sur l'état politique de l'Italie, qu'il va remplir de sa parole.

Le consulat, principe générateur de la cité romaine, amoindri déjà sous les Césars, n'avait pas entièrement péri sous les barbares. Submergé sous les flots successifs de l'invasion gothe, franque, hérule, lombarde, sarrasine, il était seulement enseveli, comme Pompéi, sous la cendre, comme Herculanum, sous la lave. Mais il était vivant, il remuait dans son tombeau, et, comme le géant enseveli sous l'Etna, il secouait la Péninsule sur ses fondements. Soit que la barbarie devînt moins intense à mesure qu'elle s'étendait vers le Sud, ce qui est probable; soit que la liberté fût plus vivace sous le soleil, ce qui est certain; toujours est-il que c'est dans l'Italie, son berceau, que le principe consulaire se dégagea d'a-

bord des étreintes du principe féodal. Dans la renaissance générale des municipalités antiques, il se montre plus hâtif et plus vigoureux dans les républiques d'Italie et d'Espagne que dans celles du midi de la Gaule; dans les communes du midi que dans celles du nord de la France. C'est à Naples, c'est à Gaëte, c'est à Amalfi que surgit d'abord le consulat; il y organise de petites républiques maritimes; ces villes de marchands et de pêcheurs ont à lutter contre le despotisme byzantin, les algarades sarrasines, et les aventures fabuleuses des conquérants normands. Plus tard le consulat s'épanouit dans les républiques plus puissantes de Pise, de Gênes, sur la côte ligurienne, d'où son regard, comme on l'a dit d'un de ses héros, *fait trembler la mer*[1]; de Venise enfin éclose, comme un nid de mouette, dans les îlots slaves, repaire de pêcheurs fugitifs devant Attila, qui deviendra un jour la *dominante* des flots, dont le doge superbe donnera son anneau nuptial à l'Adriatique, son épouse, et déploiera le filet de ses flottes sur les archipels grecs et les rives de l'Orient. Puis, des bords des mers où, mieux que la beauté antique, était née, au moyen âge, de l'écume orageuse des vagues, la liberté, envahissant l'intérieur de l'Italie, le principe consulaire, éclate enfin dans les premières années du douzième siècle dans Florence, Bologne, Milan et le groupe tumultueux des cités lombardes. Ces républiques, malheureusement agitées de rivalités et de discordes, se trouvèrent, en naissant, aux prises avec un ennemi colossal, l'empereur germanique, qui, nommé

[1] Montluc, *Commentaires*.

ar les princes teutons, prétendait régner sur les villes italiennes. Tandis que Gênes et Venise étaient abritées, la première par l'Apennin, la seconde par son golfe, les cités lombardes voyaient tous les ans, quand le printemps fondait les neiges, descendre du sommet des Alpes, avec leurs torrents débordés, des avalanches de chevaux et de lances allemandes.

Plus vivace encore que dans les autres villes italiennes était resté dans Rome le consulat, dans Rome, leur métropole antique, et son antique berceau. Le fameux monogramme: *Senatus populusque romanus*, n'était pas alors, comme aujourd'hui, un vénérable mais vide symbole. Le peuple romain existait; il avait ses droits reconnus, ses assemblées périodiques, ses magistratures électives. Mais, dans Rome surtout, le consulat était menacé par deux autres pouvoirs rivaux, originairement issus de lui, l'Eglise et l'Empire. L'Eglise, comme ce nom l'indique, avait hérité de l'Agora et du Forum, supprimés par les Césars. L'Eglise suppose une assemblée populaire, régulièrement convoquée pour l'élection des magistratures évangéliques et le gouvernement de la république de Christ. Telle fut l'Eglise romaine dans son principe; le peuple, assemblé dans les catacombes, élevait d'acclamation un vieillard (πρεσβύτερος) au siége épiscopal; mais depuis, le sacerdoce s'était, autant qu'il l'avait pu, isolé du peuple; il s'était hiérarchiquement constitué; il était passé de la démocratie à l'aristocratie épiscopale, que domina bientôt l'oligarchie du patriarcat, sur lequel tendait à s'établir la monarchie théocratique. Quand l'empereur s'exila de Rome, le patriarche d'Occident prit sa place

dans l'esprit des peuples; et l'empire étant aboli, le pontife romain en investit un jour un barbare, Charlemagne, par exemple. De cette transmission de la couronne et du sceptre, par un pontife qui ne pouvait en disposer, était résultée une espèce de droit impérial sur Rome et l'Italie pour les empereurs germaniques, qui ne descendaient même pas du césar franc. Mais qu'était-ce que ce droit transmis à un prétendu descendant de Charlemagne, par un pontife prétendu successeur de saint Pierre, apôtre prétendu vicaire du Christ? Au milieu de toutes ces prétentions, de ces fictions historiques, il n'est qu'un principe incontestable, le principe populaire; qu'un souverain réel, le peuple romain. Le peuple romain, de toute antiquité, nommait le pape; mais l'empereur, comme maître de Rome, voulut ravir au peuple l'élection du pontife; et le pontife, comme sacerdot universel, voulut se dégager de l'élection populaire ou impériale, pour ne plus procéder que de la hiérarchie sacerdotale dont il était le chef. De là triple choc, triple lutte dans Rome entre le consul, le pape et l'empereur. Pour affaiblir leurs adversaires, les consuls opposaient, selon leur convenance, des papes aux papes, des empereurs aux papes, des papes aux empereurs. D'où dérivèrent enfin ces longues anarchies dans Rome, et ces interminables guerres entre l'Empire et le sacerdoce, qui inondèrent de sang Rome, l'Italie, l'Occident.

A ces luttes entre l'Empereur et les Romains, se rattache un épisode tragique et romanesque. Vers la fin du dixième siècle, le patrice Crescenzio osa disputer à l'empereur Othon III l'élection des papes. Assiégé dans

Rome, cerné dans le Môle d'Adrien, l'intrépide consul repousse les attaques du césar allemand, et ne se rend enfin que sous un sauf-conduit impérial. Mais Othon ne veut pas perdre sa proie; il fait mettre à mort Crescenzio; le même coup de hache qui trancha la tête du consul abattit la république romaine. Cependant le jeune monarque, atteint d'un mal inconnu, fit pour sa guérison un pèlerinage au mont Gargano. A son retour, contraint de s'arrêter dans une bourgade, on appelle auprès du malade un médecin renommé. Il ordonne que le monarque soit enveloppé dans une peau de cerf toute tiède et toute fumante. Le césar fut roulé dans cette dépouille sauvage; mais il ne tarda pas à ressentir les effets du poison dont la tunique fatale était imprégnée, et bientôt après il expira dans d'horribles tourments. Ce médecin, assure-t-on, était la veuve de Crescenzio, Stéphania, belle non moins qu'héroïque, la Judith, le génie vengeur de Rome. Elle vengea son époux, délivra sa patrie, rétablit le gouvernement républicain, et le peuple reconnaissant nomma patrice Giovani, le fils aîné de sa libératrice et du consul martyr[1].

Henri III enlève encore aux Romains l'élection des pontifes. De concert avec les cardinaux, ils proclament néanmoins Grégoire VII. Mais le théocrate en dispute simultanément le droit au peuple et à l'Empereur. L'Empire dut s'humilier devant ce superbe Grégoire; mais la papauté redevient vassale avec le faible Pascal II. A la mort d'Honorius II, le peuple romain ressaisit son droit;

[1] Sismondi, *Histoire de la liberté de l'Italie*.

la cité nomme Anaclet, tandis que le conclave élit Innocent. Anaclet, le pape national, règne dans Rome et en Italie. Innocent, le pape étranger, fugitif de Rome et de l'Italie, recueilli par saint Bernard, erre en France et en Allemagne. C'est au milieu de ce schisme et de cette anarchie qu'apparaît Arnaldo, champion du principe républicain. Plus logique et plus hardi, qu'avant lui Crescenzio, et qu'après lui Rienzi, il proscrit du même coup le pontificat et l'Empire, ces deux vampires de l'Italie. Il sait, ce qu'on a trop l'air d'ignorer aujourd'hui, que la théocratie, hostile à la domination impériale, est radicalement incompatible avec la souveraineté populaire. Le sacerdoce vient d'en haut, la démocratie part d'en bas; la royauté, dérivée de l'un ou de l'autre, tient le milieu. Mais la république et la papauté ont entre elles le diamètre immense du monde social; elles sont aux deux pôles.

Ainsi, sur le sol tourmenté de l'Italie, trois principes incompatibles se combattent: l'Empire, vaste camp féodal; l'Eglise, monastère immense; la cité, foule tumultueuse. D'un côté, l'Empereur, héritier prétendu de Charlemagne; de l'autre, le pape, prétendu vicaire du Christ; deux fictions colossales. Puis une réalité débile encore, inconstante, orageuse: le peuple. Il faut expulser l'Empereur, détrôner le pape, constituer le peuple, reconstruire pièce à pièce l'Italie, et la rattacher au Capitole, cette antique tête du monde. Rendre à la liberté le Capitole, à l'Evangile le Vatican, au peuple l'Italie, une, homogène, glorieuse, triomphante, l'épée de César dans une main, et dans l'autre la croix du Christ. Tel est le rêve d'Arnaldo, rêve généreux, magnifique,

qui suffit seul pour le rendre immortel et le ranger parmi les tribuns, les héros, les libérateurs des nations. Le voilà, ce solitaire, ce pâle et ardent ascète, cet intrépide pèlerin de l'Evangile, de la philosophie, de la liberté. Après une absence de quinze ans, il revient des cités, des déserts, des régions toujours orageuses des Gaules. Nu-pieds, le bâton à la main, la barbe longue et sauvage, mais le front ceint de l'auréole de sa pensée, il monte les rampes escarpées du Cinisium ou du Vésulus. Et, l'œil étincelant, d'une voix pleine de menaces et de sanglots, il s'écrie du sommet des Alpes : Italie ! Italie !

II

RÉVOLUTION DE BRESCIA, DE MILAN, DES CITÉS LOMBARDES.

L'histoire n'a pas conservé les véhémentes philippiques d'Arnaldo. Mais le Dante proscrit, errant dans les mêmes cités et les mêmes déserts, un siècle et demi après, en recueillit les débris encore palpitants. Le poëte donna aux pensées du tribun leur forme poétique et suprême, et les transmit à Rienzi, à Pétrarque, à Machiavel, aux grands patriotes italiens de tous les temps; cris, soupirs, gémissements, malédictions de la terre que, dans son voyage mystérieux, le poëte florentin fit retentir dans l'enfer et dans le ciel.

« Italie! Italie! Terre de douleur, jadis reine, aujourd'hui esclave, habitacle impur, nef sans pilote dans la tempête! L'Italie pullule de tyrans! O Christ, mort pour nous sur la croix, as-tu détourné tes yeux de l'Italie? Entends ta Rome qui gémit! Veuve et solitaire, jour et nuit, elle se lamente! Ah! Constantin, que de maux enfanta la dotation fatale dont tu enrichis son pontife! Du jour où Rome réunit la crosse et l'épée, l'Eglise est tombée dans la fange! Son dieu est un dieu d'argent et d'or! Elle foule les bons, elle élève les pervers! Des loups voraces, en habits de bergers, infestent les

bercails ! C'est la prostituée qu'entrevit le prophète de Patmos ! Vêtue de pourpre, elle fornique avec les rois ! Tenant à la main une coupe d'or, elle enivre, du vin de sa prostitution, les habitants de toute la terre. O pape Satan[1] ! »

Invectives que le poëte implacable trempa, pour en accroître l'âcreté, dans les fleuves de l'enfer : sel, soufre, bitume, qu'il rapporta des plages du sombre lac, pour saler de feu la papauté dans sa pourpre, comme l'ange qui, sous une pluie de lave ardente, sala dans ses voluptés Sodome. Le Brescian fut d'un génie moins âpre, aussi ardent, mais plus étendu que le Florentin. Il n'était au fond ni Gibelin, ni Guelfe : il était Italien. Il ne criait pas à l'Empereur par delà les Alpes : « Viens, ô mon César ! » Il criait jusque dans les hauteurs du ciel : « Viens, ô liberté ! ô libérateur ! ô Christ ! »

Une mère entend plus tôt le cri de son enfant. Ainsi Brescia répondit la première à l'énergique appel du tribun ; Brescia, qui n'a point oublié sa voix, qui de nos jours s'est levée la première encore pour l'indépendance ; cité glorieuse, qui vient d'acquérir, par son héroïsme, le droit d'être deux fois inscrite en tête du martyrologe des nobles cités lombardes. Lodi, Crémone, Asti, Côme, Parme, Plaisance, Vérone, Padoue, Vicence, Trévise, et les deux royales métropoles, Pavie et Milan, reçurent tour à tour dans leurs murs l'orateur, ou, pour mieux dire, *le prophète qui venait au nom du Seigneur*. Tous ces peuples de la Gaule cisalpine, d'un caractère remuant, comme toutes les tribus gal-

[1] Ahi! serva Italia! *Inferno*, XIX; *Purgatorio*, VI.

liques, avaient leurs libertés *gallicanes*, qui n'étaient que l'expression religieuse de leurs nationalités et de leur génie. Milan, la grande cité gauloise, était à demi indépendante du Vatican; le siége d'Ambroise rivalisait avec celui de Grégoire. Venise s'isolait, au besoin, dans sa foi comme dans son golfe. Cité hybride, amphibie, entre la terre et la mer, entre le monde latin et le monde slave, un attrait instinctif l'entraînait vers l'Orient. Porte ouverte à tous les intérêts comme à toutes les idées, c'est par là qu'étaient venues les sectes grecques, bulgares, orientales : les nombreux *cathares*, disciples de Platon, que saint Jean, l'apôtre de l'amour, avait conduits, par la *lumière*, au Paraclet, au Christ; les *passages*[1], ces austères enfants de Moïse, que l'on a cru des chrétiens judaïsants, et qui n'étaient peut-être que des chrétiens bibliques retrempés aux sources patriarcales des léonistes grecs, assez semblables aux ariens, dont ils n'étaient probablement qu'un débris, et qui par là se rattachaient aux léonistes d'Occident. On évalue à dix-sept le nombre de ces sectes qu'on peut réduire toutefois à deux branches : au catharisme les philosophiques, et les bibliques au léonisme. Elles étaient répandues dans toute l'Italie, mais Milan était leur centre et leur métropole. Arnaldo, léoniste d'adoption sinon d'origine, léoniste par la vigueur mâle de son christianisme, avait néanmoins, comme Abailard, par la tendresse de son cœur, une secrète tendance à la mysticité d'Origène, et une flexibilité de caractère qui lui permettait de rallier à lui le catharisme. L'histoire

[1] Πᾶς-ἅγιοι, entièrement saints.

mentionne vaguement des relations qui auraient existé entre Arnaldo, le fils du Paraclet des Gaules, et les innombrables familles du Paraclet de l'Orient[1]. Cette alliance est donc plus que probable, elle est à peu près prouvée historiquement, elle l'est entièrement par des conclusions tirées de la nature humaine; car, quelque divergentes que ces sectes fussent par leur principe, elles étaient réunies par un but commun, leur propre salut, la délivrance de l'Italie, l'expulsion du pouvoir impérial derrière les Alpes, la destruction de leur grande ennemie, leur implacable persécutrice, celle qu'elles appelaient de concert *Babylone!*

Les papes et les Empereurs, divisés uniquement pour la domination de l'Italie, furent toujours d'accord pour l'extermination des Eglises cathares et léonistes. C'est que ces Eglises, en Italie comme partout, représentaient le génie national, renfermaient l'élément patriote. Essentiellement religieuses, elles se trouvèrent devenir des partis politiques, et combattirent pour la nationalité et l'indépendance de l'Italie. Un chroniqueur contemporain caractérise parfaitement la révolution tentée à leur tête par Arnaldo. *Ennemi des moines, et surtout des prêtres, il était*, dit-il, *l'adulateur des laïques*[2]. *Aussi trouvait-il*, ajoute saint Bernard, *un grand nombre d'adhérents parmi les riches et les puissants*[3]. Ces *puissants*, c'étaient sans doute les châtelains des Alpes et des Apennins, tels que les comtes de Monteforte et de Blandrata, les armateurs génois, les sénateurs vénitiens,

[1] Otho Frising., lib. II, cap. xx; Schmidt, *Hist. des Cath.*
[2] Otho Frising.
[3] S. Bern., epist. XCV, ad Herm. de Arbona.

cette chevalerie des mers. Ces *riches*, c'étaient les négociants des villes, à qui l'intelligence et le travail ont donné la fortune, et à qui la fortune fait désirer le pouvoir, la dignité, la gloire. En Italie, les races féodales, d'origine lombarde, sont de bonne heure descendues de leurs châteaux alpestres pour s'unir aux races marchandes d'origine italienne, et aspirer au gouvernement de ces puissantes cités; du mélange du chevalier et du citoyen, il était résulté une population industrieuse et guerrière, et dont l'esprit civique et belliqueux résistait instinctivement à l'esprit sacerdotal qui asservissait le monde. Ces puissants laïques entraînaient leurs clients des villes et des campagnes, colons, ouvriers, marins, pâtres, multitude immense et orageuse. En Italie, comme ailleurs, le catharisme s'implanta de préférence dans les châteaux, dans les cabanes, et aussi sur les navires. Il y avait dans son mysticisme une poésie qui captivait l'imagination rêveuse de l'homme de la nature, de l'homme des monts, des forêts et de l'Océan. Le léonisme, austère et républicain, prit mieux parmi les marchands, les ouvriers, les populations industrielles, et dans les villes continentales de l'Italie; et l'histoire, confirmant ces inductions fondées sur des affinités naturelles, nous apprend en effet que c'est dans les cités lombardes qu'Arnaldo eut ses plus nombreux partisans et ses plus solides triomphes.

Ainsi, ce parti des patriotes italiens dont Arnaldo était l'éloquent organe, se composait de tout ce qui avait intelligence, richesse, activité, vertu, et ne laissait en dehors de lui que ce troupeau, malheureusement immense, que son abrutissement réservait à la

lance impériale et à la crosse théocratique. Ces grands citoyens avaient instinctivement compris que la théocratie, compatible jusqu'à un certain point avec la monarchie, est totalement incompatible avec le gouvernement républicain, qu'incarner l'Evangile dans le prêtre, comme fait l'Eglise romaine, conduisait directement les peuples à incarner la loi dans le prince, c'est-à-dire au despotisme; et que la première chose à faire c'était de mettre sur le trône l'Evangile, de le placer au-dessus et en dehors du prêtre, de l'ouvrir au peuple qui ne se courbant, dans l'Eglise, que devant la loi religieuse, ne se courberait non plus que devant la loi civile, dans la cité. Il fallait donc d'abord, en intronisant le Christ, détrôner, dans le pape, l'ordre sacerdotal tout entier, et c'est ce que tenta Arnaldo. Et quelle était la substance de ses harangues, quel était le thème favori développé dans ses philippiques par l'éloquent ascète? C'était le mot des cathares, c'était le cri des léonistes : la pauvreté évangélique. Ainsi les *laïques*, les *hérétiques*, Arnaldo, réclamaient la pauvreté évangélique pour le sacerdoce; et le sacerdoce catholique, qui faisait vœu de pauvreté, défendait la richesse, et son chef, le pontife romain, tout en s'intitulant le *serviteur des serviteurs*, aspirait à la domination universelle. Ce contraste éclaire d'une sombre lueur l'histoire religieuse du moyen âge, et nous révèle toute la portée de ce mot, de ce cri qu'Arnaldo faisait retentir, orageux et tonnant, jusque dans le ciel : *Pauvreté évangélique!* Ainsi, plus de possessions aux moines, plus de propriétés aux prêtres, plus de fiefs ni de régales aux évêques, plus de terres ni de droits temporels aux papes; au clergé riche, l'enfer; au clergé

pauvre, le ciel! A ce théocrate superbe qui disait, comme ce roi de Babylone: « Je monterai sur l'aquilon, sur les nuées, sur les étoiles, j'y poserai mon trône dans les cieux, et j'y siégerai semblable au Dieu souverain, » Arnaldo criait, avec la voix de toute la terre: « Descends, descends à l'humble siége épiscopal de Clet et de Lin! Descends aux catacombes, au sépulcre, au néant! » Ainsi, dégager le monde laïque des chaînes sacerdotales, telle est la révolution tentée par Arnaldo, et c'est par là qu'elle se rattache directement aux grandes révolutions régénératrices du seizième et du dix-huitième siècle[1].

Dans nos sociétés modernes, ordonnées avec l'immobile régularité d'une nécropole antique, où chaque individu, étiqueté et enveloppé de lois comme de bandelettes, est cloué dans son foyer comme une momie dans son cercueil, il est difficile de se faire une idée exacte de la jeune et effervescente liberté de ces républiques du moyen âge où un homme, entré dans une ville comme un mendiant, révélé à l'enthousiasme des multitudes par le doigt de Dieu, en devenait tout à coup le législateur, le tribun, l'ange. L'histoire ne nous a point retracé les soulèvements tumultueux de chacune des villes lombardes, à ces fières harangues d'Arnaldo. Ce drame varié, multiple, mais uniformément orageux, ne nous est reproduit que par le tableau obscur et confus qu'un moine a bizarrement ébauché des violentes agitations de leur métropole. « Vers ce temps (1136), dit un des biographes de saint Bernard, il arriva

[1] S. Bernard. epist. CXCV. Otho Frising., lib. II.

dans Milan, par le jugement de Dieu, selon cette parole d'Esaïe, que des *gens couverts de poil criaient l'un à l'autre*, et que les démons se joignaient aux onocentaures dans leurs courses violentes. Ils tourmentaient le monde sans qu'on osât résister à leurs insolences, parce qu'il y avait déjà longtemps que durait le schisme d'Anselme, lequel étant du parti de Pierre de Léon (Anaclet), avait usurpé l'archevêché de Milan. Et pendant ces troubles, les gémissements, l'affliction des vierges, la profanation des choses saintes et la violation de l'autel sacré avaient attiré sur ce peuple la colère de Dieu [1]. »

Pénétrons ce récit obscur, arrachons ses énigmes à ce vieux sphinx sacerdotal. L'imagination du moyen âge était féconde en monstres. On appelait onocentaures, hippocentaures les prêtres ou les moines irréguliers. Le prêtre, et surtout le moine régulier, était, dans l'opinion du temps, le type de l'homme angélique. Le moine fugitif, vagabond, était, au contraire, un être déchu, un mélange de l'homme et de la bête, quelque chose d'analogue à l'homme-cheval de la fable. Arnaldo, moine sans règle ni monastère, ou plutôt laïque uniquement revêtu de la robe monastique, devait donc être non-seulement un onocentaure, mais encore le chef des onocentaures de Milan. Maintenant nous tenons la clef de l'arcane, nous pouvons pénétrer dans le récit mystérieux. Arnaldo profita sans doute des troubles suscités par l'élection d'Anselme, archevêque du parti d'Anaclet. Il organisa le parti des onocentaures,

[1] Willelmus, *Vita S. Bernardi*, lib. II.

c'est-à-dire des pasteurs laïques, barbes léonistes, ministres cathares, conducteurs des dix-sept sectes diverses qui pullulaient dans Milan. Le tribun disposait des *gens couverts de poil*, c'est-à-dire des classes ouvrières et rustiques, foules hirsutes, multitudes chevelues et rugissantes. Il proscrivit les prêtres, il chassa des cloîtres les moines et les nonnes, il dépouilla les églises de leurs peintures, de leurs sculptures de marbre, de leurs ornements d'argent et d'or, il fit descendre de leurs châsses les reliques des saints qu'il rendit à leurs sépulcres, il abattit les autels où des hommes avaient la prétention impie de *faire Dieu*. Il fit rentrer l'Evangile en triomphe dans la cathédrale ambrosienne. Arnaldo, en un mot, accomplit dans Milan et dans les autres cités de la Lombardie une révolution pétrobrusienne absolument semblable à celle que nous lui verrons tout à l'heure accomplir dans Rome.

Arnaldo était revêtu, aux yeux de ses contemporains, d'un certain reflet fantastique et miraculeux. Les démons, dit le vieux chroniqueur, étaient les alliés des onocentaures. Le moine veut parler des phénomènes de l'extase que, selon les partis, on attribuait à Dieu ou à Satan. Les démons pour les uns étaient pour les autres des anges. La prophétie a toujours été la vertu, dirai-je, ou l'infirmité des sectes bibliques, comme le miracle l'infirmité des sectes sacerdotales. Les premières, filles du Verbe, ont toujours eu la prétention de posséder l'intelligence de Dieu, comme les secondes, filles de la puissance, de posséder la vertu de Dieu. La Bible rouverte, un souffle mystérieux était passé du livre dans les âmes. La fontaine descellée,

il était sorti, du bouillonnement de l'Esprit divin, comme d'un vin fumeux, une vapeur qui enivrait les intelligences. Et les intelligences qui l'avaient immodérément aspirée, se sentaient agitées de l'enthousiame de l'inspiré et du mystérieux délire du prophète. Le génie d'Arnaldo, comme celui d'Abailard, comme celui d'Origène, comme celui de tous les disciples plus ou moins directs du néo-platonisme, était naturellement enclin à la mysticité et à l'extase. Le philosophe du Paraclet était, prétendait-on, *nécromant et familier du démon*. Il avait transmis, avec sa doctrine, son pouvoir surnaturel, à ses deux plus grands élèves : Héloïse, qu'un chant breton transforme en magicienne, en femme fatidique, en prophétesse des dolmens; et Arnaldo de Brescia, que saint Bernard représente se repaissant de la chair *et du sang des âmes*, assis dans un banquet avec Satan. Cette expression n'est peut-être qu'une de ces métaphores si communes dans la bouche de l'abbé de Clairvaux. Mais quelle qu'ait été son opinion personnelle, il est certain que son biographe a exprimé la croyance générale de ses contemporains à l'égard d'Arnaldo. Ils voyaient dans le grand tribun lombard un mélange fantastique du prophète et de l'enchanteur, exerçant dans Milan et sur l'Italie une domination surnaturelle, disposant de forces occultes, obéi des onocentaures, commandant aux éléments, et allié même aux esprits de l'enfer. C'est là la poésie de sa puissante personnalité, et comme la nuée lumineuse qui revêt les formes du dieu[1].

[1] Otho Frising., lib. II.

Le démon d'Arnaldo, c'était son génie; sa verge magique, qui faisait reculer les temps et sortir du tombeau les peuples morts, c'était sa parole, sa parole sympathique, pénétrante comme l'huile, perçante comme la flèche, consumante comme la foudre; cette romaine et biblique éloquence que l'étonnant ascète, tour à tour prophète et tribun, retrouvait dans la poussière du Forum et du Capitole et sur les cimes éternelles du Sinaï et du Golgotha. Sa puissance occulte et souveraine, il la tirait de partout: de son cœur où bouillonnaient les douleurs, les gloires, les espérances de l'Italie; de ces vives et impressionnables populations latines, à l'imagination romanesque, à l'âme héroïque, et dont le caractère est naturellement découpé pour l'histoire comme la face pour le marbre et le bronze; de cette terre formée de la cendre des grands hommes, dont les statues se redressaient partout du sol, images des morts pour rappeler à la gloire les vivants, et représenter auprès de ces républiques naissantes la république romaine, leur antique et vénérable aïeule; de ce Capitole, la tête de l'univers, sur la cime duquel les peuples virent toujours, dans les nuées tonnantes, *un Dieu, je ne sais quel Dieu,* et où le Christ, vainqueur de Jupiter, selon d'antiques oracles, venait rétablir l'Eden aux lieux mêmes où Saturne avait fait régner l'âge d'or[1].

[1] Virgil., *Æneis,* lib. VII; Ecloga IV.

III

RETOUR D'INNOCENT II EN ITALIE; CONCILE DE LATRAN; PROSCRIPTION D'ARNALDO.

Cependant saint Bernard avait ramené aux pieds du pape fugitif et exilé le roi de France, le roi d'Angleterre et le nouvel empereur Lothaire. Lothaire, comme roi d'Italie, se chargea de reconduire Innocent dans Rome, où il recevrait lui-même, des mains du pontife, l'onction et la couronne impériale. Après avoir, pendant dix-huit mois, erré de cour en cour et d'abbaye en abbaye, ce qui fut une lourde charge pour les Eglises d'Occident, Innocent II rentra par Nice en Italie. Saint Bernard, le tuteur des papes, l'accompagnait, et Lothaire, avec un corps de cavalerie allemande, vint le rejoindre à Pise, d'où ils se dirigèrent sur Rome. Le vieil empereur avait près d'un siècle, et le saint, exténué par les veilles, avait l'air d'un spectre : on eût dit le Temps et la Mort ramenant le Passé dans la ville des Ruines.

Mais Anaclet, le pape romain, le pape national, était maître des tours qui couronnent les sept collines et de la puissante forteresse du Tibre, le château Saint-Ange. Il était d'ailleurs soutenu par l'héroïque aventurier normand Roger, à qui il avait donné, avec la main de sa sœur, le titre de roi des Deux-Siciles. Innocent descendit

au palais de Latran, Lothaire occupa le mont Aventin, et les flottes combinées de Pise et de Gênes stationnaient à Civita-Vecchia. De son camp l'Empereur, qui s'intitulait *établi de Dieu pour la défense de la sainte Eglise romaine*, envoya des sommations à Anaclet. Anaclet consentit à s'en référer au jugement de l'Empereur. Mais Innocent, les cardinaux se récrièrent : « L'Église universelle, dirent-ils, a décidé : elle a condamné Pierre de Léon ; » et on le condamna de nouveau comme criminel de lèse-majesté divine et humaine. Anaclet répondit à cet anathème en faisant jouer ses machines de guerre contre le camp impérial. Lothaire, qui n'avait que deux mille chevaux, ne pouvant ni s'emparer des tours de l'antipape, ni résister aux attaques de Roger, roi des Deux-Siciles, ni même nourrir sa petite armée, résolut de s'en retourner en Allemagne. Mais il voulut auparavant recevoir la couronne impériale. Saint-Pierre étant au pouvoir d'Anaclet, la cérémonie du couronnement eut lieu dans l'église de Saint-Sauveur de Latran. Innocent en fit faire une peinture barbare où, vassal de l'empereur, il se posait en suzerain. Lothaire, à genoux, recevait la couronne d'or; une inscription ajoutait que le *césar devenait l'homme du pape*. Ainsi le pape, habile à faire servir ses revers même à sa grandeur, avait su tirer de son exil non-seulement les hommages des rois, un secours armé de l'empereur devenu comme le soldat du saint-siége, mais encore, dans son couronnement, un titre à la domination universelle (1133)[1].

Cependant Anaclet, du haut de ses tours, vit bientôt

[1] Otho Frising., Morimont. abbas.

s'éloigner vers le Nord l'armée du césar teuton, et, quelques jours après, la cour sacerdotale d'Innocent. Innocent revint à Pise, refuge de la papauté. L'année suivante ce pape assembla un concile dans ses murs; les princes de l'Eglise d'Occident s'y rendirent, et saint Bernard en fut l'oracle. Il s'agissait de reconstituer le chaos de la théocratie romaine. Après sa clôture, les évêques et les abbés des Gaules se retiraient par la Toscane. Tout à coup ils furent enveloppés par des hommes armés, sans doute du parti populaire, et peut-être de Florence, où dominait le catharisme, et toujours la rivale de Pise. Peut-être était-ce des agents d'Arnaldo de Brescia chargés de délivrer Arrigo, son compagnon d'apostolat, condamné par le concile et relégué par saint Bernard dans les prisons de Clairvaux. Quoi qu'il en soit, les prélats furent renversés de leurs chevaux, blessés de coups de lance, poursuivis dans les montagnes, enfermés dans les châteaux de l'Apennin; et Arrigo, s'il se trouva dans cette bagarre, dut partager la fuite, si ce n'est l'épouvante de ses tyrans. Pierre le Vénérable, réfugié dans les murs de Pontrémoli, avec les archevêques d'Arles, de Sens et de Bourges, fit part de leur commune infortune à Innocent II. Mais le pape lança vainement, après les auteurs de cette avanie, ses foudres pontificales[1].

Saint Bernard traversa l'Apennin et se rendit à Milan pour l'arracher aux onocentaures, et dans les cités lombardes pour en expulser Arnaldo. Gui, évêque de Pise, Matthieu, évêque d'Albano, et Geoffroi, évêque de

[1] Petr. Venerab. lib. I, epist. XXVII.

Chartres, ces deux derniers légats apostoliques, accompagnaient le dictateur de la catholicité. Milan reçut avec honneur le grand cénobite, que son biographe nous représente comme un prophète armé de pouvoirs miraculeux et marchant à la rencontre des hérétiques et des démons. Il trouva les hommes, les femmes, les enfants tourmentés des malins esprits. Le saint attaquait, au nom de Dieu, ces génies de l'enfer. Mais ils s'irritaient à ses prières, ils grinçaient des dents à ses signes de croix, ils bondissaient convulsivement aux aspersions d'eau bénite, ils hurlaient au contact de l'hostie consacrée, et troublaient la célébration de la messe de leurs aboiements. Voici l'un des remèdes les plus efficacement employés par le thaumaturge. Il faisait ouvrir avec le fer les dents contractées du démoniaque, on versait de l'eau bénite dans sa gorge, l'estomac se soulevait convulsivement, et l'esprit malin sortait roulé dans les flots d'un *sale vomissement*. Disons, à la louange de saint Bernard, qu'il ne croyait pas ou ne croyait qu'à demi à ses propres miracles, et qu'il ne se prêtait qu'à regret aux exigences des multitudes superstitieuses dont l'aveugle enthousiasme le revêtait de toutes les vertus de Dieu. La vertu de Dieu, c'était son génie, son génie d'homme d'Etat, qui subjugua le consulat de Milan comme il domptait les rois, et qui brisa brin à brin l'incohérent faisceau des hérésies et des factions lombardes. Il enleva le consulat aux arnaldistes, déposa le schismatique Anselme, et lui substitua l'orthodoxe Ribaldo. Une restauration catholique eut lieu dans Milan. Les moines furent ramenés dans leurs cloîtres, les prêtres dans leurs églises, les reliques dans

leurs châsses, les statues sur leurs piédestaux, et le Dieu matériel dans son tabernacle d'or. Le prêtre remplaça l'Évangile et l'homme-pontife détrôna l'homme-Dieu. Le Christ exilé, l'Évangile proscrit s'en allèrent mendiant un asile, de cité en cité, avec les bannis léonistes et leur héroïque chef Arnaldo. Brescia, Crémone les recueillirent dans leurs murs. Plusieurs villes fermèrent leurs portes à saint Bernard. Son œuvre resta donc incomplète dans la Lombardie, qui l'avait pourtant appelé à son siége métropolitain. Nul n'était plus digne que Bernard de succéder au grand Ambroise. Mais que lui importait le siége archiépiscopal de Milan, à lui qui dédaignait le trône théocratique de Rome? N'était-il pas, et sans le titre, ce qui flattait encore plus sa superbe humilité, le vrai pape, le maître des pontifes et des rois, l'archithéocrate de l'Occident. Il regagna donc sa cabane de feuillage dans la forêt de Clairvaux, d'où il gouvernait le monde[1].

Trois ans après le concile, Innocent II résidait encore à Pise, que saint Bernard décore du titre de *nouvelle Rome* pour la longue hospitalité que cette ville accordait à la papauté errante. Impatient enfin de reconquérir sa métropole, le pontife appelle de nouveau à son secours d'au delà des monts ses deux tuteurs, l'abbé de Clairvaux et l'empereur Lothaire. Le césar et le saint, à la tête d'une grande armée allemande, escortèrent Innocent jusque sous les murs de Rome. Rome ferma ses portes au pontife, et, du haut de ses tours, Anaclet vit la cavalerie germanique défiler vers la Campanie. Il s'agissait bien moins, en effet, de prendre Rome que d'a-

[1] Willelmus, *Vita S. Bernardi*, lib. II.

battre Roger, roi des Deux-Siciles, beau-frère et protecteur d'Anaclet. C'est dans la Campanie qu'ils prendront Anaclet et Rome. Roger s'étant retiré en Sicile, le Teuton soumit Capoue, Bari, Salerne, s'empara de toute la Pouille, et chaque conquête était l'objet d'une querelle, à propos de la suzeraineté, entre le pape et le césar; le césar réclamant le territoire comme partie de l'Empire d'Occident, et le pape comme fief du saint-siége depuis que les Normands avaient enlevé les Deux-Siciles à l'Empire d'Orient. Mais il s'agissait pour Innocent d'une conquête bien plus importante au point de vue religieux, c'est la soumission du Mont-Cassin. C'est là que Benoît de Nursie avait fondé, au cinquième siècle, une abbaye mère de toutes les abbayes de l'Occident. Construit sur les ruines d'un temple d'Apollon, cet antique sanctuaire était devenu comme le temple de Delphes, vénéré de tout le monde monastique. Le tombeau de saint Benoît était le berceau commun des ordres religieux et même de la papauté, qui n'était que le monachisme arrivé au trône universel. Il importait donc beaucoup à Innocent d'être reconnu par l'abbé du Mont-Cassin, le patriarche des cloîtres, personnage considérable dans l'organisation féodale des Deux-Siciles, et qui soutenait Anaclet. Sommé par le pape et l'Empereur, Rainaldo, le belliqueux abbé, résolut d'abord de les repousser par les armes; puis, après bien des négociations, il consentit à une reconnaissance nominale d'Innocent. Mais le pontife était inflexible, et ce ne fut qu'aux instances de saint Bernard et de Lothaire qu'il accorda le baiser au successeur de saint Benoît[1].

1 *Cassini chronica*, cap. CXVII.

Pendant que le pape et l'Empereur campaient devant le Mont-Cassin, une ambassade vint de Constantinople. Le césar byzantin envoyait féliciter le césar teuton de ses victoires sur Roger, dont la valeureuse épée faisait trembler l'Empire d'Orient. Au nombre de ces Grecs, se trouvait un *didascalos* ou docteur qui prenait le titre de *philosophe*. Champion de l'Eglise orientale, il se mit à batailler contre la théocratie romaine. « Innocent II, disait cet audacieux, n'est pas un pape, c'est un césar. Les évêques latins ne sont pas des évêques, ce sont des guerriers. L'Eglise d'Occident n'est pas la véritable Eglise; elle ne règne que par les armes, avec de l'argent, et sur la pourpre. » Il attaqua aussi le célibat des prêtres latins. Pierre Diacre, bibliothécaire du Mont-Cassin, et qui, naguère, avait défendu la cause de son abbaye contre le pape, releva le gant et se porta le tenant de l'Eglise d'Occident. Ils disputèrent devant le vieil Empereur qui, révolté des tracasseries et des ingratitudes de l'Eglise romaine, ne fut peut-être pas fâché de la faire bafouer par ce Grec, et de la faire défendre ensuite par le moine qui venait de l'humilier naguère, et que Lothaire avait, pour cela même, nommé son chapelain. Le didascalos avait raison; il est certain que l'Eglise byzantine, quoique probablement encore plus corrompue, ne montra pourtant jamais cet incorrigible et abject penchant de l'Eglise romaine pour la force brutale, et l'alliance de la crosse et de l'épée[1].

L'empereur et l'abbé de Clairvaux ramenèrent enfin le pape à Rome. Innocent II eût voulu assiéger Anaclet

[1] Isaac XXIV, 2.

dans ses tours; mais Lothaire était fatigué d'être le soldat d'un pape, et saint Bernard répugnait à ces moyens violents et barbares. La mort d'Anaclet prévint le scandale d'une guerre sanglante de pontife à pontife dans les murs de Rome. Les cardinaux de son parti lui donnèrent un successeur, Victor, qui, effrayé de sa dignité, vint, de nuit et tout tremblant, trouver l'abbé de Clairvaux. Saint Bernard lui arracha la crosse et la mitre, et cet impérieux dictateur ramena l'antipape, la famille de Pierre de Léon, le consulat, la noblesse, le peuple romain, tour à tour vaincus, aux pieds d'Innocent. Le pape célébra son rétablissement par des processions solennelles, des cantiques d'actions de grâce, et pour cimenter, après ce vaste ébranlement, les masses encore disjointes de la monarchie sacerdotale, il convoqua le concile de Latran. Les princes du cénobitisme et de l'épiscopat occidental, mille évêques ou abbés, assistèrent à ce concile. Innocent l'ouvrit en disant que Rome est la métropole du monde, et que le souverain pontife distribue aux évêques leurs dignités comme des fiefs, etc. C'était transporter dans l'Eglise le système féodal et insulter en face à saint Bernard, qui prétendait au contraire que, malgré la subordination au saint-siége, les évêques en étaient indépendants, et comme les apôtres ne procédaient pas de Pierre, mais de Christ. Le concile excommunia Roger, roi de Sicile, protecteur d'Anaclet et défenseur du schisme, et Arnaldo de Brescia, schismatique, hérétique et tribun républicain[1].

Le roi Roger apprend en Sicile son excommunica-

[1] *Chron. Maurin.* Gunth. Ligur., lib. III.

tion, franchit le détroit, reprend Salerne, Capoue, toute la Pouille soulevée en sa faveur, et chasse de partout les officiers du pape et de l'Empereur. Innocent, à ces nouvelles, sort de Rome et marche contre le Sicilien. Arrivé auprès du Mont-Cassin, le roi le surprend, l'enveloppe, le fait prisonnier; et le rusé Normand, victorieux, tombe aux pieds du pontife vaincu et captif. Innocent, menacé d'aller finir ses jours dans quelque prison des îles Eoliennes ou dans quelque forteresse du mont Etna, accorda le pardon à son vainqueur et confirma, dans les mêmes termes qu'Anaclet, son titre de roi et l'investiture héréditaire des Deux-Siciles, c'est-à-dire moyennant l'hommage et le tribut annuel de six cents schiffates d'or, monnaie grecque marquée d'une coupe, comme l'exprime son nom bachique. Dès lors, le roi condottiere devint le soldat du saint-siége, heureux de pouvoir opposer cette vaillante épée aux empereurs d'Occident et même d'Orient. Saint Bernard et Pierre le Vénérable, qui naguère traitaient Roger de tyran et d'usurpateur, le saluèrent emphatiquement des titres peu mérités de nouveau David et de second Macchabée. Telle est la consécration de la conquête normande et la première érection de ce royaume des Deux-Siciles qui, de nos jours encore, monarchie lazzarone, a combattu pour la papauté contre la république romaine et qui tombe enfin après avoir été, pendant sept cents ans, le plus tragique opprobre de l'Europe[1].

La mort d'Anaclet, l'excommunication du concile, et

[1] *Chron. Benev.*, Petr. Venerab., lib. III, epist. III. S. Bern., epist. CCVII.

même l'infidélité du Sicilien durent coup sur coup affaiblir considérablement le parti national et républicain. Arnaldo disputait pied à pied l'Italie à saint Bernard. Après lui avoir arraché tour à tour Pise, Gênes, Milan, le grand cénobite, les foudres de l'Eglise à la main, poursuivit de cité en cité l'héroïque tribun et la liberté italienne. L'ardent orateur parcourait la Péninsule pour ranimer la liberté mourante; il volait de la Lombardie dans la Toscane, de la Toscane dans l'Etat romain et jusque dans Rome, où il osa braver, attaquer jusque sur le seuil du Vatican, le pape et l'antipape. Mais la mort d'Anaclet, la victoire d'Innocent, l'adhésion des princes, des cités, même de Rome, isolèrent Arnaldo. L'excommunication pontificale, tombant sur cette lassitude de l'Italie, détacha momentanément du tribun la mobile affection des peuples, et lui ferma l'inconstant asile des cités. Il n'était pourtant pas encore tellement abattu qu'il ne pût, en quelque sorte, traiter de pouvoir à pouvoir avec Innocent II. Il consentit à s'exiler de l'Italie et prit même, selon saint Bernard, l'engagement peu vraisemblable de n'y plus rentrer sans l'autorisation du pontife. Quoi qu'il en soit, traversant en silence ces villes qui, pendant dix ans, avaient retenti de sa parole souveraine et de ses triomphes, le tribun italien se retira derrière les Alpes[1].

Ainsi fut rétablie dans Rome la papauté par les efforts de l'Empereur et surtout de l'abbé de Clairvaux. Dans ces interminables négociations, la conciliation et la douceur vinrent toujours de saint Bernard, l'homme

[1] Otho Frising., lib. II. S. Bern., epist. CXCV.

fort, et, chose étonnante, de Lothaire, l'homme du glaive. Après son triomphe, le pontife fut pour le saint et le césar d'une ingratitude véritablement théocratique. Le vieil Empereur indigné menaça bien des fois la cour romaine de la rupture de l'Empire germanique. Le grand cénobite nous apprend lui-même que, revenu dans les Gaules, il était tombé dans la disgrâce du saint-siége. Ingrat envers ses protecteurs, Innocent se montra constamment inflexible, intraitable, sans entrailles et même sans foi envers ses adversaires. Tous les prélats schismatiques, même ceux à qui saint Bernard, pour prix de leur soumission, avait garanti leurs dignités, furent expulsés de leurs siéges, et sous les yeux du saint, en plein concile, dépouillés de leurs anneaux, de leurs crosses et de leurs palliums. Anaclet ne dut le bonheur de conserver sa tombe qu'à la pieuse prévoyance de ses serviteurs qui l'inhumèrent si secrètement qu'on ne put jamais trouver son cadavre dans les cryptes du château Saint-Ange (1139).

Tel fut le sort du parti italien catholique. Il nous révèle celui des léonistes et des républicains. Les patriotes furent tous probablement exilés comme hérétiques. Le patriotisme et la liberté ont toujours été une hérésie pour la papauté. Proscrits, ces grands citoyens errèrent sans doute de ville en ville. Beaucoup durent se retirer à Venise, qui leur offrait un asile assuré dans son indépendance et son golfe. Un grand nombre durent se réfugier sur les îles et même sur les écueils des deux mers. D'autres allèrent encore plus loin : ils abordèrent sur les côtes de Provence, ils s'étendirent jusque dans les plaines de Toulouse. C'est à cette émigration ita-

lienne que correspond la grande invasion du catharisme dans le Midi. Vaincu au pied des Alpes et des Apennins, il allait se relever plus formidable encore sur les cimes des Pyrénées. Italie! Italie! ces hérétiques sont tes grands citoyens! ces proscrits sont les martyrs de ta liberté!

VII

HÉLOÏSE

LIVRE VII

HÉLOÏSE

I

ABAILARD A SAINT-GILDAS; HÉLOÏSE, EXPULSÉE D'ARGENTEUIL, SE RETIRE AU PARACLET.

La Bretagne, à la venue du Christ, était le sanctuaire de l'antique religion des druides, qui, sans doute menacés sur le continent, s'étaient retirés dans cette île, *isolée du monde,* pour y placer leurs sombres mystères sous la garde des brouillards et des tempêtes de l'Océan. Mais vers le cinquième siècle, une invasion des Saxons de l'Elbe refoula la population bretonne jusque dans les montagnes occidentales; quelques clans résolurent même d'abandonner entièrement leur île sainte; ils vinrent aborder sur la côte opposée des Gaules, d'où leurs pères étaient partis et qui reçut d'eux, en souvenir de la patrie perdue, le nom de Petite-Bretagne. A la tête de ces exilés était un poëte célèbre, nommé

Taliesin, qui prenait le titre de chef des bardes ou du sacerdoce druidique, revenu sur le sol des Gaules, où il avait régné autrefois, pour y rendre le dernier soupir. Taliesin et ses chantres se trouvèrent bientôt, dans les landes de l'Armorique, en présence des prêtres du Christ. La lutte entre les druides et les évêques dura probablement près d'un siècle; mais enfin le druidisme fut vaincu, et ses débris persécutés. « Je vois, s'écrie un vieux barde dans son langage mystique, le sanglier qui sort du bois, boiteux, blessé, la gueule béante et rouge de sang, le crin blanchi par l'âge, et entouré de ses marcassins qui grognent de faim [1]. »

Le Christ dompta le sanglier breton; la laie druidique et ses petits restèrent dans ses forêts; les antiques sanctuaires du *Chêne* et du *Pommier* furent transformés en églises; le sacrement du gui, coupé avec une serpe d'or, fut remplacé par le pain et le vin eucharistiques; les bardes bretons devinrent, selon l'expression très juste d'un écrivain moderne, *des druides chrétiens*, et continuèrent d'accomplir leurs anciens rites autour des dolmens marqués d'une croix. Le christianisme ne changea rien du druidisme celtique, non plus que du polythéisme grec; il en consacra seulement au Christ toutes les superstitions, qui, souvent gracieuses, quelquefois touchantes, presque toujours sauvages, forment encore aujourd'hui le fond du catholicisme armoricain. Au nombre des poëtes qui devinrent les chefs des Eglises bretonnes, était un exilé de l'île qui portait déjà le nom d'Angleterre; il s'appelait Gildas, et la profonde con-

[1] M. de la Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*.

naissance qu'il avait des sciences druidiques l'avait fait surnommer le Sage. Préférant à la direction des troupeaux l'ascétisme cénobitique qui constituait un genre de vie plus parfaite dans l'opinion du siècle, ou seulement entraîné par des instincts de solitude si puissants dans l'homme barbare, il s'en alla fonder un monastère sur la côte du Morbihan, au fond d'une presqu'île formée par des lagunes dont les bras se refermant derrière lui, le séparaient du monde habité. Le vieux barde ne s'arrêta que sur la cime d'un cap escarpé dont les masses de granit brun, pendant à pic sur les flots, déroulaient sous ses yeux l'orageuse immensité de l'Océan. C'est sur ce site sauvage qu'il construisit son abbaye; soit qu'il y fût attiré par le charme des vents et des vagues; soit qu'à cet attrait naturel se joignît le regret de la patrie dont le parfum arrivait à l'exilé sur le souffle des rafales; soit enfin qu'à ces instincts primitifs se mêlât encore un sentiment plus élevé, le sentiment religieux, la piété pour les morts, dont le culte tient tant de place dans le christianisme de ces plages armoricaines, et que le solitaire vînt prier les naufragés de ces écueils aux lieux mêmes où le druide recueillait leurs manes plaintifs errant sur les grèves, et par les rites magiques les envoyait dans l'île des âmes, qu'il supposait dans le mystère de ces mers inexplorées et dont son regard prophétique avait entrevu les bocages fortunés au pâle rayon du soir, dans les brumes de l'Occident [1].

Telle est l'origine de l'abbaye de Saint-Gildas, au

[1] Goffredi *Monomutensis Chronica*.

gouvernement de laquelle Abailard était appelé. Après six cents ans, ses moines étaient encore les enfants du sanglier druidique. Bruts et indomptés, ils se nourrissaient encore du gland du chêne celtique et non de la fleur du froment, du pain du ciel pétri par Jésus. Ce climat sauvage et sombre entretenait leur ignorance, la fougue des sens, la brutalité des instincts. Le désordre était tel, que chacun de ces religieux avait plusieurs concubines, et le monastère formait une hideuse colonie de moines dissolus, de femmes impudiques, d'enfants illégitimes, génération hybride, monstrueuse association, où la débauche monastique s'exprimait dans une langue barbare et semblable au coassement des oiseaux de mer. Les moines mettaient l'abbaye au pillage, et le seigneur de la presqu'île de Rhuys, s'autorisant de leurs désordres pour reprendre les biens que la piété de ses pères avait donnés à Saint-Gildas, les enlevait lambeaux par lambeaux, et tout était en proie. Quel refuge pour l'Origène de l'Occident, pour ce Platon du Paraclet ! Seul au milieu de ces peuples féroces, de cette contrée barbare, aux confins du monde qui manquait à sa fuite, au bord de cet Océan aux voix horribles, il s'écriait avec le Psalmiste : « Des extrémités de la terre j'ai crié vers toi, Seigneur, quand mon cœur était dans l'angoisse[1] ! »

Abailard se trouva donc, en prenant sa crosse abbatiale, en lutte avec les moines et le châtelain de Rhuys. Les moines ne cessaient de demander pour eux, pour leurs femelles avides, pour leurs petits affamés ; après avoir obtenu, ils volaient encore ; ils dérobaient par né-

[1] Abælardi *Historia Calamitatum*.

cessité, par système, pour fatiguer, dégoûter, embarrasser leur chef. Le châtelain, de son côté, ne cessait de vexer l'abbé, de l'exposer au pillage, à la brutalité de ses vassaux, ces pêcheurs aux longs cheveux, aux regards féroces, qui errent le long des plages, en demandant leur proie à la tempête. Moines, seigneur, paysans semblaient s'entendre pour contraindre Abailard à renoncer à sa réforme, à l'abbaye, à la Bretagne. Il se disait avec l'Apôtre : « Au dehors les combats, au dedans les terreurs. » Placé entre d'impérieux devoirs et des dangers imminents, il ne voyait sous ses yeux que la mort s'il persistait, et, s'il se désistait, la mort éternelle. Son imagination maladive donnait à ses moindres périls mille aspects effrayants et fantastiques. Abailard, disons-le, homme d'enseignement et de contemplation, n'était pas fait pour le gouvernement. La vie monastique ne lui va pas. Saint-Gildas ne lui a pas mieux réussi que Saint-Médard, et Saint-Denis que Saint-Médard et Saint-Gildas. C'est un solitaire, mais à la manière de Jérôme et de Pythagore; il lui faut le grand air et le soleil. Il a perdu sa place dans le monde; il ne retrouvera la paix qu'au tombeau. Il tombait dans un abîme de mélancolie, et voyait dans son passé ses projets, ses efforts, les tentations, les espérances de sa vie orageuse et amère se succéder, se briser tour à tour, et comme les vagues au pied de son monastère, s'envoler en écume et en fumée. Alors son âme revolait en soupirant vers ses disciples chéris, vers la solitude protectrice du Paraclet, vers les retraites claustrales d'Argenteuil où gémissait Héloïse. La nuit dans sa cellule, assis sur ce cap sauvage, devant cet Océan orageux, il chantait son malheur,

il chantait son amour et celle qui en fut l'héroïne infortunée, et le bruit du vent et des flots accompagnait le gémissement de son cœur. Il célébrait Héloïse sous le voile d'une fiction biblique et sous le nom de quelque femme illustre d'Israël. C'est Dina, c'est Dalila, c'est la fille de Jephthé, c'est le sacrifice de la vierge de Galaad. C'est ainsi qu'il lamente la vierge d'Argenteuil, et que par un pressentiment prophétique réalisé d'âge en âge, il invite les jeunes guerriers, les jeunes vierges, à garder éternellement le souvenir douloureux de celle qui est la gloire des Gaules.

« Formez, conduisez les chœurs sacrés, selon la coutume antique, ô vierges, ô jeunes guerriers! Formez des chants plaintifs, formez des hymnes et des gémissements! Que votre face soit triste, qu'elle ait un aspect inculte, qu'elle prenne une attitude lamentable!

« Formez, conduisez les chœurs sacrés selon la coutume antique! O fille de Jephthé, ô vierge déplorable, mais encore plus digne d'admiration! Il n'est point de héros qui t'égale! Que dirons-nous de plus à ta louange, et quelle complainte pourrons-nous encore soupirer à ta gloire!

« Formez, conduisez les chœurs sacrés, selon la coutume antique! Elle monte les degrés de l'autel, de l'autel enflammé, replie de son sein ses vêtements, et sa main saisit le glaive!

« Cessez, terminez les chœurs sacrés, selon la coutume antique! O femmes, ô guerriers hébreux, n'oubliez jamais la vierge, l'illustre fille d'Israël, la gloire de son peuple [1]. »

[1] P. Abælardi *Cantus*. Manuscrit du Vatican, publié par Greith.

Abailard, comme tous les poëtes du moyen âge, s'accompagnait de la harpe; il improvisait à la fois les paroles et la musique, et ces plaintes de l'angoisse de son âme s'harmonisaient avec le cri de détresse de l'alouette marine gémissant, la nuit, dans son nid ballotté sur les récifs, par la colère de l'Océan. Le temps, qui ne nous a pas rendu les chants de sa jeunesse et de son bonheur, nous a conservé ces chants de l'infortune et de l'âge décroissant. Ces *odæ flebiles*, où le nombre et la rime modernes remplacent le rhythme antique, comme dans les hymnes latines du moyen âge, et qui ne sont que des proses cadencées, renferment dans leur forme barbare une profonde et ineffable mélancolie.

Après Héloïse, ce qui préoccupait le plus Abailard, c'était le Paraclet, son oratoire abandonné, son autel désert, et le sanctuaire de l'Esprit de science et de vie redevenu le repaire des bêtes sauvages. Il regardait ses derniers malheurs comme une punition de son ingratitude envers le Consolateur, qui l'avait si tendrement recueilli, et dont il avait abandonné l'asile pour se jeter dans la *Désolation* de Saint-Gildas. Tout à coup une occasion inattendue se présenta d'apaiser l'Esprit divin et de repeupler son oratoire de l'Arduzon. Il apprit qu'Héloïse, récemment élue prieure d'Argenteuil, en était violemment expulsée avec ses religieuses par l'abbé de Saint-Denis, qui réclamait ce monastère comme une antique annexe de son abbaye. Le Franc Hermanric et sa femme Numana, fondateurs de la maison d'Argenteuil, l'avaient effectivement donnée à la royale abbaye de Dagobert (665). Mais Charlemagne l'en avait détachée pour en faire l'apanage monastique de sa fille Théo-

drade, jeune abbesse *au front élégant et pur, au visage rose, aux cheveux plus blonds que l'or, qui, revêtue d'un manteau d'hyacinthe garni de fourrure de taupes, et chaussée du cothurne sophocléen, suivait sur son coursier argenté* les chasses royales dans les forêts druidiques de Carlovane[1]. Détruit par les Normands, le prieuré resta désert jusqu'au jour où Alix, épouse de Hugues-Capet, en releva les ruines, et son cloître studieux refleurit sur le bord de la Seine, au pied de son coteau revêtu de vignobles et de bois qui l'abritaient du septentrion. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis son rétablissement, lorsque Suger, nouvel abbé de Saint-Denis, obtint un arrêt du roi Louis le Gros et une bulle du pape Honorius II qui rendaient Argenteuil au saint patron de la monarchie. Abailard, instruit de l'expulsion brutale d'une communauté si chère à son cœur, accourut du fond de la Bretagne. Il revit Héloïse, que ses yeux n'avaient pas retrouvée depuis leur mariage infortuné; il revit sa vieille mère et deux jeunes nièces, réfugiées auprès d'elle et maintenant errantes et sans abri. Il fit donation à Héloïse de l'oratoire et des terres du Paraclet; et l'abbesse et ses compagnes s'éloignèrent pour toujours des environs d'Argenteuil.

Le prieuré d'Argenteuil, illustré par la reine Alix sa seconde fondatrice, par la princesse Théodrade, cette chasseresse dont le *cothurne sophocléen* semble indiquer une muse dramatique des cloîtres à la manière de Hroswitha, et par Héloïse, aujourd'hui son unique poésie vivante et éternellement populaire, n'existe plus.

[1] Theodulf. episcop. Aurel., *Carm. ap. dom. Bouquet.*

On montre encore une tour où l'épouse d'Abailard venait s'asseoir, épiant dans le lointain le retour de celui qu'elle appelait son *Unique*, et qu'un batelet du fleuve, qui le recevait sur l'autre bord, déposait au pied de l'enclos du monastère. Du sommet de cette tour, son regard pouvait embrasser tout l'horizon de son passé évanoui. Au levant, les hauteurs de Paris, théâtre de sa gloire naissante, de sa trop courte félicité, de son irréparable infortune; et, à côté, dans la plaine, les flèches de l'abbaye de Saint-Denis, premier refuge de son époux. Au nord, les tours de Montmorency, au sud les créneaux de Marly, demeures féodales des Burchard, souche présumée de son origine maternelle. A l'ouest, sur le plateau de Saint-Germain, le château pentagonal des rois capétiens adossé à l'antique forêt de Laya, ces déserts où sa jeunesse avait probablement erré parmi les biches et les chevreuils, avec le songe de son cœur. Puis serpentant au milieu de tous ces enchantements, la Seine, qui, trop fidèle image de sa vie, entrecoupée de quelques vers îlots, coule lentement entres des rives nues et tristes, et s'éloigne vers le couchant, pâle, muette, mélancolique.

Héloïse et ses compagnes, remontant le cours de la Seine jusqu'à son confluent avec l'Arduzon, arrivèrent dans les murs déserts du Paraclet. La donation d'Abailard fut approuvée par l'évêque de Troyes, et confirmée, trois ans après, par le pape, à son passage dans les Gaules. Ce pape était Grégoire, cardinal-diacre de Saint-Ange, élu à la mort d'Honorius, sous le nom d'Innocent II, mais chassé du Vatican par l'antipape Anaclet, resté maître de Rome. Innocent, suivi de ses cardinaux, dé-

barquant à Saint-Gilles, vint solliciter l'appui des princes, des abbés et des Eglises de France. Saint Bernard, Pierre le Vénérable, Suger, lui acquirent l'adhésion de Louis le Gros, de Henri Ier d'Angleterre, du duc d'Aquitaine et des comtes méridionaux qui tenaient pour Anaclet. Ce beau et majestueux pontife traversa lentement la Gaule de cité en cité, d'abbaye en abbaye, se dirigeant sur Etampes, où le concile, réuni par le roi de France, le reconnut pour le vrai chef de la catholicité. Parmi les illustrations de l'Eglise gallicane, l'histoire contemporaine mentionne « P. Abailard, abbé de Saint Gildas, le grand scolastique de l'Occident. » Dans le pressentiment des orages qui l'attendaient encore, il venait sans doute avec l'intention de se ménager un appui auprès du pape et des cardinaux, et peut-être aussi d'obtenir la confirmation du Paraclet afin qu'Héloïse eût un abri certain et trouvât un port tranquille contre les tempêtes qui bouleverseraient la destinée de son époux dans l'avenir. En effet, à son retour de Liége, où il était allé recevoir l'adhésion de l'empereur Lothaire, Innocent II étant à Auxerre, fonda par une bulle (28 novembre 1131) le monastère de la Sainte-Trinité, et plus tard consacra la dénomination populaire du Paraclet. Héloïse d'abord prieure, et bientôt abbesse, se trouva même chef d'ordre et revêtue à vingt-neuf ans, dans toute la force de la beauté et du génie, de la dignité abbatiale. Cette fondation fut une consolation inattendue pour Abailard. Il venait d'assurer à Héloïse un refuge, à lui-même un tombeau.

II

HÉLOÏSE AU PARACLET; ABAILARD QUITTE SAINT-GILDAS.

C'était, dans l'aride Champagne, un petit vallon bordé de forêts, creusé par l'Arduzon marécageux, qui, deux lieues plus bas, se jette dans la Seine, près de Nogent. Héloïse et ses compagnes d'abord vécurent pauvres et délaissées au Paraclet; mais bientôt les biens affluèrent sur ce cloître du génie et de l'amour; l'infortune d'Héloïse avait profondément impressionné l'imagination romanesque de son siècle. Les curieux accouraient de toutes parts pour voir l'illustre abbesse; mais elle se dérobait à tous les regards; elle s'enveloppait de son voile; elle se renfermait dans sa cellule dont l'ombre convenait mieux à sa douleur, uniquement occupée de celui qu'elle appelait le *Maître*, et qui l'était de son cœur même avant Dieu. Aussi le monde, avec un sens exquis, dérobant son titre monastique sous sa dignité conjugale, sa véritable gloire, la surnommait-il *Nupta*, l'*Epouse*. On jugera de l'admiration qu'elle inspirait, par ce fragment d'une lettre de Pierre le Vénérable, le génie le plus élevé et le plus gracieux de son siècle, et que Dieu réservait à l'un et à l'autre pour les derniers jours; à lui pour son agonie, à elle pour son veuvage, comme la forme terrestre du divin Consolateur.

« A la vénérable et bien-aimée sœur en Christ, Héloïse, abbesse, frère Pierre, humble abbé de Cluny, le salut que Dieu promet à ceux qui aiment. La lettre que vous m'avez dernièrement envoyée m'est parvenue; je l'ai reçue avec joie, et je dirai, en considération de celle qui l'a écrite, avec le transport d'une pieuse amitié. La tendresse que je vous porte dans le Seigneur ne date pas d'aujourd'hui. Je n'étais pas encore entièrement sorti de l'adolescence quand la renommée porta votre nom jusqu'à moi. J'entendais dire alors qu'une femme, retenue encore dans les liens du siècle, se versait ardemment à la culture des lettres, et même, ce qui est très rare, à l'étude de la philosophie; et que ni les voluptés du monde, ni les frivolités, ni les délices ne pouvaient la détourner du noble projet de s'instruire dans tous les arts. Vous avez, en effet, surpassé toutes les femmes, et j'oserai dire même presque tous les hommes de ce siècle.

« Bientôt, selon les paroles de l'Apôtre, quand il plut à Celui qui vous avait mise à part dès le sein de votre mère de vous appeler à lui par sa grâce, femme récemment philosophe, vous avez laissé la logique pour l'Évangile, l'Académie pour le cloître, Platon pour le Christ. Vous avez enlevé les dépouilles des ennemis vaincus, et avec les trésors de l'Egypte, en traversant le désert de ce pèlerinage, vous avez élevé à Dieu dans votre cœur un précieux tabernacle. Pharaon une fois submergé, vous avez chanté avec Marie le cantique de louanges, et comme elle autrefois, portant dans vos mains le tambour de votre mortification, docte musicienne, vous avez fait monter jusqu'aux oreilles du Seigneur les accents d'un hymne nouveau. Vous avez foulé

dès les premiers pas et avec la grâce du Tout-Puissant, vous écraserez en persévérant la tête du serpent antique, cet éternel ennemi des femmes. Une faible femme a vaincu le terrible archange, et la victorieuse reçoit du roi des cieux, pour un tel triomphe, une couronne de perles.

« Chez les gentils, Penthésilée, reine des Amazones, au rapport de l'histoire, combattit avec une armée de femmes dans la guerre de Troie. Chez le peuple de Dieu, Débora, la prophétesse, nous est représentée animant Barac, le juge d'Israël, contre les Philistins. Pourquoi les femmes ne conduiraient-elles pas dans les combats de la vertu, contre le fort revêtu de ses armes, les armées du Seigneur? Bien plus glorieuse sera votre victoire, bien plus triomphant votre cantique, et ce chant de triomphe n'aura point de fin. Vous ferez pour les servantes de Dieu, c'est-à-dire pour l'armée céleste, ce que fit Débora pour le peuple hébreu. Le nom de cette guerrière, vous le savez, signifie abeille. Vous serez une abeille aussi; vous composerez votre miel, mais non pour vous seule, car le suc des fleurs que vous aurez recueilli en divers calices et en divers rivages, vous le reverserez par votre exemple, par vos paroles, par tous les moyens possibles, dans l'âme des sœurs de votre maison et des autres monastères. Dans le court espace de cette vie mortelle, vous vous rassasierez vous-même de la sainte douceur des saintes Ecritures, et votre prédication continuelle en rassasiera vos sœurs bienheureuses jusqu'à ce jour promis où, selon la parole du Prophète, les montagnes distilleront l'éternelle douceur, et les collines couleront le lait et le miel.

« Combien il me serait doux de m'entretenir sans cesse avec vous sur de tels sujets. Votre érudition si fameuse me charme, et votre piété que tant de personnes m'ont vantée me ravit encore plus. Plût à Dieu que notre abbaye de Cluny vous eût possédée! Plût à Dieu que cette agréable prison de Marcigny vous eût renfermée avec les autres servantes de Christ, qui attendent dans les fers la céleste liberté! J'aurais préféré les trésors de la religion et de la science aux richesses des plus grands rois. Nous n'aurions pu rien ajouter à votre zèle pour les perfections chrétiennes, mais les grâces que vous possédez auraient de beaucoup accru la gloire de notre abbaye[1]. »

Non, non, il fallait une abbaye particulière à la plus grande abbesse de ce siècle; il fallait à Héloïse le Paraclet. Héloïse ne reconnaissait de chef qu'Abailard. Le fondateur de la communauté ne pouvait-il pas en devenir le directeur? Elle put le désirer dans son cœur, mais elle ne le demanda pas certainement; et Abailard, de son côté, attendit que l'invitation pressante des évêques autorisât ses visites à sa communauté chérie. Il revit le Paraclet; il le revit avec Héloïse, sa vieille mère, ses nièces, toute une famille que l'esprit lui avait engendrée. Il conçut en secret l'espoir bien légitime d'en devenir le directeur, le père spirituel. Il espéra pouvoir se vouer à l'enseignement religieux des femmes, à l'exemple d'Origène, avec les mêmes titres, et espérait avoir le même bonheur. Le Paraclet allait le recevoir une seconde fois et abriter sa vieillesse contre tous les orages. Ses infortunes allaient s'assoupir au milieu de ces

[1] Petr. Venerab., lib. V, epist. XXI. Traduction de M. Oddoul.

femmes, celle qui l'avait porté dans son sein, celle qui l'avait reçu sur son cœur. Il allait être une espèce d'abbé du Paraclet. Ces positions hasardées allaient à Abailard. Ces situations bizarres plaisaient à ce siècle. A Fontevrault, ne voyait-on pas des communautés d'hommes obéir à une femme? Pourquoi ne verrait-on pas une communauté de femmes obéir à un homme au Paraclet? C'était effectivement l'institution primitive. Les saints Pères gouvernaient des monastères de religieuses. C'est dans la nature; le sexe faible a besoin du sexe fort. L'homme, dit l'Apôtre, doit diriger la femme; il est en quelque sorte sa tête. Mais aujourd'hui l'ordre naturel est renversé; le peuple obéit aux prêtres; les prêtres sont dominés par des abbesses. Des femmes mènent le monde. Ainsi se plaignait Abailard[1].

Ce ne devait être encore qu'un rêve! La malignité s'empara de ces relations et les envenima. Il se déroba de ses murs comme un criminel; il s'éloigna comme un profanateur de celle qu'il n'appelle plus que l'épouse de Jésus-Christ, quoique éternellement chère. « A cette séparation nouvelle il crut éprouver une deuxième fois le supplice qui l'avait flétri. Le fer qui blesse le corps lui parut moins aigu que la calomnie qui blesse l'âme. » L'infortuné regagna tristement son abbaye de Saint-Gildas. Il en trouva les moines encore plus féroces. Ils mirent du poison dans sa coupe et jusque dans le calice de l'autel. Ils en jetèrent dans ses aliments; un moine qui goûta d'un mets qu'on lui destinait expira sous ses yeux. Pour échapper à leurs embûches il s'absentait fréquemment; il séjournait dans des celles isolées;

[1] *Historia Calamitatum.*

mais on apostait sur son chemin des brigands armés. Les moines eux-mêmes tirèrent enfin le poignard contre lui. Ni l'intervention du comte, ni les exhortations des évêques bretons, ni les réprimandes sévères du légat pontifical, ni enfin l'excommunication qu'il fulmina lui-même, rien ne dompta ces moines sauvages. « Satan me persécute tellement que je ne trouve aucun abri pour me reposer, ni même pour vivre. Errant et fugitif, il semble que je traîne partout la malédiction de Caïn. Au dehors les combats, au dedans les terreurs perpétuent mon agonie; que dis-je, au dedans comme au dehors, c'est un enfer de craintes sans cesse renaissantes, de craintes à la fois et de combats. Tous les jours je vois un glaive suspendu par un fil sur ma tête, comme dans le palais de Denys le tyran! Oh! comme dès le berceau j'ai fatalement tracé mon sillon de douleur![1] »

C'est par ce gémissement qu'Abailard termine l'*histoire de ses malheurs,* histoire qui, dans un cadre évidemment fictif, renferme des réalités douloureuses et d'un caractère à la fois tragique et romanesque; histoire où l'élan élégiaque et lyrique des *Confessions de saint Augustin,* se mêle au détail analytique et passionné des *Confessions* d'un philosophe célèbre du dernier siècle, semblable à Abailard, par un génie plaintif et farouche, admirateur de l'Evangile et de la sagesse antique, religieux et hostile au sacerdoce, amoureux de la solitude et de la liberté, inhabile à se faire une place dans le monde, et qui n'eut de repos non plus que dans la mort.

Cette histoire des calamités d'Abailard arriva jusqu'au

[1] *Historia Calamitatum.*

Paraclet. Héloïse dévora ce récit de leur commune infortune, si doux à son cœur, quoique *plein de fiel et d'absinthe*. Rompant un silence de quinze ans, elle écrit à *son maître, bien plus à son père; à son époux, bien plus à son frère*. Elle complète, en les récapitulant avec un arrangement désordonné, les récits d'Abailard. Elle dit sa beauté, son génie, sa gloire, ses talents pour la poésie et pour la musique, ses vers qui le rendaient célèbre dans tout l'univers, ses luttes contre Albéric et Lotulfe, contre Bernard et Norbert, ces pseudo-apôtres, ses souffrances à Saint-Denis, à Saint-Médard, à Saint-Gildas. Elle rappelle surtout leur grande, leur irréparable infortune; son obéissance à revêtir le voile, son horreur de l'état monastique. Pour elle, elle n'est point religieuse, elle n'est point abbesse, elle est l'épouse d'Abailard. Ce titre qu'elle repoussait, elle s'en glorifie maintenant. Leur mariage est sacré, éternel. Pourquoi donc n'écrit-il pas à son épouse délaissée? Les autres ont pour les consoler, Dieu, leur époux; mais elle, son époux, c'est Abailard. Il est le fondateur du Paraclet. Le Paraclet est sa famille mystique. Il ne lui reste qu'elles seules dans le monde. Pourquoi ne les console-t-il pas? Où est-il? sur quels bords? dans quels naufrages? Hélas! à chaque instant, elles attendent, inquiètes et palpitantes, des nouvelles de son trépas[1]!

Abailard lui répond : sa voix a le calme de la mort; on dirait une voix qui sort d'un tombeau. Il envoie à cette sœur, bien chère autrefois dans le siècle, mais à cette heure bien plus chère mille fois en Jésus-Christ, la formule d'oraison qu'elle a instamment demandée. Que

[1] Helois. epist. I.

chaque jour, pour détourner les périls que ses péchés ont accumulés sur sa tête, elle immole au Seigneur un perpétuel sacrifice de prières. Dieu se plaît aux prières des hommes, des veuves, des vierges; mais celle d'Héloïse est surtout puissante, à cause de sa sainteté dans le ciel. C'est cette prière surtout que demande Abailard. C'est ce secours que lui doit surtout Héloïse. Qu'elle se souvienne toujours, dans ses oraisons, de celui qui lui appartient uniquement. Pendant qu'il était au Paraclet, les sœurs terminaient les heures canoniales en offrant chaque jour une prière spéciale pour lui au Seigneur.

Maintenant qu'il est absent, éloigné, dans le péril et submergé par l'angoisse, qu'elles lui prouvent leur tendresse en répétant chaque soir cette nouvelle formule d'oraison :

« *Répons :* Ne m'abandonnez pas, Seigneur, qui êtes mon père et le maître de ma vie, de peur que je ne tombe devant mes ennemis et que le méchant ne se réjouisse de ma perte.

« *Verset :* Prenez vos armes et votre bouclier, et levez-vous pour ma défense, de peur que mon ennemi ne se réjouisse.

« *Orémus :* Préservez, mon Dieu, de tout danger votre serviteur qui espère en vous. Envoyez-lui, Seigneur, votre secours du Saint des saints, et de votre montagne de Sion, protégez-le. Soyez pour lui, Seigneur, une tour imprenable en présence de son ennemi. Seigneur, écoutez ma prière, et que mon cri vienne jusqu'à vous.

« *Prière :* Dieu, qui par les soins de votre serviteur, avez daigné rassembler en votre nom vos petites servantes, nous vous supplions de le protéger contre toute

adversité et de le rendre sain et sauf à vos serviteurs[1] ! »

Après ce dialogue de l'amour murmuré devant l'autel, qui monte chaque soir comme l'encens, vers le trône du Consolateur, en faveur de son docteur infortuné, il demande à reposer, mort, dans ce Paraclet où il n'a pu s'abriter vivant. Il veut reposer au milieu de ces vierges, être enseveli de leurs mains, être embaumé de leurs prières et de leurs larmes. Ainsi il sera consolé au moins dans la mort.

« Si le Seigneur, ajoute-t-il, me livre aux mains de mes persécuteurs ou que je tombe sous leurs coups ; ou si, loin de vous, quelque autre accident me fait toucher le terme où s'achemine toute chair, enseveli ou abandonné, que mon corps, je vous en supplie, soit transporté par vos soins dans votre cimetière ! Mon tombeau invitera nos filles et nos sœurs en Jésus-Christ à répandre pour moi leurs prières devant le Seigneur. Je ne vois pas, pour une âme contristée et repentante de ses péchés, un asile plus sûr et plus salutaire que le lieu dédié particulièrement au véritable Paraclet, c'est-à-dire au Consolateur, et décoré spécialement de son nom. Et je ne crois pas qu'il y ait, pour une sépulture chrétienne, un endroit plus convenable parmi les fidèles que les cloîtres paisibles de femmes consacrées au service de Dieu. Ce sont des femmes qui s'inquiétèrent de la sépulture du Seigneur, qui embaumèrent son corps de parfums précieux, veillèrent avec zèle autour du sépulcre, et déplorèrent avec larmes la mort de l'Epoux... Enfin, ce que je vous demande par-dessus toutes choses, c'est de reporter sur le salut de mon âme cette tendre inquié-

[1] Abælardi epist. II.

tude que les périls de mon corps vous ont inspirée. C'est ainsi que vous pouvez me témoigner, quand je serai mort, combien vous m'avez chéri pendant la vie, en m'accordant le secours (*suffragium*) spécial et particulier de vos prières. »

A cette demande funèbre, la douleur d'Héloïse ne connaît plus de frein; elle éclate en élans désordonnés, en bonds éperdus et insensés : « Grâce, grâce, ô maître! je vous en supplie, épargnez-nous de telles paroles. Vous survivre! Nous, prier sur votre tombeau! Hélas! pourriez-vous nous soupçonner capables de vous oublier? Mais quel temps pourrons-nous donner à la prière? Pleurer, voilà tout ce qui nous restera, malheureuses! Mais prier, nous ne le pourrons point! Nous aurons perdu pour vous notre vie véritable! La seule pensée de votre mort c'est déjà la mort pour nous! Pitié pour vos filles, je vous en conjure! Pitié au moins pour celle qui est toute à vous seul! Epargnez des paroles qui percent nos âmes comme les épées de la mort, et qui nous font une agonie plus terrible que la mort même[1]! »

Héloïse est plus antipathique à l'état monastique qu'Abailard lui-même. Le cloître où elle a suivi son époux, mais non pas Dieu, révolte son esprit comme son cœur. L'infortunée se débat en gémissant dans les liens de la règle. Dix ans de clôture n'ont pu l'éteindre; elle est encore toute bouillonnante; sa douleur rugit encore. « Oh! s'il m'est permis de le dire, Dieu m'a été cruel au delà de toute imagination! O clémence inclémente! O fortune infortunée! Elle a épuisé contre moi tous les

[1] Helois. epist. II.

traits de son carquois. S'il lui en restait un encore, il ne trouverait pas de place sur mon cœur. Et quoiqu'elle me tue tous les jours, elle craint encore mon trépas qu'elle accélère.

« O malheureuse des malheureuses ! infortunée des infortunées ! Quelle gloire, mais quelle ruine ! quelle félicité et quelle désolation ! Biens et maux, tout a été pour moi extrême et sans mesure ! Vous avez seul payé de votre sang le péché qui nous était commun. Vous avez été seul pour le châtiment ; nous étions deux pour la faute. Vous étiez le moins coupable, et vous avez porté toute la peine ! Mais que mon expiation compense votre supplice ; ce que vous avez souffert un moment dans votre chair, je le souffrirai toute ma vie dans mon cœur ; je satisferai ainsi, à vous du moins, si ce n'est à Dieu !

« S'il faut vous découvrir toute ma faiblesse et toute ma misère, je ne puis trouver dans mon cœur un repentir capable d'apaiser le Seigneur. Ulcérée par l'outrage dont vous êtes victime, je l'accuse d'un excès de cruauté. Toujours rebelle à sa volonté, loin de l'apaiser par des remords et ma pénitence, je ne fais que l'offenser par le murmure de mes indignations. Est-ce là faire réellement pénitence, quelles que soient les austérités du corps, si l'âme continue d'étreindre son péché avec amour, si elle fermente encore d'impurs désirs ?... Hélas ! ces voluptés des amants que nous avons goûtées ensemble, je ne puis les oublier ; elles sont toujours sous mes yeux, allumées de regret et de désir ; elles trompent de leurs illusions mon sommeil frémissant. Pendant les divins offices même, je suis obsédée de leurs impurs

fantômes!... Oh! que je suis malheureuse! Et qu'elle est bien faite pour moi cette plainte d'une âme désolée: « Qui me délivrera de ce corps de mort! » Plût au ciel que je pusse ajouter: « La grâce de Dieu, par Jésus-Christ, notre Seigneur! »

Abailard leur répond avec une tendre mansuétude. Elle n'est plus la femme d'Abailard. Elle est l'épouse de Christ. Elle doit se rendre digne de la couche du roi du ciel. Pourquoi donc cette plainte éternelle contre Dieu? Si elle veut lui plaire, et ne plus briser son cœur, qu'elle impose silence à ses murmures, qu'elle apaise ses orageux transports. Elle qui voulait le suivre jusqu'aux enfers, ne veut-elle pas le suivre au ciel? Le laissera-t-elle aller seul à Dieu? Non, ils iront ensemble, et par un même chemin, la vie monastique. Que pour preuve de sa résignation, elle répète tous les jours cette prière: « Vous nous avez unis, Seigneur, et vous nous avez séparés quand il vous a plu et comme il vous a plu. Maintenant, Seigneur, ce que vous avez commencé miséricordieusement achevez-le plus miséricordieusement encore. Et ceux que vous avez séparés une fois dans ce monde, réunissez-les à vous pour l'éternité dans le ciel, ô notre espérance, ô notre partage, ô notre attente, ô notre consolation, Seigneur, qui êtes béni dans tous les siècles[1]! »

Il ne sera pas dit qu'Héloïse désobéisse une seule fois à son maître. Elle fera taire le rugissement de son cœur. Elle ne l'importunera plus de ses gémissements insensés. Comme autrefois amante, épouse, religieuse, pour plaire, elle tâchera de devenir, s'il est possible, en

[1] Abælardi epist. III. Traduction de M. Oddoul.

esprit, abbesse. Mais alors qu'Abailard leur envoie une règle monastique pour le Paraclet. Les règles faites pour les moines ne peuvent convenir à des nonnes. Ces règles sont d'ailleurs exagérées, elles vont au-dessus de la nature humaine, au-dessus de l'Evangile. Qu'Abailard ramène la règle à l'Evangile, à la nature. Pourquoi être plus chrétien que le Christ?

Le mariage excepté, Héloïse ne voit pas de différence entre la sainteté du laïque et la sainteté du moine. On voit qu'elle voudrait remonter à l'Eglise grecque, où les vrais moines n'étaient, en effet, que des laïques réunis dans la solitude. Abailard lui-même, antipathique au monachisme féroce de son siècle, n'est qu'un moine libre, un chef de cénobites à la manière de Bazile, dans sa solitude du Pont. L'idéal du monastère pour lui serait une espèce de Platonopolis peuplée de philosophes et de disciples réunis sous la loi de Christ[1].

Fondateur du Paraclet, voilà donc Abailard devenu le législateur de sa république de femmes, dont il demeurera le directeur vivant en Héloïse. Désormais Héloïse ne se plaindra plus; indomptée, quoique soumise en apparence, elle se taira. Sa douleur se dévorera en silence. L'étude sera une distraction à son tourment; la science sera comme un baume à sa blessure. Elle monta dans la chaire d'Abailard; elle ouvrit une école de théologie; elle développa à ses compagnes les leçons du maître absent. Son enseignement, reflet adouci de celui d'Abailard, jeta de vives clartés en Occident. Des papes honorèrent l'éloquente abbesse.

[1] Helois. epist. III.

Saint Bernard lui-même visita le Paraclet. Ce grand adversaire d'Abailard, prévenu contre Héloïse, fut édifié de ce pur mélange de vertu, de piété, de science, qui régnait dans son monastère. Hugues Métel, rhéteur épistolaire, barbare classique, la compare à l'*astre de Diane*. Elle fut, en effet, la lune du soleil d'Abailard; elle réverbéra son disque éclatant, et rayonna doucement dans la solitude.

Abailard écrivit ses confessions, et sa correspondance avec Héloïse eut lieu pendant qu'il errait de celle en celle, autour de son abbaye révoltée. Pendant ses fuites dans les landes bretonnes, une chute de cheval qui lui rompit la nuque, accéléra la décadence de sa santé toujours décroissante depuis sa première blessure, et amena avec une vieillesse prématurée, chagrine et plaintive une sombre mélancolie, qui explique le ton lamentable et désespéré de ses lettres, et les fantômes menaçants dont il se voit environné. Il rentra dans Saint-Gildas pour essayer une dernière fois de comprimer la rébellion des moines. Il n'évita la mort qu'en s'échappant furtivement par un souterrain qui le conduisit sur la plage. Une barque qui l'attendait aux pieds des rochers le reçut et le déposa sur un autre point de la côte, d'où il gagna l'habitation d'un seigneur armoricain. Ainsi se brisa dans ses mains sa crosse abbatiale. Il expia cruellement l'orgueil momentané qu'il ressentit de tenir ce sceptre monastique si vénéré dans ce siècle. Il n'en conserva qu'un tronçon comme un roseau pour appuyer sa vieillesse errante dans les incertitudes de l'avenir. Il gardera jusqu'à sa mort ce titre odieux et tutélaire d'abbé de Saint-Gildas.

III

ABAILARD ROUVRE SON ÉCOLE SUR LA MONTAGNE SAINTE-GÉNEVIÈVE, PUIS DISPARAÎT DANS LA SOLITUDE, ET CONTINUE LA LUTTE DU FOND DE SON DÉSERT.

Sorti de Saint-Gildas, Abailard séjourna quelque temps encore en Bretagne. Il donna ce temps sans doute aux sentiments de la famille, de la patrie. Il vit probablement une dernière fois son lieu natal, et les rives de la Sanguèze qu'il avait parcourues avec Héloïse. Puis suivant l'impression irrésistible de son cœur, il se rapprocha du Paraclet où un bonheur calme, triste et voilé l'attendait encore. Mais en passant à Paris, l'ivresse de ses anciens triomphes lui remonta, à ce qu'il semble, à la tête. Il releva sa chaire, tant de fois abattue, sur la montagne Sainte-Geneviève. Il y retrouva la foule, la popularité, la gloire. Abailard était un de ces hommes qui sort toujours plus grand de ses malheurs. Ainsi il remontait de son éclipse en Bretagne, abbé, ce qui n'était pas alors une mince gloire, législateur du Paraclet, ce cloître de la science et de l'amour, et avec la poésie que l'histoire de ses malheurs et la légende de ses amours répandaient sur lui. Abailard était alors déjà ce qu'il est resté pour le monde, un héros romanesque de l'amour, de l'intelligence, de la liberté, cette triple fas-

cination des générations nouvelles. Mais bientôt, soit que cette gloire bruyante ne contentât pas son cœur brisé, soit que les murmures menaçants de ses ennemis effrayassent son esprit craintif, il disparaît tout à coup et va s'abriter dans les solitudes voisines du Paraclet.

Du fond de sa retraite, inconnue pour nous, mystérieuse pour son siècle, il dirigeait le Paraclet dont il était *le maître*, c'est-à-dire le prophète et l'oracle. Il composait pour les religieuses des hymnes, des séquences, des liturgies. Il formulait le culte dont il était lui-même l'objet, et, au moins pour une d'elles, le Dieu. Il faisait de la théologie pour Héloïse, pour l'abbaye, pour le monde. Il réunit ses doctrines éparses et les coordonna en un système; il en forma un livre capital, sa *Théologie chrétienne*. Le Paraclet est la chaire où cette théologie, réformatrice en principe, prend dans sa bouche un caractère passionné, agressif, militant. Il flagelle de sa parole incisive le clergé, les moines, les chanoines surtout, et s'acharne à leur chef, saint Norbert, et à son *coapôtre*, *Hugues le Farsit*, chanoine de Saint-Jean des Vignes de Soissons, qui manipulaient ensemble des miracles, et, non contents de guérir les infirmes, prétendaient encore ressusciter les morts[1]. Ses disciples, qui venaient le visiter dans sa solitude, remportaient dans le monde ses doctrines, ses passions, ses philippiques. Innombrables, ils étaient partout, dans les chaires, dans l'épiscopat, jusque dans la cour romaine. Ils répétaient sa voix, ils multipliaient son génie. Les écoles, les monastères, les places publiques même, ne retentissaient que d'Abailard. Les car-

[1] Abælardi sermo XXXI.

refours étaient les écoles; on n'y entendait que des laïques, des femmes, des enfants, disputer sur la théologie. Les grands mystères étaient jetés à la foule; le peuple entrait dans le saint des saints; la Bible était livrée au monde. La sacerdoce, supprimé de fait, s'effaçait devant le peuple, sacerdoce universel. Ainsi Abailard, invisible, caché dans une retraite inconnue, agitait par ses livres, par ses disciples impétueux, bouleversait une seconde fois le monde.

L'orage dont la crainte avait contraint Abailard d'abandonner le Paraclet, et de se réfugier en Bretagne, n'avait point éclaté. Le monde catholique était occupé par les troubles où le jetait la double élection d'Innocent et d'Anaclet. Saint Bernard, le suprême gardien de la papauté, était occupé à rallier au pontife exilé les princes de l'Occident. Abailard comptait probablement, pour le triomphe de sa cause, sur la prolongation de ce schisme et aussi sur les mouvements excités par Arnaldo de Brescia, au pied des Alpes. Lorsque Abailard s'enfuit du Paraclet en Bretagne, Arnaldo était revenu en Italie. Depuis, Abailard et Arnaldo semblent avoir concerté leur levée de boucliers. Pendant qu'Abailard entreprenait de nouveau sa réforme philosophique dans les Gaules, Arnaldo tentait, dans la haute Italie, la réforme évangélique de Pierre de Brueys. Mais, esprit radical et absolu, il la complétait par une révolution politique, et en appelant les Italiens à l'Eglise primitive, il les appelait aussi à l'antique liberté. Malheureusement le schisme sur lequel ils comptaient tirait à sa fin. Saint Bernard reconduisit dans Rome Innocent II, et l'empereur Lothaire, qui escortait le pontife, lui ramenait les villes

italiennes par la terreur des lances allemandes. Enfin la mort d'Anaclet, la reconnaissance momentanée d'Innocent par l'Italie tout entière, l'expulsion d'Arnaldo au delà des Alpes, et la réorganisation de la catholicité par le concile de Latran, permirent enfin à saint Bernard de s'occuper de ce qu'on appelait l'hérésie d'Abailard. Saint Bernard semblait redouter la lutte. Avant de la commencer, et probablement pour s'en éclaircir, il se rendit au Paraclet. L'abbesse et toute la communauté accueillirent ce roi du cloître, *non comme un homme, mais comme un ange*. Il assista aux offices, et comme, selon l'usage, on terminait celui de vêpres par l'Oraison dominicale, il s'aperçut qu'on substituait aux mots : *pain quotidien*, donnés par saint Luc et admis par l'Eglise, ceux de : *pain supersubstantiel*, donnés par saint Matthieu et reçus par les sectes mystiques. Sur l'observation de saint Bernard, l'abbesse répondit que le maître Pierre l'avait prescrit ainsi. Mais Abailard, dès qu'il en fut instruit, releva vivement la censure de l'abbé de Clairvaux. Il répondit que la version de saint Matthieu lui paraissait meilleure que celle de saint Luc, parce que saint Matthieu avait appris le *Pater* de la bouche même de Jésus-Christ, tandis que saint Luc ne pouvait la tenir que de saint Paul, qui lui-même n'avait pas entendu le Sauveur. La réponse n'était pas bonne. Le texte est le même dans les deux évangélistes. La différence n'existe que dans la Vulgate. D'ailleurs l'inspiration est égale dans les divers auteurs sacrés. Abailard termine en critiquant la célébration de l'office à Clairvaux[1].

Saint Bernard, que l'on sache, ne releva pas le gant.

[1] Abælardi epist. V, serm. XIII.

Il semblait éviter le combat pendant qu'Abailard paraissait ardent à le provoquer. Mais des gens ne manquaient pas d'irriter l'un contre l'autre les deux adversaires. Dans leur nombre se présente un ancien élève d'Anselme, de Laon, et un membre de l'ordre de Norbert, et à ce double titre ennemi d'Abailard. Hugues Métel, chanoine de Saint-Léon de Toul, bel esprit orthodoxe et barbare qui, du fond de son cloître, cherchait la renommée en écrivant pédantesquement aux personnages illustres de son siècle, qui naguère avait adressé une épître remplie de louanges à Héloïse, crut devoir, dans cette circonstance, en adresser une où la louange était mêlée d'invectives à Abailard. *Le secrétaire d'Aristote*, car c'est le titre qu'il se donne, écrit donc au maître accompli dans le *Trivium* et le *Quatrivium :* « Héritier des hérésies antiques, errant et horrible, tu inspires l'erreur et l'horreur. Tu t'enivres de vaines nouveautés; tu as ravi sa virginité sainte à l'Ecriture. Tu prétends, chétif mortel, expliquer l'incompréhensible Trinité. Tu es plus insensé qu'Empédocle, qui, pour en connaître le fond, se jeta dans le gouffre de l'Etna. Ainsi tu te perds dans l'abîme de Dieu. Ignorer Dieu, c'est le connaître. A Dieu ne plaise que je prétende obscurcir ta sagesse et ta gloire, non plus que le soleil. Tu as tant de prudence, tant d'éloquence, tant d'élégance de mœurs! Aussi j'aime à croire que les hérésies dont on t'accuse ont été mal comprises, et ne sont que des bruits venus sur les vents. Reviens à toi, docte maître, reviens! Sur le frontispice de ton âme, garde écrit : *Connais-toi toi-même.* C'est une parole descendue du ciel. Souviens-toi que tu es un homme et non un ange. En cherchant à

te connaître tu ne sors pas de toi-même, tu ne te dépasses pas. »

Hugues lui conseillait indirectement de laisser aux seuls pontifes la *science de Dieu*, et de ne s'occuper que de la *science de l'homme*. Mais en écrivant au pape Innocent II, il lui dénonce le nouvel ennemi; il prédit le conflit imminent entre Bernard et Abailard; Bernard, cet homme vraiment et entièrement catholique, cet Israélite de père et de mère, et Abailard, ce fils d'un Egyptien et d'une Juive. Ce Pierre, non pas Barjone, mais *Aboilard*, aboie effectivement contre le ciel. C'est un autre Phaéton, un second Prométhée, un Antée, une hydre. C'est le vase d'Ezéchiel qui bout allumé par l'Aquilon. La France est frappée d'une plaie d'Egypte; elle est ravagée par des grenouilles parlantes. C'est au pape d'arrêter ce fléau; et qu'il se hâte, s'il ne veut pas que tous les pécheurs de la terre ne tombent dans les rêts de cet homme[1]. Ces déclamations de Métel arrivèrent sans doute jusqu'aux oreilles de saint Bernard. Lui-même ne manqua pas probablement de stimuler ce dictateur de l'Occident, ce protecteur des pontifes de Rome. Mais saint Bernard ne bougea pas.

Après Hugues Métel vient Guillaume, ancien abbé de Saint-Thierry, près de Reims, mais qui avait renoncé à sa dignité abbatiale pour pouvoir mieux, simple moine, se livrer à la méditation de l'Ecriture dans le monastère de Signy. Comme saint Bernard, son modèle et son ami, il assoupissait son âme malade d'amour en commentant le Cantique des cantiques, quand le hasard fit tomber entre ses mains le livre de la *Théologie chré-*

[1] Hugo Metel., *Hist. litt.*, tome XII.

tienne d'Abailard. Il était à célébrer les noces éternelles de l'Agneau et de l'Eglise catholique, quand tout à coup il voit la mystique Jérusalem envahie à main armée par Abailard, et la multitude se précipiter à la suite de son chef dans le sanctuaire réservé aux seuls pontifes. Les anciens champions de la foi ne sont plus. Il aurait lui-même attaqué Abailard; mais il redoute de se mesurer avec ce géant; il craint d'engager une lutte capable d'augmenter l'ébranlement de la catholicité. Il se borne à signaler le péril à saint Bernard et à Geoffroi, évêque de Chartres, légat du saint-siége, et qui revenait, en compagnie de l'abbé de Clairvaux, de réintégrer le souverain pontife dans Rome. Ce moine sonne le tocsin. « P. Abailard se relève. Ses doctrines courent la France, elles passent les mers, franchissent les Alpes, envahissent Rome, le Vatican. Réveillez-vous, ô Bernard, ô Geoffroi! Levez-vous pour la défense de Dieu et de toute l'Eglise latine. Vous seuls pouvez arrêter son ennemi audacieux. Car tous ses vieux défenseurs sont morts. En leur absence, l'ennemi envahit la république déserte de l'Eglise et s'y fait une domination souveraine. Il traite l'Ecriture comme la didactique. Ce ne sont qu'inventions, nouveautés. Il est le censeur et non le disciple de la foi, le correcteur et non l'imitateur des maîtres. » Et il dénonçait en les discutant treize erreurs fondamentales de l'ouvrage connu, avec d'autres ouvrages cachés encore dans l'ombre et qu'il regarde comme des monstres[1].

On ne sait ce que répondit Geoffroi, homme d'Etat plutôt que docteur, et d'ailleurs ami secret d'Abailard.

[1] Guill. abbat. ad Gauff. et Bern. epist. CCXXII. *Op*. S. Bernardi.

Quant à saint Bernard, il répond en deux mots qu'il ignore cela, qu'il comprend son émotion, mais qu'il faut qu'il vaque à l'oraison, car voici la semaine sainte; qu'il conférerait avec Guillaume après Pâques, et qu'en attendant il se rappelle que Dieu est puissant. L'abbé de Clairvaux, on le voit, est dominé par les mêmes craintes que le moine de Signy; il redoute Abailard; il redoute encore plus l'ébranlement de la catholicité. Il avait aussi la modération de la force. Avant d'en venir aux mains, il veut avoir encore une entrevue avec le docteur du Paraclet. Cette entrevue loin, d'amener la paix, ne fait qu'irriter deux esprits prévenus, si divers, si puissants et si superbes. Dès lors Bernard ne garda plus de ménagement, il ne cessa de dénoncer hautement auprès du saint-siége son audacieux antagoniste. « Je ne puis plus taire, s'écriait-il, les injures du Christ. Nous avons en France un moine sans règle, un prélat sans sollicitude, un abbé sans discipline, P. Abailard, qui dispute avec les enfants et converse avec les femmes. Il ne s'avance plus seul, comme Moïse, vers la nuée où Dieu réside, il y vient avec ses disciples et une grande multitude. Dans les bourgs, sur les places publiques, on dispute de la foi catholique, de l'enfantement de la Vierge, du sacrement de l'autel, et du mystère incompréhensible de la sainte Trinité. Avec Arius, il met des degrés dans la Trinité. Avec Pélage, il prépose à la grâce le libre arbitre; avec Nestorius, il divise le Christ et exclut la nature humaine de l'union (*consortio*) de la Trinité. Nous avons échappé aux rugissements de Pierre le Lion, et nous voici exposés aux sifflements de Pierre le Dragon. Mais toi, seigneur Jésus, tu humilieras les

regards des superbes, tu fouleras le lion et le dragon[1]. »

Après avoir écrit au pape il s'adressa à la cour romaine. Il sait qu'il n'y est point aimé à cause de son pouvoir qui la domine, de la tutelle qu'il exerce sur le saint-siége et des services qu'il a rendus en rétablissant le pape dans Rome. Il sait qu'Abailard a des amis, des disciples même parmi ces jaloux cardinaux qui ne manqueraient pas de contre-balancer son influence en lui opposant le philosophe du Paraclet. Alors en homme d'Etat consommé, Bernard prend à part chaque cardinal; il parle à chacun d'eux dans le langage le plus propre à l'émouvoir, et présente à ses yeux du côté le plus effrayant le danger qui menace la papauté. Ce n'est pas un homme qu'il leur dénonce, c'est l'esprit humain; l'esprit humain qui veut se substituer au sacerdoce, et qui se soustrait au joug de la crosse et même du sceptre; l'esprit humain, dont les deux ministres sont Abailard et Arnaldo de Brescia; ces deux serpents, qui naguère ont tant agité la Gaule et l'Italie, *rapprochent leurs écailles;* ils conspirent contre l'Eternel et contre son Christ. Saint Bernard était sûr, en confondant la cause d'Abailard avec celle d'Arnaldo, d'entraîner les cardinaux encore tremblants des révolutions soulevées en Italie par le tribun lombard.

Arnaldo, expulsé de la Péninsule, s'était, dit-on, réfugié secrètement auprès d'Abailard, dans le voisinage du Paraclet. Bouillant encore de ses combats et de sa haine contre le sacerdoce, l'ardent tribun poussa le philosophe à défier l'abbé de Clairvaux, et à écraser la papauté dans son superbe protecteur. Abailard militant encore

[1] S. Bernardi epist. CLXXXIX, ad Innocent. papam.

quoique brisé, et rempli de l'esprit belliqueux du proscrit, demanda un duel théologique avec saint Bernard, devant l'archevêque de Sens, pour l'octave de la Pentecôte. Sens était la métropole ecclésiastique du nord de la France, et sa basilique un des plus riches reliquaires des Gaules. Le jour de l'octave de la Pentecôte, avait lieu annuellement une exposition solennelle des reliques des martyrs. Le jeune roi Louis VII, des princes et des évêques, des seigneurs et des clercs, une population immense, devaient se rendre à cette cérémonie. Et c'est cette fête qu'Abailard voulait qu'on transformât en concile, c'est cette assemblée de toutes les grandeurs des Gaules qu'il voulait rendre témoin de la défaite de Bernard.

L'abbé de Clairvaux refusa : « Je ne suis qu'un enfant, disait-il, et mon adversaire est un lutteur formidable. » Le philosophe, triomphant d'avance de son effroi, défiait plus fièrement encore le champion intimidé de la papauté. « Goliath s'avance dans sa force gigantesque et son appareil belliqueux, et Arnaldo de Brescia, son écuyer, marche devant lui. L'abeille de France a sifflé à l'abeille d'Italie. Elles s'avancent ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. S'élançant entre les deux camps, Goliath défie les phalanges d'Israël; il insulte les bataillons des saints; il le fait avec d'autant plus d'audace qu'il sait bien qu'il n'y a pas de David[1]. » Ainsi parlait saint Bernard. Cependant les disciples d'Abailard accouraient à Sens comme à un tournois. Ils venaient applaudir au triomphe de leur maître ou plutôt de l'esprit humain, qui allait renverser et traîner sur l'arène le sacerdoce vaincu dans l'abbé de Claivaux.

[1] S. Bernardi epist. CLXXXIX, ad Innocent. papam.

IV

CONCILE DE SENS; CONDAMNATION D'ABAILARD.

Ce n'est que sur les instances réitérées des évêques, et comme à regret, que saint Bernard consentit à se rendre à Sens. Il semblait venir à une défaite, et pourtant il avait tout préparé pour une victoire. Une partie considérable du clergé de France l'attendait comme son vengeur. Ces prélats étaient tous amis, créatures, et même parents de saint Bernard. Et d'abord, c'était Henri le Sanglier, archevêque de Sens, et bien digne de son surnom sauvage, président du concile, comme métropolitain. Puis Samson des Prés, archevêque de Reims. Puis les suffragants de ces deux prélats, excepté ceux de Paris et de Nevers; Geoffroi de Chartres, qui avait défendu Abailard à Soissons, et Geoffroi de Châlons qui, alors abbé, l'avait recueilli à Saint-Médard; Athon de Troyes, qui avait donné au fugitif la rive de l'Arduzon et l'abri protecteur du Paraclet; mais ces trois évêques étaient depuis passés à saint Bernard. Hugues d'Auxerre était son cousin, son compagnon, l'un des trente chevaliers qui le suivirent à Cîteaux. Josselin de Soissons, ancien scolarque et rival d'Abailard sur la montagne Sainte-Geneviève. Alvize d'Arras, frère de Suger, abbé de Saint-Denis. Enfin Hélias d'Orléans,

10***

inconnu, compromis et qui depuis fut déposé au concile de Reims. Il y avait en outre des abbés puissants, des princes du cloître, tels que Suger et Pierre le Vénérable, des scolarques, des clercs savants. Enfin le jeune roi Louis VII, cet Eliacin des moines, pupille de Saint-Denis; Thibaud, comte de Champagne, grand fondateur d'églises et de monastères, et Guillaume, comte de Nevers, qui finit même par revêtir le froc monastique. Ces puissants laïques, ecclésiastiques, cénobites, étaient tous protecteurs ou protégés de l'abbé de Clairvaux, et les anciennes relations de quelques-uns avec Abailard, devaient les armer contre lui en les compromettant aux yeux du dictateur souverain de la catholicité [1].

Aussi quand l'abbé de Clairvaux parut aux portes de Sens, pâle, la face ascétique, allongée encore par quelques maigres filets de barbe rousse et grise, enveloppé de sa robe blanche, comme un fantôme de son suaire, n'ayant de vivant que son œil bleu dont l'étincelante sérénité recélait la foudre, fut-il accueilli par ces princes de la terre et de l'Eglise comme un prophète, et par le peuple prosterné, précipité tumultueusement sur les pas du vieillard miraculeux, comme aux pieds d'un ange du ciel. Le saint prêcha; il porta le débat dans la chaire, il fanatisa la multitude en l'invitant à répandre devant Dieu des prières pour le salut d'Abailard. Lorsque Abailard parut dans sa robe noire et sa mélancolique et sombre renommée on voyait en lui un hérétique, un *nécromant*, un *familier* du démon. Et ce beau, triste, fier, douloureux, ravagé, révolté, agressif et superbe esprit avait quelque chose de la beauté foudroyée de Satan.

[1] *Gallia Christ.*, tomes VIII et XII.

Sens était une des métropoles sacerdotales des Gaules. La cathédrale, dédiée à saint Etienne, renfermait dans ses cryptes un grand nombre d'ossements des martyrs. On procéda à l'ouverture du concile par l'adoration des reliques et des saints. Ces débris du sépulcre, tirés de leurs châsses étincelantes d'or, furent exposés dans la basilique resplendissante de flambeaux. Le roi Louis VII, les évêques, les princes, les clercs, le peuple, tenant dans leurs mains leurs symboles respectifs : le sceptre, la crosse, l'épée, la croix; la couronne et la mitre en tête; vêtus de robes fleurdelisées, de dalmatiques blasonnées; avec des chants, des hymnes, de l'encens, vinrent tour à tour adorer ces débris sacrés; saint Bernard les montrait au monarque, qui baisait ces restes que rongeait un ver. Ils implorèrent sans doute la vertu de ces morts pour leur athlète, et leur sagesse pour le combat. Ces muets ossements soufflèrent leur génie sur ces orateurs. La mort leur inspira son secret : la force et le silence. (2 juin 1140.)

Mais entendons les deux voix du siècle. Après la voix sacerdotale qui chante et qui loue dans le sanctuaire, entendons la voix laïque qui, moqueuse et stridente, critique, persifle et fronde les saints dans les carrefours des Gaules. A côté de Geoffroi, moine de Clairvaux, secrétaire et biographe de saint Bernard, voici Bérenger, disciple et apologiste d'Abailard. Il était du Gévaudan, c'est-à-dire, Cévenol, et comme tel il avait pu entendre dans le Midi les prédications d'Arrigo, ou celles de ce génie protestant et hardi qui prêche toujours les pâtres aux bords des torrents et dans les forêts de la Lozère. C'est le camisard de l'école, à la verve violente, sarcas-

tique, pédantesque, originale, où l'Evangile, la sagesse antique, l'éloquence du forum, entrecoupés de bouffonneries grotesques et barbares éclatent en fusées qui sifflent et qui foudroient. Cet Aristophane imberbe nous transporte de l'adoration des reliques au banquet des prélats; le moyen âge est comme une cathédrale gothique où le grotesque est toujours mêlé au sacerdotal.

« Après le repas, on apporte le livre d'Abailard; on ordonne à l'un des convives d'en donner lecture à voix haute et sonore. Animé d'une haine violente contre Pierre, arrosé d'ailleurs du jus de la vigne, non de cette vigne céleste qui dit : *Je suis le vrai cep,* mais de celle qui étendit le patriarche nu sur l'aire, le lecteur accentuait plus bruyamment qu'on ne voulait. Après quelques mots, vous eussiez vu les pontifes bondir sur leurs siéges, trépigner, ricaner, folâtrer, si bien qu'on eût dit qu'ils accomplissaient leurs vœux, non envers le Christ, mais envers Bacchus. Cependant les coupes s'entre-choquent, les libations se succèdent, on fait l'éloge des vins, les saints gosiers sont arrosés à grands flots... Et lorsque quelque trait subtil et divin arrivait inopinément aux oreilles des pontifes, leurs cœurs en étaient dépecés; ils grinçaient des dents contre Abailard, et tournant sur ce philosophe leurs yeux de taupe, ils s'écriaient : *Laisserions-nous vivre un pareil monstre!...* Et branlant la tête comme les Juifs : *Ah! voilà celui qui détruit le temple de Dieu!* Ainsi des aveugles jugent des paroles de lumière; des ivrognes condamnent un homme sobre, des chiens déchirent un saint..., des pourceaux broient des perles... Ces premiers philosophes du monde avaient rempli leur tonneau; et la cha-

leur du vin monta si bien à leur cerveau que tous les yeux se noyaient dans un sommeil léthargique. Le lecteur s'époumone, l'auditoire ronfle. L'un s'accoude pour dormir; l'autre se renverse mollement sur le dossier; un troisième laisse tomber sa tête sur ses genoux. Et quand, dans le champ d'Abailard, le lecteur se piquait à quelque buisson (épineux), il criait aux oreilles sourdes des pontifes : *Damnatis?* (Condamnez-vous?) Quelques-uns s'éveillant à peine répondaient, la tête pendante, et d'une somnolente voix : *Damnamus!* (Nous condamnons!) Et d'autres, éveillés en sursaut par le tumulte des condamnateurs, décapitaient le mot, et murmuraient : *Namus.* (Nous nageons.) Oui, vous nagez, mais vous nagez dans une tempête; vous nagez dans un naufrage[1] ! »

Ainsi Abailard était condamné d'avance; et cette scène de l'adoration des reliques n'était qu'une espèce de glorification du christianisme monastique adorant la matière et la mort, et jugeant déjà le christianisme intellectuel et vivant du docteur du Paraclet. Le lendemain, le concile s'assembla dans la basilique de Saint-Etienne, resplendissant d'une triple pompe, royale, chevaleresque, sacerdotale. Le roi était sur son trône sous un dais fleurdelisé; en face, s'assirent les prélats avec leurs dalmatiques chamarrées d'or. Dans une chaire, en avant des évêques, était saint Bernard, dans sa cagoule blanche, tenant les livres incriminés. En arrière et dans la basilique se tenaient princes et scolarques, la foule cléricale et monastique. Le concile, selon l'usage, s'ouvrit sans doute par le chant de l'antiphone : *Exsurgat Deus!*

[1] *Apologeticus Berengarii scholastici.*

Abailard fut introduit, et passant devant son disciple Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, dont le regard sympathique annonçait l'analogie des doctrines pour lesquelles il fut condamné, sept ans plus tard, au synode de Reims, il murmura ce vers latin à l'oreille du scolarque : *Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet.* Abailard s'assied en face de saint Bernard. Enfin il va terrasser, et traîner sur l'arène, aux yeux de l'univers, ce tyran de l'esprit humain. L'abbé de Clairvaux se lève, non comme champion mais comme juge, comme dépositaire de la foi catholique, comme mandataire du saint-siége qui ne permet pas qu'on discute ses titres célestes. Il ordonne la lecture des passages incriminés, et ne laisse au philosophe que la douloureuse alternative du désaveu ou de la soumission. Abailard indigné se récrie; il voit sa condamnation peinte sur toutes les faces; il entend au dehors le peuple gronder sourdement. Entre ces figures impassibles, inexorables et les frémissements populaires il se trouble, il s'irrite, il s'égare, il oublie sa mission de représentant de l'indépendance de l'esprit humain, et se jette, tête baissée, dans la contradiction énorme de dénier la compétence d'un concile dont il avait sollicité la convocation, et d'en appeler contre le concile au pape, dont il déniait en principe la souveraineté dogmatique. Après cet appel au saint-siége, il sort de la cathédrale, de la ville, du territoire de Sens, et rentre, humilié et plaintif, dans son désert inconnu[1].

Abailard parti, le concile se trouva dans une grande

[1] S. Bernardi epist. CLXXXIX, ad Innocent. pap. Gaufrid , *Vita S. Bernardi*

perplexité; car enfin il s'était assemblé sans l'autorisation du pape. D'après les anciennes libertés, sa convocation était légitime, mais depuis que le pape était devenu le chef souverain, absolu, de la monarchie théocratique, le saint-siége pouvait bien condamner son droit, et prendre parti pour Abailard. Mais saint Bernard fit passer outre au concile, en homme fort et en partisan des libertés des provinces ecclésiastiques aussi bien qu'en tuteur impérieux du saint-siége, et il se chargea sans doute d'arranger la difficulté avec Rome. Le concile donc continua de siéger, et Abailard, absent, fut condamné sur quatorze chefs d'hérésie.

1° Horrible comparaison : Le Fils est au Père ce que l'espèce est au genre, l'homme à l'animal, le sceau à l'airain dont il est fait.

2° Que l'Esprit-Saint n'est point de la substance du Père.

3° Que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait.

4° Que le Christ n'est point venu pour nous délivrer du joug du démon.

5° Que le Christ comme homme-Dieu, ni comme homme, n'est point la troisième personne de la Trinité.

6° Qu'avant la grâce, Dieu ne fait pas plus pour les élus que pour les repoussés.

7° Que Dieu ne peut point empêcher le mal.

8° Que nous n'avons pas hérité de la faute, mais de la peine d'Adam.

9° Que le corps de Christ ne peut être souillé ni détruit avec l'hostie.

10° Que l'homme n'est ni meilleur ni pire par ses œuvres. (C'est par l'intention.)

11° Que ceux qui crucifièrent Jésus-Christ par ignorance ne péchèrent pas.

12° Que le pouvoir de lier et délier n'appartient qu'aux seuls apôtres.

13° Que le péché consiste dans la volonté seule, ou le mépris de Dieu.

14° Que l'omnipotence n'appartient spécialement qu'au Père.

Ces propositions peuvent se ranger en cinq catégories. La première, la deuxième, la cinquième et la quatorzième se rapportent à la Trinité. Ce qu'elles ont d'insolite résulte de l'impuissance de la raison et du langage humain, à expliquer pleinement ce mystère. Dans la deuxième notamment, Abailard est origéniste. Si le péché originel n'est pas pour nous une faute, mais seulement une peine imméritée (art. 8), il n'y a point d'expiation, et le Christ n'est venu que pour nous délivrer de cette peine en nous éclairant par sa doctrine, et en nous embrasant par son amour (art. 4). Abailard est encore ici origéniste et incline au catharisme.

Si le *mépris de Dieu* et la *volonté mauvaise* est le seul péché (art. 13), il est évident que l'œuvre, bonne ou mauvaise, mais isolée de la volonté, est nulle (art. 10), et que l'ignorance ne peut être un péché (art. 11). Le bien ou le mal résidant dans la volonté, l'homme est donc libre et doit travailler à mériter la grâce de Dieu pour le salut (art. 6). S'il est libre, Dieu ne peut empêcher le mal en lui ôtant le libre arbitre, principe de la moralité (art. 7). Dans ces cinq propositions Abailard fait de l'Evangile une interprétation d'un rationalisme sentimental qui le rapproche de ce que sera l'arminianisme.

Dieu ne peut faire que ce qu'il fait (art. 3) est une question purement philosophique et parfaitement insoluble, et dans laquelle Abailard ne fait que devancer Bossuet et Leibnitz. Dans l'art. 9, il est clair qu'Abailard, avec des ménagements, annihile la transsubstantiation et qu'il réduit l'eucharistie à une figure. Enfin dans l'art. 12, il nie, avec la transmission miraculeuse de l'Esprit de Dieu, la puissance sacerdotale et la hiérarchie romaine. Il est conséquemment, sur ces deux points, de la croyance pétrobrusienne et apostolique. En somme, et comme nous l'avons déjà dit ailleurs, Abailard nous paraît être chrétien, comme un néo-platonicien conduit à l'Evangile par Origène.

Il est juste d'observer que ces propositions incriminées ne sont point des citations textuelles mais seulement des déductions plus ou moins logiques, plus ou moins exactes; qu'elles n'ont point été rapportées ni dans le même ordre, ni dans le même nombre, ni dans la même teneur dogmatique. L'index dressé par Guillaume de Saint-Thierry n'en contient que 13, dont quelques-unes sont nouvelles, telles que celles-ci : *La foi est une estimation des choses invisibles,* définition réfutée par saint Bernard, qui lui oppose celle de saint Paul. *Le Saint-Esprit est l'âme du monde,* opinion qui paraît panthéistique. Les suggestions diaboliques *viennent à l'homme par les sens :* idée cathare, monastique, et comme nous l'avons vu ailleurs, contraire au système d'Abailard. De plus, l'index dont Bérenger rapporte des fragments, et qu'il assure être celui de saint Bernard et du concile, contient cette phrase que saint Bernard ne cite pas, mais que Guillaume de Saint-Thierry rapporte un

peu différemment (art. 6) : *L'homme peut faire le bien sans le renouvellement de la grâce*, ce qui n'est que du pélagianisme; et cette autre encore qui n'appartient à aucun système connu : *L'âme du Christ n'est pas descendue aux enfers*. Enfin Abailard, pour rassurer, sur sa condamnation Héloïse, auprès de laquelle il n'était point revenu, s'empressa de lui écrire son apologie. Il repousse hautement les accusations dont il est l'objet sur les dogmes de la grâce et de la Trinité, et affirme son orthodoxie, évangélique au moins sinon catholique, car il oublie de se justifier sur l'autorité divine de la théocratie romaine. Ces trois index différents; les propositions qu'ils contiennent, diverses, péniblement déduites, quelquefois contradictoires, mutilées, ou même absentes; des écrits que nous avons d'Abailard, la défense enlevée au philosophe, ses dénégations postérieures, sa condamnation prononcée au milieu du tumulte du dedans et de l'émeute du dehors; tout cet orage tacitement excité par saint Bernard, qui seul le domine, avec un calme, une impartialité, une indulgence hautaine, tout cela jette de grands nuages sur l'équité du concile de Sens. La clémence même qu'on affecta prouve qu'Abailard fut condamné moins comme hérétique que comme vulgarisateur de la foi, popularisateur de la doctrine, initiateur des masses aux mystères dont la hiérarchie cléricale se prétend l'infaillible et le suprême organe.

Tout cela ressort vivement de cette incisive et foudroyante diatribe de Béranger : « Que ferons-nous, ô mon âme, où allons nous? As-tu oublié les préceptes des rhéteurs? Aveuglée par la douleur, empêchée par

les sanglots, perds-tu le fil de ton discours? Penses-tu que le Fils de l'homme venant parmi nous, trouvera de la foi sur la terre? Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais Abailard n'a pas où reposer sa tête. Ainsi les coupables siégent à la place du juge et prononcent l'arrêt. L'oppresseur occupe le siége de celui qui venge l'innocence. Cette condamnation est déshonorée à la fois et par les juges et par les accusateurs... Les vices de la procédure et l'infamie de la sentence, tout est ici. Mais la lecture de l'Evangile nous console. Les pontifes, est-il dit, et les pharisiens se sont réunis en concile, et ils ont dit : Que faire? Cet homme dit des choses merveilleuses. Si nous le renvoyons ainsi, tout le monde croira en lui. Un d'entre eux nommé Bernard, abbé, présidait le concile. Le voilà qui se lève et qui prophétise en disant : Il est avantageux pour nous qu'un seul homme soit rejeté hors du peuple et que la nation ne périsse pas entièrement. Dès ce jour ils songèrent donc à le condamner, répétant cette parole de Salomon : Tendons un piége à l'homme juste; dérobons-lui la grâce de ses lèvres. Trouvons le germe d'une accusation contre ce juste. Elle est condamnée cette bouche, organe de la raison; trompette de la foi, séjour de la sainte Trinité! On condamne Abailard, ô douleur! on le condamne, lui absent! lui qu'on n'a pas entendu! lui qu'on n'a pas convaincu! Que dire? Que ne pas dire? Tiens, Bernard, la guerre est inutile; nous demandons paix et miséricorde! nous présentons à tes chaînes nos mains jointes. Tous les droits s'écroulent, la justice et les lois s'effacent, si tu le veux, si tu l'ordonnes, si tel est ton bon plaisir,

toi le maître souverain, l'arbitre de la pensée et de la parole [1]. »

Ainsi, répétons-le, Abailard fut condamné, non comme hérétique, car on ne put jamais s'accorder à formuler sa prétendue hérésie, bien que son christianisme fût différent du christianisme orthodoxe du moyen âge, mais comme le représentant du genie laïque, l'adversaire du cénobitisme et de la hiérarchie sacerdotale, l'adversaire de saint Bernard, en qui s'incarnait la théocratie romaine. Il succomba sous le génie monastique triomphant, mais menacé dans le gouvernement du siècle. Vaincu alors, il devait vaincre plus tard; le vaincu du moyen âge est le vainqueur de nos jours. Honorez ce vieillard fugitif, gémissant, qui se cache dans les forêts. Ce vieillard, ce n'est plus Abailard, le docteur du Paraclet, c'est l'esprit humain.

[1] Bereng., *Scholast. apologet.*

VIII

BÉRENGER DU GÉVAUDAN

LIVRE VIII

BÉRENGER DU GÉVAUDAN

I

LE PÉTROBRUSÉISME SUR LES BORDS DU RHIN.

Sens vit abattre Abailard; Reims vit tomber Arrigo. Le réformateur n'était pas resté longtemps captif à Clairvaux. Il échappa à la garde de saint Bernard, occupé à pacifier l'Eglise toujours agitée et à rasseoir sur leur trône vacillant ces pâles et tremblants vicaires de Dieu. Soit que le réformateur prît sa route vers le Nord, soit qu'Arnaldo de Brescia eût prêché sur les bords du Rhin, soit enfin que leurs doctrines y eussent été répandues par quelque autre missionnaire des Alpes, toujours est-il qu'on découvrit un grand nombre de sectaires dans les environs de Cologne. Ils s'y trouvaient mêlés, comme partout, avec les disciples d'une autre Eglise d'origine catharéenne. Leurs disputes révélèrent l'existence des uns et des autres à Ewervin, abbé de Stein-

feld, qui se hâta d'en instruire saint Bernard, ce grand défenseur de l'Eglise romaine. Après avoir caractérisé les cathares, Ewervin signale ainsi les henriciens :

« Ces hérétiques... nient que le corps de Christ se fasse sur l'autel, parce que les pontifes de l'Eglise ne sont pas consacrés. Car, disent-ils, la dignité apostolique est corrompue depuis qu'ils s'immiscent dans les affaires séculières. L'Eglise de Pierre, qui ne sert pas Dieu comme Pierre, se prive ainsi du pouvoir de consacrer donné à Pierre, et conséquemment, ne peut donner à ses évêques ce qu'elle n'a pas. Ainsi, ils anéantissent le sacerdoce de l'Eglise, et condamnent tous les sacrements, excepté le baptême. Ils l'administrent aux adultes qui sont baptisés au nom de Christ par un ministre des sacrements. Quant au baptême des enfants, ils n'y ont aucune foi, et n'admettent que celui de l'Evangile : *qui croira à son baptême sera sauvé*. Ils appellent fornication tout mariage qui n'est point contracté entre un homme et une femme vierges. Ils n'ont point de foi aux suffrages des saints. Ils disent que les jeûnes et les autres afflictions pour les péchés sont inutiles aux justes et même aux pécheurs, *parce que, au jour où le pécheur gémira, tous ses péchés lui seront remis*. Toutes les autres observances de l'Eglise que le Christ où les apôtres n'ont pas établies, ils les qualifient de superstitions. Ils ne concèdent pas après la mort le feu du purgatoire ; mais les âmes, en sortant du corps, vont au repos ou à la peine éternelle ; et par là ils anihilent les oblations des fidèles pour les morts. — Contre des maux si divers, nous t'implorons, ô père saint ! Que ta

sollicitude s'éveille ! Porte la hache contre leurs cabanes de roseaux [1] ! »

Voilà bien le pétrobruséisme : sur le Rhin comme sur le Rhône, il proteste contre Rome ; il repousse le sacerdoce hiérarchique et officiel ; il lui substitue le ministère laïque, réellement transmis par l'onction de l'Esprit divin ; il en appelle à l'Evangile, à la constitution apostolique, au Christ. Et conséquemment, il admettait les deux sacrements figuratifs. Aussi bien, le baptême des adultes n'est que la préparation à la cène. Sur ce point, Ewervin est donc incomplet. Nous admettons qu'il est exact quant au mariage des vierges. Le catharisme évidemment a déteint ici sur le léonisme. La sentimentalité germanique s'est complue à cet hymen virginal. L'abbé de Steinfeld terminait sa lettre à saint Bernard en l'informant que ces deux sectes comptaient de nombreux adeptes parmi le clergé régulier et séculier des bords du Rhin.

Saint Bernard rentrait à Clairvaux et se reposait un instant de ses voyages, de ses prédications et de ses perpétuels combats dans tout l'Occident. Cet Atlas du monde catholique, retiré dans son étroite cabane de ramure agrestement recouverte d'un chaume de tiges de pois desséchés, reprenait le Cantique des cantiques dont la méditation l'occupait depuis un quart de siècle. Son âme orageuse et mourante d'amour se calmait dans les interprétations mystiques de l'épithalame salomonien. Tout à coup, au milieu des rêves de l'idylle orientale, tombe, comme un cri de guerre, l'appel d'Ewervin.

[1] Evervini Steinfeld. præp. Epist. ad Bern., ap. Mabil.

Le grand cénobite en était à ce verset du poëme : *Prenez les petits renards qui ravagent notre vigne, car elle est en fleur*. Il monte en chaire, convoque ses religieux, et, sur ce texte, prononce deux sermons devant toute la communauté de Clairvaux. Saint Bernard confond les deux Eglises si bien distinguées par Ewervin. « Les uns, dit le moine allemand, viennent de Grèce et ont leur pape : ce sont les cathares. Les autres annihilent notre pape, et n'en veulent point d'autre. » Ces sectaires républicains, ce sont les léonistes, et ceux que va combattre ici l'abbé de Clairvaux.

« Je suis en souci pour la vigne de Dieu, vu la multitude des ennemis, le peu de défenseurs, et la difficulté de la défense. La difficulté vient de leur mystère. Car, dès l'origine, l'Eglise eut toujours ses renards qui furent saisis aussitôt que découverts. L'hérétique combattait en public, car ce qu'il désirait surtout c'était de vaincre, et il succombait. L'intention de toutes ces hérésies fut toujours d'arriver à la gloire par la singularité de la science. Celle-ci, plus maligne et plus rusée, seule se fortifie des erreurs d'autrui, et néglige sa propre gloire... Son œuvre apparaît partout, mais l'ouvrier est invisible. Si vous l'interrogez, rien de plus chrétien que sa foi, de plus irrépréhensible que sa conversation, et ses actes prouvent ses discours. Vous voyez un homme qui, en témoignage de sa foi, fréquente l'église, honore les prêtres, fait son offrande, va à la confession, participe aux sacrements. Quant aux mœurs, il ne circonvient personne, ne supplante personne, ne heurte personne. Le jeûne pâlit sa face ; il n'est jamais oisif ; il travaille de ses mains pour sustenter sa vie. Qu'est devenu le

renard? Comment nous a-t-il échappé? Cherchons : nous le reconnaîtrons à ses fruits. Les femmes abandonnent leurs époux, les maris délaissent leurs femmes, et suivent les hérétiques. Les clercs et les prêtres quittent leurs églises et leurs troupeaux, laissant croître leur barbe et leur chevelure et fréquentent ces tisserands... Ne voilà-t-il pas des œuvres de renard?

« Dans cette occurrence, que fera l'Eglise? Elle les chassera de son sein. Nous l'avons fait; nous avons pris les renards... les voilà!... Ils sont incapables de résistance; car c'est une race vile et rustique, et sans lettres, et par conséquent n'acceptent point le combat. En un mot, ils sont renards, et chétifs. Les opinions sur lesquelles on dit qu'ils errent ne peuvent point être défendues... Je suis loin de connaître tous les dogmes de cette secte et tout ce qu'on persuade à des femmelettes idiotes et rustiques. Dans leurs assertions, qui sont nombreuses, je n'ai rien trouvé qui n'ait été trituré et ventilé par les anciens hérétiques. Toutefois, je vous dirai quelles sont leurs inepties, soit qu'ils les aient imprudemment avouées aux catholiques, soit qu'ils se soient trahis dans leurs disputes, soit enfin que quelques-uns en aient révélé une partie en rentrant dans le sein de l'Eglise[1]. »

« Toutes les hérésies ont eu parmi les hommes leurs hérésiarques : les manichéens ont pour fondateur Manès; les sabelliens, Sabellius; les ariens, Arius... Toutes les autres pestes de ce genre ont eu chacune leur maître particulier, et connaissent un homme dont elles tirent leur origine et leur nom. Mais ceux-ci, quel est leur

[1] Sermo LXV.

nom ou leur titre? Ce n'est pas d'un homme qu'ils tirent leur doctrine, et ce n'est pas non plus, à Dieu ne plaise, par la révélation de Christ qu'ils l'ont reçue; c'est plutôt, comme l'a prédit le Saint-Esprit, par le moyen et la fraude des démons.

« Quelques-uns, en discord là-dessus avec d'autres, soutiennent que le mariage n'est permis qu'entre vierges. Quels motifs peuvent-ils donner de cette restriction? Je n'en vois aucun, si ce n'est qu'ils tendent tous et de concert à déchirer de leur dent de vipère les sacrements de l'Eglise comme les entrailles de leur mère; si ce n'est qu'ils murmurent avoir trouvé dans l'Evangile ceci, je crois : « Et Dieu créa l'homme à son « image, et il les créa mâle et femelle (Gen. I, 27) ; » et ensuite : « Ce que Dieu a joint que l'homme ne le sépare « point » (Marc X, 10). Dieu, prétendent-ils, les unit parce que tous les deux étaient vierges. Qui te l'a dit? Ce n'est point l'Ecriture. Etaient-ils vierges? Ils l'étaient. Mais ce n'est pas parce qu'ils l'étaient, qu'ils furent unis, mais quoiqu'ils fussent vierges. Pourquoi donc *souffres-tu* les secondes et les troisièmes noces?... Ecoute : voici saint Paul qui concède à la veuve de se remarier à qui elle voudra (1 Cor. VII, 36). Toi tu fais le contraire. Pourquoi raccourcis-tu la main de Dieu? Pourquoi rétrécis-tu la large bénédiction des noces?

« Les chiens! voyez-les : ils se moquent de ce que nous baptisons les enfants. Eh quoi? Si l'enfant ne peut parler pour lui, pour qui la voix de son frère, et de quel frère! criera-t-elle de la terre à Dieu? L'Eglise, sa mère, se tient là aussi et crie à Dieu. Et l'enfant ne semble-t-il pas ouvrir la bouche pour boire aux fon-

taines du Sauveur, crier à Dieu, et dire dans ses vagissements : Seigneur, on me fait violence, réponds pour moi! Il demande le secours de la grâce parce qu'il souffre de la nature. L'innocence du malheureux appelle, l'ignorance du petit réclame, l'infortune du condamné implore. C'est pourquoi tout sollicite pour lui, et le sang de son frère (Jésus-Christ), et la foi de sa mère (l'Eglise) et le dénûment du malheureux, et la misère du destitué; et tout crie au Père. Aussi le Père ne peut se refuser à l'enfant, car il est Père!

« Que personne ne me dise que celui à qui sa mère l'a communiqué par le sacrement n'a point de foi jusqu'à ce qu'il soit capable, non-seulement de sens, mais encore d'assentiment, de s'en former une pure et développée. Bien étroit est le manteau qui ne peut couvrir deux personnes. — Grande est la foi de l'Eglise (Matth. XX, 28; IX, 2); qui croira cela, sera aisément persuadé que l'Eglise peut *présumer* le salut non-seulement aux enfants baptisés dans sa foi, mais encore accorder aux enfants morts pour le Christ la couronne du martyre. Lorsqu'il en est ainsi, les régénérés n'éprouveront aucun préjudice de ce qui est dit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu* (Héb. II. 6), parce qu'ils ne sont pas sans foi, ceux qui reçurent la grâce du baptême en témoignage de la foi; ni de ce qui est dit encore : *Qui ne croira pas sera condamné* (Marc, XVI, 16). Car qu'est-ce que croire si ce n'est avoir la foi? C'est pourquoi la mère sera sauvée dans toutes les générations de ses fils, si elle reste avec douceur dans la foi, et par la régénération du baptême elle sauvera ses enfants.

« Ils ne croient point au feu du purgatoire, mais que l'âme délivrée de son corps, passe aussitôt au repos ou au tourment éternel. Qu'ils demandent donc à celui qui a dit *qu'il y a un péché qui ne peut être remis ni dans ce siècle ni dans le siècle futur*. Pourquoi a-t-il dit cela, si, dans l'avenir, il n'est ni de rémission ni de purification? (Matth. XII, 32). Aussi n'est-il pas surprenant que ceux qui ne connaissent pas l'Eglise retranchent les ordres de l'Eglise, rejettent ses instituts, méprisent ses sacrements, désobéissent à ses ordonnances. Les papes, les archevêques, les évêques, les prêtres, sont, disent-ils, pécheurs et conséquemment impropres à donner ou à recevoir les sacrements de l'Eglise. Est-ce qu'il est incompatible d'être pécheur et d'être évêque? Caïphe était évêque, et Judas apôtre.

« Il est encore beaucoup d'autres erreurs répandues parmi le peuple; mais on ne peut les répéter toutes. Qui pourrait les connaître? Le travail serait infini et nullement nécessaire. Ils ne sont point convaincus par la raison, ni corrigés par l'autorité, ni fléchis par la persuasion... Ils aiment mieux mourir. Ils ont saisi comme l'on dit, le frein aux dents, et professent aussi misérablement que librement l'impiété qu'ils ne confessent pas, et simulent publiquement la piété par laquelle ils sont prêts à souffrir la mort... Il est surtout déplorable que non-seulement les princes laïques, mais encore, dit-on, quelques-uns des princes ecclésiastiques, des évêques même, qui, surtout, devraient les pourchasser, les soutiennent par intérêt et reçoivent d'eux des présents [1]. »

[1] Sermo LXVI.

Cette réfutation de saint Bernard complète celle de Pierre le Vénérable, et démontre la consanguinité des léonistes allemands et provençaux. Cette réfutation, déplorable quant aux ordres ecclésiastiques, insuffisante quant au culte des morts, raisonnable quant au mariage des vierges, est éloquente et touchante quant au baptême des enfants. Le sentiment vient admirablement en aide à la logique à demi vaincue et relève merveilleusement le combat. Un cœur de femme bat dans la poitrine de ce moine et il s'échappe de ses entrailles des accents maternels. Après avoir instruit et fortifié son peuple, il partit pour aller combattre le léonisme sur son territoire. Il se dirigea vers Cologne où l'appelait Ewervin. Il fit retentir de ses prédications et de ses miracles les deux rives du Rhin. En même temps qu'il combattait l'hérésie, il prêchait la croisade aux Allemands. La même voix soulevait les peuples germaniques contre l'Evangile et pour le sépulcre du Christ. Il revenait se reposer à Clairvaux, lorsqu'il entendit les cris d'alarme des évêques du Midi et le bruit des révolutions accomplies par Arrigo dans le comté de Toulouse.

II

MISSION DE SAINT BERNARD DANS LE MIDI.

Chevalier errant de la papauté, toujours haletant après les sectes dissidentes, le vieil abbé de Clairvaux, à peine arrivé des bords du Rhin, résolut de courir vers les rives lointaines de la Garonne. Ce pétrobruséisme, que Pierre le Vénérable n'avait combattu que de la plume et de loin, il voulut aller le terrasser de sa parole foudroyante et de sa présence miraculeuse. Pour donner à sa mission un caractère officiel et une pompe plus imposante, il eut l'idée de se faire accompagner de plusieurs évêques et du cardinal Albéric d'Ostie, légat du pape Eugène III, alors en France. Son départ prochain fut annoncé aux populations méridionales par une lettre qu'il écrivit au comte de Toulouse. C'était l'illustre Alphonse, ce fils de la vieillesse de Ramon de Saint-Gilles; né sur les bords du Jourdain, dont il portait le surnom, il semble avoir reçu de son berceau un secret amour pour les sectes bibliques; pupille des capitouls de Toulouse, qui conservèrent ses Etats au jeune orphelin, il concéda à ses peuples de nombreuses libertés. Alphonse est le Louis le Gros du Midi, en ce sens qu'il favorisa constamment le mouvement des communes; c'est un comte consulaire et politique; sagace

non moins qu'aventureux chevalier, il commença contre la papauté cette lutte gigantesque, continuée par son fils et son petit-fils, et dans laquelle enfin succomba sa dynastie infortunée. La lettre de saint Bernard est un éloquent tableau de la puissance du léonisme dans le Midi.

« Nous avons appris, lui dit-il, combien de maux l'hérétique Arrigo fait chaque jour dans les Eglises de Dieu. Ce loup ravissant, vêtu d'une peau de brebis, s'est rejeté sur votre terre, mais il nous est connu par la révélation du Seigneur et par ses œuvres. Vos basiliques sont sans peuples, vos peuples sans prêtres, vos prêtres sans vénération, et vos chrétiens enfin sans Christ. On traite nos églises de synagogues. Les sanctuaires, disent-ils, ne sont plus saints et les sacrements n'ont plus rien de sacré. Les jours sont dépouillés de leurs fêtes solennelles. Les hommes meurent dans leurs péchés. Les âmes comparaissent devant le redoutable tribunal de Dieu, hélas! sans être réconciliées par la pénitence et sans être munies de la communion sainte. Les enfants des chrétiens sont privés de la vie du Christ, puisqu'on leur refuse la grâce du baptême; ils ne peuvent s'approcher du salut, je veux dire, de leur Sauveur qui crie pour eux : « Laissez venir à moi ces petits! » Eh quoi! le Dieu qui a sauvé les hommes et *les animaux*, comment a-t-il multiplié sa miséricorde, qu'il ne permette cependant pas que les seuls innocents n'arrivent jusqu'à la miséricorde infinie. Pourquoi, je te prie, envie-t-il aux petits enfants le Sauveur enfant né avec eux? Cette envie est diabolique. C'est par l'envie que la mort est entrée dans le monde. Pense-t-il que les enfants n'ont plus besoin de Sauveur parce qu'ils sont petits?

S'il est ainsi, c'est en vain que le Seigneur grand a été fait petit, puisqu'ils oublient qu'il a été flagellé, conspué, crucifié, mis à mort.

« Ah! certainement il ne vient pas de Dieu cet homme qui dit et fait des choses si contraires à Dieu. Cependant, ô douleur, il est écouté par la multitude, il est cru par tout un peuple. O peuple infortuné! A la voix d'un seul hérétique se sont donc tues toutes les voix prophétiques et apostoliques qui, pour former de toutes les nations une seule Eglise, furent les organes du seul Esprit de vérité. Les divins oracles nous ont donc trompés; les yeux et les esprits de tous se trompent donc aussi, même en voyant s'accomplir les prédictions qu'ils lurent dans l'Ecriture. Cet homme seul, frappé d'un aveuglement étrange et pareil à celui des Juifs, ne voit point ou hait d'accomplir la vérité si clairement manifestée à tout l'univers. En même temps je ne sais par quel art diabolique il a persuadé à ce peuple insensé et stupide, sur une chose évidente, que les yeux l'égarent, que les pères se sont trompés, que leurs descendants sont dans l'erreur; et qu'après l'effusion du sang du Christ tout l'univers court à sa perdition, et que ceux qu'il séduit sont les seuls qui auront part aux trésors universels de la grâce et de la miséricorde de Dieu.

« Voilà pourquoi, malgré mes nombreuses infirmités, je me rends vers les lieux plus exposés aux ravages de ce monstre. Personne n'ose lui résister; personne n'ose en délivrer les fidèles. Chassé de la France pour de semblables crimes, il n'a trouvé que vos contrées ouvertes à ses desseins, et c'est sous votre domination qu'il exerce en liberté sa fureur contre le troupeau de

Christ. Jugez vous-même si cela convient à votre honneur, ô prince illustre. Je ne m'étonne pas toutefois que ce serpent astucieux vous ait trompé, car il a les apparences de la piété dont il a totalement rejeté la réalité.

« Voilà, comme je l'ai dit, la raison de mon voyage. Je ne viens point de moi-même, j'obéis à l'appel et en même temps aux gémissements de l'Eglise. Si cependant ces ronces funestes parviennent, tandis qu'elles sont faibles encore, à être extirpées du champ du Seigneur, ce ne sera point mon ouvrage, car je ne suis rien, mais celui des saints qui m'accompagnent, des évêques, secondés par votre main puissante. Dans leur nombre est principalement le vénérable évêque d'Ostie, délégué pour cela par le siége apostolique, homme qui a fait de grandes choses en Israël, et dont le Tout-Puissant s'est servi pour donner à l'Eglise la victoire sur ses nombreux adversaires. Il est de votre devoir, ô prince glorieux, de recevoir avec honneur ce prélat et ceux qui sont avec lui. Et pour que ce labeur si grand d'hommes si importants, principalement entrepris pour votre salut et le salut des vôtres, ne demeure pas inefficace, il vous convient de leur prêter secours, selon le pouvoir qui vous a été donné d'en haut[1]. »

Tel est le manifeste dont saint Bernard fit précéder ses pas dans le Midi. Sa lettre était remplie d'outrages contre le réformateur italien. « Moine, dit-il, lettré, éloquent, mais apostat et gyrovague, et revenu aux ordures du monde comme un chien à son vomissement. » Il se tait sur ce qu'il a pu voir de ses yeux pendant la

[1] Epist. CCXLI, ad Hildefons. comitem.

captivité d'Arrigo dans son abbaye, et il répète ce qu'il n'a pas vu, ce qu'il n'a pu savoir exactement, ce qu'il n'apprit que des lèvres irritées et vindicatives des clercs du Mans, de Poitiers, de Bordeaux, dont le tribun évangélique avait révolutionné les Eglises au nom du Christ. Saint Bernard suivit à peu près le chemin tenu trente ans auparavant par Arrigo, comme pour effacer ses traces et détruire les semences que son adversaire avait répandues dans les contrées de l'Ouest. En passant à Chartres, il prit l'évêque Geoffroi, prélat tolérant, ami d'Abailard. A Tours, il dut trouver le vieil Hildebert, transféré, presque octogénaire, du Mans au siége métropolitain, près de la tombe du grand Bérenger. Tombé malade près de Poitiers, il dut suspendre quelque temps sa marche qu'il reprit enfin vers Bordeaux. Le léonisme et le catharisme se mêlaient comme ailleurs et se combattaient dans ces grandes cités et jusque dans les bourgades de pêcheurs voisines de l'Océan. Le mysticisme cathare s'était surtout répandu dans les châteaux et les cabanes, alors si poétiques et si musicales du Périgord. Le saint s'y rendit par Bergerac. Il visita Périgueux, Sarlat, les bourgades montagneuses de la Dordogne et de la Vézère. Le *Peyragorc*, ce pays des *rochers* et des *gouffres*, nourrit dans ses vastes châtaigneraies une forte race dont la rusticité tourne aisément à la subtilité et à l'idéal, et qui se repaît de superstitions et de fables, comme de truffes et de champignons, ces fruits mystérieux de ses bois. Au moyen âge il pullulait de jongleurs, de troubadours, de chevaliers et de châtelaines aux sentiments romanesques. Le génie poétique et religieux de la Dordogne, alexandrin avec un léger reflet

gnostique, s'est deux fois magnifiquement épanoui, au douzième siècle, dans Pierre le Vénérable, et, presque de nos jours, dans Fénelon.

Aussi quand saint Bernard parut, son passage, qui partout avait été un continuel triomphe, prit, dans le Périgord, un caractère prodigieux. Sarlat, un bourg perdu au fond d'un abîme qu'éclaire difficilement le soleil, fut ébloui de nombreux miracles. De Cahors, le saint descendit vers Montauban, qui n'était alors qu'un château et un moustier dominant quelques cabanes, au confluent du Tarn et du Tescou, et fit enfin son entrée dans Toulouse, où il logea dans l'antique abbaye de Saint-Saturnin. Le comte Alphonse, Pons de Ville-Neuve, *viguier* du comte et le premier des consuls, d'une des plus grandes races chevaleresques du Midi; les capitouls, la plupart chefs de grandes familles féodales à la fois et consulaires, quelques-uns riches marchands de la cité, tous élus par les citoyens, hommes surtout politiques comme le sont naturellement les méridionaux, étaient instinctivement hostiles à la théocratie qui substituait partout le prêtre au chef civil et militaire. Mais ils ne voulurent pas entreprendre contre le pape une lutte toujours redoutable, bien que ce vice-dieu fût alors exilé et mendiant sur les routes des Gaules, ni contre saint Bernard qui le patronait de son génie, de sa vertu et de sa renommée miraculeuse. C'est pourquoi le prince et les magistrats reçurent l'abbé de Clairvaux, le légat et leurs compagnons, avec tous les honneurs dus à leur rang, mais sans mettre l'autorité municipale au service du zèle sacerdotal. Ils laissèrent saint Bernard se débattre contre le léonisme

dans Toulouse. Arrigo l'attendit dans ses murs. Il espérait sans doute y contre-balancer l'influence du saint. Mais il n'avait que son éloquence et le cénobite avait de plus son pouvoir miraculeux. Il prêcha; et malgré son éloquence et l'impressionnabilité d'une race vive et sensible aux entraînements de la parole, son œuvre n'avançait pas. Il eut recours à son moyen suprême et souverain[1].

« Vous le voyez, Seigneur, s'écria-t-il, ce peuple demande des miracles; autrement nous n'avancerons rien. » Un chanoine de Saint-Saturnin servit à faire éclater son pouvoir surnaturel. C'était un médecin renommé, mais, paralytique, et dont la science, à ce qu'il paraît, n'égalait pas la foi. Il se fit porter près du grand cénobite. Le saint le bénit, et aussitôt l'infirme se dressa sur ses pieds. Le miracle eut lieu dans le monastère même où logeait l'abbé de Clairvaux. Le bruit s'en répandit au dehors; le légat accourt, les évêques, leurs partisans. Ils se rendent processionnellement, le saint avec son malade à leur tête, dans la basilique où ils chantent un *Te Deum*. Dès lors la multitude fut à demi conquise à saint Bernard. Une fois maître du peuple ébranlé, le légat somma Arrigo de comparaître à son tribunal. Le réformateur, ne comptant plus sur la protection du prince et des capitouls débordés par la foule inconstante, crut prudent de sortir de Toulouse. Les riches citoyens léonistes se retirèrent dans leurs châteaux. Vainement le légat les somma de venir devant lui. Vainement il employa pour les séduire l'influence de leurs parents. Sourds à la voix de la chair, du sang et

[1] Gaufred., *Vita S. Bernardi*, lib. VI.

du monde, ils n'obéirent qu'à celle de leur conscience et de Dieu[1].

Cependant l'abbé de Clairvaux prêchait tous les jours dans les basiliques. Sa parole véhémente produisait sur la multitude des impressions vives, mais rapides. Un jour qu'après sa prédication, le saint débile et vieilli monta, pour regagner son couvent, sur un cheval superbe, car on lui préparait les palefrois les plus magnifiques, avec des selles constellées de pierreries et des housses brodées de perles, pompe dont il ne s'apercevait même pas, un ouvrier saisit tout à coup l'animal par le frein et avec une familiarité rude et un peu narquoise : « Messire abbé, lui dit-il, votre cheval est bien plus gras que celui de notre maître (Arrigo). — Mon ami, lui répondit le saint avec douceur, c'est d'après nos pensées et nos actions que Dieu nous jugera et non d'après nos chevaux ! » Et il lui montra son cou décharné et sa face de squelette. Après cela, saint Bernard et le légat se rendirent dans les environs comme pour y poursuivre et combattre pied à pied Arrigo. L'abbé visita d'abord Vertfeuil, château situé à quatre lieues de Toulouse, où, selon son biographe, était le *siége de Satan*. Il y avait cent maisons de chevaliers qui favorisaient l'hérésie. Saint Bernard prêcha dans l'église, mais dès qu'il ouvrit la bouche les chevaliers sortirent, et le peuple les accompagna. Le saint se rendit sur la place où il ne restait que le petit peuple ; mais bientôt les chevaliers reparurent et couvrirent de leurs clameurs la voix du cénobite. Saint Bernard se tut, sortit de la ville, secoua la poussière de ses sandales, et

[1] Gaufred., *Vita S. Bernardi*, lib. VI.

d'un geste de malédiction : « Vertfeuil, s'écria-t-il, que *Dieu te dessèche !* » « L'anathème, dit Guillaume de Puylaurens, eut son effet, car soixante ans plus tard, la foudre tomba, avec la croisade, sur Vertfeuil, qui depuis oncques n'a reverdi[1]. »

Le légat prit les devants, sans doute pour préparer, par la menace, l'effet de la parole du saint, et par Saint-Paul-sur-l'Agoût, il se rendit à Alby, métropole de l'hérésie. Nous pensons qu'à cette époque le léonisme était encore en majorité dans cette ville, qui devait bientôt donner au catharisme son surnom historique le plus fameux. Les dogmes qu'on y voyait gravés sur des tables de marbre étaient le symbole pétrobrusien. Le peuple se porta à la rencontre du légat, monté sur des ânes et avec des tambours. Il charivarisa le représentant du vicaire de Dieu. Le légat célébra la messe ; trente personnes à peine se trouvèrent à l'église ; voilà tout ce qui était resté fidèle au pape. L'abbé de Clairvaux arriva deux jours après, la veille de Saint-Pierre. Le peuple l'accueillit avec respect ; il accordait à la sainteté et au génie ce qu'il refusait à la puissance pontificale. Le lendemain, dès qu'il prêcha, la cathédrale ne put contenir la multitude : « J'étais venu pour semer, dit le saint ; mais j'ai trouvé le champ rempli d'une mauvaise herbe. Cependant, comme vous êtes raisonnables, je vais vous montrer l'une et l'autre semence, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir. » Ce que saint Bernard appelait une mauvaise herbe, c'était l'Evangile. Puis il discuta tous les points contestés, à commencer par le sacrement de l'autel : « Et maintenant, s'écria-t-il, quel

[1] Guillelm., *Podiolaur. chron.*, cap. I.

choix faites-vous? — La vérité catholique et la Parole de Dieu, répondit la foule. — Faites pénitence, reprit le saint, et soumettez-vous à l'Eglise. En signe de votre retour, levez la main droite vers le ciel! » Presque tous la levèrent, dit son biographe, ce qui, malgré l'autorité que mérite un témoin oculaire, demeure fort douteux, car la ville persista dans sa fidélité envers Arrigo. En général, ces conversions instantanées, en les supposant véritables, ne durèrent qu'autant que l'impression de l'éloquence de saint Bernard et l'effroi des menaces du légat romain. Cette mission, commencée par Toulouse et terminée en quinze jours par Alby, fut trop rapide; mais saint Bernard, vieux et souffrant, n'en put soutenir la fatigue dans la poussière et les chaleurs brûlantes de l'été; il craignait d'ailleurs, on ne sait pourquoi, d'être trop longtemps absent de Clairvaux. Le légat, avant son départ, excommunia publiquement les hérétiques et leurs partisans, avec défense au magistrat de les recevoir soit en témoignage, soit en jugement, défense qui dut paraître au moins insolite à ces fermes et nobles capitouls du Midi, parfaitement instruits de l'origine et de la dignité de leurs droits consulaires. Saint Bernard reprit son chemin par le Périgord et le Poitou, et se hâta d'arriver à Clairvaux pour l'Assomption de la Vierge, la grande fête des ordres monastiques (1147).

III

FIN D'ARRIGO.

Le voyage de saint Bernard eut pour effet de rallier à l'abbaye de Clairvaux une multitude de monastères du Midi. Le cénobitisme resserrait ses forces contre le léonisme menaçant. De ce nombre fut l'abbaye de Grand-Selve, située vers le couchant, à quelques lieues de Toulouse. Bertrand, son abbé, pour sceller cette union, se rendit à Clairvaux. Saint Bernard chargea ce moine, à son retour, de cette lettre pour les Toulousains :

« Par l'arrivée de notre très cher frère et coabbé, Bertrand de Grand-Selve, nous nous sommes réjouis de ce qu'il nous a dit de votre constance, de la sincérité de votre foi en Dieu, de la persévérance de votre amour pour nous, de votre haine et de votre zèle contre les hérétiques, de sorte que chacun de vous peut dire justement : « N'ai-je pas haï ceux qui te haïssent, « ô Seigneur! n'ai-je pas maigri contre tes ennemis? » Nous rendons grâce à Dieu de ce que notre arrivée parmi vous n'a pas été stérile. Notre demeure au milieu de vous, quoique trop courte, n'a pourtant pas été infructueuse. La vérité a été manifestée par nous, manifestée non-seulement par nos paroles, mais encore par nos miracles. Nous avons découvert les loups qui,

venus chez vous sous la peau des brebis, dévoraient votre peuple comme le pain et comme des brebis de boucherie. Nous avons découvert les renards qui ravageaient la vigne du Seigneur, c'est-à-dire votre cité. Mais nous n'avons pu les saisir. C'est pourquoi, mes très chers, poursuivez-les, saisissez-les, et n'ayez de relâche qu'ils n'aient péri entièrement ou ne fuient loin de vos confins. Il n'est pas prudent de dormir près des serpents... Oh! qui me donnera l'occasion d'aller vous voir encore une fois! J'en ai la volonté, et je ne tiens pas compte de la peine, quoique infirme et débile, pour votre édification et votre salut. Mais, en attendant, demeurez ainsi dans le Seigneur... obéissez à vos évêques et aux autres maîtres de l'Eglise... Je vous répète encore, mes très chers, ce que je vous disais lorsque j'étais au milieu de vous : Ne recevez aucun prédicateur étranger ou inconnu, à moins qu'il ne soit autorisé par votre évêque ou délégué par le souverain pontife... Je vous recommande celui qui vous remettra cette lettre, le vénérable abbé de Grand-Selve, et sa maison qui est la-nôtre aussi, puisqu'elle s'est dernièrement affiliée à nous, à notre ordre et à notre Eglise de Clairvaux[1]. »

Saint Bernard résume lui-même son œuvre : il démasqua Arrigo et ses adhérents; il montra que ces brebis étaient des loups et des renards, et il lança sur leurs traces les limiers romains. Cette battue eut le plus triste résultat. Il se lie sans doute au départ du comte Alphonse pour l'Orient. Ce prince formait l'arrière-garde de la croisade. L'enthousiasme des guerres saintes baissait déjà. Alphonse obéissait moins à sa piété qu'à

[1] S. Bernardi epist. CCXLII, ad Tolosanos.

son génie aventureux et conquérant. Il allait revoir la branche de sa race transplantée en Orient, la nouvelle Toulouse fondée au pied du Carmel, la Palestine, sa terre natale et le tombeau paternel. Ce sépulcre héroïque devait être aussi le sien. Mélissende, reine de Jérusalem, eut peur d'un prince dont le père avait disputé la couronne à Godefroi de Bouillon. Il périt à quarante-cinq ans, empoisonné dans un festin. Son nom est resté dans Toulouse un type de perfection chevaleresque. Naguère encore on y disait d'un seigneur magnifique, libéral et chéri : *Aco's un n'Anfos*, c'est un don Alphonse. Sa mort coïncide avec la capture d'Arrigo. Le réformateur, qu'il ne protégeait plus, tombé dans une embuscade, fut livré à l'évêque de Toulouse. Le concile de Reims siégeait alors, présidé par le pape Eugène III, mais dirigé par saint Bernard. L'abbé de Clairvaux y fit condamner le fameux Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, qui soutenait une variété de l'opinion d'Abailard sur la Trinité. Après ce savant prélat, le grand justicier de l'Eglise des Gaules appela devant le concile le prédicateur populaire arrivé captif du Midi. Arrigo, vieilli par quarante ans d'apostolat, comparut devant ses juges, chargé de fers. Il fut condamné sans doute comme récidive à la peine des hérétiques, c'est-à-dire au bûcher. Mais, à la prière de l'évêque de Reims, sa peine fut, à ce qu'on prétend, commuée en une détention perpétuelle dans un monastère. Cet évêque n'était probablement que l'organe indirect de la volonté toujours miséricordieuse, bien qu'en général menaçante, de saint Bernard. Arrigo mourut bientôt après ; le bruit se répandit que la sentence du concile avait reçu en

secret son exécution, et que le réformateur italien avait, comme le provençal, confessé Jésus-Christ dans les flammes. Dans ce même concile de Reims, le pape lança un interdit sur les domaines des seigneurs méridionaux protecteurs du léonisme. Tel fut ce fameux barbe; pareil au Rhin, près du berceau duquel il parut, et dont il évangélisa secrètement les rives lointaines, il coule magnifiquement à l'ombre des monts et des bois; il a ses éclipses et ses cascades; sa source est dans les nues, son embouchure se perd sous les sables; il tombe mystérieusement dans l'océan de l'éternité.

IV

ABAILARD, CONDAMNÉ A SENS, SE MET EN CHEMIN POUR ROME.

Mais, entraîné sur les traces d'Arrigo, nous avons oublié le vieil Abailard, que nous avons laissé, après sa condamnation, s'acheminant vers Rome. Le saint-siége, depuis Grégoire VII, était devenu, ou tendait à devenir le tribunal universel, et le pape le juge suprême des évêques et des princes. Hildebrand eût cité à sa barre Abailard et saint Bernard, et peut-être, tout en condamnant Abailard, l'eût couvert de sa protection magnanime, comme il agit envers Bérenger de Tours. Mais Innocent II n'était point Grégoire VII. Rome n'a jamais été pour les vaincus. Toutefois saint Bernard n'était pas sans inquiétude dans sa victoire. Dès qu'il sut qu'Abailard s'était mis en chemin pour Rome, il dépêcha Nicolas, moine de Moutier-Ramey, diplomate habile, son homme de confiance, et plus tard son secrétaire. Nicolas était chargé des lettres de l'abbé de Clairvaux et des pères du concile de Sens.

Saint Bernard raconte d'un ton prophétique à Innocent II la tenue du concile, puis il s'écrie : « Insensé, je me promettais le repos quand tomba la fureur de Pierre de Léon, et que la paix fut rendue à l'Eglise!

L'Eglise est dans le repos, mais il n'est pas de repos pour moi! Echappés au lion, nous tombons dans les sentiers du dragon. Siégeant dans les embuscades, le dragon n'est peut-être pas moins redoutable que le lion rugissant des hauteurs de l'univers. Il ne se tient même plus dans les embuscades : plût à Dieu que ses livres empoisonnés se cachassent encore dans les porte-feuilles, et ne fussent plus dans les carrefours. Mais ses livres volent, eux qui haïssent la lumière parce qu'ils sont mauvais, surgissant à la lumière, parce qu'ils la prennent pour les ténèbres. Ils portent les ténèbres pour la lumière dans les villes et les châteaux. Ils offrent à tous indistinctement le poison pour le miel, ou plutôt dans le miel. Ils passent de nation en nation, de royaume en royaume. Ils inculquent aux peuples un nouvel Evangile, proposent une nouvelle foi, posent un autre fondement que celui qui est posé. Ils disputent des vertus et des vices immoralement, des sacrements de l'Eglise infidèlement, du mystère de la sainte Trinité immodérément. Tout est bouleversé, inaccoutumé, nouveau pour nous... Mais toi, ô successeur de Pierre! tu jugeras s'il doit avoir un refuge au siége de Pierre, celui qui combat la foi de Pierre...
« J'ai vu l'impie élevé au-dessus des cèdres du Liban;
« j'ai passé : il n'était plus[1] ! »

Il écrivait aux cardinaux romains : « Lisez, s'il vous plaît, le livre de Pierre Abailard, celui qu'il appelle sa *Théologie*, car vous l'avez en main. Comme il s'est vanté qu'il était lu à la cour pontificale, voyez ce qu'il dit de la Trinité, de la génération du Fils, de la procession

[1] Epist. CLXXXIX, ad Innocent. papam.

du Saint-Esprit, et d'autres choses innombrables, inaccoutumées aux oreilles et aux esprits catholiques... Lisez cet autre livre qu'on appelle ses *Sentences*; et cet autre encore intitulé : *Connais-toi toi-même*, et voyez quelle moisson, quelle forêt de sacriléges et d'erreurs; ce qu'il dit de l'âme du Christ, de la personne du Christ, de la descente du Christ aux enfers, du sacrement de l'autel, du pouvoir de lier et de délier, du péché originel, de la concupiscence, du péché de délectation, du péché d'infirmité, du péché d'ignorance, de l'œuvre du péché, de la volonté du péché. Et si vous jugez que je me sois ému avec raison, émouvez-vous donc de même[1] ! »

Il écrivait au prêtre cardinal Ives, ancien chanoine de Saint-Victor de Paris; Ives est son *bien-aimé*, et il épanche avec lui toutes ses colères : « Le maître Pierre Abailard est un moine sans règle, un prélat sans sollicitude, qui ne tient à aucun ordre, et n'est tenu par aucun ordre. C'est un homme dissemblable à soi-même, Hérode au dedans, Jean-Baptiste au dehors, tout ambigu et n'ayant du moine que le nom et la robe... Il franchit les bornes posées par les Pères, disputant et écrivant de la foi, des sacrements, de la sainte Trinité, et change, augmente ou diminue tout à sa volonté. Dans ses livres et ses actes, il se montre fabricateur de mensonge, fauteur de dogmes pervers, hérétique, non tant dans l'erreur que pour sa défense opiniâtre de l'erreur. Cet homme a outrepassé sa mesure; il annihile la vertu de la croix de Christ dans la sagesse de sa parole. Il n'ignore rien de tout ce qui est

[1] Epist. CLXXXVIII, ad episcop. et cardinal. Curiæ.

fait sous le ciel et sur la terre, que lui-même... Il se croit en sûreté, parce qu'il se vante d'avoir des disciples parmi les cardinaux et les clercs de la cour romaine, et il compte pour défendre son erreur présente et passée sur ceux par qui il devrait craindre d'être jugé et condamné[1]. »

A la tête des amis qu'Abailard a dans la cour pontificale est son disciple, le cardinal Guido dei Castelli. Saint Bernard lui parle comme à un ami du philosophe; il donne à cet ancien scolarque le titre doctoral de maître; il l'appelle son vénérable seigneur et son père chéri : « Je vous ferais injure, ajoute-t-il, si je pensais que quelqu'un peut être assez ami de vous, au point que vous aimiez aussi ses erreurs. Maître Pierre, dans les livres, introduit des nouveautés profanes de sens et de locution. Il dispute de la foi contre la foi et combat la loi avec les paroles de la loi. Il ne voit rien par image ni par mystère, et voit tout face à face marchant dans son orgueil superbe. Il eût mieux valu pour lui que, selon le titre de son livre (*Scito te ipsum*), il se fût connu lui-même, n'eût point dépassé sa mesure et eût modéré sa science. Ce n'est pas moi qui l'accuse, c'est son livre... Je présumerais moins de votre équité, si je vous priais plus longtemps de ne préférer personne au Christ, dans la cause du Christ[2]. »

Henri, archevêque de Sens, président du concile; Geoffroi, évêque de Chartres et légat du saint-siége apostolique, et plusieurs autres prélats écrivirent à Innocent II, pour supplier le pontife de confirmer la

[1] Epist. CXCIII, ad Ivonem cardinal.
[2] Epist. CXCII, ad magist. Guidonem de Castello.

sentence du concile. Cette lettre commune, écrite à peu près dans les mêmes termes que les lettres particulières de l'abbé de Clairvaux, annonce qu'elle a été rédigée par saint Bernard lui-même. Enfin, après avoir agi en homme d'Etat, saint Bernard voulait se montrer comme théologien. Il joint à sa lettre au pape une réfutation de la théologie d'Abailard. C'est un chef-d'œuvre de subtilité, de passion, de véhémence, d'éloquence barbare et superbe[1].

Telles étaient les pièces dont le moine Nicolas était chargé. Il tâcha de prendre les devants sur Abailard. Celui-ci, souffrant, incertain, étourdi de ce coup de foudre, s'acheminait lentement de monastère en monastère vers Rome. Il n'avait point revu le Paraclet; mais après sa condamnation, il écrivit à Héloïse sa profession de foi : « Héloïse, ma sœur, toi jadis si chère dans le siècle, aujourd'hui plus chère encore en Jésus-Christ, la logique m'a rendu odieux au monde. Ils disent, ces pervers qui pervertissent tout et dont la sagesse est une perdition, que j'excelle dans la logique, mais que je chancelle profondément dans la science de Paul. Pendant qu'ils vantent la pénétration de mon génie, ils me ravissent la pureté de ma foi chrétienne, parce qu'ils me jugent plutôt, à ce qu'il me semble, d'après l'opinion capricieuse que d'après l'équitable expérience. Je ne veux pas être un philosophe, si je dois être en désaccord avec saint Paul; ni un Aristote, pour être séparé du Christ; car il n'est point d'autre nom sous le ciel par lequel je puisse être sauvé. J'adore le Christ, régnant à la droite du Père. Je l'embrasse des

[1] Epist. CXC, seu Tractatus, ad Innocent. pontific. II.

étreintes de la foi dans sa chair virginale reçue du Paraclet, et opérant divinement des choses glorieuses. Pour que toute inquiétude tremblante et toute incertitude soient bannies de ce cœur qui bat pour moi dans ta poitrine, retiens bien ceci : c'est que j'ai fondé ma conscience sur cette même pierre sur laquelle le Christ a bâti son Eglise. Et voici brièvement l'inscription de cette pierre : Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit, un seul et vrai Dieu, qui admet la trinité dans les trois personnes en conservant toujours dans la substance l'unité. Je crois que le Fils est coégal au Père en toutes choses, savoir : l'éternité, la puissance, la volonté, l'œuvre. Je n'écoute point Arius... qui met des degrés dans la Trinité, enseignant que le Père est plus grand que le Fils. J'atteste aussi que le Saint-Esprit est en tout consubstantiel et coégal au Père et au Fils, et je l'ai souvent désigné dans mes écrits sous le nom de la Bonté souveraine. Je condamne Sabellius qui, faisant du Père et du Fils une même personne, pense que le Père a souffert la passion... Je crois aussi que le Fils de Dieu a été fait Fils de l'homme; qu'il n'est qu'une personne en deux natures; et qu'après avoir rempli le devoir de son humanité, il a souffert, il est mort, il est ressuscité, il est monté au ciel, et qu'il viendra juger les vivants et les morts. J'affirme également que tous les péchés sont remis dans le baptême (de l'Esprit?); que nous avons besoin de la grâce pour commencer le bien et pour l'achever, et que la pénitence nous relève de la chute. Quant à la résurrection de la chair, ai-je besoin d'en parler, puisque vainement je me glorifierais d'être chrétien si je ne croyais pas à ma résurrection. Telle est la

foi dans laquelle je suis assis et d'où je tire toute la fermeté de mon espérance. Dans cette retraite... si le tourbillon m'enveloppe, je ne suis point ébranlé... car je suis fondé sur une pierre immuable[1]. »

Cette pierre, c'est le Christ, c'est l'Evangile, et non le saint-siége, car il ne se justifie pas d'avoir attaqué la pierre, principe de la théocratie romaine. Cependant la guerre avait éclaté. De tous côtés on combattait pour et contre Abailard : à la tête de ses amis étincelait, hardi et superbe, le jeune Bérenger, du Gévaudan, le pamphlétaire cévenol. L'audacieux s'attaque même à saint Bernard ; c'est alors qu'il lança contre l'abbé de Clairvaux sa fameuse *Apologétique*. Après avoir fait passer les Pères *bachiques* du concile, et saint Bernard lui-même, le *faiseur de miracles*, par les verges de sa verve aristophanesque, il continue ainsi sur ce dernier, qu'il ne lâche plus : « Tout le fiel de son cœur se retrouve dans la lettre furibonde qu'il adresse au pape Innocent II. Celui-là, dit-il, ne doit pas trouver de refuge près du siége de Pierre, qui attaque la foi de Pierre. Là, là, guerrier fougueux ! Est-ce ainsi qu'un moine doit combattre ? Crois-en Salomon : ne pousse pas la justice jusqu'à l'extrême, de peur que l'égarement de ton zèle ne te couvre de confusion ! Celui-là n'attaque pas la foi de Pierre. Souffre, je te prie, qu'Abailard soit avec toi chrétien ; et si tu veux, il sera avec toi catholique. Et si tu ne veux pas, il n'en sera pas moins catholique. Car Dieu est pour tous et non pour un seul. Mais si tu maintiens ton accusation, nous allons examiner comment Abailard attaque la foi de saint Pierre. Voici ce qu'il

[1] Abælardi epist. VII, ad Helois.

écrit à Héloïse, servante du Seigneur, profondément versée dans la connaissance des saintes Ecritures...

« Si Abailard était blessé par les chutes de l'erreur, tu aurais dû le placer sur ton cheval et le ramener au bercail de la foi universelle. Plusieurs catholiques ont dit des choses répréhensibles et cependant n'ont pas été pour cela notés d'hérésie. Hilaire, ce fléau de l'erreur, cet athlète de l'Eglise, a émis des opinions que la réserve de l'Eglise n'admet pas. D'abord, il affirme que le Christ n'a ressenti aucune douleur dans sa passion. Donc, il n'y a point eu de passion, dit Claudien, prêtre de Lyon. Si Abailard eût parlé comme Hilaire, ton rigorisme fanatique l'eût jugé digne d'être lapidé. Saint Jérôme, dans son livre contre Jovinien, dit que c'est un péché de toucher à une femme, et que le mariage est un mal. Pammachius le sénateur fut scandalisé d'une doctrine si farouche. Si Abailard avait si cruellement déclamé contre le mariage, Bernard aurait sans doute armé pour sa mort l'innombrable cohorte des maris. Augustin, ennemi de ses propres erreurs, compose exprès pour les redresser, le livre de ses *Rétractations*. Il est peu de docteurs qui n'aient erré en quelque chose. Et saint Jacques dit : *Nous faisons tous beaucoup de fautes*. Si Abailard s'était trompé, il devait sentir, de la part de son juge, les douces mains de la miséricorde plutôt que les verges brûlantes de la colère. Au jour de la colère, souvenez-vous, Seigneur, de la miséricorde, dit le prophète. Voilà le divin modèle que tu devais te proposer. Tu n'avais pas le droit non plus d'oublier que tu es un homme[1]. »

[1] Bereng., *Scholastic. Apologet.*

Cette apologétique, où la parole grande et solennelle se mêle à l'invective audacieuse et fulminante, mit en ébullition tous les monastères de l'Occident. Evêques, scolarques, moines, c'était à qui vengerait le grand Bernard. Bérenger se sentit assailli. Il banda son arc, et vida hardiment son carquois. Il dit à cette tourbe monacale : *Chez les religieux le psaume est une marmite, et l'alleluia un festin succulent!* La décision du saint-siége tomba sur cette tempête des esprits comme un coup de tonnerre. Un rescrit, donné à Latran le 16 juillet et adressé aux archevêques de Sens et de Reims et à l'abbé de Clairvaux, condamnait Abailard. Le pape lui imposait, *comme hérétique*, un perpétuel silence; il frappait ses sectateurs d'excommunication, et ordonnait que ses livres, déjà brûlés à Rome, le fussent dans tout l'Occident. Une lettre, plus courte et secrète, prescrit aux évêques de faire enfermer dans des couvents, Abailard et Arnaldo de Brescia.

Arnaldo, qui peut-être accompagnait Abailard, se réfugia en Allemagne et en Suisse, où le poursuivra la colère de Bernard. Bérenger, retiré probablement dans les forêts de la Lozère, écrivit de son désert à l'évêque de Mende : « A son père et à son seigneur, Gui, évêque des Mimates, plein de jours, Bérenger; que sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. Dans ce lieu barbare, mon corps est sain et sauf au milieu des brigands, mais mon esprit est en danger près de vous, parmi les saints. A la face du monde entier, je vous présente le bâton de ma défense pour que la dent des saints n'ose point mordre celui qui peut vivre encore sous l'éclair menaçant des poignards... Certes, je me croirais moins

à plaindre si le gosier des loups s'abreuvait de mon sang, que de me voir déchiré par la dent des brebis. Corrigez donc, excellent pasteur, vos brebis, qu'elles ne bêlent plus contre moi; je ne suis pas le loup ravisseur, mais le chien qui veille au troupeau[1]! » On voit par là les dangers que courut Bérenger. Il avait promis un second pamphlet contre Bernard. Il se tut devant le cri universel. Mais il expliqua son silence, en frondant encore et en décochant çà et là des traits contre l'abbé de Clairvaux, *le Martin de son siècle, sans doute; la lune, si l'on veut, mais non pas le soleil*. Et au milieu de ces sarcasmes, il rend un dernier et éclatant hommage à *Abailard, son maître, le clairon de la foi, le champion de la loi divine, l'homme qui marchait d'un pas royal dans les sentiers évangéliques*.

Bérenger qui, dans cette épître, appelle l'évêque de Mende *son père et son seigneur*, et parle de Saint-Ruff, de Maguelonne et de Marseille, est évidemment Méridional et sans doute Cévenol. Les prêtres du Gévaudan l'accusaient d'avoir dit que Gui n'était pas évêque des *Mimates, mais des mimes*. Il répond en terminant qu'il est un *pïeux prédïcateur de leur Eglise*, et qu'il ira prochainement se justifier de vive voix à Mende même. Toute incertitude sur son origine disparaît si ce sarcastique personnage parle cette fois, comme il est probable, sérieusement et sans figure[2].

[1] Bereng., *Scholastic. Apologet.* Epist. ad episcop. Mimat.

[2] Bereng. epist. Guido Mimat. episcop. Dom Brial, avec raison, l'appelle *Gabalitanus;* et l'on ne sait pourquoi Pétrarque, le premier, l'a nommé *Pictaviensis*.

V

RETRAITE D'ABAILARD A CLUNY; SA MORT.

Quand la condamnation pontificale arriva dans les Gaules, Abailard se trouvait sur les rives de la Saône, dans la Comté de Bourgogne. En deux mois et demi il n'avait fait que cent lieues; il ne se pressait pas, on le voit, d'arriver à Rome. Il pressentait sans doute qu'il n'avait rien à espérer du saint-siége; mais il ralentissait le pas, attendant l'événement et se rapprochant insensiblement de son dernier abri. Il avait dans son cœur choisi d'avance le lieu où il voulait mourir; ne le pouvant pas au Paraclet, il se ressouvint de l'appel affectueux que vingt ans auparavant lui avait adressé Pierre le Vénérable. Frappé de ce dernier coup de foudre, le triste proscrit se détourna de son chemin, et se dirigea vers Cluny. Un jour l'illustre abbaye vit se présenter à sa porte un pèlerin, un grand vieillard. Il demandait un asile et un tombeau. C'était Abailard. Pierre reçut l'excommunié sur son cœur, et la tolérante abbaye accueillit le proscrit comme un envoyé de Dieu. L'abbé de Cluny le consola, le fortifia et lui promit de le réconcilier avec saint Bernard, avec le saint-siége, avec le monde catholique. La lettre qu'il écrivit à ce sujet à

Innocent II est un modèle admirable d'habileté officieuse et de tendresse évangélique.

« P. Abailard, ce maître bien connu, je pense, de votre sagesse, revenant dernièrement de France, passa par Cluny. Nous lui demandâmes le but de son voyage. Il nous répondit qu'accablé des persécutions de ses ennemis, et chargé du nom d'hérétique, il en avait appelé à la Majesté apostolique, et qu'il voulait se réfugier sous ses ailes : nous avons approuvé son dessein, et nous l'avons engagé à rechercher ce refuge commun des fidèles. Nous lui avons dit que la justice apostolique, qui n'a jamais manqué à l'étranger ni au pèlerin, ne lui manquerait pas non plus. Nous lui avons même promis que, s'il le fallait, la miséricorde viendrait au-devant de lui. Sur ces entrefaites, Monseigneur l'abbé de Cîteaux arriva, et tous trois ensemble nous traitâmes de la réconciliation avec monseigneur l'abbé de Clairvaux, du jugement duquel Abailard avait appelé. Nous donnâmes personnellement nos soins à opérer cette réconciliation, et nous l'exhortâmes à aller trouver Bernard, accompagné de l'abbé de Cîteaux. Nous ajoutâmes à nos avertissements que, s'il avait écrit ou énoncé quelques sentences choquantes pour des oreilles catholiques, il les écartât de ses discours et les effaçât de ses livres, d'après les exhortations de l'abbé et d'autres personnes sages et fidèles. Et les choses se passèrent ainsi. Il alla, il revint et nous apprit à son retour, qu'assoupissant d'anciennes querelles, il avait fait sa paix avec l'abbé de Clairvaux, par la modération de l'abbé de Cîteaux. Conseillé par nous, ou plutôt, comme nous le croyons, inspiré de Dieu, il a renoncé au tumulte des

écoles et choisi pour son séjour perpétuel votre maison de Cluny. Trouvant son dessein bien convenable à son âge, à sa faiblesse, à sa piété, et pensant que sa science qui ne vous est pas du tout inconnue, pourrait être profitable à la multitude de nos frères, nous avons consenti à son désir; et si cela peut être agréable à votre bénignité, nous lui avons accordé bénignement et avec joie de rester avec nous qui, vous le savez, sommes à vous en toutes choses. Je vous supplie donc, très saint Père, moi tel quel, mais tout à vous; tout le monastère de Cluny, qui vous est entièrement dévoué, vous supplie; Abailard lui-même vous supplie, par lui, par nous, par les porteurs des présentes, vos fils, par ces lettres mêmes qu'il m'a prié de vous écrire, qu'on lui permette qu'il consomme le reste de ses jours, peu nombreux peut-être, de sa vie et de sa vieillesse, dans votre maison de Cluny. En sorte que personne ne le puisse expulser de cette demeure, qu'il se réjouit, comme un passereau, d'avoir trouvée; de ce nid où il est heureux, comme un tourtereau, de s'être abrité. Il espère que, protecteur des bons, vous couvrirez un homme, que vous avez aimé aussi, du bouclier de la défense apostolique[1]. »

Innocent II se laissa toucher aux prières du pieux abbé de Cluny. L'orage était dissipé, mais l'infortuné était brisé de corps et d'âme; le repos qu'il avait enfin, n'était que le prélude de celui de la mort. Toujours tremblant et plaintif, et comme s'il n'eût pas été rassuré sous l'abri du monastère, il se hâta de chercher

[1] Petri Venerab., lib. IV, epist. IV, domino papæ Innocentio.

celui du tombeau. Il dépérit rapidement et s'éteignit enfin le 21 août 1142, à l'âge de soixante-trois ans, au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, dont on voit encore le clocher rustique, parmi les arbres, sur la rive gauche du fleuve.

Pierre le Vénérable envoya aussitôt un messager porter l'amère nouvelle au Paraclet. Plus tard il écrivit lui-même à Héloïse tous les détails des derniers moments d'Abailard. Après avoir dignement loué l'illustre abbesse sur sa célébrité précoce dans le monde, et plus encore sur sa gloire d'avoir embrassé l'état monastique, regrettant seulement qu'elle n'eût pas choisi le couvent des femmes de Marcigny et l'ordre de Cluny, Pierre continue ainsi : « La providence de Dieu, dispensatrice de toutes choses, qui vous a refusée à nous, nous accordera cependant celui qui vous appartient, celui qu'il faut nommer souvent, et toujours avec honneur, le serviteur et le vrai philosophe de Christ, le maître P. Abailard. La divine disposition qui, dans les derniers jours, a bien voulu l'envoyer à Cluny, nous a fait dans sa personne et ses exemples un don plus précieux que l'or et les perles. Tous nos frères rendent encore témoignage à sa sainteté, à son humilité, à sa piété, et le récit en serait long. Si je ne me trompe, je ne me rappelle pas avoir vu son pareil pour l'humilité de la démarche et du vêtement. Aux yeux des plus clairvoyants, saint Germain n'eût pas paru plus humble, ni saint Martin plus pauvre. Du grand troupeau de nos frères où je le forçais de tenir le premier rang, il paraissait le dernier de tous par la négligence de son vêtement. Je m'étonnais souvent dans la procession, où selon l'usage il

marchait devant moi avec les autres frères, et je ne revenais pas de voir qu'un homme d'un nom si fameux pût se mépriser ainsi lui-même et s'abaisser ainsi. Bien différent de ces professeurs de religion qui ne trouvent jamais assez somptueux l'habit sacré dont ils sont revêtus, lui, totalement négligé, se contentait du vêtement le plus simple, et ne voulait rien de plus. Il en était de même pour la nourriture, pour la boisson, pour tous les soins du corps. Je ne dis pas le superflu, mais tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, il le condamnait de parole et d'exemple en lui et dans les autres; sa lecture était continuelle, son oraison fréquente, son silence absolu, à moins qu'il ne fût interrogé familièrement par les frères ou contraint de parler dans les conférences générales du couvent. Il fréquentait les sacrements, offrait à Dieu le sacrifice de l'Agneau céleste toutes les fois qu'il le pouvait, et presque continuellement depuis que par ma lettre et mon entremise il avait reçu la grâce du pontife. Que dirai-je de plus? Son esprit, sa langue, sa conduite, méditait, enseignait, manifestait des choses toujours divines, toujours philosophiques, toujours savantes.

« Ainsi vécut parmi nous cet homme simple et droit, craignant Dieu et se détournant du mal. Ainsi, dis-je, nous l'avons vu consacrer à Dieu les derniers jours de sa vie. Comme il était tourmenté plus qu'à l'ordinaire par la psore et d'autres infirmités, je l'envoyai, pour son soulagement, à Châlons. C'est le plus beau site de notre Bourgogne, et sa salubrité m'avait engagé à lui chercher un lieu convenable près de cette ville, sur les bords de la Saône. Là, autant que sa santé le permettait, revenant

à ses anciennes études, il était courbé sur ses livres; il ne laissait s'écouler aucun moment qu'il ne priât, ne lût, n'écrivît, ou ne dictât, comme on le rapporte de Grégoire le Grand. C'est dans l'exercice de ces saintes occupations que le trouva l'arrivée du visiteur annoncé dans l'Evangile. Elle le trouva, non pas endormi, comme tant d'autres, mais veillant; elle le trouva veillant véritablement, et l'appela aux noces de l'éternité non pas comme une vierge folle, mais comme une vierge sage, car il apportait avec lui sa lampe pleine d'huile, c'est-à-dire une conscience remplie du témoignage d'une sainte vie. Lorsqu'il fallut payer à la mort la dette commune de l'humanité, la maladie qui devait l'emporter empira promptement et le réduisit bientôt à l'extrémité. Avec quelles dispositions saintes, pieuses et catholiques il fit d'abord la confession de sa foi, ensuite celle de ses péchés. Avec quelle ardente aspiration du cœur il reçut le viatique du suprême voyage, le gage de l'éternité, c'est-à-dire le corps du divin Rédempteur! Avec quelle fidélité il recommanda son corps et son âme ici et dans l'éternité! Tous les frères religieux en furent témoins, et toute la communauté du monastère où repose le corps de saint Marcel, martyr.

« Telle fut la fin qui couronna les jours du maître Pierre Abailard. Celui qui pour la gloire de son enseignement avait rempli presque tout l'univers de sa parole et de son nom, rentra à l'école de celui qui a dit : « Apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur. » En persévérant dans la douceur et l'humilité, il alla, nous devons le croire, rejoindre son divin Maître. Aussi, vénérable et très chère sœur en Jésus-Christ, celui auquel vous

avez été unie d'abord par les liens de la chair, ensuite par les liens plus sacrés et par conséquent plus étroits encore de l'amour divin; celui, dis-je, qui était votre compagnon et votre guide dans le service de Dieu, le Sauveur à présent le réchauffe dans son sein, au lieu de vous et comme un autre vous-même. Mais au jour de la venue du Seigneur et de la voix de l'archange et de Dieu descendant du ciel aux sons de la trompette, il vous le réserve et vous le rendra par sa grâce. Souvenez-vous donc de lui en Jésus-Christ, et recommandez-le avec sollicitude aux saintes sœurs qui servent avec vous le Seigneur[1] ! »

Les siècles n'ont pas enlevé son parfum divin à cette attendrissante, évangélique et véritablement céleste éloquence, où les orages du cœur, les amours infortunés de la terre, reparaissant sous le voile mystérieux de la religion, purifiés, transformés par l'amour divin, et qui fait entrevoir, dans le lointain des temps, aux regards éplorés d'une veuve morte au monde, sa couche nuptiale bouleversée ici-bas, mais relevée, par la main même du Seigneur, dans le ciel! Que de douces larmes durent couler à la réception de ce message dans le Paraclet! Héloïse redemanda le corps du maître pour qu'il fût déposé, selon son propre désir, dans une chapelle du monastère que son cœur habita toujours. Les restes d'Abailard furent enlevés de nuit, malgré la résistance des moines du prieuré de Saint-Marcel. Pierre le Vénérable les accompagna lui-même ou du moins les suivit de près au Paraclet. Il affilia le monastère, indépendant

[1] Petri Venerab., lib. V, epist. XXI, Helois. abbatissæ.

jusque-là, à l'ordre de Cluny, fit en plein chapitre l'éloge de l'illustre abbesse, et plus tard envoya, sur sa demande, à Héloïse, l'absolution d'Abailard, conçue en ces termes et qu'on déposa sur son tombeau : « Moi, Pierre, abbé de Cluny, qui ai reçu P. Abailard comme moine de Cluny, et qui ai concédé son corps, transporté furtivement, à Héloïse, abbesse, et aux religieuses du Paraclet, par l'autorité du Dieu tout-puissant et de tous les saints, je l'absous d'office de tous ses péchés. » Pierre le Vénérable semble avoir été élu de Dieu pour être envers Abailard le réparateur des torts de saint Bernard et des injustices de son siècle. Le docte abbé lui composa encore cette épithaphe en vers latins : « Le Socrate de la France, le Platon sublime de l'Occident, notre Aristote, l'égal ou le maître de tous les logiciens passés ou présents, le prince reconnu de la science de tout l'univers, génie varié, subtil, pénétrant; vainqueur de tous les obstacles par la force de la raison et la grâce de sa parole, tel était Abailard. Mais il a remporté sa plus grande victoire lorsque, revêtant l'habit religieux de Cluny et les mœurs monastiques, il passa à la véritable philosophie de Christ. C'est là qu'il a dignement terminé sa longue carrière, le 11e jour des calendes de mai, et qu'il nous a laissé l'espérance de voir son nom figurer un jour parmi ceux des philosophes chrétiens. »

Le moine trouvait moyen de faire de cette épitaphe d'Abailard un hymne en l'honneur de Cluny et de lui-même, d'avoir possédé un tel homme. Il en composa une deuxième dont les deux derniers vers, d'une laconique sublimité, furent seuls gravés sur le tombeau du fondateur du Paraclet :

« C'est assez d'inscrire sur ce marbre : Ici gît Pierre « Abailard.

« Seul il sut tout ce que l'on peut savoir...[1] »

Tel fut Abailard. Plus éclatant que Bérenger de Tours, il fut bien loin de montrer contre saint Bernard autant d'énergie et de grandeur que le docteur angevin contre Grégoire VII. Il aime à se comparer à Origène. Il fut au moins un Narsès intellectuel. Il manque de virilité, d'originalité, de génie; l'homme fait défaut sous le héros malgré ses retentissantes et stériles victoires de la parole. Le souffle créateur lui a été refusé. En philosophie il n'est ni *réaliste* ni *nominaliste;* de même en théologie, il est *conceptualiste*, c'est-à-dire quelque chose de mixte et d'indécis. Sa doctrine ne sort pas de la *conception idéale*, du système et de l'école. Il n'arrive pas jusqu'à la réalité vivante, elle ne s'incarne pas dans les masses populaires, comme la parole de Pierre de Brueys. Abailard n'est donc qu'un demi-réformateur. Il produisit pourtant sur son époque un immense ébranlement. Mais il en fut comme de ses amours avec Héloïse. De ses amours dont s'entretiennent les siècles, il n'est sorti qu'un enfant obscur et d'éclatantes douleurs. Les livres d'Abailard, les enfants de sa pensée, sont autant d'Astrolabes mal venus. On ne reconnaît pas en eux leur père et les orages de leur naissance. Le génie d'Abailard ne laisse pas de postérité. Il ne laisse pas, comme Luther, une famille répandue dans tout l'univers. La théocratie romaine a mutilé son génie, brisé son être. Et cependant son époque, dont il n'a pas satisfait l'attente, et la postérité, qui demeure également inassouvie, lui

[1] In epitaphio P. Abælardi versus.

sont restées, comme Héloïse, éternellement fidèles. C'est qu'il la conduisait dans les voies de la vie, c'est qu'il était le champion de deux choses immortelles, la nature et l'Evangile. C'est qu'il était le représentant glorieux du monde laïque et progressif contre le monde immobile et théocratique. Si la théocratie l'a inscrit au nombre des hérétiques, l'humanité l'inscrit au nombre de ses confesseurs et de ses martyrs. L'esprit humain, pour lequel il est mort, le venge et juge à son tour ses juges, et Bernard, et la papauté. L'esprit humain a vaincu, et, relevant son champion abattu, l'élève tout plaintif, et le console, dans sa victoire. Voilà pourquoi Abailard est grand et triomphant dans les siècles. L'humanité, oubliant ce qu'il y a d'incomplet dans son œuvre, se souviendra toujours de lui, relira *l'Histoire de ses malheurs*, ses gémissantes prières, ses chants éplorés; elle dira toujours en soupirant, avec Héloïse, au beau, au chevaleresque, à l'infortuné scolarque, éternellement jeune dans l'imagination du monde : « Vous aviez deux choses qui subjuguaient le cœur des femmes : le charme du langage et la grâce des chants. » Et, suspendue palpitante aux lèvres du chantre aquitain, elle écoutera éternellement l'épopée élégiaque qui commence, au milieu des applaudissements, au parvis Notre-Dame, et qui se termine sur un tombeau, entouré de vierges en deuil, sous les voûtes lugubres du Paraclet.

IX

LE PARACLET

LIVRE IX

LE PARACLET

I

ARNALDO EN FRANCE ET EN SUISSE; RÉVOLUTION A ROME ET RAPPEL D'ARNALDO; LE TRIBUN, SUIVI DE DEUX MILLE ARCHERS HELVÉTIQUES, RENTRE EN ITALIE.

Nous inscrivons, en tête de ce livre, le nom du Paraclet, cette école dédiée à l'Esprit de vie dans le désert; ce cloître où nous venons d'inhumer les cendres douloureuses d'Abailard, et où ces récits viennent expirer sur sa tombe. Nous n'avons plus à raconter que les derniers combats, les derniers soupirs de ses deux disciples chéris : d'Arnaldo, son compagnon héroïque, et de son illustre veuve, Héloïse. Héloïse se consuma lentement sur ce tombeau dont elle fit, prêtresse éloquente et tragique, une chaire et un autel au céleste amour. Tout fait présumer qu'Arnaldo, errant dans les environs, vit sa noble sœur avant son retour en Italie, et que plus

tard, du sein des révolutions romaines, son âme orageuse et tendre revint plus d'une fois se calmer auprès de cet amour et de cette cendre. Ajoutons à ces amis d'Abailard, son miséricordieux protecteur, ce grand et bel esprit mystique, l'abbé de Cluny. Pierre le Vénérable, dans ses tournées monastiques, revenait annuellement visiter la docte abbesse et la pieuse communauté de l'Arduzon, où, dans sa majesté candide, il apparaissait comme la vivante image de l'éternel Consolateur. Voilà le groupe des théologiens du Paraclet. L'historien, à l'exemple de ses héros, vient aussi, haletant et contristé, se reposer, en finissant, dans l'amour divin. Que la céleste colombe, qui soupire sur leurs tombeaux, mêle à ces derniers récits son ineffable gémissement!

Cependant Arnaldo n'avait quitté l'Italie que pour agrandir la lutte dans l'exil, et chercher dans tout l'Occident des ennemis au pontife romain. Sur un appel d'Abailard, il s'était rendu auprès de lui, dans les environs du Paraclet. C'est saint Bernard qui nous l'apprend : *l'abeille de France a sifflé à l'abeille d'Italie!* Abeilles, en effet, par la douceur du miel et la vivacité vengeresse de l'aiguillon. Le vieil et chancelant Abailard avait besoin, pour un suprême combat, de s'appuyer sur l'intrépide Arnaldo. Le tribun poussa le philosophe à écraser, au concile de Sens, l'abbé de Clairvaux. Son ombre y escorta son maître; son fantôme y portait les armes de l'illustre scolarque; absent, il y parut comme l'*écuyer du géant* de la philosophie. Le concile, en frappant Abailard, voulut surtout abattre Arnaldo, l'antagoniste de la papauté.

Abailard fut abattu, mais Arnaldo resta inébranlable

sous ce coup de foudre. Traqué en France, il passa en Suisse. Cet homme, *errant et fugitif sur la terre*, inquiétait encore son vainqueur. Saint Bernard suivait partout, d'un œil vigilant, ce lion qui *cherchait en rugissant une proie à dévorer*. Le sachant enfin à Zurich, il se hâta d'en avertir Hermann d'Arbona, évêque de Constance : « J'apprends qu'il est parmi vous, qu'il y trame l'iniquité et qu'il dévore votre peuple comme le pain... Dès qu'il aura capté la bienveillance et la familiarité des puissants, vous le verrez, appuyé sur la tyrannie militaire, s'insurger contre le clergé, s'insurger contre les évêques, et sévir contre tout l'ordre sacerdotal. Sachant cela, je doute que, dans un si grand danger, vous puissiez rien faire de mieux que d'*ôter le mal* d'au milieu de vous, selon le conseil de l'Apôtre. Un ami de l'Eglise, cependant, voudrait plutôt le lier que le mettre en fuite, afin qu'il ne puisse plus vagabonder et nuire à l'avenir. Le seigneur pape, étant encore parmi nous, en avait donné l'ordre à cause des mauvaises choses qu'il attendait de lui; mais personne n'a voulu faire cette bonne action. Enfin si l'Ecriture recommande salutairement de saisir les renardeaux qui ravagent la vigne, ne convient-il pas d'enchaîner ce loup énorme et féroce, de peur qu'il ne force le bercail et n'égorge les brebis du Christ[1]? » Saint Bernard écrivit dans le même sens à Gui, légat apostolique en Suisse, pour qu'il se défiât des séductions d'Arnaldo. Il cherchait à mettre le tribun lombard au ban de l'univers, lorsque Arnaldo reçut un

[1] Epist. CXCV, ad episcop. Const. H. de Arb.

message qui le rappelait à Rome, où une révolution venait d'abolir la papauté et de proclamer la liberté au Capitole.

A la mort d'Anaclet, Rome, fascinée en quelque sorte par les armes de l'Empereur, les miracles de saint Bernard, l'exemple de plusieurs républiques italiennes, et celui, plus contagieux encore, des grandes familles romaines et de la maison même de l'antipape, avait consenti à reconnaître Innocent. Mais bientôt le parti républicain et le parti théocratique se trouvèrent en présence dans ses murs, avec leur incompatibilité native, le premier journellement grossi des anaclétistes dépouillés de leurs mitres et de leurs palliums, et le second ajoutant à son principe inflexible et dominateur l'insolence de son triomphe. Plusieurs maisons patriciennes et plusieurs membres même de la race de Léon, vinrent successivement accroître la résistance du parti antisacerdotal, et une circonstance inattendue, qui semblait avoir tout réconcilié, fit éclater la rupture et la guerre. Rome assiégeait Tibur, célèbre par ses cascatelles et les odes non moins limpides et non moins murmurantes d'Horace. Quel était le crime de Tibur? Sa fidélité envers Anaclet. Sa fidélité faisait probablement rougir l'infidélité de Rome. Au fond, le schisme n'était que le prétexte apparent d'une querelle provenant de rivalité d'intérêts et d'antipathies de race. Rome la latine détestait la grecque Tibur, et cette haine antique venait de prendre une dernière transformation dans les querelles du schisme, sous les bannières du pape et de l'antipape. Rome, réconciliée à Innocent, vint assiéger Tibur frappée de l'anathème pontifical. Repoussés d'a-

bord (1140), puis victorieux (1141), les Romains, dans leur vengeance, voulurent détruire la cité vaincue, à la façon des antiques cités du Latium. Le pape intervint; il accorda la paix aux Tiburtins, à condition qu'ils feraient hommage non à Rome, mais à saint Pierre. Les Romains s'indignent; ils s'assemblent au Forum; ils convoquent le peuple au Capitole; ils rétablissent le sénat aboli depuis plus d'un siècle; ils substituent, au préfet nommé par le pape, un patrice élu par le peuple, et ce patrice c'est Giordano de Léon, le propre frère d'Anaclet. C'était comme l'antipape lui-même se relevant patrice et sortant, irrité, de son tombeau pour expulser la papauté et commander encore dans Rome. Innocent, épouvanté, s'enfuit de nouveau devant son rival, non plus cette fois dans l'exil, mais dans le trépas. C'est ainsi que ce pontife termina un règne agité jusque dans la mort, jusque dans la sépulture, que les cardinaux firent précipitamment dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Encore était-ce une espèce d'exil pour lui, car, plus tard, Pierre, évêque d'Albano, son frère, le fit transporter à Sainte-Marie du Transtévère, où, parmi les images en mosaïque de plusieurs papes qui décorent l'abside, on admire encore la noble et majestueuse figure d'Innocent II[1].

Le Toscan Guido dei Castelli, disciple d'Abailard et ami de Pierre le Vénérable, théologien de l'école du Paraclet, dut peut-être à son origine plébéienne et à sa discipline philosophique, l'honneur de succéder à Innocent. Mais Célestin II, acclamé par le peuple, ne fit que

[1] De Cavalleriis, *Pontific. roman. effigies.*

passer, pâle et mélancolique figure, sur le siége pontifical où monta après lui le Bolonais Gerardo, bibliothécaire de l'Eglise romaine, sous le nom significatif et lumineux de Lucius. Le pape se maintint encore fermement dans Rome. Il s'appuyait au dedans sur quelques familles patriciennes, et au dehors sur Roger, roi de Sicile. Giordano attaqua hardiment les demeures des ennemis intérieurs de la république. C'étaient, entre autres, les Tolomei, descendants, prétendaient-ils, des rois d'Egypte et de Numidie, esclaves couronnés des Césars, et maintenant serviles protecteurs des papes; et surtout les Frangipani, hommes rusés, audacieux et tragiques, défenseurs ou plutôt dispensateurs du saint-siége, jusqu'à tuer les pontifes élus contre leur gré. Les fils semblaient, en soutenant Anastase, expier le crime de leur père Cencio qui, lors de l'élection de Gélase II (1118), envahit l'épée à la main la basilique, et, saisissant par les cheveux le nouveau pontife, traîna ce vieillard, ensanglanté par ses éperons, dans ses tours où il le mit aux fers. Quant au Sicilien, le sénat pensa que l'Empereur était seul capable de contenir ce hardi descendant de Bohémond et de Tancrède, dont l'épée était l'effroi de l'Afrique et de l'Orient.

Le vieux Lothaire était mort en repassant les Alpes. Les électeurs germaniques, indignés de l'humiliation que l'Empire avait trop débonnairement subie de la part des papes, lui donnèrent pour successeur Conrad, de la maison de Souabe, race chevaleresque qui devait resplendir dans l'histoire par sa lutte tragique contre la théocratie romaine. Conrad reçut un jour de Rome deux ambassades, l'une du saint-siége, l'autre du sénat.

Le pape, dans sa détresse, implorait le secours de l'Empereur que naguère il humiliait dans la personne de Lothaire, et le sénat invitait le césar à venir relever dans Rome le trône impérial, à la place du siége théocratique. « Le sénat, disait le peuple romain, est rétabli, le sénat, par qui régna glorieusement Constantin... Nous avons pris et détruit en partie les forteresses des puissants, conjurés contre votre Empire avec le pape et le Sicilien... Le pontife a traité avec le roi ; il en a reçu beaucoup d'argent, et lui a accordé la verge, l'anneau, la dalmatique et les sandales... » Puis, ils exprimaient à Conrad leurs vœux politiques, que dans leur classique réminiscence ils avaient formulés en vers : « Que l'Empereur soit puissant... qu'il siége à Rome, qu'il gouverne le monde... César, qu'il exerce les droits de César, et que Pierre paye le tribut, selon l'ordre du Christ[1]. »

Conrad ne demandait pas mieux que d'aller brûler à Rome l'insolente peinture où l'on disait que l'*Empereur était l'homme lige du pape*. Mais les Romains n'étaient sincères qu'à demi, et Conrad ne trouvant à propos ni de reconnaître la république ni de mécontenter la papauté, ne répondit rien, à ce qu'il paraît, ni au sénat ni au saint-siége. Le patrice comprit ce silence, et ne trouvant point d'appui dans le pouvoir impérial, il le chercha dans le peuple. C'est alors, sans doute, qu'il fit appel à Arnaldo, pour que le nouveau Gracque vînt électriser de sa parole l'enthousiasme populaire. Le tribun lombard repassa les Alpes, mais à la tête de deux mille

[1] *Otho Frising.*, lib. I, cap. XXVII, XXVIII.

archers suisses; les ancêtres de Zwingle et de Guillaume Tell voulurent l'escorter dans sa patrie. Ils mirent leurs arcs au service de son éloquence pour le rétablissement de la liberté dans Rome. Cependant le pape crut pouvoir, avec les seules menaces de ses armes et de ses foudres, réduire les Romains. Un jour, suivi de prêtres et de soldats, dans un appareil guerrier et sacerdotal, il s'avança vers le Capitole. Du haut de la colline sacrée, le peuple regarde indécis; palpitant, il voit onduler vers lui la pompe religieuse; il s'émeut à l'aspect des armes, des bannières, de l'encens montant en nuage dans le ciel avec le son des instruments et le chant des hymnes. Il va tomber aux pieds du pontife; mais tout à coup un cri part; un orage de cailloux siffle dans l'air; les clercs et les archers se dispersent sous cette tempête, et l'infortuné vieillard tombe lapidé par son peuple sur les degrés du Capitole. Tel est le sort que Rome faisait aux papes. Apportés, remportés, perpétuellement agités par un tourbillon, ils ne montaient que furtivement au trône et ne redescendaient que précipitamment au sépulcre; et pourtant c'était le grand siècle de la théocratie romaine[1].

Pendant que le cadavre du dernier pontife gisait dans la boue, les cardinaux, secrètement réunis dans la basilique de Sainte-Césaire, élurent furtivement le Toscan Bernardo, abbé de Saint-Anastase, qui prit le nom d'Eugène III. Dès que les Romains apprirent que son sacre devait avoir lieu, le dimanche suivant, dans la métropole de Saint-Pierre, ils résolurent d'exiger du

[1] Otho Frising., *Chron.*, lib. VII.

nouveau pontife la confirmation du sénat, sous peine de faire casser par le peuple l'élection pontificale. Eugène, apprenant cette résolution, se retira dans la forteresse de Maticello; et donnant rendez-vous aux cardinaux dispersés par la colère du peuple, il fut sacré le lendemain au monastère de Farfa, d'où, fuyant encore avec sa cour errante de château en château, il s'enferma dans les murs de Viterbe. Avec Eugène, ancien moine de Clairvaux donné par saint Bernard au pape Innocent, c'était comme si le grand cénobite ou le génie du monachisme même fût monté, dans son humilité superbe, sur le trône théocratique. L'abbé de Clairvaux, en apprenant cette nomination, laissa éclater sa joie : « Mon fils Bernard, s'écrie-t-il, par un heureux changement est devenu mon père ! » Mais en écrivant aux cardinaux, il dissimule, il paraît blâmer l'élection de son disciple, de son homonyme, de sa propre pensée. « Dieu vous le pardonne, leur dit-il, qu'avez-vous fait ? Vous avez retiré un mort du tombeau ! Vous avez choisi un homme rustique, vous lui faites tomber des mains la cognée et la bêche, pour le traîner au palais, l'élever sur la chaire et le revêtir de pourpre. Ne semble-t-il pas ridicule de prendre un homme chétif, vêtu de haillons, pour lui dire : Commande aux princes, aux évêques; dispose du monde ! Hélas ! si Dieu ne le soutient, il succombera sous ce fardeau formidable aux anges même ! »

Puis il écrivit au nouveau pape : « Tu es établi sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, édifier et planter. La cognée est maintenant à la racine des arbres; le temps de tailler la vigne est venu. Cou-

rage donc ! Fais sentir ton pouvoir à tes ennemis; mais souviens-toi que tu es un homme; et mortel, que tu descendras bientôt du trône du monde au tombeau[1]. » Voilà un magnifique langage; mais malgré le concours de saint Bernard, ce puissant ouvrier, Eugène était un trop débile et frêle vigneron pour cet immense labour du monde. L'abbé de Clairvaux composa son livre de la *Considération* pour l'instruction de cet Eliacin du cloître : « Considère, lui dit-il, ce qui est au-dessous de toi : c'est le monde entier. Tu es préposé pour prendre soin de l'univers, mais non pour en être le seigneur : ce titre n'appartient qu'au Christ. » — « Tes soins, tu dois les étendre : aux infidèles pour les convertir au christianisme; aux Grecs pour les ramener à l'unité catholique; aux hérétiques qui partout vont relevant la tête, surtout vers le Midi ; aux catholiques, enfin, car l'Eglise est désolée par l'ambition qui assiége de ses cris ton palais, Rome, l'Italie.

« On appelle à toi de tout l'univers. C'est un témoignage de ta primauté. Mais tu te trompes si tu crois que ta puissance est la seule établie de Dieu. Elle est la première, mais il y en a de moyennes, il y en a d'inférieures. Si, détachant un bras, tu le joins à la tête; si tu bouleverses les membres du corps de Christ, tu en fais un monstre. La hiérarchie part de Dieu; elle vient du ciel.

« Sois humble; nous ne voyons pas que Pierre ait jamais paru en public orné d'or et de pierreries, revêtu de soie, monté sur un cheval blanc, entouré de soldats

[1] Epist. CCXXXVII, CCXXXVIII.

et d'officiers marchant à grand bruit. En cela, tu es le successeur non de Pierre, mais de Constantin. Accommode-toi au siècle, s'il le faut; mais, revêtu d'or et de pourpre, ne dédaigne pas d'être pasteur, et ne rougis pas de l'Evangile[1]. »

On reconnaît à ces conseils le réformateur. On voit en quoi saint Bernard diffère de Grégoire VII. Il est Français et gallican. Il consacre la suprématie du saint-siége, mais il veut l'indépendance de l'épiscopat; car les apôtres, bien que subordonnés à Pierre, ne procèdent que du Christ. Il détache du saint-siége les ordres monastiques, milice immense sur laquelle les papes s'appuyaient dans leurs luttes contre les évêques, et il subordonne immédiatement les monastères à leurs diocésains. Il ne veut pas que l'esprit féodal envahisse la papauté. Le pape ne doit pas prétendre à la *seigneurie* de l'univers. Il n'est que l'*inspecteur* du monde. Le seigneur, c'est le Christ. Saint Bernard, on le voit, démocratise la monarchie catholique d'Hildebrand qu'il transforme, en débilitant le chef pour fortifier les membres, en une république sacerdotale. Cette pensée fameuse qui semble moderne, n'est que le résumé du système de l'abbé de Clairvaux : Qu'y a-t-il au-dessus du pape? — Rien, si ce n'est l'Eglise universelle tout entière. Bossuet emprunte ce principe au grand cénobite, dont il reproduit le type superbe avec une plus haute majesté de langage, mais avec moins de cœur, peu d'entrailles, nul génie politique, et sans l'action immense qu'il exerça sur son siècle.

[1] *De Consideratione,* lib. III.

Puis l'abbé de Clairvaux parle à Eugène des Romains, comme un moine parle du peuple, comme l'esprit monastique irrité et constamment humilié par l'esprit républicain : « Tout le monde connaît, dit-il, l'insolence et le faste des Romains ; c'est une race accoutumée au tumulte, cruelle, intraitable, qui ne sait se soumettre que quand elle ne peut résister, qui veut dominer alors surtout qu'elle a promis de servir, et qui ne jure fidélité que pour être infidèle et nuisible à qui s'y fie. Habiles au mal, inhabiles au bien, odieux au ciel et à la terre, impies envers Dieu, séditieux entre eux, jaloux de leurs voisins, inhumains envers les étrangers, les Romains n'aiment personne et ne sont aimés de personne, et, voulant être craints de tous, ils craignent tout le monde [1]. » Invectives passionnées de ce monarque du cloître contre le génie laïque et républicain, antipathique au génie monastique et sacerdotal. Eh quoi, Saturne fit régner l'âge d'or dans le Latium ; Numa, ce roi sacerdotal, apprivoisa par des rites et des hymnes les sauvages nourrissons de la louve latine ! et le vicaire du Christ a laissé les enfants de l'Agneau, oubliant le lait évangélique, redevenir des loups féroces, et chasser le sang et la proie dans la forêt ! Les Romains étaient le peuple le plus perfide, le plus cruel et le plus impie de l'univers ! Et que fait donc la papauté dans Rome ?

Puis saint Bernard ajoute ces paroles remarquables : « Mais plus les Romains sont rebelles, plus tu dois avoir de courage à les attaquer, mais avec la parole, non avec

[1] *De Consideratione*, lib. IV.

le fer. Tu ne dois plus employer le glaive depuis qu'il t'a été dit de le remettre dans le fourreau. Les deux glaives appartiennent à l'Eglise, le spirituel et le matériel; mais l'un doit être tiré par la main du prêtre, l'autre par la main du soldat, suivant le conseil du prêtre et le commandement du prince. »

Voilà la fameuse théorie des deux glaives perpétuellement suspendus sur la tête du moyen âge. L'un, le glaive de l'esprit, c'est une foudre; l'autre, c'est l'épée tranchante. Le pape tient les deux glaives dans ses mains. Il lance son tonnerre sur la pensée; mais il remet l'épée altérée de sang et il dit au prince : Extermine! Tel est ce système superbe; mais ajoutons que saint Bernard l'adoucit constamment, et constamment inclina vers la mansuétude comme vers la liberté, dans sa sphère théocratique. Ce n'est qu'après lui que la papauté s'enivra de sang. Arrivé à Viterbe, Eugène fulmina l'excommunication contre le patrice Giordano de Léon. Puis à la tête des Tiburtins, il marcha sur Rome. Il contraignit, à ce qu'il semble, les Romains d'abolir le patriciat, de rétablir le préfet pontifical et de reconnaître que le sénat dérivait du saint-siége. Mais à peine était-il dans Rome, qu'il fut obligé de repasser précipitamment le Tibre et de s'enfermer dans le château Saint-Ange. De là, il regagna Tibur, Viterbe, Pise, la Lombardie, et enfin la France, dernier refuge de ces mendiantes et vagabondes papautés. Mais pourquoi ce départ subit? Pourquoi, après une victoire, cette fuite inattendue et précipitée? C'est Arnaldo et ses archers suisses qui paraissent à l'horizon; Arnaldo et ses pâtres, ses chasseurs de chamois, ses traqueurs d'ours

des Alpes, salués par les Romains. Le taureau d'Uri, la vache d'Underwald font entendre aux bords du Tibre leur terrible mugissement. Ces trompes formidables, que Charlemagne avait données à leurs ancêtres pour épouvanter leurs oppresseurs, font tressaillir les montagnes, les fleuves, la mer. Leur tonnerre réveille en sursaut Rome évangélique dans ses catacombes, Rome consulaire dans ses tombeaux.

II

ARNALDO; SON RETOUR A ROME, SON TRIBUNAT; LETTRE DE SAINT BERNARD AUX ROMAINS; PROJET DE CROISADE CONTRE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE; MORT DU PAPE EUGÈNE.

Nouveau Romulus, nouveau Numa, nouveau fondateur de Rome, car c'est ainsi que les Romains l'appelaient dans leur classique enthousiasme, Arnaldo ramena la cité renaissante, selon ses éléments modernes, à son type antique. « Il créa un ordre équestre, intermédiaire entre les sénateurs et les plébéiens, rétablit les consuls pour présider le sénat, et les tribuns pour défendre le peuple. Il limita autant que possible la souveraineté de l'Empereur, et abolit totalement celle du pape [1]. » On ignore s'il fut l'un des consuls ou l'un des tribuns; ou si, comme il est vraisemblable, orateur religieux, il se tint en dehors du gouvernement pour en être le prophète et l'oracle. La suzeraineté de l'Empereur ne fut évidemment reconnue que pour l'opposer à celle du pape et tâcher d'anéantir, par leur conflit, l'usurpation du pontife et du césar. Mais la papauté fut entièrement abolie, l'épiscopat supprimé, la cléricature ramenée à l'égalité primitive, et dans les Eglises, dépouillées de leurs pompes

[1] Sismondi, *Rép. ital.*

païennes, dépeuplées de leurs dieux d'argent et d'or, fut introduit un culte simple et sévère, le culte de l'âme et de la pensée. Arnaldo accomplit une révolution radicale, et pendant les dix années que ce Gracque du moyen âge régna dans Rome par la parole, il y fit régner avec lui le pétrobruséisme, seule forme évangélique compatible avec la liberté romaine. Etonnante destinée du pétrobruséisme! Vaincu dans tout l'univers, il triomphait dans Rome; il renversait le siége théocratique, et à la place du pontife-roi, il intronisait le Verbe-Dieu. C'est l'unique fois qu'il est monté sur le Vatican, où (nous en croyons le tombeau prophétique de saint Paul, son trône futur sur les bords du Tibre) il doit revenir un jour et régner éternellement.

Pendant qu'Arnaldo renversait la papauté dans Rome, saint Bernard était occupé à prêcher la croisade en Occident (1146). L'empereur Conrad; Louis VII, roi de France; Alphonse, le puissant comte de Toulouse, revêtaient la croix et se préparaient à leur voyage d'outremer. Ils voulaient mettre à leur tête saint Bernard, comme un nouveau Pierre l'Ermite. L'abbé de Clairvaux refusa; les déserts vides de l'Asie convenaient beaucoup moins à ce roi cénobitique que les populeux déserts de l'Europe. Le gouvernement du monde lui était plus facile que celui de son propre cœur. Il ne put donc, avec le secours des princes chrétiens, ramener à Rome le pape Eugène, son cher fils, sa pensée, qui arrivait à Paris comme le roi Louis VII prenait à Saint-Denis, pèlerin conquérant, le bourdon et l'oriflamme. Il trouva même plus pressant d'aller combattre Arrigo et le pétrobruséisme dans les Pyrénées; mais, en attendant

le retour des princes, il écrivit aux Romains une lettre où ce peuple, qu'il traite ailleurs de plèbe *turbulente, impie et féroce* est, dès le début, qualifié d'*illustre et de sublime.*

« O peuple illustre et sublime, c'est à toi que je m'adresse ! Je ne suis qu'un homme chétif; mais de même que la voix d'un enfant ramena dans les sentiers de la justice le peuple de Babylone égaré par des vieillards, de même Dieu donnera à ma voix la force de ramener le peuple de Rome.

« De grâce, laissez-moi, que j'exhale un peu ma douleur, car c'est la douleur de l'Eglise ! N'entendez-vous pas sa voix plaintive crier dans tout l'univers : *La douleur est dans mon chef! la douleur est dans mon chef!* Car quel est le chrétien si nouveau qui ne se glorifie de ce chef de la catholicité, que les deux princes de la terre (saint Pierre et saint Paul) élevèrent par leur triomphe et ornèrent de leur sang?... Pourquoi donc, ô Romains, osez-vous offenser ces deux princes du monde, nos patrons particuliers? Pourquoi votre fureur, intolérable autant qu'insensée, provoque-t-elle également contre vous le roi de la terre et le Seigneur du ciel? Ce saint-siége apostolique, élevé par des priviléges divins et royaux que, s'il le fallait, vous devriez défendre seuls contre tous, vous ne cessez de l'attaquer dans votre audace sacrilége, et le dépouiller de sa gloire... Vos pères soumirent l'univers à Rome, vous tâchez de rendre Rome la fable de l'univers. Voici, l'héritier de Pierre est expulsé du siége et de la cité de Pierre. Les cardinaux, les évêques, les ministres du Seigneur sont dépouillés de leurs biens et chassés de leurs demeures.

O peuple insensé ! ô colombe séduite et sans cœur ! Lui, n'était-il pas ton chef? Eux, n'étaient-ils pas tes yeux? Qu'est-ce de Rome maintenant, si ce n'est un tronc sans tête, un front sans regard, une face ténébreuse!

« Reviens à toi, reviens à toi, Sunamite !... Souviens-toi pour quelle cause, dans quel but, pour qui, pour quel usage, il y a peu de jours, les ornements et les trésors des églises ont été enlevés ! Tout ce qu'il y avait sur les autels et dans les vases des autels, les images saintes d'argent et d'or ont été dérobées par des mains impies... La maison du Seigneur a irréparablement péri !... Et maintenant quel est ton gain? Quelle espérance te sourit? Aucune, si ce n'est dans tes derniers crimes, plus imprévoyants que les premiers ; si ce n'est dans quelques-uns du peuple et du clergé et des princes qui ont favorisé ton schisme dans l'univers. Comme tes mains sont contre tous, les mains de tous sont contre toi. Tout le monde est issu de ton sang, tout le monde, hormis toi, et les enfants qui sont en toi. Malheur donc à toi, peuple misérable ! malheur à toi deux fois plus qu'auparavant, non de la part des nations étrangères, ni de la férocité des barbares, ni de la multitude des guerriers, mais de la face des tiens, de tes hôtes, de tes amis, de la guerre intestine !... Je vous parle, non comme un ennemi qui vous outrage, mais comme un ami qui vous réprimande ; car l'amitié quelquefois a des réprimandes, des flatteries jamais.

« Mais joignons-y les supplications. Au nom du Christ, réconciliez-vous à Dieu, à vos princes, je veux dire à Pierre et à Paul, que vous avez chassés de leur siége et de leur demeure dans la personne d'Eugène leur vicaire

et leur successeur !... Réconciliez-vous à ces milliers de martyrs qui sont chez vous, mais contre vous à cause de votre péché !... Réconciliez-vous à l'Eglise des Saints qui, en entendant ma parole, se scandalisera dans tout l'univers ! Mon discours sera aussi en témoignage contre vous... Mais en voici la fin : j'ai annoncé la justice ; j'ai prédit le danger ; j'ai dit la vérité ; j'ai exhorté à de meilleurs sentiments. Il ne nous reste plus qu'à nous réjouir de votre prompte conversion, ou bien à gémir inconsolablement dans l'attente du châtiment qui menace votre tête[1]. »

Rome répondit sans doute par la bouche d'Arnaldo : « L'unique monarque de Rome et du monde, c'est le Christ. Pierre n'est point le vicaire du Christ, ni Eugène le successeur de Pierre. Eugène n'est que ta créature et ton fantôme, ô Bernard ! Le Christ est notre roi ; il n'a pas donné Rome en héritage à Pierre. Rome n'est ni son héritage, ni le pape son héritier. Après le Christ, Rome n'est qu'au peuple romain. Le peuple romain conquit l'univers ; il fonda le trône des Césars ; il a fondé la chaire des pontifes. Mais les pontifes, non plus que les Césars, ne dérivent plus du peuple romain. Elus par des étrangers, par des barbares, ils traitent Rome comme un fief, et le peuple romain comme un troupeau, et nous rendent, en effet, la fable de l'univers. Les papes sont des césars et non des pontifes. Ils siégent sur la pourpre au milieu des lances teutonnes. Les cardinaux sont aussi des princes superbes. Nous avons enlevé aux papes leurs domaines, aux cardinaux leurs ri-

[1] S. Bernard. epist. CCXLIII, ad Romanos.

chesses, aux églises leurs ornements sacriléges; nous les avons rendus au trésor de la cité. N'adorant que Dieu, par Jésus-Christ, notre unique médiateur, nous n'avons à nous réconcilier ni avec les apôtres, ni avec les martyrs, ni avec le pape Eugène, ni avec l'Eglise. Mais toi, qui es-tu, ô Bernard? Gaulois, pourquoi te mêles-tu des affaires du peuple romain? Moine mort au monde, pourquoi ne te voit-on occupé que des querelles des royaumes et des empires? Messager de paix, pourquoi ne fais-tu que rassembler et pousser sur l'Italie des nuages chargés de foudres? »

La lettre de saint Bernard, répandue dans le monde catholique, ne manqua pas d'y soulever, comme il l'annonçait, un certain frémissement de colère et de douleur. Peut-être même excita-t-elle, au fond des monastères, un vague désir de croisade contre Rome, qui repoussait le joug de la théocratie monacale. Toujours est-il qu'un religieux de Toulouse, un ancien chevalier retiré du siècle, mais qui charmait encore par l'étude et la poésie latine les heures monotones du cloître, Gonthier Ligor, écrivit en vers élégiaques à Pierre le Vénérable pour l'engager à prendre les armes et à marcher ensemble contre les Romains. Ce transport belliqueux fit sourire le pacifique abbé de Cluny, qui répondit sur le même rhythme, mais avec un enjouement dont la grâce amollit quelque peu la rudesse de sa latinité. *Lïgur* peut signifier, en langue grecque, harmonieux et rayonnant, et c'est probablement pour cette raison que Virgile, dans son épopée, donne aux chefs liguriens un cygne pour symbole, et mêle au mythe antique de Phaéton l'histoire originelle de ces tribus

ibériennes, amies et adoratrices du soleil[1]. Pierre le Vénérable joue agréablement sur cette fiction virgilienne, à laquelle il rattache, par similitude, le nom du poëte toulousain : « Ta tête blanchit, mais ta muse ne saurait vieillir; tu es blanc et tu chantes; tu imites les cygnes argentés dont la voix semble plus douce lorsqu'elle est unie à la candeur de leur plumage. La Garonne ne nourrissait pas de ces oiseaux harmonieux, mais voilà qu'un cygne en fait retentir les rives de ses chants. Toulouse pleurait dans son veuvage ses antiques poëtes; elle se réjouit maintenant de ce que tu lui rends la poésie... Tu m'écris que si je t'accompagne tu veux aller voir Rome en ruines. Ton invincible vieillesse ne recule pas devant les Alpes horribles; et leurs cimes aériennes, qui font trembler les plus fermes cœurs, n'ébranlent pas ton courage. Vieux guerrier, après tant de combats, tu mérites de goûter un profond repos... Mais ne différons plus, partons pour Rome. Les champs latins appellent les âmes guerrières. Rome, qui avec de telles âmes subjugua l'univers, Rome est remplie de combats, baignée dans son sang, brillante de futurs triomphes. Si elle te ceint de son glaive flamboyant et te met à la tête de ses guerriers, l'ennemi public expirera bientôt sous ton épée victorieuse et le monde lui sera de nouveau soumis... Je me joue et je module seulement des chants pareils à tes chants, de peur que le cygne ne se moque de tous les oiseaux de l'univers[2]. » Ces deux oiseaux funèbres des cloîtres qui se

[1] *Æneis*, lib. X.
[2] Petri Venerabilis *Carmina*.

prodiguent le nom de cygnes prouvent, encore mieux qu'ils ne le disent, par l'aigre croassement de leur latinité barbare, que la poésie est morte dans leur idiome sacerdotal, et ne se doutent pas que, pendant qu'ils échangent leur dialogue guttural, un nid de cygnes sauvages vient d'éclore aux cascades des Pyrénées, et que la langue romane va, de ses bégayements mélodieux et de ses ravissants concerts, enchanter le monde pendant un siècle.

Pierre le Vénérable, par son léger persiflage, dont le rhythme raboteux n'éteint pas le gracieux enjouement, dut sans doute amortir la violence de ce cénobite batailleur qui se renfonça, grommelant et hérissé, dans sa cagoule et dans son cloître. Néanmoins, ce cri farouche est un éclat entrecoupé des sombres haines qui fermentaient sourdement contre Arnaldo, l'*implacable ennemi des moines*, dans l'ombre des monastères de l'Occident[1]. Le tribun italien probablement s'émut peu de la harangue de saint Bernard et de ce premier frémissement de croisade cénobitique contre Rome pétrobrusienne. Le murmure d'ailleurs s'en perdit dans le bruit lamentable soulevé par la catastrophe des armées latines en Orient. Les Allemands, égarés par les Grecs dans les déserts, tombèrent sous le cimeterre du sultan turc d'Iconium. L'armée française, partiellement victorieuse, se fondit en totalité sur les chemins, dans les gorges du Liban, devant les murs de Damas, moins sous les flèches des musulmans que sous les rayons du soleil de Syrie. Le gémissement des mères et des veuves qui redemandaient

[1] Gunth. Ligorii *Carmina* : « Monachorum acerrimus hostis. »

leurs fils et leurs époux s'éleva contre saint Bernard, prédicateur et premier instigateur de cette croisade. Alphonse, comte de Toulouse, était mort à Césarée, sur cette côte d'Asie où il était né un demi-siècle auparavant, et près du tombeau de son héroïque père. L'empereur Conrad succomba de lassitude et de chagrin dès qu'il fut de retour en Occident (1153). Un an après, le pape Eugène le suivit. Ce dernier coup accabla saint Bernard. Après avoir vu périr les armées du saint-siége rassemblées par sa parole, il perdait son disciple couronné. Frappé dans son génie et dans son cœur, il se mourait lui-même de mélancolie. Il n'était plus qu'une ombre, un souffle, mais un souffle puissant, miraculeux, capable de remuer encore le monde. Eugène était revenu s'éteindre à Tibur, aux portes de Rome, dont il était exilé, mais dont il pouvait encore, de ce sommet du Latium, voir dans le lointain les dômes et les tours. Il ne devait entrer que mort dans ses murs et par l'autorisation du sénat, qui permit qu'on inhumât ses restes dans la basilique de Saint-Pierre. Il semble qu'au milieu de toutes ces circonstances favorables à Arnaldo, le sénat romain s'éloignait insensiblement de lui pour se rapprocher de la papauté, puisque le tribun n'eut pas le crédit d'exiler ce cadavre de la nécropole pontificale. Cette cendre était une semence de papes. Cette pompe funèbre annonçait le retour de la théocratie monastique. Eugène ne fut qu'un moine; il aimait la pauvreté; il vivait d'un peu d'herbes; il couchait sur la paille; seulement, pour la dignité, on ornait ce grabat d'un tapis de pourpre. Il siégeait sur le trône du monde dans sa cagoule de laine blanche, dont le ca-

puchon recouvrait son front ceint, non de la tiare théocratique, mais d'un simple cercle de cheveux flétris. Image du cénobitisme couronné, la barbe maigre, la face grêle et pâle, l'œil doux mais étincelant et superbe[1].

[1] De Cavalleriis, *Pontif. rom. Effigies.*

III

MORT D'ARNALDO; FIN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Les électeurs teutons donnèrent pour successeur à l'empereur Conrad, le jeune ~~Henri~~, son neveu, surnommé Barberousse, et, dans la basse latinité, Barbe d'airain. Il fut nommé à Aix-la-Chapelle; beau, brave, magnanime, chevaleresque, et digne de siéger sur le trône de Charlemagne. Le jeune monarque envoya immédiatement Hélin, archevêque de Trèves, annoncer son élection au pape, à Rome, à l'Italie (23 mars 1152). Le roi et le pape conclurent secrètement une alliance par laquelle ils se garantissaient réciproquement leurs droits contre l'empereur grec, le roi de Sicile et les républiques italiennes. Le roi promit au pontife d'anéantir le sénat de Rome, et le pontife de donner au roi la couronne impériale. Cependant Eugène était mort sans réaliser ce traité, et Anastase, son successeur, n'ayant fait que passer sur le trône pontifical, les cardinaux élevèrent au siége de Saint-Pierre le légat Nicolas, qui prit le nom d'Adrien IV. Anglo-Saxon d'origine, il s'appelait Brekspeare, ce qui signifie Brise-Lance, et ce nom exprimait admirablement la fermeté de son âme, l'énergie de sa face et les luttes de sa destinée. Né serf, il devint tour à tour, de petit mendiant qu'il était, moine, abbé

Frédéric

de Saint-Ruf en Provence, évêque d'Albano dans l'Etat romain, légat du saint-siége en Norvége, et enfin pape du monde universel. Inquiet, ambitieux, dominateur, il lui fallait toujours quelque chose à dompter, soit des moines, soit des cités, soit des rois, et il agita toujours toutes choses, le cloître, l'Eglise, le monde, hélas ! et le ciel. Ainsi la liberté italienne se trouvait alors avoir en tête, un jeune empereur, type de l'héroïsme féodal, et un de ces rares vieillards, doués d'assez de génie pour réaliser le sombre idéal de la théocratie romaine.

La lutte avait déjà commencé; Barberousse, après son élection, avait passé les Alpes. Il bataillait, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, dans le Milanais. A Pavie, il fit mettre sur son front la couronne de fer des Lombards : celle de Didier, après celle de Charlemagne, en attendant celle de César. Puis, au printemps (1155), il passa l'Apennin pour se rendre à Rome, assuré qu'Adrien ratifierait le traité secret conclu avec Eugène, et serait heureux de donner pour salaire au meurtrier de la liberté romaine la couronne impériale. La popularité d'Arnaldo baissait à Rome. Il n'avait d'appui que dans les sénateurs; le peuple était pour le pape; le sénat n'avait pas cru pouvoir dernièrement refuser à la multitude le retour des cendres d'Eugène et leur inhumation dans la basilique de Saint-Pierre. Un pontife tel qu'Adrien ne pouvait s'arrêter là. Une rixe éclate, dans la voie Sacrée, entre les partisans du saint-siége et ceux de la république. Gérard, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Prudentienne, se rendait chez le pape. Il se trouva enveloppé dans cette émeute et fut dangereusement blessé. Adrien, qui n'attendait qu'un prétexte, lança l'interdit

sur Rome. Ce vil peuple, qui avait lapidé Lucius, s'émeut de l'excommunication d'Adrien. Fanatisée par le clergé, la foule menace le sénat. Pour calmer cette plèbe furieuse, le sénat dut réconcilier la ville avec le pape. Le pape exigea l'extradition d'Arnaldo. Le sénat probablement refusa. Il laissa le tribun sortir de Rome; il l'expulsa du territoire romain, et avec le réformateur l'Eglise évangélique dont les membres étaient appelés, de leur chef, arnaldistes. C'était une révolution; l'Evangile était vaincu avec la liberté; Rome n'était digne ni de l'un ni de l'autre. Le pape alors leva l'interdit; et le jeudi saint, suivi de ses cardinaux, d'évêques, de prêtres, de nobles, de pèlerins étrangers et d'une foule immense, le pontife jusque-là bloqué, en quelque sorte, dans la cité léonine, c'est-à-dire de Saint-Pierre, en sortit, et traversant processionnellement la ville, au milieu des acclamations populaires, par des rues jonchées de fleurs, il rentra au palais pontifical. La papauté remonta sur le trône, comme il devait arriver, le jour de la crucifixion du Christ (1155).

Cependant Barberousse, après avoir passé l'Apennin, était dans la Toscane, se dirigeant vers Rome. Il se fit précéder par deux archevêques, Arnold de Cologne, et Anselme de Ravenne, pour demander la couronne impériale. Le pape, de son côté, apprenant l'arrivée de Frédéric, lui avait député trois cardinaux, l'un desquels était Gérard, instigateur de la dernière révolution populaire et rétrograde de Rome. Les cardinaux rencontrèrent Barberousse à San-Quirico, en Toscane. Le jeune roi accueillit avec faveur les mandataires pontificaux. Réunis sous la tente du futur césar, on arrêta les con-

ditions du couronnement. La première exigée par les cardinaux, fut l'extradition d'Arnaldo, qu'on n'avait pu obtenir des sénateurs, et l'abolition du sénat romain, hostile au roi féodal comme au roi théocratique. Pour le reste, on en resta aux termes convenus entre Eugène et Barberousse.

Arnaldo cependant, retiré dans un château de la Campanie, attendait avec une fatale sécurité la détermination de Frédéric : soit qu'il comptât sur l'antipathie qui devait exister entre ce roi jeune et fier et ce vieux et impérieux pontife; soit qu'il espérât que le monarque aimerait mieux s'allier au principe républicain que de courber la tête sous le principe théocratique; soit enfin que déjà vieilli et fatigué de révolutions, il dédaignât de se dérober aux arrêts des hommes et de Dieu. Quoi qu'il en soit, le monarque fit arrêter le comte campanien l'ami et l'hôte d'Arnaldo. Le châtelain ne fut relâché qu'à la condition de livrer au préfet pontifical l'implacable adversaire de la papauté. Le peuple, contenu par les lances allemandes et les foudres pontificales, indifférent déjà lui-même, vit passer sans s'émouvoir le grand orateur enchaîné. Le captif fut conduit au château Saint-Ange, qu'on appelait aussi la tour de Crescenzio. La forteresse de l'héroïque patrice fut la prison de l'héroïque tribun. La nuit suivante, un bûcher fut dressé devant la porte du Peuple. C'était la dernière tribune, la dernière chaire d'Arnaldo. Sa parole, tonnant encore du milieu des flammes, ne put réveiller Rome endormie dans l'ingratitude et les ténèbres. Le jour vint, et les Romains, en rouvrant les yeux, virent ces clartés fatales, première aurore d'une servitude éternelle. Ces

flammes rallumèrent leur inconstant amour pour leur tribun infortuné. Ils s'arment, ils accourent avec des cris, des sanglots, des hurlements, ils entourent le bûcher mortel. Le bûcher ne leur rendit que des ossements. Ils veulent recueillir les cendres vénérées du martyr; mais les bourreaux les balayent toutes fumantes dans le Tibre. Ce fleuve, qui avait reçu dans ses flots les cadavres des deux Gracques, fut aussi le tombeau de ce Gracque évangélique du moyen âge[1].

Pendant les négociations du roi et du pape, le vieux renard, craignant d'être enlevé par ce hardi chasseur, s'était enfermé dans Citta di Castello, roc imprenable. Ce n'est qu'après que toutes les conditions du couronnement furent réglées qu'il descendit de son sommet sauvage. Adrien, suivi de ses cardinaux, s'avança, à la rencontre de Frédéric, jusque près de Viterbe. Les comtes teutons le reçurent à l'entrée du camp et l'escortèrent jusqu'à la tente du roi. Mais lorsqu'il descendit de sa mule, le monarque ne tint pas l'étrier du pontife. Dès qu'Adrien se fut assis, Barberousse se prosterna devant lui, et comme, après lui avoir baisé les pieds, il s'avançait pour recevoir à son tour le baiser de paix, l'altier vieillard le repoussa. Le jeune monarque, tout superbe qu'il était, dut se soumettre à l'humiliant cérémonial dont on lui colora la honte par l'exemple de l'empereur Lothaire et par la distinction subtile que cet honneur n'était pas rendu au pape, mais à saint Pierre. Le lendemain, lorsque Adrien remonta sur sa haquenée, le monarque fit les fonctions d'écuyer pontifical!

[1] *Acta ap. Baron.*, an. 1155. Otho Frising.

Il lui tint l'étrier, et suivit la monture *pendant un jet de pierre*, à la vue de l'armée allemande indignée.

Pendant que le pontife et le roi chevauchaient côte à côte entre Népi et Sutri, arrivèrent les députés du sénat de Rome : « O roi, dirent-ils avec une fierté républicaine, au nom du sénat et du peuple romain, nous venons vous offrir la couronne impériale. Délivrez Rome du joug des clercs, rétablissez le patriciat et l'ordre équestre, et rendez à Rome l'empire du monde. Etranger à notre ville et à notre nation, nous vous recevons comme notre concitoyen et notre prince; jurez de défendre nos lois, de protéger les citoyens, et le peuple romain vous couronnera au Capitole. »

Le monarque féodal les interrompit violemment : « L'antique Rome, dit-il, n'est plus. Charlemagne et Othon, nos rois, ont conquis Rome et l'Italie sur les Grecs et les Lombards. Ils ont joints l'Italie à l'empire franc. Il est vrai que ne pouvant vous délivrer de vos ennemis, ni par vous-mêmes, ni par les Grecs trop amollis, vous avez imploré notre secours; mais vous n'avez pu me faire ni votre concitoyen, ni votre prince : je suis votre seigneur par une possession légitime. Je vous dois la justice et la protection, mais je ne vous dois pas de serment. Le prince ne reçoit pas la loi de ses sujets. »

Les ambassadeurs, sans relever les sophismes de ce raisonnement de lion, retournèrent à Rome. « Mon fils, dit le vieux pape au jeune roi, vous ne connaissez pas les Romains. Hâtez-vous d'envoyer des troupes; emparez-vous des portes ! » Un corps de mille chevaux, conduits par le cardinal Octavien, vint occuper la cité léonine et les abords de Saint-Pierre. Sous la protection des

lances allemandes, le pape et les cardinaux vinrent attendre dans la basilique le monarque. Il arriva bientôt après, escorté de ses guerriers teutons, et s'agenouilla devant le pontife. Le pape lui versa sur la tête l'onction royale; puis il lui remit l'épée, le sceptre et la couronne d'or des césars. Les Allemands poussèrent de grandes acclamations, frappant le pavé retentissant de leurs lances et de leurs haches, dont le bruit d'airain, mêlé aux hourras des barons, roulait comme le tonnerre sous les dômes de Saint-Pierre (samedi 18 juin 1155). Le couronnement était à peine achevé que les Romains attaquaient les gardes et massacraient les écuyers de l'Empereur restés autour du Vatican. Barberousse, rugissant de fureur accourt, et le combat s'engage entre le Tibre et le Janicule. La nuit seule sépara les Romains et les Allemands. Mille citoyens versèrent noblement leur sang pour la patrie romaine. Le lendemain, Frédéric qui se prétendait vainqueur, sortit précipitamment de Rome avec le pape et les cardinaux, et posa son camp à Ponte-Lucano, non loin de Tivoli. Le pontife célébra solennellement la fête de saint Pierre, patron de la théocratie romaine. Pendant la messe il donna l'absolution aux soldats qui avaient tué les citoyens, déclarant *que verser du sang pour maintenir le pouvoir des princes ce n'est point commettre le meurtre, mais venger les droits de l'Empire*. Il distinga surtout de ses faveurs Henri le Lion, duc de Saxe, qui avait fait le plus grand carnage des Romains.

Les fièvres pestilentielles de la canicule chassèrent les Allemands, et Barberousse, harcelé par les Italiens, repassa les Alpes en fugitif. La discorde ne tarda point

d'éclater entre l'Empereur et le pape. Frédéric, lors de son couronnement, avait vu, dans les salles du palais de Latran, un tableau où l'empereur Lothaire était représenté recevant à genoux la couronne de la main d'Innocent II, avec cette inscription : *Vassal du saint-siége.* Barberousse demanda qu'on effaçât cette peinture injurieuse à la majesté impériale. Adrien, qui le promit, non-seulement ne la fit pas détruire, mais dans ses lettres affecta constamment d'avoir conféré à l'Empereur la couronne germanique. Les électeurs allemands frémirent d'indignation, et un légat pontifical ayant dit : « De qui donc tient-il l'Empire si ce n'est du pape? » Othon de Bavière tira son épée, et lui eût coupé la tête, sans l'intervention de l'Empereur lui-même. C'était, au reste, la théorie célèbre des deux glaives posée par Grégoire VII, expliquée par saint Bernard, et développée par tous les légistes de la papauté. Dieu les a remis à Pierre l'un et l'autre, mais il ne tire lui-même que le spirituel, et confère le temporel aux rois qui n'ont le droit de frapper que sur l'ordre du pontife. Mais Frédéric prétendait n'avoir reçu le glaive impérial que de Dieu et des électeurs de l'Empire. De là, entre les deux princes et les deux principes, une rivalité jalouse, une lutte implacable, séculaire, et dans laquelle enfin la théocratie romaine dévora cette héroïque et chevaleresque maison de Souabe.

Qu'Arnaldo, que les Romains, que les Italiens fussent fondés à secouer le joug de la papauté, on va en entendre l'aveu de sa propre bouche. Henri II, roi des Anglo-Normands, conçut à cette époque le dessein de conquérir l'Irlande. Il voulait, pour plus de certitude, exécuter cette conquête sous le drapeau pontifical, comme Guil-

laume, son bisaïeul, avait accompli celle de l'Angleterre. Par là, l'île d'Erin, encore religieusement indépendante, devait être reliée au saint-siége. Les Irlandais comme les Gallois, comme les Bretons, peuples congénères, n'avaient pas reçu le christianisme des pontifes romains; ils avaient dès l'origine adopté d'enthousiasme un christianisme populaire, apporté par les missionnaires grecs. Les prêtres étaient élus par les fidèles; la plus grande égalité régnait entre ces ministres, et leurs évêques n'étaient que de simples surveillants ecclésiastiques. C'était un fragment encore intact de l'Eglise primitive, que le pape traitait de schismatique, et à laquelle il cherchait à imposer le célibat, la hiérarchie, la domination du Vatican. Adrien, Anglo-Saxon, oubliant que ce prince était le tyran de sa nation dont les fugitifs avaient reflué jusque chez les Celtes d'Erin, accueillit avec faveur le projet du roi normand. Il répondit au monarque : « L'Irlande et toutes les îles qui ont reçu la foi chrétienne appartiennent, de ton avis comme de celui de tout le monde, à l'Eglise romaine. Tu nous fais entendre que tu veux entrer dans cette île pour soumettre le peuple aux lois, en extirper les vices, et faire payer le denier à saint Pierre. Nous louons ton dessein : recule les limites de la sainte Eglise, et fais-toi un nom glorieux dans tous les siècles. » Avec cette bulle, le pape envoya, en signe d'investiture au roi d'Angleterre, un anneau d'or orné d'une émeraude. C'est à ce pape que l'Irlande doit l'abolition de son antique indépendance, l'incomparable infortune d'adorer sa servitude et la démence de baiser la main qui scella ses fers[1].

[1] Math. Paris, an. 1155.

L'envoyé chargé de la demande du roi et de la réponse du pape, était Jehan de Salisbury, chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, disciple d'Abailard, et, comme tel, homme de libre langage. Le vieux pontife accueillit parfaitement son compatriote, et soit astuce, soit mélancolie, dans un moment d'épanchement, il lui confia qu'il mourait d'ennui sur le trône du monde, et qu'il regrettait le temps où il n'était qu'un pauvre moine, et même qu'un petit mendiant en Angleterre. Il ajouta en soupirant qu'il devait se résigner aux ordres souverains de Dieu; et, continuant sur ce sujet, il s'enquit, de son interlocuteur, de ce que l'on pensait dans son pays du pape et de l'Eglise romaine. — « Ce que l'on en pense, repartit vivement le chapelain avec l'indépendance d'un Anglais et d'un élève des écoles de Paris, c'est que Rome n'est pas tant la mère que la marâtre des Eglises. On y voit des scribes et des pharisiens qui ne daignent pas toucher même du bout du doigt les énormes fardeaux dont ils accablent autrui. Princes des pasteurs, ils ne sont pas les modèles des troupeaux. Leurs palais étincellent de meubles précieux, et leurs tables d'argent et d'or. Avares même pour eux, ils repoussent les pauvres et rançonnent les églises, et suscitent entre les prêtres et les laïques des querelles et des procès. Leur religion c'est l'argent; tout y est vénal, même la justice, et ils ne font le bien qu'en cessant le mal, comme les démons. Peu font leur devoir, et le pape même est un fardeau presque intolérable pour tout le monde. Tandis qu'il bâtit des palais, les églises tombent en ruine, et il monte à l'autel délabré, resplendissant de pourpre et d'or...—Mais vous, dit le pape interrompant cette courageuse philippique,

qu'en pensez-vous? — Je pense, reprit l'intrépide Anglais, que vous êtes hors du droit chemin. » — Le vieux pontife éclata de rire et justifia l'avarice du saint-siége par l'apologue des membres et de l'estomac. « Mais, ajoute un grave historien, ce gésier de l'univers catholique ne digérait que pour lui. » Ce pontife querelleur mourut pendant sa lutte avec Barberousse (1er septembre 1159). Les cardinaux lui firent des funérailles dignes de lui. Réunis dans Saint-Pierre pour l'élection de son successeur, les prétendants s'arrachèrent du front la tiare sur son tombeau. De sa cendre litigieuse naquit un schisme. Ce maître du monde, qui distribuait des sceptres et des couronnes, et qui avait considérablement accru *le patrimoine de saint Pierre*, ne laissa pas un morceau de pain à sa vieille mère, qui vécut jusqu'à sa mort des aumônes de l'Eglise de Cantorbéry. Ce pape, en agissant ainsi, n'était pas dénaturé; il était seulement au-dessus de la nature, comme vice-dieu[1].

Ainsi finit, avec la révolution évangélique et patriotique dont il fut l'éloquent organe, Arnaldo de Brescia (1155). Successeur de Crescenzio, devancier de Rienzi, Arnaldo, par son origine populaire et sa mysticité prophétique, ressemble encore plus à Savonarole. Toutefois, il fut plus grand que le patrice du dixième siècle, plus grand que le consul du treizième, plus grand que le prophète du quinzième; car il combattit plus longtemps contre des adversaires plus gigantesques, dans des conjonctures plus orageuses, pour un but plus haut et plus magnifique, la régénération nationale de l'Italie. Il succomba, mais

[1] Math. Paris.

ce n'est pas son génie qui lui fit défaut, c'est son siècle. Pour fonder une république il faut des républicains; pour créer une Rome évangélique, il lui fallait des Romains et, chose plus rare encore, des chrétiens. A l'exception de quelques patriciens dignes encore de Rome, Arnaldo n'avait dans la main que des barbares; au lieu d'un peuple, il ne trouvait qu'une plèbe corrompue, abrutie, une tourbe servile, superstitieuse, féroce, et parfaitement digne de préférer aux faisceaux consulaires, les verges sacerdotales et la sportule monastique. Cette résurrection de Rome ne fut donc qu'un songe, mais un songe de Romain; un désir, mais un désir de prophète : réminiscence gigantesque du passé, et prévision magnifique, il faut l'espérer, de l'avenir. O Rome, aux jours de ta liberté, si tu en es digne, tu te souviendras de ton tribun martyr. Tu dresseras dans le Forum la statue de bronze de ce Gracque de l'Evangile, couronnée de chêne et de palmes!

IV

MORT DE SAINT BERNARD, DE PIERRE LE VÉNÉRABLE, D'HÉLOÏSE.

A la mort d'Arnaldo, saint Bernard reposait depuis deux ans dans son cercueil de pierre, devant l'autel de la Vierge, dans l'église de Clairvaux[1]. Le grand cénobite, après avoir, pendant un tiers de siècle, remué le monde, s'éteignit d'épuisement sous sa cabane de feuillage, sur un lit de cendre (20 août 1153). Il fut, dit Pierre le Vénérable, *une colonne d'albâtre : colonne* pour la stabilité, d'*albâtre* pour la blancheur. Nous souscrivons de grand cœur à cet éloge funèbre. Bernard fut un réformateur de la papauté. Modéré autant que puissant, il opposa son génie à la superstition monastique, à la barbarie populaire, à la tyrannie sacerdotale. Il défendit les libertés des Eglises nationales dans leur subordination à Rome, et l'indépendance des évêques dans leur soumission au pape. La théocratie romaine, dans sa pensée, vaste confédération d'Eglises indépendantes dans leur cercle relatif, formait moins une monarchie qu'une république unitaire dont le pape était le chef électif, mais qui n'avait de maître que le Christ. Aussi hardi

[1] Ex *Chronica Claravallensi*.

que Grégoire VII, moins cruel qu'Innocent III, il fut plus grand que ces deux pontifes, car revêtu par le génie de leur dignité gigantesque, il en dédaigna le titre surhumain. Bernard, dit Calvin, fut un grand serviteur de Dieu.

Pierre le Vénérable survécut quatre ans à son ami. Inférieur à Bernard par le génie, mais supérieur par la tranquille et sereine élévation de l'âme, toutes les fois que ce puissant esprit, à qui le combat et la proie étaient nécessaires, vint l'attaquer sur ses lacs limpides, il le repoussa toujours avec avantage, comme le cygne repousse l'aigle. Et l'on ne peut comparer ce beau vieillard qu'à ces grands oiseaux blancs dont il avait la grâce magnifique et la majesté candide, mais qui, pour rendre le rhythme de ses mouvements, n'a pas de voix harmonieuse dans son bec d'or. La poésie de ce grand cénobite est dans sa vie cadencée aux accords de son luth intérieur; elle manque à son vers naturellement guttural et barbare; mais sa parole monte de son cœur en répandant un parfum dont la suavité nous arrive à travers les siècles. Nous lui empruntons cette image que nous jetons, comme une fleur, sur son tombeau, qu'embaume encore mieux sa tendre et mystique charité. Consolateur d'Héloïse, il la visitait de temps en temps au Paraclet. Sur la demande de l'illustre abbesse, il lui promit de solliciter de quelque évêque une prébende pour son fils Astralabe, qu'il *appelle sien à cause d'elle*. Pour la consoler jusque dans le tombeau, il lui promit encore un *tricenarium*, c'est-à-dire un service d'oraisons offert au Seigneur pendant trente jours par toute la communauté de Cluny. Que d'amour dans

cette offrande funéraire qu'il ne put présenter lui-même, mais dont le monastère s'acquitta sans doute en son nom, comme d'une dette encore plus sainte et plus touchante, car c'est un mort qui, de son tombeau, rendait cet hommage sympathique à une morte chérie qui l'attendait dans son sépulcre. Pierre mourut la nuit de Noël (1157), à *l'heure même de la naissance du Christ;* son corps, dit la légende, était dans le trépas plus pur que le verre, plus blanc que la neige, et revêtu d'une certaine beauté céleste. C'est le reflet de son âme, et l'image de sa vie et de sa renommée [1].

Héloïse survécut à tous ces grands hommes dans le groupe desquels elle honore son siècle. Du fond de son monastère, elle entendit tour à tour retentir dans son cœur, non-seulement la lente et silencieuse agonie d'Abailard, mais encore, dans le lointain, les violents et tumultueux trépas de ses amis héroïques : Pierre de Brueys, mort dans le bûcher du peuple; Arrigo dans le bûcher du concile; Arnaldo dans le bûcher du pape et de l'Empereur. A genoux sur la pierre sépulcrale d'Abailard, qui avait trouvé le plus doux des tombeaux dans l'asile et la communauté chérie du Paraclet, elle dut rêver souvent à ces amis inconnus, natures orageuses, dont les cendres privées du repos de la mort erraient dans les vents, les flots et les gouffres de l'Océan. Elle aussi s'éteignit sur un bûcher, lentement consumée par les flammes inextinguibles de son cœur. Elle ordonna, en expirant, qu'on l'ensevelit dans le tombeau d'Abailard. Lorsqu'on la déposa dans son cer-

[1] Ex *Chronica Cluniacensi*. Helois. *Epist*.

cueil, Abailard, mort depuis vingt ans, souleva son suaire, ouvrit les bras pour la recevoir sur son cœur, et aussitôt les referma, la tenant embrassée pour l'éternité. Légende populaire, poëme de l'amour conjugal, plus fort que la mort et victorieux même du sépulcre!

Héloïse mourut le 16 mai 1164, un jour de dimanche au même âge qu'Abailard. Le nécrologe du Paraclet la désigne ainsi : *Héloïse, mère et première abbesse de céans, de doctrine et de religion très resplendissante.* Tous les ans, le jour de la fête du Paraclet, à la Pentecôte, l'abbaye célébrait l'office en langue grecque. On dit que c'est en mémoire de la science d'Héloïse; on serait tenté d'y voir un signe de l'inspiration cathare, vague et lointaine, et pourtant saisissable dans la fondation et la théologie du Paraclet. Héloïse, dès son vivant, avec les religieuses, ou plutôt les religeuses, après la mort de l'abbesse, chantaient sur le tombeau des deux époux un hymne élégiaque, jouaient un drame funèbre en langue latine, composé, croyait-on, par Héloïse elle-même. Les nonnes chantaient d'abord, en forme de prologue, deux stances devant le tombeau, sur la mort d'Abailard. Puis Héloïse soupire quatre strophes, implorant la mort et le ciel : « Avec toi, dit-elle, j'ai souffert les coups du sort! Avec toi, fatiguée, je veux dormir! Je veux entrer dans la céleste Sion! Détache-moi de ma croix, et conduis vers la lumière mon âme qui succombe! » Aussitôt elle entend les cantiques et les harpes des anges. Les nonnes terminent :

REQUIESCANT A LABORE
DOLOROSO ET AMORE.

« Qu'ils se reposent du travail de la vie et de leur

douloureux amour. Ils demandaient l'union des cieux. Les voilà dans le sanctuaire du Sauveur[1]! » C'est le chant final de la tragédie de l'âme, soupirant sur un tombeau et s'évanouissant dans le ciel.

Héloïse, quoi qu'en dise la légende, ne fut d'abord ensevelie que dans la même crypte, et non dans le même cercueil qu'Abailard. Plus de trois siècles après, en 1497, leurs os furent transportés de l'oratoire primitif dans la nouvelle église du monastère, et déposés, ceux d'Abailard à droite et ceux d'Héloïse à gauche du chœur, puis encore rapprochés au pied du maître-autel. Transférés, en 1630, dans la chapelle de la Trinité, devant l'autel, on les réunit dans un même cercueil seulement divisé par une lamelle de plomb. En 1779, la vingt-sixième et dernière abbesse du Paraclet, leur fit élever un monument avec cette inscription :

ICI
SOUS LE MÊME MARBRE REPOSENT,
DE CE MONASTÈRE
LE FONDATEUR, PIERRE ABAILARD,
ET LA PREMIÈRE ABBESSE, HÉLOÏSE,
AUTREFOIS UNIS PAR L'ÉTUDE, LE GÉNIE, L'AMOUR, UN HYMEN INFORTUNÉ,
ET LA PÉNITENCE,
MAINTENANT, NOUS L'ESPÉRONS, PAR UNE ÉTERNELLE FÉLICITÉ.

La révolution française, qui dévasta le monastère et détruisit le sépulcre, respecta du moins les restes des deux époux. Transportés à Nogent-sur-Seine par le

[1] Moriz. Carriere, *Abail. und Heloïs.*, p. 96.

peuple, en grande pompe, cette ville les conserva pieusement jusqu'au jour où Napoléon les fit transférer à Paris (1800). Là, Abailard retrouva son cercueil de pierre de Saint-Marcel, et on l'y réunit à Héloïse. Après une halte de dix-sept ans dans le jardin d'un musée, ils furent transportés au cimetière de l'Est. Leurs statues sont couchées sur leur tombeau. Elles reposent sous un monument gothique formé de débris du Paraclet. Leurs noms sont sculptés sur la plinthe, avec ces mots grecs : Ἀεὶ συμπεπλεγμένοι, *toujours unis*. Telle est la dernière station de leur odyssée funèbre. Le sort, presque aussi contraire dans la mort que dans la vie, ne leur a permis de se retrouver, sur les bords de la Seine et dans le même cercueil, qu'au bout de sept siècles. Mais le peuple leur est resté constamment fidèle; il n'a cessé un seul instant de s'entretenir de leur génie, de leur amour, de leur infortune; et tous les jours encore il parfume leur mausolée de guirlandes funéraires. Hommage légitime perpétuellement rendu moins à l'homme qu'à la femme, moins à l'amante égarée qu'à l'épouse constante et stoïque, à l'héroïne du cœur et de l'esprit humain, à la noble victime d'un siècle et d'un christianisme barbares, à la prêtresse tragique de l'Evangile et de la nature, ce double autel du Dieu vivant.

ÉPILOGUE

Arrêtons-nous à ce tombeau; reprenons un moment haleine à cette borne éclatante et funèbre. La prédication léoniste que va continuer Valdo, dogmatique et puritaine, s'éclipse devant la propagande poétique et chevaleresque des Albigeois. D'autres enfants du Paraclet, doux et brillants disciples de saint Jean et de Platon, arrivent, dans notre Occident, du sein des forêts bulgares, du berceau même de l'antique Orphée, avec le génie de la Grèce et de l'Orient. Un nouveau sujet s'ouvre devant nous, plus vaste, plus tragique, plus orageux. Nous monterons sur la cime de Montségur, ce Thabor du catharisme pyrénéen, ce calvaire de la patrie romane, où, après vingt ans de batailles et de massacres, ses derniers héros et ses derniers martyrs se réfugièrent au-dessus des nuées, et dans un immense et suprême holocauste, de leur bûcher gigantesque, s'évaporèrent, comme un parfum, vers le ciel. Nous dresserons le tribunal de l'histoire sur cet autel et sur ce tombeau déserts; nous instruirons de nouveau ce procès lugubre d'un peuple inconsolé sur ce sommet aérien, sa dernière halte de la terre, sa première station

du ciel. Nous dirons aux délateurs, aux spoliateurs, aux bourreaux : « N'approchez pas ! Vos paroles, vertes de fiel et rouges de sang, ne sont pas plus admissibles que les blasphèmes d'Hérode et de Caïphe contre le Christ. Mais vous, cieux et terre, parlez ! Montagnes, grottes, forêts, sur qui Rome a fait peser une terreur de trois siècles, élevez la voix ! Ruines des cités, tombeaux dévastés par l'hyène de l'inquisition ; et vous, sépulcres frissonnants qui vous cachez encore pour dérober vos morts, ossements dispersés qui sanglotez dans les ondes pâles des torrents, cendres et souvenirs qui pleurez dans les souffles nocturnes de l'orage, ne craignez plus, laissez éclater vos hurlements et racontez-nous cette épopée lugubre, cet immense et inénarrable martyrologe ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IV

SAINT BERNARD

LIVRE V

PIERRE LE VÉNÉRABLE

LIVRE VI

ARNALDO DE BRESCIA

LIVRE VII

HÉLOÏSE

LIVRE VIII

BÉRENGER DU GÉVAUDAN

LIVRE IX

LE PARACLET

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.

Ulfilas 17. Gothic Arianism 22
" Nestorianism 2
(Dest.? by Franks)

Survival of Arianism in So. of France 28
" of Eastern Manichaeism in Islam 32

Nature of Mahom. Conquest 36 Adoptianism 45

Benedict of Aniana 48 (crusade agt Felix 49) 700-800

-elix, Claude

Eugenius 121

